

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Sweet Mama's
Café (MOSAÏC)
(French Edition)**

Hussey, Elaine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Elaine Hussey



MOSAÏC

ELAINE HUSSEY

Sweet Mama's Café

Roman

MCSAÍC

DÉJÀ PARU DU MÊME AUTEUR

La petite fille de la rue Maple

*Pour mes égéries, avec tout mon amour,
mes éclats de rire et ma gratitude.*

Le jour où Neil Armstrong posa le pied sur la Lune marqua le début d'un été où tout pouvait arriver. Le frère que vous aviez cru mort à cette guerre dont personne ne voulait pouvait soudain revenir parmi les siens, et la sœur sur laquelle vous aviez veillé toute votre vie pouvait enfin se trouver un mari. N'importe quelle autre femme se serait réjouie de voir la roue tourner dans le bon sens, mais pas Sis Blake. Elle avait une peur bleue du bonheur. « Laissez un peu trop de joie s'insinuer dans votre existence et vous ne tarderez pas à vous retrouver au beau milieu de ruines calcinées, à vous demander quelle erreur vous avez commise pour que les choses dégénèrent à ce point. »

Comme si l'histoire de sa vie ne suffisait pas à convaincre Sis que des catastrophes s'annonçaient, le *cobbler*¹ aux pêches qui refroidissait dans la cuisine du Sweet Mama's Café laissa échapper un parfum de secrets ; une odeur épicée, qui vous enveloppait à tel point qu'elle aurait pu vous couper du monde et de tout ce qui vous était cher.

Sis préféra garder ses sombres pensées pour elle. A quoi bon gâcher le plaisir d'Emily ? Sa sœur lui tendait une copieuse portion d'*Amen cobbler*, et elle souriait comme si elle venait de lui servir une bonne dose d'espoir.

— Interdit de laisser une miette dans ton assiette, Sis !

Le visage d'Emily irradiait de bonheur — et de la chaleur des fours.

— C'est le meilleur que j'aie jamais fait.

Sis se força à manger pour ne pas être celle qui effacerait le sourire d'Emily. Sa sœur se remit aux fourneaux en fredonnant, son regard s'échappant de temps à autre par la fenêtre qui donnait sur l'arrière du café.

Que voyait-elle d'autre qu'un jardinet illuminé de guirlandes de Noël aux ampoules rouges et bleues ? C'était pourtant le mois de juillet, et il faisait si chaud à Biloxi que les mouettes désertaient la plage pour donner des coups de bec sur les baies vitrées du café dans l'espoir d'y entrer et de profiter de l'air conditionné. Emily voyait-elle un fils de six ans qui avait besoin d'un papa ? Voyait-elle un petit garçon né hors des liens du mariage et objet de rumeurs malveillantes, des rumeurs que Sweet Mama avait chassées du café d'un bon coup de balai ? Ou bien voyait-elle la même chose que Sis : un gamin — terriblement attachant dans son costume écriqué de Superman — qui s'épanouissait dans une famille de femmes ?

Même ça parvenait à inquiéter Sis. Soyez trop complaisants et vous finirez

immanquablement par le payer. La poisse attendait son heure et vous tombait dessus tôt ou tard. A peine avalée, la bouchée d'*Amen cobbler* lui pesa sur l'estomac comme un reproche.

— Il faut que je parte ou je vais arriver en retard, dit-elle.

Une excuse toute trouvée pour ne pas finir son assiette. Elle serra brièvement sa sœur dans ses bras et sortit en coup de vent. L'instant d'après, elle grimpait à bord de sa robuste Plymouth Valiant noire et mettait le cap sur la station de bus.

Sis fila à vive allure sur la route qui longeait la plage, tandis que son esprit remontait deux semaines en arrière, lorsque Emily était entrée dans le Sweet Mama's Café au bras d'un inconnu avant d'annoncer :

— Voici l'homme que je vais épouser !

Elle était passée de table en table pour montrer sa bague de fiançailles à tout le monde ; un diamant si énorme qu'il ne pouvait qu'être faux.

Beaucoup de clients étaient des habitués de longue date qui avaient vu Emily grandir à l'abri des jupes amples et du cœur farouche de Sweet Mama. Ils savaient que Mark Jones l'avait mise enceinte avant de devancer l'appel sous les drapeaux pour fuir ses responsabilités, et tous avaient semblé heureux qu'elle ait enfin trouvé un homme qui comblerait son désir de fonder une famille.

Sis s'efforçait de s'en réjouir, elle aussi, mais elle n'était pas femme à s'emballer. Le fiancé d'Emily était certes bel homme, mais dans un genre narcissique et mielleux qui provoquait chez elle une réaction épidermique. Chaque fois qu'elle l'observait du coin de l'œil, il était en train de se regarder dans le miroir Coca-Cola placé au-dessus de la machine à soda.

Que pouvait bien lui trouver Emily ? Qu'avait-elle vu en lui qui échappait à Sis ? Le meilleur moyen de le savoir était d'apprendre à le connaître. Alors, elle s'était approchée de son futur beau-frère, bien décidée à l'interroger sur sa vie.

— Vous savez sans doute que je suis le cerbère de la famille, Larry.

— Vous noircissez volontairement le tableau, Sis.

Il avait un grand sourire spontané et contagieux, ce délégué pharmaceutique du nom de Larry Chastain qui avait allumé des étoiles dans les yeux d'Emily six semaines plus tôt, lorsqu'elle était allée acheter du Pepto-Bismol chez Walgreens pour soigner l'estomac barbouillé d'Andy.

— Moi, je dirais plutôt que vous êtes l'ange gardien d'Emily.

Il respirait la sincérité, et malgré ses réserves Sis s'était surprise à lui rendre son sourire.

— Parlez-moi un peu de vous, Larry.

— Ah ! L'examen de passage tant redouté...

Son sourire n'avait pas quitté ses lèvres, et pourtant Sis avait cru voir une lueur agacée traverser son regard. Mais sans doute cherchait-elle simplement des raisons d'empêcher sa sœur trop candide de se marier avec un homme tout juste rencontré, et qui ne méritait peut-être pas sa confiance.

— Je suis quelqu'un de direct, Larry. Parfois trop, sans doute. Mais j'ai besoin d'être certaine que ma petite sœur sera entre de bonnes mains.

— J'aime votre sœur et je gagne largement assez d'argent pour subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux d'Andy. Emily m'a dit que vous étiez anxieuse de nature, mais soyez tranquille, Sis. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter.

Emily était venue les rejoindre à ce moment-là, tirant son fiancé par le bras pour le conduire dans la cuisine où Beulah attendait qu'il lui soit présenté. Ce n'est qu'une fois les amoureux disparus de sa vue que Sis avait pris conscience d'avoir fait chou blanc : Larry Chastain ne lui avait strictement rien dit de lui.

Elle était restée un moment immobile, les yeux rivés au sol comme si elle s'attendait à découvrir une tache grasseuse à l'endroit où Larry s'était tenu quelques secondes plus tôt.

Qu'est-ce qui la rendait si nerveuse chez cet homme ? Lors de leur première rencontre, deux semaines plus tôt, Sis n'avait pas réussi à mettre le doigt sur la raison du malaise qu'elle éprouvait en sa présence. Mais, tandis qu'elle roulait vers la station de bus où l'attendait un frère décoré de la *Purple Heart*², elle s'interrogea de nouveau. Comment le fiancé d'Emily était-il parvenu à échapper à la conscription ? La simple idée qu'un planqué puisse faire son entrée dans une famille de patriotes où les hommes avaient tous servi leur pays jusqu'au sacrifice lui donna envie de faire immédiatement demi-tour. De retourner au café et d'embarquer sa petite sœur dans sa voiture pour l'emmener aussi loin que possible de ce Larry Chastain.

Le temps de parvenir à la station de bus, Sis s'était ressaisie au prix de laborieux exercices de respiration. Pas question que son frère la voie dans cet état-là le jour de son retour. Une fois la Valiant garée, elle inclina le rétroviseur central vers son visage dans l'espoir irréaliste que son reflet lui renverrait l'image d'une transformation magique. Malheureusement, elle était toujours la même ; une femme quelconque et un peu ronde, avec son éternelle ride d'anxiété qui lui plissait le front et des cheveux si bouclés qu'on les aurait crus peignés avec un fouet de cuisine. Elle les tapota malgré tout dans l'espoir de leur donner une forme acceptable, puis alla jusqu'à fourrager dans son sac à main pour tenter d'y dénicher un tube de rouge à lèvres, comme si un peu de couleur sur sa bouche pouvait permettre de remonter le temps. Ça faisait deux longues années qu'elle n'avait pas vu son frère, et elle aimait à penser que leurs retrouvailles lui évoqueraient ces soirées d'été à attraper des lucioles, les après-midi à pêcher depuis la jetée ou à jouer au base-ball dans le jardin.

La fouille de son sac à main ne donna pas le résultat escompté : un porte-cartes, un paquet de mouchoirs en papier, deux tablettes de chewing-gum et un crayon presque entièrement taillé. Rien d'autre. Avec un soupir, elle se pinça les joues et se mordit la lèvre pour faire naître un peu de couleurs sur son visage. Le sourire qu'elle y plaqua ensuite était censé lui donner l'apparence d'une femme comblée par la vie.

Tandis qu'elle descendait de voiture, Sis s'autorisa un moment d'espoir : et si son frère était la personne dont elle avait besoin pour repartir d'un bon pied ? Peut-être parviendrait-il à transformer le nœud inextricable de ses angoisses en quelque chose de gérable, une histoire drôle qui les ferait tous rire plus tard, quand Andy fêterait son diplôme de fin d'études secondaires au Sweet Mama's Café autour d'un gâteau préparé par sa mère. Mais Jim était là, appuyé sur sa béquille et soufflant la fumée d'une Lucky Strike dans l'air humide du matin, le visage fermé comme un poing.

— Jim... Oh ! mon Dieu, Jim !

— Sis.

Il ne prononça pas une parole de plus, et quand elle referma les bras sur lui elle comprit qu'il ne pouvait faire mieux que ça. Il n'avait plus que la peau sur les os, et les kilos envolés semblaient avoir emporté son esprit plein d'entrain qui diffusait autrefois des ondes si chaleureuses qu'on craignait presque de s'y brûler.

Le silence se prolongea jusque dans la Valiant noire, saturant l'habitable alors que Sis roulait déjà à toute allure en direction du café. Vitre baissée, Jim contemplait d'un regard fixe l'eau du golfe qui les accompagnait le long de la Route 90. Le vent écartait les mèches blondes de son visage, découvrant un regard sans vie, aussi lisse et froid que l'assiette en porcelaine bleue choisie par Sweet Mama pour présenter le gâteau de bienvenue. Les espoirs de Sis s'envolèrent d'un seul coup par la vitre ouverte. Elle les imagina au-dessus de l'eau, dérivant dans le ciel comme ce cerf-volant qu'elle adorait et qui avait choisi la liberté le jour de ses six ans. C'était avant la naissance d'Emily et de Jim ; avant que la maison victorienne — cette élégante villa dont la façade rose se dressait face à l'eau — serve de décor à la jeunesse tronquée d'une adolescente contrainte de grandir trop vite.

— Je sais que tu as vécu des moments terribles, là-bas, dit-elle.

Il ne répondit pas, et qui aurait pu l'en blâmer ? Parler de « moments terribles » ne parvenait sûrement pas à restituer la réalité des horreurs qu'il avait endurées. Jetée sur la banquette arrière avec son sac de voyage, la prothèse qui lui servait de jambe constituait un témoignage autrement plus éloquent que les pauvres mots qu'elle venait d'employer.

— Si tu veux en parler, Jim, tu sais que je suis là.

— Lâche-moi avec ça, Sis. Je n'ai pas envie d'en parler.

— Je comprends. Plus tard, peut-être.

Ou peut-être pas. Reportant son attention sur la radio, Sis s'efforça de ne rien laisser paraître du désespoir qui la gagnait. Elle tomba sur une station où Elvis Presley évoquait ses rêves inachevés.

Tell me why, oh why ? Oh why ?

Can't my dream come true ? Oh why ?

Restait-il le moindre rêve encore vivace dans cette voiture ? Sis se dépêcha de trouver une autre chanson qui ne leur rappellerait pas tout ce qu'ils avaient perdu.

— Tu vas être surpris en voyant Andy. C'est incroyable ce qu'il a grandi, tu sais. Et Sweet Mama est plus alerte que jamais. Elle voulait inviter toute la ville pour fêter ton retour, mais j'ai fini par lui faire entendre raison. Je me suis dit que ce serait plus facile pour toi s'il n'y avait que la famille.

Jim tourna vers elle son visage fermé, tout en angles et en ombres, avant de se remettre à fixer l'eau du regard. Que voyait-il ? L'écume qui moussait à la crête des vagues ? Des images du Vietnam ?

— Tu as envie d'en savoir plus sur le fiancé d'Emily ?

— Pas vraiment, non.

— Eh bien je vais quand même te parler de lui. C'est un abruti.

— Un de plus. Le monde leur appartient.

— Pas *mon* monde, Jim. Pas tant que j'aurai un souffle de vie.

Sis s'était occupée de sa famille depuis l'âge de quatorze ans — depuis la disparition de leurs parents dans ce terrible accident de voiture —, et elle n'avait pas l'intention d'abandonner ce rôle simplement parce que Emily essayait de s'affranchir de son autorité en se faisant passer la bague au doigt. *Et si j'avais une part de responsabilité dans ce mariage hâtif ?* N'avait-elle pas trop protégé sa petite sœur, quitte à lui faire croire aux contes de fées ?

Elle bifurqua vers la gauche pour éviter la base aérienne de Keesler. A quoi bon remuer le couteau dans la plaie en passant devant les installations de cette armée dont les guerres avaient fauché les hommes de la famille Blake comme dans un jeu de quilles ? Il ne restait plus que Jim — moins sa jambe — pour s'occuper des siens. Mais comment imaginer que quelqu'un qui ne voulait même pas discuter de sa sœur jumelle ait l'intention de jouer l'homme de la maison et de veiller sur sa famille ? Un sourire ironique et cruel tordit les lèvres de Sis. Tant qu'elle y était, elle pouvait aussi espérer se faire arrêter dans la rue par un bel inconnu qui la complimenterait sur sa beauté.

Non mais, regardez-nous, tous les deux... Quelle paire ils formaient ! Une vieille fille angoissée et grincheuse et un éclopé dont l'esprit crapahutait toujours dans une jungle sanglante à l'autre bout du monde.

Elle éprouva un immense soulagement à la vue du café. Ce beau bâtiment ancien aux briques mangées de mousse témoignait de la culture hispanique dont la Côte du Golfe était encore imprégnée. Ombragé par deux chênes verts centenaires, le Sweet Mama's Café était illuminé comme une fusée sur le point de décoller. Des guirlandes électriques encadraient les baies vitrées où des lettres gravées annonçaient : « Sweet Mama's Café, berceau du fameux *Amen cobbler* ! »

Derrière ces lettres gorgées d'une légitime fierté, on apercevait Sweet Mama, la tête couronnée d'une tresse de cheveux gris argent et vêtue d'une robe en lin vert ornée d'une broche de perles. A en juger par son visage hilare, Emily avait encore dû trouver les mots pour la faire rire. La petite sœur de Sis avait le don d'amuser leur grand-mère, et d'une façon générale de répandre la joie autour d'elle. Oui, tout le monde avait le sourire aux lèvres en présence d'Emily. Tout le monde sauf Sis, qui ne trouvait plus guère de raisons de

sourire depuis sa récente et douloureuse prise de conscience : la perspective de vendre des gâteaux jusqu'à la fin de ses jours — *Amen cobbler* ou autres — lui faisait tout simplement horreur.

Fallait-il attribuer le rouge qui colorait les joues d'Emily à la chaleur ou à l'excitation de revoir Jim ? Avec ses boucles blondes qui s'échappaient de sa queue-de-cheval, on lui aurait donné seize ans. Une bretelle de sa robe d'été avait glissé sur son épaule nue et le tablier bleu dont elle ne s'était pas encore débarrassée était saupoudré de farine. Même débraillée, Emily restait belle.

Sis ne serait jamais belle, qu'elle ait ou non de la farine sur ses vêtements. Jamais elle n'aurait l'air d'avoir seize ans, même si elle parvenait à rassembler ses cheveux bouclés en queue-de-cheval. Jamais les hommes ne chercheraient à allumer des étoiles dans ses yeux.

L'accès de jalousie qu'elle éprouva alors la prit tellement au dépourvu qu'elle manqua d'encastrer sa voiture dans un des chênes verts.

— Attention ! s'écria Jim en attrapant le volant.

Mais Sis chassa la main de son petit frère d'une tape impatiente.

— C'est bon, je maîtrise la situation. Je suis un peu émue de te revoir, c'est tout.

« Comment peux-tu envier la sœur que tu as vêtue, nourrie et rassurée le soir avec des histoires sans queue ni tête que tu inventais pour qu'elle parvienne à dormir sans laisser la lumière allumée ? »

Peut-être n'était-ce pas de la jalousie, après tout, mais plutôt la sensation du temps qui passe. La peur de vieillir sans jamais avoir goûté au bonheur. Comment aurait-elle pu savoir à quatorze ans qu'une fois pleinement engagée dans une voie on pouvait se laisser entraîner si loin de ses rêves qu'on se retrouvait perdue vingt ans plus tard, incapable de se rappeler ce qu'on avait espéré de la vie ?

Elle avait tout abandonné pour sa famille, jusqu'à son prénom. Plus personne ne l'appelait Beth. Elle était devenue Sis³ pour tout le monde, comme si l'existence s'était chargée de la réduire au rôle qu'elle jouait.

« Fermé pour une fête privée » pouvait-on lire sur l'écriteau suspendu à la porte du Sweet Mama's Café. En réalité, la petite réception en l'honneur de Jim n'avait rien de privé. Dès le lendemain, la nouvelle se serait répandue dans toute la ville. Sweet Mama parlerait du retour de Jim aux habitués du petit déjeuner, et Emily était bien trop gentille pour refuser de fournir des détails aux clients qui en demanderaient. Avant 10 heures du matin, tout le monde à Biloxi saurait que Sweet Mama avait préparé un Rouge velours, le gâteau préféré de son petit-fils, qu'Emily avait oublié de retirer son tablier bleu maculé de farine et que Jim avait refusé de mettre sa prothèse de jambe.

Elle était toujours là, posée comme un banal objet sur la banquette de la Valiant ; encore quelque chose qui restait en travers de la gorge de Sis. Que dire à un frère qui revenait de l'enfer ? « Et si tu me laissais attacher ta prothèse pour que tu aies l'air normal et qu'Emily n'éclate pas en sanglots ? » Ou bien devait-elle rester plantée là avec du sable qui s'infiltrait dans ses

sandales pendant qu'Emily ouvrait la porte du café et courait vers Jim, des larmes lui baignant déjà le visage alors que ses bras ne s'étaient pas encore refermés sur son frère jumeau ?

Le vent du golfe les séparerait-il avant même qu'ils ne soient réunis ? Peut-être les séparait-il tous depuis si longtemps que Sis ne savait plus ce qui était normal et ce qui ne l'était pas. Elle songea à un frère qui rentrait chez lui amputé de sa jambe et de sa joie de vivre ; à une sœur qui courait à la catastrophe le sourire aux lèvres. Elle songea à une existence qui avait déraillé avant de poursuivre sa route à l'aveugle ; une existence si éloignée de son itinéraire d'origine que Sis ne savait plus quelle direction elle était censée prendre.

Mieux valait ne pas se projeter trop loin dans l'avenir. Mieux valait se contenter de mettre une sandale pleine de sable devant l'autre jusqu'à atteindre l'intérieur du café. Là, elle se tint silencieuse au milieu des odeurs familières de tartes, de gâteaux et de poulet frit — sans oublier le parfum des tomates tranchées, tout juste cueillies dans le grand potager de Sweet Mama —, à mâchouiller une cuisse de poulet tout en veillant sur son frère et sa sœur comme elle l'avait toujours fait ; à regarder Emily rire à travers ses larmes tandis que Jim croulait sous l'affection de ceux qui l'avaient toujours aimé et l'aimeraient toujours, même si sa tête restait à jamais au Vietnam et sa jambe sur la banquette arrière de la Valiant.

— Tante Sis ! Tante Sis !

Posée tout au bout du comptoir, la télévision braillait. Andy avait le visage si près de l'écran que ça le faisait loucher.

— Viens ! Ils vont se garer sur la Lune !

Sis ne se serait pas fait prier pour monter à bord de cette fusée en compagnie des astronautes. Et peu lui aurait importé d'atteindre ou non la Lune. Tout ce qu'elle voulait, c'était mettre le plus de distance possible entre elle et la vie qu'elle menait aujourd'hui.

* * *

Sweet Mama se sentit soulagée lorsque Sis cessa enfin de dévisager Machin-Chose par-dessus sa cuisse de poulet frit pour aller rejoindre Andy devant la télévision. Ma foi, elle avait posé un de ces regards sur le nouveau fiancé d'Emily... A croire que Machin-Chose était une mouche en route vers le gâteau de Jim, et Sis la tapette prête à s'abattre sur lui.

Larry Chastain. Voilà comment s'appelait ce jeune homme. Sweet Mama l'aurait noté sur-le-champ dans son calepin rouge si elle avait cru possible d'y parvenir sans se faire pincer. Mais Emily risquait de la prendre la main dans le sac et de recommencer à s'inquiéter de ses pertes de mémoire. Quant à Sis, impossible d'échapper à son radar. Cette fille voyait tout ce qui se passait autour d'elle. Et elle n'hésitait pas à employer des mots effrayants pour qualifier les étourderies de Sweet Mama : « sénilité », « artériosclérose » et

même « démençe ».

— Larry Chastain, marmonna Sweet Mama dans l'espoir que ça l'aiderait à s'en souvenir.

Si elle l'oubliait et l'appelait Gary, tout le monde allait encore la regarder avec un drôle d'air. Et Steve, le plus âgé de ses fils — celui qui n'était pas mort et qui n'était pas le père de Sis, d'Emily et de Jim — remettrait sur le tapis ses ridicules projets de procuration bancaire, de curatelle ou de tutelle.

Sweet Mama préférait manger les pissenlits par la racine que de signer un de ces fichus documents. Elle avait créé de toutes pièces ce café-restaurant qu'elle gérait depuis cinquante ans, alors pas question de le laisser aux mains de quelqu'un d'autre, et surtout pas de son fils Steve qui n'y venait que lorsque sa virago de femme lui en donnait la permission. Sans compter qu'il détestait les tartes. Quel homme digne de ce nom détestait les tartes ? Non... Pas question, mon bonhomme ! Si quelqu'un devait lui succéder aux commandes de cet établissement, ce serait les sœurs Blake. Emily était capable de préparer un *Amen cobbler* si proche de celui de sa grand-mère que même les habitués n'y voyaient que du feu. Quant à Sis, elle en savait plus sur l'art de gérer une affaire que tous les hommes dont Sweet Mama avait fait la connaissance au cours de sa longue vie.

Si vraiment elle devait perdre la tête un jour — que Dieu l'en préserve ! —, elle laisserait ses petites-filles mener la danse, ici. Et ceux qui espéraient lui voler son commerce avec de la paperasserie judiciaire étaient priés d'aller se faire voir ailleurs.

Du coin de l'œil, elle vit Emily faire signe à son fiancé de rejoindre Sis et Andy devant la télévision. Comme à son habitude, sa petite-fille s'efforçait de mettre tout le monde à l'aise avec des gestes et des sourires qui semblaient dire : « Tout va bien. »

Que tout aille bien, Sweet Mama l'espérait de tout cœur. L'*Amen cobbler* exhalait une odeur de pêches gorgées de soleil ; une odeur si douce qu'en fermant les yeux on pouvait presque voir des abeilles bourdonner autour de sa croûte dorée. Ces images, Sweet Mama ne se souvenait plus de ce qu'elles signifiaient, mais elle savait que ça précédait toujours une sensation de lourdeur, comme si ses os étaient soudain lestés de plomb. Elle ferma les yeux un moment et vit, clair comme de l'eau de roche, un essaim d'abeilles qui filait à toute allure devant le mimosa de Constantinople planté au fond du jardin. Et voilà qu'il faisait demi-tour et se dirigeait à présent droit sur elle ! Elle brandit son torchon dans un geste de défense.

— Sweet Mama.

La voix de sa petite-fille émergea de la brume.

— Sweet Mama, réveille-toi.

Emily lui secouait doucement l'épaule, et quand Sweet Mama leva les yeux, elle fut tout étonnée de constater qu'Emily était désormais une femme et non une fillette de quatre ans. En proie à une soudaine panique, elle chercha Sis du regard. Elle avait bien grandi, elle aussi. L'adolescente de quatorze ans

qu'elle s'attendait à voir avait laissé place à une femme un peu terne qui avait sûrement passé la trentaine.

— Ça va, Sweet Mama ?

— Bien sûr que ça va. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Je croyais que tu t'étais endormie.

— Endormie, dis-tu ? Au beau milieu d'une fête en l'honneur de mon petit-fils ?

Sweet Mama jeta un regard discret vers le gâteau pour s'assurer qu'elle ne disait pas de bêtise.

— Voilà une chose qui ne risque pas d'arriver !

Emily s'assit à côté d'elle et se mit à lui caresser le dos de la main. Sweet Mama était déchirée : la rembarasser et se prétendre offusquée que la plus jeune de ses petites-filles la traite comme une vieille dame, ou se laisser aller au plaisir de cette douce caresse ? Dix ans plus tôt, si quelqu'un s'était avisé de lui dire qu'elle atteindrait un jour l'âge où elle apprécierait d'être traitée comme une enfant, elle lui aurait flanqué une correction dont il se serait souvenu longtemps.

Avant qu'elle ne puisse décider quoi faire, Gary mit un terme à son dilemme en venant les rejoindre.

— Larry, mon chéri..., dit Emily, et Sweet Mama songea qu'elle l'avait échappé belle.

Elle était passée à un cheveu de l'appeler Gary.

— Je pensais que tu étais allé rejoindre Sis et Andy.

— J'ai l'impression que ta sœur ne m'apprécie pas beaucoup.

— Ne dis pas de bêtises, voyons. Il faut apprendre à la connaître, c'est tout. Sis n'est pas hostile, elle est seulement protectrice.

Emily frotta le bras de son fiancé avec tendresse.

— Allez, va lui parler un peu. Et n'hésite pas à user de ton charme, mon chéri.

Sweet Mama le regarda s'éloigner.

— Charme, mon cul, dit-elle.

— Sweet Mama ! s'écria Emily. Quelle chose affreuse à dire !

Ça oui, c'était une chose affreuse à dire. Inutile de le nier. Mais pas question d'admettre que ça lui avait échappé. Pour se racheter, Sweet Mama allait lui organiser le plus beau mariage que la Côte du Golfe ait jamais connu.

Sis, c'était une autre affaire. Elle était dure et inflexible comme ces chênes verts qui dégouлинаient de mousse espagnole, juste devant le café. Parfois, Sweet Mama aurait aimé que l'aînée de ses petites-filles fasse preuve d'un peu plus de souplesse. Qu'elle ne soit pas aussi rugueuse avec les gens. Et la façon dont elle s'habillait... Doux Jésus, plus Sweet Mama tentait de la convaincre de renoncer à ces pantalons informes et à ces éternels T-shirts noirs — à manches courtes en été et longues en hiver —, plus Sis semblait tenir à les porter.

Mais même si elle avait abdiqué tout effort pour se mettre en valeur,

Sweet Mama savait que Sis ne ménagerait pas sa peine pour le mariage de sa sœur. Elle ferait en sorte qu'Emily ait droit à une cérémonie suffisamment grandiose pour lui faire oublier toutes ces années à espérer le retour de Mark Jones.

Plus ça allait, plus Sweet Mama devait se reposer sur Sis pour gérer le café-restaurant et s'occuper de la famille. Ce n'était désormais plus qu'une question de mois, de jours peut-être, avant qu'elle ne décide de prendre sa retraite et de se mettre à voyager vers un de ces lieux qu'elle avait découvert dans les pages du *National Geographic*. Elle avait toujours voulu faire ça, et c'était le moment ou jamais de réaliser ce vieux rêve.

— Je crois que ma première destination sera Pikes Peak, dit-elle.

— Quoi ?

A la drôle de tête que faisait Emily, Sweet Mama comprit qu'elle venait de recommencer ; elle était partie dans son monde et avait dit quelque chose qui n'avait rien à voir avec la conversation en cours.

Elle se creusa la cervelle pour se souvenir de quoi elles étaient en train de parler. A présent, Emily semblait vraiment inquiète.

Il fallait absolument qu'elle dise quelque chose de sensé, sinon Emily allait en parler à Sis, qui ferait venir le docteur... Comment s'appelait-il, déjà ? C'était un vieux schnock, c'est tout ce dont elle se souvenait.

— Tu as dit que tu allais faire un voyage à Pikes Peak, Sweet Mama.

— Pas sur-le-champ, voyons. Mais je deviens si vieille que je peux casser ma pipe à tout moment, maintenant. Alors il faut que je profite du peu de temps qu'il me reste pour voir du pays, tu comprends ? Tu ne penses pas que ça doit être magnifique de grimper au sommet de cette montagne ? D'être si haut qu'on peut voir le paradis ?

— Je ne pense pas qu'on puisse voir le paradis du sommet de Pikes Peak, Sweet Mama.

— Je plaisantais, dit-elle en haussant les épaules.

Se sentant brusquement acculée, Sweet Mama balaya la pièce du regard à la recherche d'une échappatoire. Elle la dénicha en la personne de Jim, son pauvre petit-fils appuyé seul contre le mur, comme s'il ne parvenait plus à trouver ni son équilibre ni sa place au sein de la famille.

— Aide-moi à me relever, Emily. On va faire goûter cet *Amen cobbler* à ton frère.

La nourriture. Voilà tout ce dont Sweet Mama parvenait encore à se souvenir. Elle observa Emily qui transférait une bonne part de *cobbler* dans un bol avant de l'apporter à Jim, avec un sourire en prime.

Sweet Mama sentit de nouveau cette lourdeur dans les os ; une sensation inconfortable qu'on pouvait mettre sur le compte de n'importe quoi. Du vieillissement, par exemple. Ou des anges qui murmuraient à son oreille. Mais avant le dernier voyage vers la paix du ciel, elle voulait en faire quelques-uns en ce bas monde. Si elle parvenait à bien s'ancrer dans le café lorsque les anges s'approchaient, tout devrait bien se passer.

Son regard se promena sur les photos encadrées au mur. Elles racontaient l'histoire de Sweet Mama et Beulah ; l'histoire d'une boulangerie-pâtisserie transformée en café-restaurant, d'une femme bien trop tenace pour renoncer et d'une amitié immense arrachée à l'aveuglement d'une époque intolérante. Elles racontaient l'histoire d'un succès humain et commercial ; du nombre toujours croissant de clients dont les conversations décousues se déroulaient comme un ruban de soie depuis des décennies, reliant passé et présent aussi harmonieusement que les pêches mûries sur l'arbre se mariaient aux griottes fraîches dans l'*Amen cobbler* du Sweet Mama's Café.

— C'est un *Amen cobbler*, Jim, disait Emily à son frère jumeau. C'est moi qui l'ai fait.

Aussi soudain qu'une piqûre de guêpe, un nouvel accès de panique tétanisa Sweet Mama. Seigneur, elle aurait juré l'avoir préparé elle-même ! N'était-elle pas restée debout dans la cuisine pendant près de deux heures, à ajouter des pêches à son appareil à *cobbler* ? Ou bien confondait-elle avec la semaine dernière ?

— Je n'ai pas faim, Em, dit Jim.

— Allez, mange juste une ou deux bouchées. C'est toi qu'on fête, aujourd'hui ! Tu me diras s'il est aussi bon que celui de Sweet Mama.

A voir l'expression avec laquelle Jim considérait son bol, on aurait cru qu'il contenait un gâteau de boue. Que pouvait-on dire à un petit-fils qui se tenait à portée de main et semblait pourtant si lointain qu'il n'avait pas plus de substance qu'un chemin tracé par la lune à la surface de l'eau ?

L'ombre de Beulah descendit sur Sweet Mama ; un immense parapluie pour la protéger d'une soudaine averse de chagrin.

— Mon chou, dit-elle à Jim, si tu ne goûtes pas ce *cobbler*, la vieille Beulah va penser que tu n'apprécies pas toutes ces bonnes choses qu'on a préparées en cuisine. On a failli y laisser notre santé, tu sais.

— Tu as toujours été une embobineuse, Beulah, répondit Jim. Et tu n'as pas pris une seule ride pendant mon absence.

— Continue à faire le beau parleur, et tu vas te retrouver en couple avant d'avoir eu le temps de dire ouf.

— Ne sois pas trop pressée, parce que ce n'est pas pour demain.

— Je ne suis pas pressée. Je vais demander aux habitués de me dire s'ils connaissent une gentille fille qui ferait le bonheur d'un gentil gars comme toi. Et maintenant, mange ce *cobbler*.

Le cœur de Sweet Mama se gonfla d'orgueil en voyant Jim planter sa fourchette dans la pâte dorée qui recouvrait les fruits, puis porter une belle bouchée à ses lèvres. La guerre lui avait peut-être volé sa jambe, mais elle ne lui avait pas retiré un iota de son honneur. Et l'honneur des Blake avait plus de valeur qu'un membre, fût-il aussi long qu'une jambe. A la dérobee, elle regarda le fiancé d'Emily qui se tenait là-bas en un seul morceau, aussi soigné qu'un matou.

— Emily, est-ce que Machin-Chose a servi son pays ?

— Je t'en prie, Sweet Mama, c'est une journée de fête. Ne parlons pas de ça maintenant, d'accord ?

— La question est légitime, Em, intervint Jim. Est-ce qu'il a fait la guerre ?

La voix sonore d'Andy retentit à ce moment-là :

— Venez vite ! C'est lui ! Le monsieur qui est monté sur la Lune !

Emily courut vers son fils comme si elle venait d'échapper à la guillotine.

— Oh ! c'est bien lui, mon chéri ! dit-elle en s'asseyant sur un tabouret de bar, juste à côté de celui où s'était perché Andy.

Ses joues étaient devenues si rouges qu'on aurait dit que c'était elle qui faisait des bonds sur la Lune.

Même Jim se rapprocha de la télévision, une RCA flambant neuve. Soudain, toute la famille se trouva réunie devant les images d'Apollo 11 et de son équipage. Des images qui avaient parcouru tout ce chemin depuis la Lune pour arriver là, dans un café-restaurant de Biloxi.

Soulagée de ne plus être observée à la loupe par sa petite-fille, Sweet Mama alla se verser un verre de thé glacé bien sucré avant de s'asseoir à une table suffisamment proche du comptoir. De là, elle pouvait voir ce qui se passait sur l'écran. Pas de quoi fouetter un chat, si vous voulez son avis. Juste un fouillis d'images en noir et blanc, floues par-dessus le marché. Qu'est-ce qui lui prouvait que cette histoire de conquête de la Lune n'était pas un vaste canular ?

— On dirait un monstre, maman.

— C'est à cause de sa combinaison d'astronaute, expliqua Emily. Le monsieur qui est dedans est tout à fait normal. Il s'appelle Neil Armstrong. Et maintenant, écoute sagement, Andy. C'est un moment historique, tu sais.

— *C'est un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité*, dit Neil Armstrong.

Une lune d'une taille invraisemblable brillait à travers la baie vitrée. L'idée qu'un simple mortel — quelqu'un qui n'était pas si différent d'elle, hormis son âge — puisse vraiment se trouver tout là-haut en train de faire des bonds dans la poussière lunaire emplît le cœur de Sweet Mama d'un espoir si vaste que la salle du café lui sembla trop petite pour le contenir. Son petit-fils était rentré vivant de la guerre et la plus jeune de ses petites-filles se trouvait à l'orée d'une nouvelle vie. Quant à l'aînée, elle avait le courage et l'intelligence nécessaires pour faire de cet établissement le meilleur restaurant de toute la Côte du Golfe.

Sweet Mama balaya le mur du regard jusqu'à ce que ses yeux se posent sur la photographie qu'elle cherchait, à côté de l'horloge et datée du 1^{er} avril 1921. On l'y voyait, posant fièrement derrière la caisse enregistreuse de la boulangerie-pâtisserie qu'elle avait ouverte elle-même, sans autre aide que celle de Beulah.

Si quelqu'un s'avisait de demander à Sweet Mama ce qu'elle pensait de ces hommes qui marchaient sur la Lune, elle répondrait qu'elle l'avait déjà

décrochée depuis belle lurette et qu'elle n'avait pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin.

1. Le cobbler est un dessert servi aux Etats-Unis mais aussi en Grande Bretagne. Il ressemble un peu au crumble, avec une couche de fruits recouverte de biscuits.

2. La Purple Heart est une médaille décernée aux soldats blessés ou tués au service de l'armée américaine.

3. Frangine en anglais (NdT).

Emily n'avait pas besoin de faire sonner son réveil pour ouvrir l'œil aux petites heures du matin. Elle aimait les levers de soleil, les rituels et les menus miracles de la vie de famille. Quand l'aube fit rosir ses rideaux en dentelles, elle se précipita à la fenêtre pour admirer les couleurs du ciel avant d'aller décrocher le téléphone posé sur sa table de chevet.

— Sis, tu es réveillée ? demanda-t-elle quand la voix engourdie de sommeil de sa sœur lui répondit.

— Maintenant, oui.

Le visage d'Emily s'éclaira d'un sourire. Sis jouait les ronchonnes, mais elle aussi tenait à cet appel matinal. Quand on aime sa sœur, on voit au-delà des apparences. Emily connaissait la chanson. Elle connaissait même toutes les chansons de Sis. Toutes ses chansons et tous ses secrets. Elle savait ce qui pouvait la briser et elle savait comment la réparer, morceau par morceau. C'était comme si elle pouvait se glisser dans la peau de sa grande sœur et compter de l'intérieur les battements de son cœur.

— Le mariage aura lieu dehors, c'est décidé. Dans le jardin de Sweet Mama.

— C'est une zone sinistrée, répondit Sis.

— C'est une zone *enchantée*, lui répliqua Emily. Il suffira d'ajouter quelques chaises décorées de nœuds en satin et le tour sera joué. Ça va être magnifique.

— Mon Dieu, Em. Tu es sûre qu'on parle bien du même jardin ? Il faudrait une tonne d'engrais, six semaines de pluie et rien de moins qu'un miracle pour que ça fasse un décor vaguement potable pour un mariage.

— Tout ça serait sans doute vrai si je ne pouvais compter sur toi, Sis.

— Tu cherches à me motiver à coups de flatteries, c'est ça ?

— Ça fonctionne ?

— Un peu.

Le soupir de Sis exprima suffisamment de lassitude pour qu'Emily ressente une bouffée de culpabilité.

— Ecoute, Sis. Je ne veux pas que ce soit trop compliqué à organiser. Jim a plus besoin de toi que moi. Je préfère que tu passes du temps avec lui au lieu de te tracasser pour des préparatifs de mariage.

— Ça va aller pour Jim. Tu veux te marier dans le jardin de Sweet Mama

et c'est là que tu te marieras, point final. C'est décidé, maintenant.

— Je ne suis pas si certaine que ça aille pour Jim, tu sais. Il n'avait pas l'air très fringant, si tu veux mon avis. Dis-lui de venir au café, que je le chouchoute un peu.

— Je ne pense pas qu'il acceptera de venir au café, Em.

— Pourquoi n'aurait-il pas envie de passer du temps avec nous ?

— Parce que...

Sis hésita.

— Parce que c'est une vraie tête de mule, comme moi.

Qu'avait-elle failli dire ? se demanda Emily. Quelque chose de peu réjouissant, elle en était convaincue. Mais Sis s'était censurée pour l'épargner. Pour la protéger, comme toujours.

— Tu n'es pas une tête de mule, Sis. Tu sais ce que tu veux, c'est tout. Ça vaut mieux que d'être indécise comme moi. Parfois, j'aimerais être plus résolue, tu sais.

— Si tu n'es pas sûre que Larry Chastain soit l'homme de ta vie, ne te marie pas avec lui.

— Je ne parle pas de Larry.

Ou bien si ? Un vague sentiment d'insatisfaction gagna Emily, comme si elle venait d'ouvrir un pot de glace tout neuf et qu'elle s'apercevait qu'il était vide.

— Ne soyons pas si sérieuses, aujourd'hui, d'accord ? dit-elle en s'efforçant de mettre de l'entrain dans sa voix. On a tellement de choses à fêter !

— Ça, c'est sûr. A tout à l'heure au café.

Emily s'habilla rapidement et traversa le couloir pour aller voir si son fils dormait encore. Il était debout, dans son costume de Superman. Elle l'avait acheté en octobre pour Halloween et il était déjà trop petit, mais ça ne semblait pas déranger Andy. Un petit garçon occupé à imaginer de grandes aventures en compagnie de Henry, son ours en peluche, n'avait pas de temps à perdre avec des choses aussi futiles que se peigner ou se mettre sur son trente et un.

Immobile dans l'embrasure de la porte, Emily l'observa un moment tandis qu'il s'emparait de la photo posée sur sa table de nuit ; capitaine Mark Jones souriant à son fils au centre d'un cadre chromé.

— Moi aussi, je t'aime, papa, dit Andy avant de planter un gros baiser sur la photographie.

Emily laissa échapper un discret soupir. C'était sa faute, elle en avait conscience : elle avait dit à Andy que Mark l'adorait. Avait-elle eu tort de lui raconter ce mensonge ? Tort de lui faire croire que son père biologique l'avait désiré et aimé plus que tout au monde ?

Elle espérait que la présence imminente d'une figure paternelle à la maison inciterait Andy à se détacher de son père fantôme.

Son petit garçon la vit enfin et se rua vers elle. Accroupie pour l'accueillir

dans ses bras, elle plongeait le nez dans ses cheveux et respira une odeur de shampoing, d'été et de rêveries enfantines.

— Tu crois que papa m'a entendu ? demanda-t-il en se libérant de son étreinte.

— Je ne sais pas, Andy.

— Peut-être qu'il y a des gros haut-parleurs au paradis. Comme ceux du camion de glaces, tu sais.

— Peut-être, dit Emily en ramassant le pyjama qu'Andy avait abandonné par terre. Tu t'es peigné ?

— J'ai oublié.

Andy partit vers la salle de bains en courant. L'eau se mit bientôt à couler dans le lavabo, si fort qu'on aurait cru les chutes du Niagara.

— Aujourd'hui, j'ai des choses importantes à faire, maman ! lança-t-il par-dessus le fracas de l'eau.

— Comme quoi ? demanda Emily en secouant les draps avant de refaire soigneusement le lit.

— Je dois construire une fusée.

Il passa la tête par la porte, ses cheveux désormais mouillés se dressant sur son crâne avec des angles si étranges qu'on aurait cru qu'il venait de mettre le doigt dans une prise électrique.

— Si Nelamstrong peut aller sur la Lune, je suis sûr que je peux y arriver, moi aussi.

— Il s'appelle *Neil Armstrong*, mon cœur. Neil est son prénom et Armstrong son nom de famille. Et je suis d'accord avec toi. Tu peux accomplir n'importe quoi à partir du moment où tu le décides vraiment.

— Peut-être que je pourrais voir papa, là-haut.

Le poids de sa condition de mère célibataire s'abattit sur elle avec une telle force qu'Emily dut se défendre contre un brusque sentiment de découragement. Il y avait une différence entre s'assurer que son fils se sentait aimé par son père biologique et le laisser vivre dans un monde fictif, et elle se rendait compte qu'elle n'avait pas su tracer une frontière assez claire entre les deux.

— Ne parlons pas de ça maintenant, Andy.

Elle prit la main de son fils qui fit de même avec la patte de son vieil ours en peluche.

— Bientôt, tu auras un vrai papa dans la maison, tu sais.

Andy battit en retraite dans la salle de bains, ses pieds nus s'enfonçant dans les longs poils du tapis. Seule sa tête dépassait du cadre de la porte, affichant l'expression inquiète de l'enfant qui risque un œil dans une pièce sûrement peuplée de monstres.

— Qu'est-ce que tu fais, Andy ? On n'a pas le temps de lambiner.

— Etat d'alerte ! Etat d'alerte ! s'écria-t-il en faisant semblant de parler dans un talkie-walkie. Pas de Larry en vue ? A toi.

Emily laissa échapper un soupir. Malgré tous ses efforts, elle n'avait pas

réussi à rendre son fiancé sympathique aux yeux de son petit garçon. Dieu sait que Larry avait essayé, lui aussi. Il avait promis à Andy de l'emmener à la pêche et de lui acheter un nouveau gant de base-ball. Il lui avait même proposé de l'aider à construire une cabane dans le jardin.

— On a déjà parlé de ça, Andy. Larry continuera à dormir chez lui jusqu'au mariage, et ensuite il viendra vivre ici et on deviendra une famille, tous les trois.

Andy se mit à loucher ; sa façon de dire « Je ne veux pas en entendre parler ». Peut-être avait-elle eu tort de le laisser passer tellement de temps au café. Il était comme un petit roi, là-bas. Sis et Sweet Mama allaient toujours dans son sens. D'un autre côté, elle n'avait pas vraiment le choix, parce que Andy n'allait pas encore à l'école et que les modes de garde, même collectifs, coûtaient trop cher. Et puis même si tout n'était pas parfait, Emily restait persuadée que la famille était l'endroit où un enfant pouvait le mieux s'épanouir.

Elle descendit l'escalier pour se rendre dans la cuisine, sa pièce préférée, et se mit à préparer le petit déjeuner pendant qu'Andy courait dans la maison, les bras tendus vers l'avant et sa cape rouge flottant dans son dos.

Elle entendit bientôt des bruits en provenance du cellier.

— Andy ? Qu'est-ce que tu farfouilles là-dedans ?

— Je viens de trouver une boîte énormément grosse. Il y aura assez de place pour toi, moi et Henry quand on va s'envoler pour la Lune.

Il sortit tant bien que mal le carton d'emballage dans lequel était arrivé leur nouveau poste de télévision. Un cadeau de Larry. Encore une preuve qu'elle faisait le bon choix en épousant cet homme : non seulement il pouvait subvenir à ses besoins et à ceux d'Andy, mais il savait aussi se montrer généreux.

Andy retourna dans le cellier dont il sortit quelques secondes plus tard, muni d'un paquet de lessive.

— Je vais aussi emmener tante Sis, dit-il en brandissant le paquet vide. Elle connaît des tas de trucs qui pourront me servir pour voyager dans l'espace.

Il plaça le paquet de lessive orange sur le gros carton d'emballage.

— Tu en as d'autres, comme ça ? Il va en falloir plein pour construire une fusée spatiale.

— Je suis sûre qu'il y en a d'autres au café. On les rapportera à la maison ce soir, si tu veux.

— Je vais construire ma fusée là-bas, ce sera plus simple comme ça. Et puis tante Sis pourra m'aider. Elle en sait, des choses !

— Ça oui, acquiesça Emily. Et maintenant, viens prendre ton petit déjeuner, Andy, qu'on puisse aller au café. J'ai peur que les scones ne soient pas très réussis si je ne suis pas là pour les faire, tu comprends ?

Son petit garçon vint s'attabler dans la cuisine.

— Maman, tu crois que tante Sis, Henry et moi, on arrivera à finir la fusée

spatiale aujourd'hui ?

— Mon Dieu, Andy... Ça devrait plutôt être un projet pour l'été, tu ne crois pas ? Pourquoi vouloir faire ça si vite ?

— Parce que je vais peut-être avoir besoin de partir en urgence, tu vois.

Ces mots pesèrent sur le cœur d'Emily, lourds comme des pierres. Et si les enfants pouvaient saisir des vérités qui échappaient aux adultes ?

* * *

Le matin s'installait doucement sur la Côte du Golfe, soufflant son haleine dorée sur la crête des vagues, incitant les sternes à quitter leurs nids installés le long de la plage et jetant les mouettes vers l'eau à la recherche de poissons imprudents. Après sa conversation téléphonique avec Emily, Sis repoussa les draps des deux jambes et enfila un short de survêtement, un T-shirt noir et des gants de jardin avant de descendre l'escalier.

Sa petite sœur aurait aimé qu'elle demande à Jim de venir au café, mais leur frère n'était tout simplement pas prêt à voir du monde, et encore moins les clients du Sweet Mama's qui le connaissaient tous et ne manqueraient pas de l'assaillir de questions sur son expérience au Vietnam. Sis décida de s'en tenir à la seule chose qu'elle pouvait contrôler, à savoir la remise en état du jardin ravagé par la chaleur et les insectes. Il ne restait plus que quelques semaines avant le mariage.

Certes, c'était du travail supplémentaire, mais ça ne la dérangeait pas. C'était le moment de la journée qu'elle préférait ; quand la rosée du petit matin ne s'était pas encore évaporée et que le jardin était tout à elle. La nature n'attendait rien de personne. Si elle venait fréquemment arracher les mauvaises herbes et arroser la terre assoiffée, Sis était récompensée par de magnifiques fleurs et des tomates si replètes qu'une seule suffisait à garnir cinq sandwichs. Si elle ne venait pas, les mauvaises herbes prospéraient et formaient un refuge pour les grenouilles et les geckos qu'Andy aimait attraper avant de les placer dans ces abris qu'il construisait un peu partout dans le jardin, avec de la terre et quelques bouts de bois.

Ça fascinait toujours Sis qu'Andy s'attende à ce que les animaux lui témoignent de la reconnaissance pour ces maisons qu'il leur édifiait si généreusement. Qu'il soit invariablement déçu quand une grenouille était absente de son nouveau logis ou qu'elle ne répondait rien lorsqu'il l'interrogeait sur la façon dont elle attrapait des mouches avec sa langue. Dépité par tant d'ingratitude, il se tournait vers Sis pour obtenir les réponses que lui refusaient les batraciens.

Andy ne pouvait pas remplacer l'enfant qu'elle n'avait jamais eu, mais ce qu'elle éprouvait en sa compagnie était sans doute ce qui se rapprochait le plus du bonheur d'être mère. Elle referma doucement la porte située à l'arrière de la maison. Sweet Mama et Beulah dormaient encore au rez-de-chaussée ; la grand-mère de Sis dans une vaste pièce remplie de meubles en acajou

rapportés par train de La Nouvelle-Orléans, et Beulah dans une chambre lumineuse qui avait été celle des parents de Sis.

Pas de sons non plus en provenance de la chambre de Jim. Sis avait tendu l'oreille lorsqu'elle était descendue, mais elle n'avait perçu aucun bruit. Son frère désormais silencieux dormait-il à poings fermés, ou était-il étendu tout habillé sur le lit avec les yeux grands ouverts ? Difficile à dire. En tout cas, elle n'avait pas oublié la façon dont il avait ramassé son sac de voyage, la veille, avant de monter directement dans son ancienne chambre dont il avait aussitôt refermé la porte. Après avoir récupéré la prothèse de jambe qu'il avait abandonnée dans le porte-parapluies du vestibule, Sis avait grimpé les marches dans son sillage.

— On ne t'a pas appris à frapper ? lui avait-il lancé.

— Je te conseille de ne pas me parler sur ce ton, Jim Blake. Je suis encore capable de te flanquer une bonne fessée, tu sais.

Elle avait posé la prothèse sur le lit.

— Tu comptais t'enfermer ici et t'apitoyer sur ton sort, c'est ça ? Pas tant que tu dormiras sous le même toit que moi, jeune homme !

— Je ne m'apitoie pas sur mon sort, Sis. Je constate la réalité, c'est tout. Et si cette jambe te plaît tellement, je serais heureux de t'en faire cadeau.

— D'accord. Oublions la prothèse pour le moment. Mais ne va pas t'imaginer que j'en ai terminé avec toi. La guerre nous a déjà pris papa et Mark, et je n'ai pas l'intention de te perdre, toi aussi.

— Papa est mort dans un accident de voiture.

Comme si elle ne le savait pas. Sis avait préféré quitter la chambre, l'esprit soudain envahi par le bruit de la tôle pliée et les cris de ses parents. Contrairement à Jim et Emily, elle se trouvait dans la voiture au moment de l'accident ; une adolescente ravie d'accompagner sa mère à la station de bus où les attendait le commandant Bill Blake. Une adolescente ravie que son papa vienne passer les vacances en famille.

Le type qui leur avait foncé dessus avait tellement bu qu'il n'avait même pas vu le feu rouge ; même pas vu la voiture dans laquelle trois membres de la famille Blake chantaient « White Christmas ». Jamais il ne connaîtrait l'expression de surprise qui avait traversé le visage de Bill Blake quelques secondes avant sa mort, pas plus que la façon dont Margaret Blake avait saisi la main de son mari ou les pensées qui s'étaient bousculées dans la tête d'une adolescente éjectée du véhicule sous la violence du choc. Assise sur le bas-côté de la Route 90 avec un gros mal de tête, Sis avait soigneusement vérifié que son nouveau pull rouge n'était pas abîmé.

C'était du poulx de ses parents qu'elle aurait dû s'inquiéter, ainsi que de son avenir et de comment elle allait se débrouiller pour vivre avec leur absence et le poids de la culpabilité du survivant.

Au souvenir de ce moment terrible, Sis tira si fort sur la mauvaise herbe qu'elle serrait entre ses doigts qu'elle tomba à la renverse. Pas question de rester embourbée dans le passé, et pas question non plus de laisser son frère

devenir un de ces vétérans brisés dont la tête restait à jamais au Vietnam. Elle estimait avoir payé un tribut suffisamment lourd comme ça à la guerre, et elle était déterminée à tout faire pour que plus rien de ce qu'elle aimait ne lui soit désormais enlevé.

La porte arrière de la maison s'ouvrit à la volée.

— Sis, tu peux me donner un coup de main ? lança Sweet Mama.

Un bonnet enfoncé de travers sur la tête, sa grand-mère se débattait avec un énorme panier rempli de fleurs... artificielles ! Sis savait pourtant que Sweet Mama aurait préféré mourir que de décorer sa maison ou son jardin avec des fleurs en plastique.

Si elle avait été Emily, Sis aurait demandé à Dieu d'intervenir. Mais elle avait découvert que quand on voulait vraiment quelque chose il valait mieux s'en charger soi-même.

— On peut savoir ce que tu fais avec des roses en plastique ? demanda-t-elle.

— Chut... Pas si fort. Tu vas réveiller cette grosse vache.

« Cette grosse vache » désignait la voisine, Stella Mae Clifford. Sweet Mama s'avança vers la haie de rosiers pour jeter un œil à la maison victorienne qui s'élevait sur le terrain voisin, une jumelle de leur propre maison si l'on exceptait sa couleur jaune.

Satisfaite de constater que son ennemie jurée n'était pas dans son jardin, elle alla chercher une rose artificielle dans le panier abandonné sur l'herbe et l'incorpora à la haie avant de bien la fixer avec du fil de fer plastifié.

— Imagine la tête de cette abrutie quand elle verra mes rosiers en fleur.

En tout cas, Sis pouvait très bien imaginer celle qu'allait faire Emily en découvrant ces horreurs dans le jardin qu'elle considérait désormais comme l'église où serait célébré son mariage...

— Mme Clifford ne pourra jamais croire que tes rosiers ont encore des fleurs, Sweet Mama.

— Mais si, voyons. Elle est à moitié aveugle.

Les taches noires du marsonia et les pucerons, à la fête dans cette longue période de chaleur et de sécheresse, avaient eu raison de la santé du moindre rosier de la ville. Ceux qui formaient la haie entre leur jardin et celui de la « grosse vache » n'avaient pas échappé à l'hécatombe.

— Allez, Sis ! Dépêche-toi de m'aider avant que le jour se lève complètement. Sans compter que je dois aller mettre le percolateur en marche pour que nos habitués puissent boire du café bien chaud dès leur arrivée.

— Emily peut s'en occuper, Sweet Mama. Et si tu restais ici pour profiter un peu de Jim ? Il vient tout juste de rentrer, après tout. Beulah pourrait prendre une journée de repos, elle aussi. Tu sais, je crois que ça serait mieux que Jim ne soit pas seul, aujourd'hui. Et je ne pense pas qu'il voudra venir au café.

— Beulah est dans la chambre de Jim en ce moment même, en train de le dorloter comme s'il avait trois ans. Il va s'en sortir, tu vas voir. On est faits du

même bois, lui et moi. Et c'est un bois dur et résistant.

Sweet Mama prit une nouvelle rose dans le panier et la glissa entre les branches de la haie déplumée.

— Heureusement qu'il ne tient pas de mon âne bâté de mari.

Une photo du grand-père de Sis était accrochée sur un des murs du café avec cette simple légende : « L'âne bâté ». Tous les clients savaient qu'il s'agissait de Peter Blake et tous connaissaient l'histoire qui se cachait derrière ce verdict sans appel.

Sweet Mama avait eu la malchance d'épouser un homme qui avait juré fidélité... à la bouteille. Tous les soirs ou presque, Peter Blake rentrait chez lui agressif et imbibé d'alcool, et il n'était pas rare que le parfum d'une autre femme se mêle aux effluves de whisky.

Après avoir donné naissance à deux garçons, Sweet Mama avait vite décidé que leur père ne devait pas leur servir d'exemple. Un jour de pleine lune, alors qu'il venait de rentrer ivre mort et qu'il s'était endormi tout habillé sur son lit, Sweet Mama était allée dans le champ voisin où elle avait arraché deux robustes tiges de maïs bien sèches. Après quoi, revenant dans la chambre où ronflait son mari, elle l'avait attaché à l'aide des draps avant de lui administrer une mémorable correction avec les tiges de maïs. Une fois Peter Blake dessoûlé sous les coups, elle avait fourré ses affaires dans des valises et des sacs qu'elle avait balancés dehors avant de lui dire qu'elle ne voulait plus *jamais* revoir sa face d'ivrogne. Au fil des années, il avait été aperçu un peu partout, du Maine jusqu'en Californie. La dernière fois que Sis avait entendu parler de lui, il vivait à Anchorage, en Alaska. Où qu'il se trouve aujourd'hui, le jour où il avait été chassé par sa femme avait été le dernier où on l'avait vu tituber dans les rues de Biloxi. Et le premier d'une nouvelle vie pour Sweet Mama, qui avait troqué ses habits d'épouse dévouée contre ceux de commerçante indépendante, une situation sociale fort peu courante en 1921.

Certains disaient que Stella Mae Clifford avait été la maîtresse de Peter Blake et qu'il l'avait lui-même installée dans la maison voisine. Un jour, Sis avait demandé à Sweet Mama si c'était vrai.

— J'aime laisser les gens dans le doute, avait répondu sa grand-mère. Une rumeur bien croustillante est bonne pour les affaires. Meilleure qu'une pleine page de publicité dans un journal.

Une fois la dernière rose artificielle fixée à l'aide de fil de fer plastifié, Sweet Mama remit son bonnet en place et fit un doigt d'honneur en direction de la maison voisine.

— Prends ça, vieille vache stupide !

Et si cette dernière frasque de sa grand-mère n'était pas une marque de sénilité mais au contraire le signe que la Lucy Long Blake impertinente et pleine de vie revenait sur le devant de la scène ? Et si elle était faite d'un bois si dur et si résistant qu'elle était capable de renverser la vapeur ? De triompher des faiblesses d'un corps et d'un esprit au soir de leur vie ?

— Viens prendre ton petit déjeuner, Sweet Mama. Et ensuite, je te

conduirai au café. On a du pain sur la planche, tu sais : un café-restaurant à faire tourner et un mariage à organiser.

— Je n'ai pas envie de monter en voiture avec toi.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que tu te prends pour Fangio quand tu es au volant.

C'était la vérité. Parce que Sis adorait la vitesse ou peut-être parce qu'elle avait besoin de narguer la mort : « Je t'ai frôlée une fois, tu te souviens ? Voyons si tu parviendras à m'attraper, ce coup-ci. »

— D'accord, dit-elle. On y va chacune dans sa voiture. Mais tu dois me promettre d'être prudente.

— Pfff..., fut tout ce que répondit Sweet Mama.

Sis la prit par le bras et l'aïda à franchir les marches — elles avaient tout du piège à grand-mère — menant à la porte de derrière. Beulah les attendait dans la cuisine.

— J'ai cru que vous alliez passer toute la sainte journée dans ce jardin, lança-t-elle. Le petit déjeuner est en train de refroidir.

— Commencez, toutes les deux, dit Sis. Moi, j'ai encore deux ou trois choses à finir dehors.

— Certainement pas avant d'avoir quelque chose dans le ventre, gronda Beulah.

Elle fourra deux morceaux de bacon entre des scones et tendit le sandwich à Sis qui repartit aussitôt vers le jardin.

Une fois dehors, elle considéra un instant les fleurs artificielles ajoutées à la haie de rosiers et décida de les laisser pour le moment. Demain, Sweet Mama aurait sûrement oublié sa drôle d'initiative et Sis pourrait retirer les roses sans qu'elle en fasse toute une histoire. Redonner un peu de lustre à cette haie pour le mariage était une autre affaire. Elle pouvait ajouter de l'engrais et arroser les rosiers encore récupérables en espérant qu'ils reverdiraient à temps pour le grand jour, mais la plupart d'entre eux allaient devoir être sortis de terre et remplacés. Elle en planterait de nouveaux dès demain.

Elle se rendit dans le garage où était garée la Thunderbird bleu ciel de Jim, à côté du bateau dont elle ne s'était pas servie une seule fois de tout l'été. Songeant qu'une partie de pêche ferait sans doute le plus grand bien à son frère, Sis s'empara de la pelle et retourna vers la haie pour creuser.

En dépit de sa maigre silhouette et de ses rares feuilles tachées de noir, ce rosier semblait avoir des racines qui s'étendaient jusqu'en Chine. La transpiration assombrissait le T-shirt de Sis et dégoulinait sur son visage tandis que le tas de terre grossissait à ses pieds.

Soudain, la plaque de sa pelle se cogna à quelque chose de dur. Sans doute un morceau de brique ou un bocal de verre. On trouvait toutes sortes de vieilleries enfouies dans les jardins de ces maisons anciennes. Penchée sur le trou, elle ratissa doucement la terre avec ses doigts gantés pour dégager l'objet.

Lorsque des os blanchis apparurent, Sis eut un mouvement de recul instinctif. Se moquant de sa réaction — voilà qu'elle devenait peureuse, à présent ? —, elle se pencha de nouveau pour examiner sa trouvaille. Un squelette d'écureuil, sans doute. Ou peut-être d'un plus grand animal. Un chien, par exemple. Un animal de compagnie que ses propriétaires avaient enterré là.

C'était forcément ça. Par une journée pareille, où des anges semblaient avoir lustré le ciel avec de la cire au citron, il ne pouvait rien arriver de mal, n'est-ce pas ?

Sis se remit à creuser. Mais après quelques pelletées supplémentaires elle se retrouva assise sur l'herbe brûlée, le cœur tambourinant si fort dans sa poitrine qu'elle se demanda si Beulah et Sweet Mama ne pouvaient pas l'entendre battre depuis la cuisine. Ce n'était pas un animal qui était enterré sous les rosiers. Elle avait mis au jour *un pied humain*, et chacun des os qui le formaient semblait une lettre du mot *désastre*. C'était comme si tous les liens qui la retenaient à la terre venaient d'être coupés et qu'elle chutait tête la première dans le trou noir d'où émergeaient les ossements. Des questions lui traversèrent l'esprit, fulgurantes et dangereuses comme une pluie de comètes : « Qui ? Pourquoi ? Comment ? »

Mais celle qui fit le plus de dégâts, la transperçant de part en part, fut : « Qu'est-ce que ces ossements ont à voir avec ma famille ? »

Déjà haut dans le ciel bleu, le soleil commençait à cogner sans merci sur Sis et sur son inquiétante découverte. Les orteils reliés au pied ; le pied relié à la cheville... et quoi d'autre ? Allait-elle déterrer un squelette complet si elle continuait à creuser ?

Elle donna de petits coups timides avec sa pelle, chacun d'eux rencontrant un obstacle qui faisait naître de lugubres images dans son esprit. Chacun d'eux lui soulevant le cœur. Le poids d'une peur soudaine la fit tomber à genoux, mais peu importait l'intensité qu'elle mettait à regarder l'horrible contenu de ce trou ; peu importait l'intensité de ses regrets d'avoir saisi cette pelle pour déterrer les rosiers moribonds ; les ossements refusaient de disparaître. Plus blancs que les ailes d'un ange, ils prirent une telle place dans l'esprit de Sis qu'ils la privèrent d'oxygène ; ils la privèrent de souffle, de mots et d'espoir. Ils prirent une telle place dans ce jardin qu'elle eut la sensation qu'ils déchiraient la terre sous son corps agenouillé. D'un instant à l'autre, l'herbe brûlée de soleil allait s'ouvrir et l'engloutir, et avec elle tout ce qu'elle aimait.

Lentement, Sis se releva. La femme qui était venue dans ce jardin avec l'intention louable de lui redonner un peu d'éclat pour le mariage de sa sœur était brusquement devenue une femme écrasée par un secret qui pouvait détruire sa famille. Rien ne serait plus pareil, désormais. A partir d'aujourd'hui, sa vie se diviserait en deux parties bien distinctes : avant et après la découverte de ce squelette.

Prévenir la police était ce qu'il convenait de faire, mais c'était prendre le

risque que le jardin soit décoré de bandes de balisage jaune et noir le jour du mariage... Sans compter le harcèlement des journalistes et les rumeurs qui bruisseraient à tous les coins de rue, chacun à Biloxi spéculant sur les circonstances dans lesquelles un corps avait été enterré dans le jardin des Blake. Le scandale serait encore plus retentissant que lorsque Emily était tombée enceinte au lycée avant d'être abandonnée par un jeune homme qui préférerait risquer sa peau à la guerre plutôt que d'épouser celle qui attendait son enfant.

Affolée, Sis reboucha le trou qu'elle venait de creuser. Après tout, il serait bien temps de prévenir les autorités une fois le mariage célébré. Vu ce qu'il restait de la femme ou de l'homme enterré là, attendre quelques semaines ne changerait rien à l'affaire. Et puis pourquoi imaginer le pire ? Il s'agissait peut-être d'un cadavre très ancien ; une des nombreuses victimes de la guerre de Sécession qui n'avaient jamais été retrouvées.

Elle tassa la terre avec soin en espérant que personne ne prêterait attention à cette surface plus meuble, puis alla ranger la pelle dans le garage. Après un dernier coup d'œil en direction du trou rebouché — c'était absurde, mais elle craignait qu'un os sorte brusquement de terre —, elle retira ses gants de jardin et rentra dans la maison.

— Seigneur Jésus, dit Beulah, tu es pâle comme un linge. Si tu ne fais pas preuve d'un peu plus de prudence, tu vas finir par prendre un coup de chaleur.

Beulah lui tendit un verre d'eau, mais la boule d'angoisse qui obstruait la gorge de Sis était si large que quelques gouttes seulement réussirent à passer.

— Beulah, tu sais ce qui est enterré sous les rosiers ?

Lèvres pressées l'une contre l'autre, Beulah présenta son dos à Sis et se mit à faire la vaisselle.

— Sans doute un chat errant. J'espère que tu as bien rebouché ce trou, Sis. Rien ne doit gêner le mariage d'Emily.

— Ce n'est pas un chat, Beulah. C'est un squelette humain.

Beulah se retourna vivement et marcha droit sur Sis. Un vrai train de marchandises qui prenait de la vitesse.

— Ecoute-moi bien, petite. Tu oublies ça, c'est compris ?

Sis hocha la tête et voulut même répondre « Oui ». Mais sa gorge était si étranglée qu'aucun mot ne put en sortir. Une multitude d'hypothèses traversèrent son esprit, toutes plus tragiques les unes que les autres. Si elle parvenait un jour à s'évader de Biloxi, elle choisirait une ville au climat si froid qu'un rosier n'aurait aucune chance d'y pousser. Une ville recouverte d'une couche de neige si épaisse que seul un alaskan husky serait capable de déterrer des os.

— Je veux que tu ailles au café et que tu effaces ces rosiers de ta mémoire, tu m'entends ? Tu *m'entends*, Sis ? répéta-t-elle d'une voix plus dure encore quand Sis garda le silence.

— Cinq sur cinq.

— Et pas la peine non plus d'inquiéter Emily et Jim. Dis simplement à

Emily qu'on fera ces gâteaux au chocolat plus tard. J'ai l'intention de rester à la maison, aujourd'hui, et d'aider Jim à voir ce qu'il a toujours, au lieu de le laisser s'obséder sur ce qu'il n'a plus.

Sur ces mots, Beulah se pencha vers elle et Sis se sentit disparaître dans ses bras comme si elle était redevenue une enfant.

— T'en fais donc point. Tout va s'arranger, ma puce.

L'espace d'un instant, elle cessa de songer à ces os blanchis, s'enfonçant si profondément dans l'étreinte de Beulah qu'elle redevint vraiment une petite fille avec toute la vie devant elle ; un chemin plein de promesses qu'elle allait suivre jusqu'aux étoiles.

Lorsque Sis quitta la cuisine, elle entendit la voix de Sweet Mama qui s'élevait au bout du couloir, fredonnant un air joyeux des années jazz. Savait-elle qu'un squelette était enterré dans son jardin ? Lui poser la question risquerait de porter un coup fatal à son pauvre esprit qui commençait déjà à s'effiloche, et c'était bien la dernière chose dont Sis avait envie. Elle préféra grimper les marches quatre à quatre pour aller frapper à la porte de Jim.

— Entrez.

Il se tenait devant la fenêtre, appuyé sur sa béquille et les épaules voûtées dans un haut de pyjama trop grand pour lui. Ses cheveux dressés sur la tête par une nuit agitée faisaient penser à ceux d'Andy. Elle aurait parlé sans hésiter de sa découverte macabre au frère qu'il avait été avant de partir au Vietnam. Ce frère qu'elle aurait voulu prendre dans ses bras pour le réconforter avec des paroles douces murmurées à l'oreille, comme elle l'avait fait si souvent quand il était encore un petit garçon qui venait de casser son jouet ou de s'écorcher le genou.

— Jim, je ne vais pas tarder à me rendre au café. Ça te dirait de m'y accompagner ?

— Pas aujourd'hui, Sis.

Il ne prit même pas la peine de se tourner vers elle, comme s'il ne pouvait détacher le regard de l'eau bleue qui s'étendait à perte de vue derrière la fenêtre ; comme s'il ne pouvait croire au spectacle de vacances et d'indolence qu'offrait le sable blanc parsemé de touristes et de parasols colorés. Au spectacle de légèreté et de liberté qu'offraient les mouettes sillonnant le ciel couleur d'insouciance. Sis ne voulait même pas songer aux visions d'enfer qui lui avaient brûlé les yeux, là-bas.

Là-bas... Combien de fois avait-elle entendu des gens dire ça, comme si prononcer le mot *guerre* ou *Vietnam* était au-dessus de leurs forces. Ça l'avait toujours énervée au plus haut point, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'on avait une capacité limitée de résistance à l'horreur.

— Je comprends, Jim. Prends ton temps. Beulah va rester à la maison, aujourd'hui. Elle va te préparer tes plats et tes desserts préférés.

Ces derniers mots le firent se retourner vers Sis, l'ombre d'un sourire aux lèvres.

— Et je suis sûre qu'Em va préparer quelque chose rien que pour toi, au

cas où tu déciderais finalement de venir au café, ajouta-t-elle.

— Dis à Em de ne pas s'inquiéter pour moi, d'accord ?

— D'accord.

Sis savait que ça ne changerait rien. Emily avait toujours tout partagé avec son jumeau. Les chagrins, les joies, et même la rougeole. Sis observa un moment Jim avec une sorte de stupeur douloureuse. Jim qui semblait s'affaïsser, se ratatiner sur lui-même ; une posture qui ressemblait si peu à son frère que ça lui donna une furieuse envie de fondre en larmes.

— C'est une journée magnifique, dit-elle. Pourquoi ne pas emmener Beulah faire un tour dans ton cabriolet ?

— Une autre fois, peut-être.

Qu'allait-il faire de sa journée ? Se cloîtrer dans cette chambre et regarder les heures défiler derrière la fenêtre ? Sis hésita à refermer la porte, partagée entre l'envie de rester pour prendre soin de son frère et la nécessité d'aller aider Emily et Sweet Mama au café. Finalement, son sens pratique l'emporta : s'ils devaient un jour mettre la clé sous la porte, c'est toute la famille qui mordrait la poussière.

Elle retourna dans sa chambre et s'habilla à la hâte avant de grimper à bord de sa Valiant et de suivre la vieille Buick de Sweet Mama, si imposante qu'elle semblait prendre toute la largeur de la rue. Dieu merci, sa grand-mère ne causa aucun dégât majeur, seul un massif d'hortensias fit les frais d'une marche arrière hasardeuse lorsqu'elle quitta la maison. Et — oh, miracle ! — elle resta dans la voie de droite durant tout le trajet.

Mais s'attendre à tout instant à la voir exécuter une manœuvre dangereuse avait mis les nerfs de Sis à rude épreuve, et elle arriva dans un triste état au Sweet Mama's Café. Plantée au centre de la salle, elle prit le temps de se ressaisir en respirant calmement les odeurs familières de bacon, de café et de pêches bien mûres. Emily avait déjà préparé six *Amen cobblers* qui refroidissaient sur le comptoir, et Sweet Mama se tenait saine et sauve devant le percolateur en inox, occupée à faire un mélange spécial réservé aux amateurs de chicorée parmi lesquels on comptait Burt Larson — le facteur —, les frères Wilson qui tenaient le salon de coiffure juste à côté, et enfin Mlle Opal Clemson, une professeure de musique qui disait avoir accompagné la célèbre cantatrice Leontyne Price au piano lors d'un concert donné dans son Mississipi natal.

Tout ici avait un tel parfum de normalité que Sis en oublia presque sa sinistre trouvaille dans le jardin. Mais les *Amen cobblers* dégageaient une vapeur si dense qu'on aurait pu s'y perdre comme dans un brouillard et ne plus jamais retrouver son chemin ; signe indéniable d'une catastrophe qui couvait. Une énorme catastrophe que même Sis ne pourrait maîtriser. Les os découverts dans le jardin n'étaient que les prémices du désastre à venir.

Elle retrouva ses esprits, puis sa sœur dans la cuisine. Emily était vêtue d'une chemise rose — à manches longues, nom d'un chien ! Alors qu'il faisait assez chaud pour faire cuire un œuf sur l'asphalte du parking. Voir Emily les

avant-bras plongés dans la pâte de ses gâteaux au chocolat, le tablier blanchi de farine, offrit à Sis un répit temporaire aux visions morbides de squelette de jardin et autres *cobblers* de mauvais augure.

— Coucou, Sis ! lança Emily avec un sourire tandis qu'elle versait la pâte dans les moules à gâteau. Jim est venu avec toi ?

— Il n'est pas encore prêt à voir du monde. Je te l'avais bien dit, Em.

Emily hocha la tête avant de racler le fond du bol avec une grosse cuiller de bois qu'elle brandit devant elle.

— Tu veux la lécher ?

Sis avança jusqu'à sa sœur, bouche ouverte pour goûter la pâte riche en beurre et en sucre. Une saveur qui la fit replonger en enfance tandis que surgissaient des images d'Emily et Jim perchés sur les tabourets de bar, écoutant Sweet Mama leur raconter des anecdotes sur les premières années du café. Sis, plus grande, restait debout à côté de leur grand-mère qui finissait immanquablement par disparaître dans la cuisine dont elle revenait en brandissant la cuiller utilisée pour confectionner la dernière merveille à avoir été enfournée : gâteau au chocolat, au citron, au Coca-Cola... et bien entendu l'*Amen cobbler* de Sweet Mama qu'Emily aimait entre tous. La grosse cuiller passait de langue en langue ; pause enfantine, délicieuse et sucrée.

— Beulah voulait que tu l'attendes pour faire les gâteaux au chocolat.

— Si j'avais attendu, il n'y aurait pas de cuiller à lécher.

Emily donna un coup de hanche complice à Sis, puis fourra l'énorme cuiller de bois dans sa propre bouche. Un peu de pâte chocolatée s'échoua sur sa joue au cours de l'opération, lui donnant l'air d'une petite fille.

— Va savoir, Em. Un jour, il se pourrait bien que je fasse un gâteau, moi aussi.

Emily retira la cuiller de sa bouche pour libérer un petit cri d'excitation.

— Il faudra le prendre en photo, le faire encadrer et l'exposer sur un des murs du café, dit-elle.

Sis plongeait le doigt dans le bol, utilisant la pâte ainsi récoltée pour décorer le nez de sa sœur. Emily lui rendit la monnaie de sa pièce en visant le menton et bientôt elles furent pliées de rire et maculées de pâte chocolatée.

— Oh ! mon Dieu, dit Emily entre deux gloussements. Si je ne mets pas un peu d'ordre dans cette cuisine, je ne pourrai jamais ouvrir à temps.

Elle posa le bol et les cuillers dans l'évier tandis que Sis effaçait la barbichette qui ornait son menton avec de l'essuie-tout.

— Je vais rincer et toi tu remplis le lave-vaisselle, dit Sis en venant la rejoindre devant l'évier.

— Ça marche. Et puis comme ça, on va pouvoir parler du mariage. On pourrait mettre des paniers de fleurs dans le jardin au lieu de compter sur les rosiers, qu'en dis-tu ?

Un accès de panique figea Sis. Elle resta un moment sans voix ni réaction, l'eau coulant à côté du bol qu'elle tenait à la main.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de faire ça dans le jardin,

parvint-elle à articuler.

— Comment ça ? Tu étais partante, tout à l'heure, quand on s'est parlé au téléphone.

— Je suis allée y faire un tour après notre conversation. Il est vraiment dans un piteux état, tu sais.

— Je sais qu'il n'est pas au meilleur de sa forme à cette époque de l'année, Sis, mais j'ai toujours rêvé de me marier dans un jardin.

Sis eut la vision affreuse d'Emily en robe de mariée, debout sur l'emplacement du squelette, en train de dire « Oui ».

— Il fait trop chaud, Em. Les gens vont transpirer à grosses gouttes.

— On peut installer des chaises à l'ombre. Mettre des grands parasols un peu partout.

— J'ai une meilleure idée. Repousse au mois de novembre, le temps sera bien plus agréable.

D'ici à novembre, aurait-elle le temps de parler de ces ossements humains à la police et de remettre le jardin en état après les dégâts que les autorités ne manqueraient pas d'y causer ?

— Je veux qu'Andy ait un père et une mère pour sa première rentrée scolaire, d'accord ?

Emily se revoyait-elle traversant les couloirs du lycée de Biloxi, son ventre rebondi accueilli par des « salope » et autres « fille facile » murmurés juste assez fort pour qu'elle puisse les entendre ? Et ce n'était pas Mark Jones qui aurait pu la défendre, lui qui s'était engagé dans l'armée et qui avait déjà quitté la ville. Songeait-elle à la cérémonie de remise des diplômes, quand elle avait dû rester en retrait pendant que ses camarades de classe se faisaient applaudir sur la scène ?

— Personne n'insultera ton fils, Em. Pas tant que je serai en vie.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire pour que ça n'arrive pas ? Passer la journée à l'école avec Andy ?

— J'en suis capable, tu sais.

— Je ne repousserai pas la date du mariage, alors inutile de te fatiguer. Pas question que mon fils se fasse traiter de bâtard.

— D'accord, d'accord... Je comprends. Je te demande simplement d'envisager la possibilité de célébrer ton mariage dans le salon de Sweet Mama. On pourrait mettre des paniers en osier remplis de tes roses préférées de chaque côté de la cheminée.

— Laisse tomber, Sis.

— Ça serait joli de te voir descendre l'escalier dans ta belle robe, avec tous les invités qui t'applaudiraient en bas des marches. Sans compter que ça te permettrait de ne pas salir ta traîne sur...

— Bon sang, Sis ! Laisse tomber, je te dis ! C'est mon mariage et je veux que ça se passe *dans le jardin*, point final.

Sis imagina cette fouineuse d'Ethel, la femme de leur oncle Steve, fureter dans la haie de rosiers et tomber sur le squelette d'un pied que la pluie ou un

chien aurait en partie déterré. Elle imagina les cris, le mariage gâché, la police, le scandale.

— Mais pense un peu à la crise que va piquer tante Ethel si elle a trop chaud. Et je ne te parle même pas de ce qui arrivera s'il se met à pleuvoir.

— J'ai dit ce que je voulais pour mon mariage, Sis, et c'est mon dernier mot.

Emily ponctua sa phrase en soufflant un bon coup avant de tourner le dos à sa sœur. Sis aurait tellement voulu reprendre cette journée de zéro. Elle se lèverait plus tard et ne verrait pas Sweet Mama parsemer la haie de roses artificielles, ne la suivrait pas en voiture à 30 km/h jusqu'au café pour s'assurer qu'elle ne détruise rien d'autre qu'un massif d'hortensias, et surtout, surtout, elle ne déterrerait pas un rosier moribond pour découvrir les restes d'un être humain qui était tout ce qu'il y avait de plus mort.

Elle se tourna vers la fenêtre et vit son neveu dans le jardin, entouré de boîtes en carton.

— Andy construit une cabane ?

— Une fusée spatiale. Il a l'intention de m'emmener sur la Lune, figure-toi.

— J'aurais peut-être le droit de faire partie du voyage, moi aussi.

Sis reporta son attention sur Emily qui se tenait là dans sa chemise à manches longues, loin d'imaginer pourquoi sa grande sœur renâclait à organiser son mariage dans le jardin de Sweet Mama. Emily si candide, persuadée que toutes les averses laissaient place à des arcs-en-ciel.

— Désolée, Em. Je ne suis rien qu'une vieille bougonne.

— Tu n'es pas vieille du tout et juste un peu bougonne.

— Je vais sortir un moment pour me calmer et jeter un œil à ce chantier spatial. Et quand je reviendrai, on se penchera sérieusement sur l'organisation des festivités. On va mettre sur pied un mariage qui rendra tes ennemis verts de jalousie.

— Je n'ai pas d'ennemis, répondit Emily sans une once d'ironie.

Seigneur... Sis espérait que sa sœur disait vrai ! Elle se dépêcha de sortir, l'odeur de l'*Amen cobbler* la poursuivant jusqu'à la porte, si forte qu'elle eut le sentiment qu'on avait mis son cœur dans un étau. Une fois dehors, elle s'adossa à la façade arrière du café et inspira profondément. Que deviendrait sa famille si elle se laissait envahir par le stress au point de faire une crise cardiaque ? Ces choses-là pouvaient arriver. L'année précédente, une femme qui avait à peine trois ans de plus que Sis s'était effondrée sur un banc de l'église baptiste de Biloxi. Elle avait laissé derrière elle un mari et trois enfants à charge.

— Coucou, tante Sis ! lança Andy. Tu as combien de piles dans ta poche ?

Il se tenait debout sur le carton d'emballage de la télévision, ses petites jambes robustes boudinées par le tissu trop serré du costume de Superman au grand S rouge décoloré par un été au soleil et de nombreux lavages. Il était pieds nus et son visage rayonnait d'excitation.

— Je n'ai pas de piles sur moi, mais je peux sans doute en trouver, répondit Sis. A quoi ça va te servir ?

— C'est pour faire voler ma fusée spatiale. Il va en falloir un max pour aller jusqu'à la Lune.

L'espoir est une chose si fragile ; une aile de papillon qu'on peut écraser entre deux doigts. Avec mille précautions pour ne pas abîmer les paquets de lessive et autres cartons qui formaient les éléments de la fusée, Sis vint s'accroupir à côté d'Andy.

— Et si je t'aidais à la construire, cette fusée ?

— Toi et moi, on va fabriquer la plus meilleure du monde !

Andy sauta du carton d'emballage et alla chercher un paquet de *Tide* qui sentait encore la lessive.

— Maman n'a pas voulu me donner un couteau. Tu peux découper une fenêtre, tante Sis ?

— Oui, je peux faire ça. Tu veux un hublot tout rond, mon trésor ?

Andy hocha vigoureusement la tête et Sis sortit un canif de sa poche. Tandis que la lame s'enfonçait juste au-dessus du *T* de *Tide*, Sis songea à quel point elle aurait aimé avoir sa petite famille à elle ; un mari qui conserverait sa photo sur son bureau, une fille prénommée Susan qui aurait hérité des beaux cheveux blonds de sa tante Emily et un fils robuste qui porterait le prénom de son grand-père Bill. Un fils qui aimerait jouer au base-ball et s'asseoir sur la berge de la rivière avec une canne à pêche.

Quand elle posa le paquet de lessive découpé et qu'Andy se précipita pour regarder à travers le trou, heureux comme s'il voyait déjà la Terre par le hublot de sa fusée, la famille rêvée de Sis se volatilisa et elle se retrouva dans le jardin du Sweet Mama's Café, en compagnie de son neveu dont le grand sourire alluma une bougie dans son cœur.

— Quand je serai dans l'espace, je vais sûrement voir mon papa tout là-haut au milieu des étoiles.

A la place d'Emily, Sis se serait bien gardée de dépeindre Mark Jones en héros. Qu'y avait-il donc d'héroïque à fuir ses responsabilités ? A abandonner une petite amie qu'on venait de mettre enceinte et qui s'était retrouvée seule à affronter le regard réprobateur d'une société conservatrice et bigote ? Mais une femme qui n'avait pas d'enfant n'était sûrement pas la mieux placée pour juger. Quant à l'amour d'un homme, c'était un domaine qui lui était encore plus étranger.

— Alors, tu crois que je vais le voir ? Hein, tante Sis ? Tu crois que je vais voir mon papa, tout là-haut ?

— Peut-être.

Andy la considéra avec cette expression sceptique qu'ont parfois les enfants et qui semble dire : « Je sais que tu vas me faire de la peine en m'imposant la vérité, mais je t'aime suffisamment pour rester là à t'écouter en souriant pendant que tu me brises le cœur. »

— Si tu regardes avec des lunettes spéciales, ajouta Sis.

— Ah bon ? Tu sais où je peux en trouver ?

— Eh bien, il me semble que j'en ai une paire qui dort dans un tiroir, à la maison.

Elle songeait à une vieille paire de lunettes de soleil œil de chat, rouge avec des pois blancs.

— Tout astronaute qui se respecte doit posséder ces lunettes, tu sais. Je te donnerai les miennes.

Andy abandonna le hublot de sa fusée et partit creuser avec les doigts au pied d'un chêne vert. Quand il revint vers Sis, il tenait à la main une pierre blanche de la taille d'un œuf de poule, enrobée d'une bonne couche de terre.

— T'es la plus meilleure, tante Sis ! Tiens, c'est pour toi.

— Oh ! vraiment ? dit-elle en s'emparant de la pierre qu'il lui tendait solennellement. Merci beaucoup, Andy.

— C'est une pierre magique, tu vois.

— C'est quoi, son pouvoir ?

— Il faut que tu penses à quelque chose de bien de toutes tes forces et que tu la frottes en même temps. Attends, je vais te montrer.

Il plaqua sa petite main sale sur la pierre et la frotta avec une belle ardeur.

— Et si tu fais ça, eh ben ton vœu il va se réaliser.

Elle posa un baiser sur le front de son neveu, recevant en retour une bouffée de soleil, d'air marin et d'optimisme.

— Il faut que je rentre pour parler avec ta maman, mais continue à faire du bon boulot, Andy.

Tout sourires, il serra le poing de sa main droite qu'il frappa doucement contre celui de Sis.

— A plus dans le bus, dit-il.

— A plus tard dans le car.

Avant d'atteindre la porte arrière du café, elle frotta le gros caillou qui déformait la poche de son pantalon, juste au cas où il renfermerait un peu de cette magie à laquelle les enfants croient si fort.

* * *

Cet après-midi-là, Sis quitta le café de bonne heure, et un observateur attentif aurait remarqué le nuage d'anxiété qui flottait au-dessus de sa tête, aussi sombre qu'un vol de corbeaux. Un observateur attentif aurait vu une femme qui avait perdu sa boussole morale ; une femme qui avait cessé de voir la vie en noir ou en blanc ; une femme qui avait découvert les nuances infinies du gris à l'instant où le premier os humain était apparu sous l'herbe brûlée du jardin de sa grand-mère.

Tandis qu'elle roulait le long de la digue aussi familière que les odeurs de pêche de l'*Amen cobbler*, Sis jeta un coup d'œil vers la plage dans l'espoir d'y attraper au vol un petit morceau de vie, une distraction, un garçon avec une casquette de base-ball qui enverrait la balle dans une de ces vagues bleues

dont l'écume se fracassait sur le sable blanc. Pas de couleur. Pas de bien. Pas de mal. Seulement un vaste territoire aux contours incertains qui cachait sa vérité sous un rosier et dans lequel tout — absolument tout — était possible.

La maison victorienne apparut enfin derrière le pare-brise, mais elle n'évoquait plus pour Sis un grand verre de thé bien glacé et bien sucré sur la balancelle de la véranda. Une fois sa Valiant garée dans l'allée, elle fila droit dans la cuisine, persuadée d'y trouver Beulah et peut-être Jim. Mais la maison semblait déserte.

Perçut-elle du mouvement dans le jardin ou fut-ce son instinct, aiguisé par des années de problèmes et élevé au rang de radar sophistiqué par une vigilance de tous les instants ?

Derrière la fenêtre, Beulah portait un chapeau rouge aux rebords assez larges pour ombrager deux personnes et ses mains serraient le manche d'une pelle.

Sis se précipita vers la porte de derrière qu'elle ouvrit à toute volée.

— Beulah ! On peut savoir ce que tu es en train de faire ?

— A ton avis, Sis ? Je plante des rosiers.

Ils étaient bien là, de nouveaux rosiers alignés comme des sentinelles qui garderaient les ossements et leur secret. Le rosier moribond placé au-dessus du squelette anonyme avait disparu, remplacé par un « don Juan » ; un grim pant qui semait au sol ses pétales rouge sang. En y regardant de plus près, Sis se rendit compte que ces arbustes se portaient à peine mieux que ceux qu'ils avaient remplacés. Loin d'être bien verts et parsemés de vie, les nouveaux rosiers offraient un aspect terne et malingre, leurs branches n'offrant que de rares feuilles et des roses chétives.

— Mon Dieu... Où les as-tu dénichés ?

— La superette du coin liquidait son stock.

— Ils ne vont pas tenir dans cette chaleur.

— Mais si, voyons. Je vais les arroser tous les jours.

Beulah retira ses gants de jardin et tendit la pelle à Sis avec un air satisfait, comme si elle venait de planter des rosiers dignes de figurer dans un magazine de jardinage.

— Range ça pour moi, tu veux ? Je vais aller me faire un thé glacé avant de fondre.

Sis agrippa le manche de la pelle et fixa le rosier don Juan du regard, incapable de faire un mouvement. Le squelette se trouvait-il toujours là-dessous ou Beulah avait-elle déplacé les os ?

Aussi soudaine qu'impérieuse, l'envie lui prit de planter sa pelle sous l'arbuste et de vérifier par elle-même. Mais il faisait jour, et allez savoir qui pourrait l'observer d'une fenêtre voisine ou même de la rue. Que verraient-ils ? Une femme résolue qui n'avait pas hésité une seconde lorsqu'elle avait dû choisir entre ses études et sa famille ? Une femme qui mangeait la même chose tous les matins sans se demander si des flocons de maïs seraient meilleurs pour sa santé que du bacon et des scones ? Une femme qui se levait

chaque jour à la même heure pour faire son travail avec une égale minutie, sans jamais s'arrêter pour pleurer sur toutes les choses à côté desquelles elle était passée jusque-là ? Ou verraient-ils une femme déchirée entre son besoin de protéger sa famille à tout prix et celui de découvrir ce que cachait l'horrible secret enseveli dans ce jardin ?

Sis avait l'impression que le squelette l'appelait, qu'il essayait de lui montrer quelque chose qui avait échappé à sa sagacité ; quelque chose qui se nichait dans l'histoire des Blake et qui expliquerait la présence de ces os dans la propriété familiale.

Elle laissa son esprit remonter le temps, à la recherche d'un indice. A une époque, il y avait un mimosa de Constantinople planté à l'endroit de la haie de rosiers. Son jumeau se trouvait toujours au fond du jardin, ses branches suffisamment robustes pour supporter le poids d'un petit garçon sur une balançoire. Elle essaya de se rappeler ce qui était arrivé à l'autre mimosa, mais les pétales rouges du rosier don Juan voletèrent jusqu'à ses chaussures, la ramenant dans l'horreur du présent.

La porte de derrière s'ouvrit et la voix de Beulah parvint jusqu'à elle :

— Tout va bien, Sis ?

— Oui, oui, ça va.

Le goût amer du mensonge la fit grimacer tandis qu'elle pressait le pas vers le garage pour y remiser la pelle. Tout ce qu'elle avait tenu pour vrai sur son histoire personnelle était soudain remis en question.

Elle entendit le grondement du puissant moteur de la vieille Buick de Sweet Mama, puis le claquement d'une portière et la voix d'Emily.

— Fais attention à ne pas renverser la tarte, Andy.

Comme elle l'avait promis à Sis, Emily avait suivi Sweet Mama pour s'assurer qu'elle regagnerait la maison sans encombre. Et la tarte qui avait été confiée à Andy était celle à la crème de noix de coco, préparée tout spécialement pour Jim. Bientôt, Emily reprendrait la voiture et gagnerait sa propre maison où elle préparerait des cookies pour Andy dans sa petite cuisine blanc et bleu ; où elle rêverait d'avoir une vraie famille, avec un mari pour elle et un papa pour son fils.

Sis s'efforça de ne pas songer à ça ; aux rêves qui tournaient au cauchemar et à ceux qu'on abandonnait en route.

La voix d'Emily résonna à travers le calme de cet après-midi ensoleillé :

— Attention aux marches, Sweet Mama !

A présent, elle avait sûrement donné le bras à leur grand-mère pour l'aider à monter les quelques marches qui menaient à la véranda de devant, chose encore inimaginable cinq ans plus tôt.

Sis perçut le bruit de la porte qui s'ouvrait, suivi de la voix puissante de Beulah :

— Allez donc poser cette tarte dans la cuisine et revenez tous sous la véranda pour profiter du ventilateur de plafond et du bon thé glacé que j'ai préparé.

Les voix s'éteignirent doucement et Sis resta un moment à la porte du garage, une partie du corps à l'ombre et l'autre au soleil, ce qui lui sembla à l'image de sa vie. Dans quelques instants elle aurait rejoint sa famille et siroterait du thé glacé en discutant joyeusement du mariage de sa sœur. Pourtant, un sombre secret se dissimulerait sous le sourire qu'elle comptait plaquer sur ses lèvres. Un faux pas de sa part et sa vie pouvait basculer dans le chaos, entraînant avec elle cette famille qu'elle aimait tant.

La cuisine de Sweet Mama sentait le poulet frit et les petits pois aux lardons, le maïs doux accommodé au beurre et le gratin de patates douces et d'ananas. Il suffisait à Emily de fermer les yeux et de bien inspirer pour reconnaître chacun des ingrédients, comme si elle avait aidé Beulah à cuisiner pour Jim. Pendant qu'Andy partait en mission de reconnaissance, ouvrant le moindre tiroir qui passait à portée de ses petites mains, Emily posa la tarte à la crème de noix de coco sur la table, juste à côté d'un plat sur lequel des scones empilés par Beulah formaient un impressionnant monticule.

La cuisine était la pièce qu'Emily préférait dans la maison de Sweet Mama. Comme dans n'importe quelle maison, d'ailleurs. Ses meilleurs souvenirs étaient associés à la cuisine. Elle passa lentement les mains sur la surface rugueuse de la table en chêne. Combien de fois était-elle restée assise ici même pendant que Sis s'échinait à lui apprendre ces tables de multiplication que Jim connaissait sur le bout des doigts ? Tout jeune, son frère jumeau perceait déjà le mystère des nombres avec une facilité déconcertante, comme s'il avait compris tout ça avant même d'être né. L'image de la table en érable de sa propre cuisine lui vint à l'esprit et elle imagina Larry penché sur Andy, l'aidant avec patience à faire ses devoirs. Comme elle avait hâte de voir Andy avec son petit cartable !

— Maman ! dit Andy en tirant sur sa jupe. Tante Sis est dans le jardin ! Je peux y aller, moi aussi ? Pour fabriquer des maisons de grenouilles avec elle, tu vois.

— Excellente idée. Mais avant ça, va dire à Beulah et à Sweet Mama que je monte voir oncle Jim. Elles sont sous la véranda de devant.

— D'ac !

Il partit en trombe, ses baskets dérapant sur le parquet ciré du couloir.

— Andy ! On ne court pas dans la maison !

— D'accord, je cours plus !

Emily ne put s'empêcher de sourire. Bien sûr qu'il allait se remettre à courir. Quel petit garçon avait envie de marcher alors que c'était tellement plus amusant de filer à toute allure ?

Elle attrapa une assiette à dessert dans un des placards de la cuisine et coupa une généreuse part de tarte avant de monter voir son frère. A en croire Beulah, il n'était pas descendu une seule fois depuis son réveil. A peine eut-

elle poussé la porte de la chambre qu'Emily repéra des signes d'une journée passée en ermite : le lit en désordre, une assiette avec un morceau de poulet abandonné et un verre où des glaçons fondaient dans un reste de thé. Jim était assis à son bureau, un livre ouvert devant lui, sa barbe naissante si blonde qu'on la devinait plus qu'on ne la voyait.

— Em !

Son sourire lui rappelait Andy, si on faisait abstraction du regard vide.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Elle marcha jusqu'à lui et passa le bras autour de ses épaules. Il pointa le menton vers la page de son livre : *Constellations* et *Constitution* à la lettre C de l'*Encyclopædia Britannica*. Jim était capable de faire preuve d'autant de curiosité pour l'un ou l'autre de ces sujets.

— J'espère qu'Andy sera aussi intelligent que toi, dit-elle.

— J'espère qu'Andy n'aura *rien* en commun avec moi !

L'intensité mise dans ces mots le propulsa littéralement hors de sa chaise, et il se retrouva face à une Emily muette et désarmée.

— Regarde-moi, Em ! Je n'arrive même pas à supporter la vue de mon propre visage !

— Moi je l'aime, ton visage. Il ne m'évoque que des choses heureuses.

Elle plaqua les mains sur les joues de son frère et chercha à accrocher son regard, mais il se libéra d'un brusque mouvement de recul.

— Partout où je pose les yeux, je vois ceux des morts qui me dévisagent, Em. Même quand ce sont mes sœurs qui sont devant moi.

Il s'empara de sa béquille et marcha d'un pas lourd et maladroit vers la fenêtre pendant qu'elle restait immobile devant le bureau, à se demander ce qu'elle pouvait bien faire. Quand Andy avait mal quelque part, elle pouvait le hisser sur ses genoux, lui caresser les cheveux et lui fredonner sa chanson préférée.

Humpty Dumpty sur un muret perché/Humpty Dumpty par terre s'est écrasé/Ni les sujets du roi, ni ses chevaux/Ne purent jamais recoller les morceaux.

Mais qui allait recoller les morceaux de son frère brisé ?

Elle le rejoignit à la fenêtre et passa le bras sous le sien. Puis elle resta là sans prononcer une seule parole. C'était à peine si elle osait respirer tant elle craignait de le faire fuir. Elle se creusa la cervelle pour trouver les mots justes, mais rien ne lui vint à l'esprit. Finalement, elle opta pour une prière silencieuse, même si elle n'était pas certaine que Dieu écouterait des phrases aussi simples que « Aidez mon frère. Aidez-moi. Aidez mon frère ».

Une brise s'engouffra par la fenêtre ouverte, bienvenue au terme d'une journée d'intense chaleur, et avec elle les bribes d'une conversation inintelligible entre Sweet Mama et Beulah, assises sous la véranda de devant. En revanche, la voix aiguë d'Andy lui parvenait clairement, bombardant Sis de questions :

« Est-ce que les trous ont un fond ? »

« Tu crois que c'est possible de creuser jusqu'en Chine ? »

« Et les grenouilles, elles se marient, elles aussi ? »

« La maîtresse, elle va être gentille avec moi ? »

« J'aurais le droit de rentrer à la maison si j'aime pas l'école ? »

Le soleil qui avait commencé sa descente vers l'ouest rappela à Emily que la soirée venait de débiter et qu'elle avait promis de préparer un bon dîner à Larry. Un sentiment d'angoisse la gagna, le genre de sensation floue qu'elle détestait. Elle ne se voyait pas laisser son frère maintenant, mais elle ne voulait pas non plus décevoir son fiancé. Un soudain bourdonnement révéla la présence d'un moustique dans la chambre et, quelques secondes plus tard, elle se gratta le dos de la jambe avec le pied. De grosses marques rouges se formaient sur sa peau chaque fois qu'elle se faisait piquer.

— Jim ?

Il se tourna vers elle avec un air surpris, comme s'il rentrait tout juste d'un pays lointain et qu'il n'en revenait pas que sa sœur jumelle l'ait attendu tout ce temps.

— Si j'invite Larry à dîner ici, tu descendras manger avec nous ?

— Je ne suis pas de bonne compagnie, Em.

— Personne ne te demande d'être spirituel ou même aimable, tu sais. En fait, tu n'es même pas tenu de faire la conversation. J'aimerais simplement que tu passes un peu de temps avec l'homme qui sera bientôt ton beau-frère.

Il répondit par un silence qu'elle interpréta comme un refus. Emily gratta de nouveau la piqûre de moustique avec son pied et attendit.

Quand son frère finit par hausser les épaules en lâchant un « Bon... d'accord » du bout des lèvres, elle eut le sentiment d'être parvenue au sommet de l'Everest.

Jim partit se raser dans la salle de bains tandis qu'elle descendait pour appeler Larry. Mais une fois devant le téléphone de la cuisine elle sentit fléchir sa détermination. Ne devrait-elle pas d'abord informer Beulah et Sis du changement de programme pour le dîner ? Et si elles acceptaient mais que Larry refusait ? Elle n'avait aucune envie d'être obligée de trouver une excuse à sa déroba.

— Emily ?

Sis venait d'apparaître à la porte de la cuisine, tenant la main d'un petit polisson tout sale.

— Bon sang, Sis ! Tu m'as fichu la trouille.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Em ? Tu as l'air d'une biche prise dans les phares d'une voiture.

— Pourquoi elle dit ça, maman ? Tu ressembles pas à une biche !

— Moi, je ne ressemble pas à une biche, mais toi tu ressembles à un ramoneur. Va te laver le visage et les mains, Andy.

Il s'éloigna. Emily le suivit un instant des yeux avant de reporter son attention sur Sis. Elle lui parla de son projet d'inviter Larry à dîner — un bon stratagème pour obliger leur frère à sortir de sa chambre.

— C'est une excellente idée, Em.

— En fouillant un peu dans les placards et le frigo, je vais sûrement trouver de quoi cuisiner quelque chose de bon.

— Inutile de te donner du mal, voyons. Beulah prépare toujours assez à manger pour nourrir un régiment de Martiens. Et ne t'inquiète pas pour Sweet Mama.

— Les Martiens vont venir sur notre planète ?

Andy était déjà de retour, sautillant sur place d'excitation.

— Non, les Martiens ne vont pas venir, dit Emily avant d'examiner son fils. Tante Sis emploie des expressions bizarres et toi tu as oublié de nettoyer la terre derrière tes oreilles. Il y en a assez pour construire un abri à grenouilles.

— D'ac, j'y retourne.

Tandis que son fils s'élançait de nouveau vers la salle de bains et que sa sœur vaquait dans la cuisine, Emily se détendit un peu. Lorsqu'elle n'était pas au Sweet Mama's Café ou entourée de sa famille, il lui arrivait parfois de se sentir perdue, comme si elle avait pris la mauvaise sortie sur une autoroute et qu'elle se retrouvait dans un endroit inconnu.

— Bon, eh bien dans ce cas..., commença-t-elle avec un sourire, les yeux posés sur sa sœur qui venait de se laisser tomber sur une des chaises de la cuisine avec un verre de thé glacé. Tout s'arrange pour le mieux.

— C'est vraiment une bonne initiative, Em, insista Sis. Larry a besoin de mieux connaître la famille qu'il va intégrer.

Quelque chose dans le ton de Sis — ou était-ce cette lueur dans son regard ? — amena Emily à songer que c'était surtout sa grande sœur qui voulait en savoir plus sur l'homme qu'elle allait épouser. Malgré ça, elle éprouva un agréable sentiment de satisfaction — de *réussite* — alors qu'elle décrochait le combiné et composait le numéro professionnel de Larry.

Lorsqu'elle dit « Bonjour, Larry » et qu'il répondit en l'appelant « ma chérie », elle vit l'avenir se dérouler devant elle comme une succession de cartes postales, chacune offrant une scène idéalisée de la vie de famille.

Les mots se bousculèrent tellement dans sa bouche qu'elle s'embrouilla et dut reprendre de zéro. Le temps de lui expliquer le changement de programme, elle avait le visage aussi rouge que si elle venait de piquer un sprint en plein soleil.

Il y eut un lourd silence à l'autre bout du fil.

— Allô ? Larry ? Tu es toujours là ?

— Oui, je suis là.

— Oh ! tant mieux... L'espace d'un instant, j'ai cru qu'on avait été coupés.

— Non, on n'a pas été coupés. J'étais seulement en train de me demander comment tu avais pu décider ça sans même prendre la peine d'en parler avec moi.

— Eh bien... Oui, tu as raison, c'est sûr que j'aurais mieux fait de te

demander ton avis d'abord.

Elle se mordit la lèvre, se sentant curieusement en faute alors qu'elle n'avait pas l'impression d'avoir fait quelque chose de si grave.

— C'est que mon frère vient tout juste de rentrer de la guerre, Larry. Et il se sent tellement seul et perdu, tu comprends ? Je me suis dit que ce serait une bonne idée que tu viennes et que tu lui remontes un peu le moral, tu vois.

Pourquoi Larry ne répondait-il rien ?

— Tu sais..., une petite conversation entre hommes dans une maison remplie de femmes, reprit-elle avec un rire nerveux.

Elle attendit, le visage crispé par une grimace, mais Larry resta muré dans son silence.

— Bien sûr, ajouta-t-elle, il y a aussi Andy pour représenter la gent masculine, mais j'ai bien peur que sa conversation tourne essentiellement autour des abris à grenouilles et des fusées spatiales.

Emily entortilla le cordon du téléphone autour de ses doigts. Le sang commençait à lui battre les tempes.

— Larry, tu es là ?

La main sur le front, elle compta jusqu'à trois dans sa tête.

— Dis quelque chose, enfin. *S'il te plaît.*

Sis posa son verre de thé glacé sur la table avec cette lenteur calculée qui annonçait son intervention imminente dans une situation en train de dégénérer. Pire, elle repoussa la table des deux mains et fit racler les pieds de sa chaise sur le sol de la cuisine. Intervention imminente *et* musclée.

Quand Larry se décida enfin à répondre, Emily était dans un tel état d'agitation qu'elle manqua de laisser tomber le combiné.

— Tu m'avais dit que tu allais faire des spaghettis et des boulettes de viande, Emily.

Il respirait fort, comme quelqu'un qui aurait fait un malaise cardiaque.

— Larry ? Est-ce que ça va ?

— Bien sûr que ça va. Je suis déçu, c'est tout.

— Je suis désolée, d'accord ?

Elle baissa les yeux vers sa bague de fiançailles et la fit tourner sur son doigt.

— Je voulais simplement... Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça.

Elle regarda sa bague, les yeux plissés, et cessa de la tripoter.

— Je voulais juste faire plaisir à tout le monde.

Sis avait le visage si renfrogné que la cuisine semblait soudain plongée dans le noir.

— Eh bien c'est raté, dit Larry. J'étais impatient de goûter tes spaghettis, Emily.

— Je te promets que je ferai des spaghettis et des boulettes de viande la prochaine fois. Et puis tu sais, Beulah est sûrement la meilleure cuisinière de Biloxi. Je suis sûre que tu vas adorer dîner avec ma famille.

— J'ai même dit à mon patron que ma fiancée me faisait des spaghettis, ce

soir.

— Je suis désolée, Larry. *Vraiment* désolée.

Elle n'osait même pas regarder Sis. Elle savait ce qu'elle verrait : une sœur sur le point d'exploser.

Emily chercha désespérément un moyen de rattraper la situation. A moins de dîner tard — ce qui agacerait aussi Larry —, elle n'avait plus le temps de préparer la sauce qu'elle comptait mettre dans les spaghettis. Mais si elle rentrait maintenant chez elle, elle pourrait s'arrêter en chemin pour acheter une sauce industrielle qu'elle améliorerait un peu afin que Larry n'y voie que du feu.

— Ecoute, Larry, oublie que je t'ai proposé de venir dîner chez Sweet Mama. Je vais me dépêcher d'aller à la maison pour te préparer le plat que je t'ai promis. On se voit là-bas quand tu seras rentré du travail, d'accord ?

Il laissa échapper un soupir aussi théâtral que ceux d'Andy quand elle lui disait de prendre un bain avant d'aller au lit.

— Je te pardonne, ma chérie. Et je vais venir dîner chez ta grand-mère. Mais la prochaine fois, demande-moi avant de prendre ce genre de décision, d'accord ?

— Bien sûr. Je ne le referai plus.

Sis bondit de sa chaise avant même qu'Emily ait eu le temps de raccrocher.

— Le salaud ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il était déçu parce que j'avais promis de lui faire des spaghettis, c'est tout.

— Déçu, mon œil. J'ai plutôt l'impression qu'il t'a mal parlé, Em.

Sis se dirigea d'un pas lourd vers l'évier où elle jeta le reste de son thé avec une telle brusquerie que deux glaçons rebondirent par-dessus les rebords et roulèrent sur le sol.

— J'ai une furieuse envie de lui botter le train pour lui apprendre les bonnes manières, tu sais. Et qu'il ne s'avise pas de te manquer de respect en ma présence, parce que je n'attends qu'une occasion pour le remettre à sa place.

— Il faut que vous appreniez à bien vous entendre, tous les deux.

— S'il veut bien s'entendre avec moi, il va falloir qu'il commence par traiter ma sœur avec un minimum de respect.

— Il me traite bien. Je t'assure, Sis.

— C'est quoi que tu appelles « bien » ? Te passer un savon alors que tu as la gentillesse de l'inviter à dîner dans ta famille ?

Sis se saisit d'un torchon et ramassa les glaçons qui commençaient à fondre sur le sol.

— Quand je pense que tu t'es *excusée*, nom d'un chien, alors que tu n'avais rien fait de mal ! Et puis quoi, encore ?

— Je t'en prie, Sis ! Larry sera bientôt mon mari.

Sis se figea, s'imprégnant de sa rage comme l'air s'imprègne de

turbulences avant d'écarter en tornade. Quelqu'un qui ne l'aurait pas aussi bien connue qu'Emily n'en aurait pas mené large. Il se serait attendu à ce qu'elle lui rentre dedans d'une seconde à l'autre. Mais Emily voyait bien au-delà du visage menaçant de Sis. Elle la regardait avec le cœur d'une sœur, et ça changeait tout. Elle vit Sis contenir sa colère et l'enfouir si profond qu'il n'en resta bientôt plus une miette sur ses traits.

— D'accord, je vais faire un effort.

— Oh ! Sis ! J'étais *sûre* que je pouvais compter sur toi.

— Mais ce n'est pas de gaieté de cœur, Em.

— Je sais.

— Cet homme me déplaît, tout comme l'idée que tu l'épouses. Mais je vais faire en sorte que ce dîner se passe bien. Et maintenant, je dois faire un peu de rangement et alerter Sweet Mama et Beulah de la venue de ton fiancé.

— Alerter ?

— *Prévenir*, ça te convient mieux ?

— Beaucoup mieux.

— Em, j'aimerais que tu réfléchisses à ce qui vient de se passer. A la réaction de Larry face à un événement aussi anodin qu'un changement de programme pour le dîner. S'il veut déjà tout régenter dans votre couple, imagine ce que ça va être quand vous serez mariés.

— Sis, ne recommence pas avec ça.

— Je ne recommence pas, mais promets-moi de réfléchir à ce qui vient de se passer. C'est tout ce que je te demande.

— Je vais y réfléchir, promis.

— Bon, d'accord. Alors à tout à l'heure, Em.

Sis quitta la cuisine, laissant Emily seule face à son malaise. Même le ton soudain chaleureux de Larry, juste avant de raccrocher, n'avait pu effacer en elle la désagréable sensation d'être partie cueillir des mûres juteuses et de s'être retrouvée au bout du compte coincée dans un enchevêtrement de ronces. Elle se pencha sur l'évier pour asperger d'eau fraîche son visage brûlant. Puis elle se redressa, l'eau gouttant de son menton, et resta un long moment comme ça, à ne rien faire d'autre que contempler le vide.

Au-dessus de sa tête, les pas de Sis sur le parquet de sa chambre la tirèrent de sa torpeur. Elle vaquait à ses occupations ; sans doute s'apprêtait-elle à se laver avant le dîner... Du côté du couloir lui parvinrent des sons confus qu'Emily identifia comme une fouille en règle du placard menée par son fils. Quel était le but de cette perquisition tapageuse ? Emily paria sur les vieilles balles de base-ball de Sis. Et s'il trouvait aussi la batte, ce serait le summum du bonheur. Installées sur la véranda ouverte qui contemplait la mer, Beulah et sa grand-mère étaient sûrement en train de boire leur cher thé glacé très sucré dans de hauts verres embués, loin de se douter qu'un petit orage avait éclaté dans la cuisine.

Secouant la tête comme au sortir d'un cauchemar, Emily alla chercher un tablier dans le cellier. Pas question de laisser cet incident avec Larry lui

gâcher la soirée. Le dîner allait être formidable, et peut-être plus encore, même. Ce serait comme ça et pas autrement. Son frère avait besoin de moments *merveilleux*, et après son coup de fil avec Larry, Emily en avait besoin, elle aussi.

* * *

A l'étage, Sis se débarrassa de la terre qui souillait ses mains et se changea, troquant ses habits fatigués par une journée de travail et les jeux d'Andy contre un pantalon et un T-shirt noirs tout propres. Mais impossible de se débarrasser de la vision de sa sœur au téléphone avec Larry ; de l'expression douloureuse qui avait crispé les traits d'Emily tandis que ce type l'écrasait avec la cruelle nonchalance d'un pied qui marche sur une coccinelle.

L'espace d'un instant, elle songea à aller relater l'incident à Jim, mais il était sans doute en train de se préparer pour le dîner. Et puis il avait assez de ses propres blessures pour devoir aussi supporter le poids des sombres pensées de sa sœur aînée.

Elle descendit pour prévenir Sweet Mama et Beulah — les *alerter* — de la venue de Larry Chastain. Les deux amies étaient assises sur les rocking-chairs de la véranda, se balançant mollement au gré des ondoiements de leur conversation. Sis resta un moment derrière la porte entrouverte, le rythme de leurs mots coulant à travers elle comme le gargouillis d'une rivière, comme une chanson aimée. Il lui suffisait d'entendre les voix de ces deux femmes pour se sentir parfaitement à sa place dans cette maison. Une sensation infiniment rassurante qu'elle s'autorisa à prolonger un moment avant de pousser la porte et d'avancer à découvert sous la véranda de bois.

— Devinez qui vient dîner, ce soir ? dit-elle.

— Si tu m'annonces que tu as invité Sidney Poitier, je me lève sur-le-champ pour aller me pomponner, lança Beulah avec un rire de gamine.

Sweet Mama l'imita, après un laps de temps qui brisa le cœur de Sis.

Elles aimaient toutes les deux *Devine qui vient dîner ?*, le film de Stanley Kramer avec Spencer Tracy, Katharine Hepburn et Sidney Poitier. Au moment de sa sortie sur les écrans, deux ans plus tôt, elles s'étaient préparées pour leur soirée au cinéma comme si elles se rendaient à une réception chic à l'hôtel Peabody de Memphis.

— Navrée de te décevoir, Beulah, mais notre invité de ce soir n'est pas Sidney Poitier, tant s'en faut. Emily a invité Larry Chastain.

— Qui ? demanda Sweet Mama.

Sis se pencha vers elle, une main sur son épaule.

— Le fiancé d'Emily, tu te souviens ?

— Bien sûr que je m'en souviens. Tu penses que je suis sénile ou quoi ?

Sweet Mama se leva de son fauteuil à bascule, sa main veinée agrippant l'accoudoir.

— Viens, Beulah. Si on a de la compagnie, on va dîner dans la salle à manger et sortir l'argenterie.

— Je ne suis pas sûre que ce gaillard-là mérite qu'on mette les petits plats dans les grands, Lucy.

— Laisse-moi en juger par moi-même.

— Oui, m'dame la juge. Comme il vous plaira, m'dame la juge, répondit Beulah avec un clin d'œil à l'intention de Sis.

Puis elle prit Sweet Mama par le bras et la reconduisit dans la maison. Sis les aurait bien suivies, mais elles allaient lui dire de ne pas rester dans leurs pattes. Tout le monde savait que dresser une table n'était pas son fort ; qu'elle finissait toujours par casser un verre ou une assiette. Sis connaissait sa place et celle-ci n'était certainement pas dans une cuisine.

Elle s'adossa à un pilier de la véranda et scruta la rue, la main en visière, pour voir si son futur beau-frère pointait le bout de son nez. Elle voulait l'intercepter pour lui dire deux mots avant qu'Emily ne vienne l'accueillir avec un sourire jusqu'aux oreilles, comme si Larry n'avait pas déjà gâché sa soirée.

D'une pichenette plus brutale que nécessaire, Sis se débarrassa d'une petite saleté qui décorait son T-shirt noir. Si brutale, en fait, qu'elle grimaça sous la douleur qu'elle venait de s'infliger elle-même.

La voiture de Larry apparut plus tôt qu'elle ne s'y attendait, s'engageant dans l'allée avant qu'elle puisse décider ce qu'elle allait lui dire. Devait-elle le laisser s'en sortir sans la moindre remontrance ? Faire comme si de rien n'était ? Comme si elle ignorait qu'il s'en était pris à sa sœur pour une raison futile ? Emily lui en saurait certainement gré, mais Sis risquait bien de s'étouffer de colère.

— Sis ! lança Larry en grimpant les marches de la véranda avec l'assurance d'un bel homme habitué à avoir du succès auprès des femmes.

Un bel homme et surtout un beau parleur.

— Vous êtes superbe, ce soir. Un rêve éveillé, ajouta-t-il avec un sourire enjôleur.

Avant qu'elle ait le temps de dire ouf, il s'empara de sa main et se courba pour y poser un baiser. Sis se retrouva en train de contempler la raie qui séparait les cheveux noirs de Larry en songeant que les lèvres d'un vrai gentleman n'auraient jamais touché la peau de sa main.

— Un cauchemar, plutôt, répondit-elle d'un ton sinistre.

Ignorant cette remarque qui révélait sans détour l'image que Sis se faisait d'elle-même, Larry libéra sa main — Dieu merci ! — et se tourna vers l'eau du golfe.

— Quelle belle vue, dit-il. Je comprends pourquoi Emily est si attachée à cette maison.

— C'est vrai qu'elle l'aime beaucoup. D'un autre côté, ma sœur aime à peu près tout et tout le monde, vous savez.

— Quel bonheur d'avoir enfin trouvé une femme qui ne s'arrête pas à mes

défauts et qui me considère comme une sorte de héros.

— Emily est une femme douce et confiante, Larry. Quelqu'un qu'on peut blesser facilement.

— C'est la femme dont tout homme rêve.

— Oui, en effet. J'espère vraiment que vous avez conscience de votre chance, Larry.

— La chance n'a rien à voir là-dedans.

D'un seul coup, Larry se gonfla d'une telle importance que Sis se demanda s'il n'allait pas décoller du plancher de la véranda comme une montgolfière.

— Un commercial est par nature un fin connaisseur de la nature humaine, voyez-vous. Il apprend à déchiffrer ses semblables. Quand j'ai rencontré votre sœur, j'ai lu en elle comme dans un livre ouvert.

— Et peut-on savoir ce que vous avez retenu de votre lecture ?

S'il avait noté le ton légèrement sarcastique, il n'en laissa rien paraître.

— En résumé, ça disait : « Je suis le genre de femme qui saura rester à sa place ; c'est-à-dire à la maison pour faire la cuisine et s'occuper des gosses. »

Il s'esclaffa de ses propos d'un autre âge tandis que Sis songeait sérieusement à lui mettre sa main dans la figure. Emily sauva la mise de ce goujat en arrivant à ce moment-là, le rouge aux joues et le sourire aux lèvres. Seule la façon dont elle serrait le bord de son tablier à carreaux bleus et blancs dans son poing trahissait sa nervosité.

— Larry ! Je suis tellement contente que tu sois là.

Elle se précipita pour le serrer dans ses bras, et Larry fit un clin d'œil à Sis par-dessus l'épaule d'Emily.

Ce crétin osait-il s'imaginer qu'ils étaient complices, tous les deux ? Ou était-il si certain de l'emprise qu'il exerçait sur sa fiancée qu'il se fichait pas mal d'en faire étalage devant la famille de celle-ci ?

Mâchoire serrée, elle le suivit des yeux tandis qu'il entraînait sa sœur dans la maison. Elle dut rester un long moment sous la véranda pour se calmer avant de les rejoindre à l'intérieur, déjà impatiente que cette soirée se termine.

La table de la salle à manger était élégante avec la vaisselle en porcelaine et les couverts en argent de Sweet Mama qui étincelaient dans la lumière des flammes. C'est Emily qui avait eu l'idée d'allumer des bougies, une initiative de dernière minute en l'honneur de Larry. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une grande fierté devant la tournure heureuse que prenait la soirée.

Sis jouait les hôtesse avec tant de grâce qu'on en aurait oublié ses réserves envers Larry. Sweet Mama et Beulah portaient des broches en strass pour l'occasion et Andy était à croquer avec sa frimousse récurée et ses cheveux rebelles coiffés en arrière. Le résultat était d'un brillant suspect et Emily comptait bien enquêter sur le produit qu'il avait utilisé. Il se contentait d'ordinaire de les asperger d'eau, mais cela n'aurait pas suffi à dompter sa tignasse avec une telle efficacité.

Jim s'était joint à eux pour le plus grand bonheur d'Emily, même s'il n'avait pas prononcé un traître mot hormis le « Bonjour » lancé lors de son entrée dans la salle à manger.

Dieu merci, Larry ne semblait pas s'être rendu compte du mutisme de son frère, sans doute parce qu'il était trop occupé à répondre aux questions de Sweet Mama et Beulah.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à venir vous installer à Biloxi ? lui demanda Sweet Mama.

Larry fit comme si elle ne lui avait pas déjà posé la question à trois reprises.

— J'ai demandé ma mutation ici parce que j'adore pêcher.

— C'est son passe-temps préféré, intervint Emily en espérant que Sweet Mama se souviendrait mieux de la réponse de sa petite-fille que de celle d'un quasi-étranger. On peut même dire que c'est une vraie passion, n'est-ce pas, Larry ?

Il hocha la tête avec un sourire fat.

— Avant de faire la connaissance de cette jeune femme, dit-il en désignant Emily d'un petit mouvement de tête, j'avais toujours une canne à pêche dans les mains.

— Jim possède un canot de pêche et un cabriolet, dit Emily avant de jeter un regard plein d'espoir vers son frère.

Mais Jim fixait son assiette du regard, lissant sa purée d'un air absent avec

les dents de sa fourchette.

— Vous pourriez aller pêcher ensemble, tous les deux, capote ouverte et cheveux au vent, proposa-t-elle.

Quand elle vit la main de Jim se crispier sur le manche de sa fourchette, elle eut la terrible impression que les mots qu'elle venait de prononcer l'avaient éloigné encore un peu plus d'elle. Comme si ça ne suffisait pas comme ça, Beulah lui fit les gros yeux et Andy se mit à donner des coups de genou sur le pied de la table.

— Le poisson ne mord pas en ce moment, sinon on serait allés lancer nos lignes aujourd'hui, Jim et moi, dit Beulah.

Ses doigts se refermèrent sur le bras de Jim et sa main resta là, sombre comme du sirop de sorgho sur la chemise blanche qu'il avait enfilée pour le dîner.

— Nul ne peut dire quand il mordra de nouveau, ajouta-t-elle.

Sis lança un regard de mise en garde à Emily, mais il était déjà trop tard pour dévier la trajectoire de cette conversation qui courait droit à la catastrophe.

— Le poisson mord toujours avec moi, dit Larry en se tournant vers Jim, le regard posé avec insistance sur la béquille appuyée contre sa chaise. Qu'est-ce que tu en dis, Jim ? Viens pêcher avec moi, je te servirai de chauffeur. Dieu merci, j'ai échappé à cette guerre absurde et je suis resté en un seul morceau.

— Jim se débrouille très bien pour conduire, gronda Beulah d'une voix grave et menaçante.

Elle ressemblait à un nuage noir prêt à arroser l'intrépide qui oserait s'aventurer sous son ombre.

— Jim est un héros, intervint Sweet Mama, harponnant Larry du regard. Dans notre famille, tous les hommes sont des héros.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas fait la guerre ? demanda Beulah.

— J'ai été réformé.

Les traits de Larry se crispèrent tandis qu'Emily serrait sa serviette dans sa main jusqu'à la réduire en une boule compacte. Son futur mari souffrait-il de quelque terrible maladie dont il ne lui avait jamais parlé ?

— Pourquoi as-tu été réformé, mon chéri ?

— Pieds plats, dit-il.

Emily aurait voulu se cacher sous la table. Les décorations obtenues par son père pour son courage et ses faits d'armes au cours de la Seconde Guerre mondiale étaient exposées dans le vestibule, bien en vue dans une vitrine. Et la *Purple Heart* de Jim viendrait bientôt les y rejoindre.

Sweet Mama posa sa fourchette avec un geste lourd, le bruit sec du métal sur la table annonçant qu'on ne rigolait plus.

— Dans notre famille, les hommes ont tous été des patriotes, dit-elle. Et c'est pour nous une grande fierté.

— Ça, pour être fiers de nos hommes, on est fiers ! renchérit Beulah en caressant le bras de Jim. De mon temps, les réformés on les appelait des planqués.

Le rouge monta au visage de Larry et Emily eut une violente bouffée de chaleur. Il faudrait qu'elle explique à Larry que Sweet Mama perdait peu à peu contact avec la réalité et que Beulah ne faisait pas de quartier dès lors qu'elle estimait devoir défendre un de ses « bébés ». Mais comment expliquer à sa famille qu'elle allait se marier avec un homme qu'ils considéraient comme un lâche ?

Et cette horrible soirée ne faisait que commencer. Elle jeta un regard désespéré à sa sœur.

— On va manger le dessert sous la véranda de devant, annonça Sis comme si ça pouvait tout résoudre.

— Il faudra faire attention à ne pas se tromper d'assiettes, dit Sweet Mama en reprenant sa fourchette.

Elle adressa un sourire à Larry, comme si cette conversation sur les héros et les planqués n'avait jamais eu lieu.

— Je sors toujours mon service en porcelaine quand j'ai des invités, expliqua-t-elle.

Emily ne savait que faire pour arranger les choses, sinon rester assise là avec la main sur le bras de Larry dans l'espoir improbable que ce simple contact parviendrait à le calmer. Sis aidait Sweet Mama à se lever de table tandis qu'Andy était déjà en train de courir vers la véranda. Et il semblait bien que Beulah et Jim prenaient la direction de l'escalier. Emily espérait qu'ils ne descendraient plus jusqu'au départ de Larry. Elle se voyait mal passer le reste de la soirée avec une Beulah toutes griffes dehors, agressive comme une maman ours protégeant son petit.

Et ce pauvre Jim... Qu'est-ce que cette guerre avait fait de lui ? Si un dîner dans l'intimité de sa famille le mettait dans cet état, qu'arriverait-il lorsqu'il serait contraint d'affronter le monde extérieur ? Elle préférerait ne pas y penser.

Quand il ne resta plus qu'eux deux dans la salle à manger, elle se tourna vers Larry.

— Je suis désolée, chéri.

— On mange le dessert et on fiche le camp, dit-il. Je savais que ça se passerait comme ça.

— Beulah et Sweet Mama ne sont pas méchantes, tu sais. C'est juste qu'elles commencent à prendre de l'âge et qu'elles ont leur petit caractère.

— Dieu merci, je ne risque pas d'avoir ce problème avec ma famille.

Pourquoi disait-il ça ? Emily n'osa pas lui poser la question alors qu'il venait tout juste de se faire humilier par la famille de sa propre fiancée.

— Je trouverai un moyen de me faire pardonner pour cette mauvaise soirée, Larry. Je te le promets.

Elle le conduisit à la véranda de devant où Sweet Mama les accueillit avec

un sourire depuis son rocking-chair. Andy avait l'air d'un ange et Sis leur servit des parts d'*Amen cobbler* dans des assiettes à dessert en porcelaine. La lune était basse au-dessus de l'eau, jetant de petites flaques argentées sur le plancher de la véranda. C'était le genre de belle soirée d'été qui vous faisait croire que rien n'était si grave sur cette terre ; que tout finissait toujours par s'arranger.

* * *

Tard ce soir-là, Sis était assise sur la balancelle de la véranda, seule dans le noir et accablée par un pressentiment : quelque chose de terrible était en train d'arriver à quelqu'un qu'elle aimait. Ça ne pouvait pas être Jim. Il avait regagné sa chambre avant le dessert et n'en était pas ressorti depuis. Quant à Sweet Mama et Beulah, si elles s'en voulaient d'avoir mis Larry Chastain sur la sellette parce qu'il n'avait pas servi sous les drapeaux, elles cachaient bien leur jeu. Sis était allée jeter un œil dans leurs chambres avant de sortir sous la véranda, et à les voir allongées comme des bienheureuses, avec leurs ronflements sonores qui faisaient vibrer les carreaux de la fenêtre, nul n'aurait pu les croire rongées par le remords. Leur franc-parler avait-il été délibéré ou fallait-il mettre ça sur le compte de la vieillesse ? Ne savaient-elles donc pas que s'en prendre à un serpent enroulé sur lui-même, c'était s'exposer à une violente contre-attaque ?

Sis sauta de la balancelle, sa petite sœur soudain si présente dans ses pensées qu'elle eut envie de courir jusqu'au téléphone de la cuisine et de l'appeler sur-le-champ. Elle fit quelques pas sur la gauche, jusqu'à ce que le clair de lune lui révèle la position des aiguilles de sa montre. Il était minuit passé, bien trop tard pour appeler Emily et lui dire : « Tout va bien, Em ? Larry ne t'en a pas voulu de ce qui s'est passé au dîner ? » Sis était certaine qu'il lui ferait payer son humiliation d'une façon ou d'une autre. Un homme capable de faire pleurer sa fiancée pour une stupide histoire d'invitation à dîner trouverait toujours un prétexte pour la rabaisser.

Jusqu'où était-il capable d'aller ?

Sis fit les cent pas sous la véranda jusqu'à se sentir fatiguée au point de songer à se laisser tomber là et y passer la nuit. Elle trouva tout juste la force de rentrer dans la maison, refermant doucement la porte avant de grimper les marches sur la pointe des pieds. Une fois dans sa chambre, elle enfila un pyjama et s'écroula sur son lit. Peuplé par une succession de cauchemars — elle était poursuivie mais ne pouvait courir ; affreux sentiment d'impuissance ! —, son sommeil ne fut pas des plus réparateurs. Et quand la lumière matinale se mit à rosir les carreaux de sa fenêtre, elle s'assit dans son lit avec un mal de tête si violent qu'elle se demanda comment elle allait réussir à effectuer ses tâches quotidiennes. Si seulement elle s'était réveillée aux côtés d'un homme bienveillant qui lui aurait murmuré : « Reste au lit, ma chérie. Je vais m'occuper de tout. Toi, tu as besoin de te reposer. » Oh ! juste

pour cette fois...

Mais elle était seule dans sa chambre et elle dut se lever, puis marcher jusqu'à la salle de bains où elle avala deux aspirines avant d'attendre que les marteaux piqueurs à l'œuvre dans sa tête se calment un peu. Lorsqu'elle se sentit un peu mieux — ou plutôt, un peu moins mal —, elle retourna dans sa chambre et décrocha le combiné du téléphone.

Emily répondit presque aussitôt.

— Em, tu as une drôle de voix. Tout va bien ?

— Juste un peu fatiguée, c'est tout. Trop d'émotions, hier soir.

— Je suis désolée que le dîner ait pris cette tournure. Ça avait pourtant bien commencé... Est-ce que Larry était furieux ?

— Il n'était pas de très bonne humeur, bien sûr. Il faut se mettre à sa place, Sis. Mais on en a discuté, et tout est rentré dans l'ordre.

— Tu me dis la vérité, n'est-ce pas ?

— Oh ! par pitié, Sis ! Arrête un peu, d'accord ? Andy est en train de mettre un bazar pas possible dans le cellier et je dois me rendre au café pour faire une liste de courses. Il me manque plein de trucs pour préparer les petits fours du mariage.

Sis raccrocha, soucieuse. Plus que jamais, elle aurait souhaité que ce mariage n'ait jamais lieu, mais elle avait la pénible impression de vouloir descendre d'un train qui avait déjà quitté la gare. Peu importait qu'elle crie « Arrêtez ! Laissez-nous descendre ! » de toutes ses forces, ils allaient devoir aller jusqu'au terminus et écouter Emily dire « pour t'aimer et te chérir jusqu'à ce que la mort nous sépare » à l'homme que sa famille considérait comme un lâche.

L'odeur de café et de bacon qui s'échappait de la cuisine rappela à Sis qu'il était temps de se mettre en ordre de marche. Elle s'habilla rapidement, puis alla frapper à la porte de Jim.

— Entre.

Il était assis devant la fenêtre, vêtu d'un T-shirt blanc avec lequel il avait dû dormir, à moins qu'il ait passé la nuit sur cette chaise, en tête à tête avec la lune.

Eprouvant soudain une tendresse si poignante qu'elle en était presque insupportable, Sis se laissa tomber, le cœur affreusement serré, sur la seule autre chaise de la pièce ; celle du bureau de Jim, sur lequel l'encyclopédie était ouverte à la lettre C pour *Compas*. Ou était-ce *Compassion* ? L'encyclopédie expliquait-elle que la compassion était un sentiment inné ; une brûlure qui couvait dans votre cœur, que vous le sachiez ou non, et qui finissait par irradier une chaleur tellement vive qu'elle pouvait vous laisser sans voix ?

Sis laissa traîner les yeux sur les épaules avachies de son frère, sur ses cheveux blonds trop longs qui tombaient en désordre sur sa nuque, sur la joue creusée qui apparut quand il tourna légèrement la tête, peut-être pour suivre le vol d'une mouette dans le ciel matinal.

— Je me demandais si tu voulais prendre le petit déjeuner avec moi.

— Pour qu'on discute du merveilleux dîner d'hier soir, c'est ça ? Quel succès, Sis.

L'ébauche d'un sourire se forma sur les lèvres de celle-ci. Le ton sarcastique de Jim venait de lui redonner espoir : et si l'ancien Jim se trouvait quelque part sous ce T-shirt fatigué ?

— Tu as vu sa tête quand Beulah l'a quasiment traité de lâche ? dit-elle.

— Ça aurait été drôle si Em n'avait pas décidé de l'épouser, répondit-il en se tournant vers elle.

— J'ai bien peur que rien ne la fasse changer d'avis, Jim. Il va falloir jouer le jeu.

— Parle pour toi.

Il se remit à contempler la plage, l'eau, l'horizon ou Dieu sait quoi encore.

Sis resta un moment assise, ne sachant que faire ou que dire, avant de finalement se décider à descendre pour boire le café dont elle avait besoin pour affronter cette journée. Elle avait bien mal commencé et ce n'était sans doute qu'un début.

Ce qu'elle vit en arrivant dans la cuisine la figea sur place : Sweet Mama coiffée d'un chapeau et assise sur la table. Il ne s'agissait pas d'un chapeau de jardinier — ce qui n'aurait pas été si curieux si elle était allée faire quelques travaux de jardinage et avait simplement oublié de le retirer —, mais d'un panama à larges bords orné de pivoines roses et rouges grosses comme des pamplemousses, au centre desquelles émergeait une longue plume bleue. Sa grand-mère semblait sur le point de se rendre à l'un de ces prestigieux concours hippiques où les chapeaux extravagants étaient de mise.

Beulah reposa le bol verseur de la cafetière et leva les yeux vers Sis avec un regard qui disait très clairement : « Surtout, pas de remarque. »

Sis alla ouvrir le placard où se trouvaient les tasses, prenant soin de tourner le dos à Sweet Mama pour lui cacher son désarroi. Elle prit son temps pour choisir un mug parmi la collection qui s'était formée au fil des ans, jetant son dévolu sur une tasse rapportée d'une lointaine visite au Natural Bridge et ornée des mots « Alabama the Beautiful », ternis par de nombreux lavages. Puis elle resta encore un moment sans oser se retourner, songeant avec tristesse que cette vieille dame avec son chapeau fleuri avait été une femme si forte ; une femme qui avait ouvert seule un commerce en 1921, élevé trois petits-enfants et protégé son amie Beulah dans un Mississippi ségrégationniste.

Après de longues secondes à fixer les mugs du regard, Sis rejoignit Beulah devant la cafetière électrique.

— Tu ne sais donc pas qu'il y a une garden-party, ce matin ? dit Beulah avec un sourire. Où est ton couvre-chef ?

Quittant un instant la cuisine pour aller chercher son chapeau de paille, Sis s'en coiffa avant de s'asseoir pour prendre son petit déjeuner. Jouer le jeu.

Porter un chapeau pour une garden-party fictive alors qu'elle avalait son

bacon et ses scones était tout sauf agréable, mais ce n'était rien comparé au supplice qui l'attendait au café. Comment faire bonne figure devant les petits fours et autres boulettes au fromage d'Emily, sans parler des habitués qui n'avaient plus que le mot *mariage* à la bouche ? Sis n'avait pas la réponse à cette question. Parfois, elle aurait aimé pouvoir se terrer dans sa chambre comme le faisait son frère, à guetter les pas de Beulah grimpant les marches, les bras chargés de douceurs faites maison, de thé glacé et d'affection.

Qu'avait donc Sis depuis quelques jours ? Sa grande sœur était irritable et semblait toujours avoir la tête ailleurs. Ça avait commencé quand Emily lui avait annoncé son intention de célébrer le mariage dans le jardin de Sweet Mama, et ça s'était empiré après cet horrible dîner avec Larry. Dîner qui remontait déjà à une semaine.

La veille, Sis avait oublié de commander de la chicorée, et elle n'avait toujours pas rapporté ces lunettes spéciales qu'Andy attendait avec une impatience de plus en plus désespérée.

Certes, tout ça était fâcheux, mais il en aurait fallu bien plus pour gâcher le bonheur d'Emily. Les boulettes apéritives au fromage qui seraient servies lors de la réception se trouvaient dans le réfrigérateur, et les petits fours décorés avec un glaçage rose s'amassaient rapidement dans le gros congélateur du cellier. Il y avait aussi ce projet de camper une dernière fois avec Andy avant le grand jour.

Debout dans le jardin du Sweet Mama's, en train de siroter un café avant que la foule du petit déjeuner devienne trop importante pour que sa grand-mère puisse la gérer seule, Emily retira ses chaussures en souriant au spectacle de son fils qui courait autour de sa fusée, ses cheveux indomptables volant dans tous les sens. Elle nota mentalement d'ajouter une visite chez le coiffeur d'Andy à sa liste de choses à faire avant le mariage.

— Maman, on peut camper ici, cette nuit ?

— Non, Andy. On a dit qu'on camperait chez Sweet Mama.

— Mais on pourra prendre ma fusée, alors ?

— Pour quoi faire, mon cœur ?

— Ben, pour dormir dedans !

— On va dormir dans une tente, voyons.

— Pourquoi on peut pas dormir dans ma fusée ?

— Parce que si on dormait dans ta fusée il n'y aurait pas assez de place pour tante Sis. Tu veux qu'elle vienne camper avec nous, n'est-ce pas ?

— Mais tu vois, moi je pourrais dormir sur le toit, regarde.

Joignant le geste à la parole, Andy se hissa au sommet du fragile empilement de cartons d'emballage et de paquets de lessive, s'y allongeant de tout son long. Quand ses pieds dépassèrent sur les côtés, il se recroquevilla et cria :

— Je suis trop bien, là !

— Ce n'est pas une bonne idée, Andy.

— Pourquoi ?

D'ordinaire, Emily se délectait de ses conversations avec son petit garçon, mais ces derniers temps il mettait sa patience à rude épreuve. Délibérément, semblait-il. Était-ce parce qu'il ne voulait pas partager sa maman avec Larry ou fallait-il chercher des raisons plus profondes à son comportement ?

Elle fut soulagée de voir la porte de derrière s'ouvrir sur ses voisins. Toujours célibataires à cinquante ans passés et bourrés de ces petites manies qui se forgent dans la vie solitaire, Tom et James Wilson figuraient néanmoins parmi les hommes les plus gentils qu'Emily ait jamais connus. Tom tenait une caisse à outils à la main et James portait quelques vieilles planches et piquets sur l'épaule.

— On vous a vus transporter du matériel de construction pour ce chantier spatial, dit Tom en pointant du menton la fusée d'Andy. On serait ravis de vous donner un coup de main, si vous n'avez rien contre.

— Oh ! c'est adorable de votre part ! s'exclama Emily.

Elle le serra brièvement dans ses bras avant de faire de même avec James lorsqu'il eut posé son chargement. Le visage coloré par cette étreinte, les frères Wilson se mirent aussitôt à l'ouvrage. Bientôt, le jardin s'emplit des bruits du marteau mêlés aux rires d'Andy tandis que les deux hommes consolidaient la fragile construction avec le bois qu'ils avaient apporté. Toujours fagoté comme l'as de pique, Tom ressemblait à un farfadet jovial avec sa chemise de bûcheron aux manches relevées au-dessus du coude et ses cheveux blanchis avant l'heure qui émergeaient sous un chapeau mou au ruban garni de mouches de pêche. James était tout son contraire. Grand, réservé et élégant même lorsqu'il maniait le marteau, il était vêtu d'un costume d'été en coton seersucker à rayures bleues et blanches.

— Ça devrait le faire, dit Tom, soulevant légèrement son chapeau avant de tendre la main pour ébouriffer les cheveux d'Andy. Cette petite fusée est désormais solide comme un roc. Même la pluie ne parviendra pas à la détruire.

Emily espérait que cette promesse ne pourrait être vérifiée avant un bon moment. En dépit de la mauvaise volonté affichée par Sis, elle avait toujours l'intention de se marier dans le jardin de Sweet Mama. Et même si une bonne averse ferait le plus grand bien à la pelouse et à la haie de rosiers, Emily ne voulait pas qu'un ciel capricieux vienne gâcher la fête.

— Il manque une dernière chose, dit James en se penchant vers sa caisse à outils.

L'instant d'après, il en sortit une boîte de bois sur laquelle était fixé un petit volant rouge. En se rapprochant, Emily vit que les frères Wilson l'avaient couverte de boutons chromés qui semblaient provenir du tableau de bord d'un véhicule ancien. A l'intérieur de la boîte se trouvaient des sabots de tondeuse à cheveux qui produisirent un son vibratoire lorsque Andy actionna

l'un des nombreux boutons.

Aider un petit garçon à conquérir la Lune était une mission que les frères Wilson avaient manifestement prise très à cœur. Ils vivaient avec un vieux chat et une mère plus vieille encore qui ne quittait guère le lit dans lequel elle s'était installée à l'âge de cinquante ans pour des raisons que nul ne connaissait ou ne voulait révéler.

Les yeux d'Emily s'embaument, mais elle ne savait pas si elle pleurait parce que Andy n'aimait pas Larry, parce que améliorer une fusée en carton offrait un peu de joie de vivre à Tom et James, ou parce que sa grande sœur risquait bien de finir comme eux, avec des cheveux gris et un vieux chat pour seul compagnon.

— Je vais vous donner un *Amen cobbler* à rapporter chez vous, leur dit-elle tandis qu'ils rangeaient leurs outils. Ça fera peut-être plaisir à votre mère.

— Maman a un appétit d'oiseau, dit Tom, mais elle a toujours eu un faible pour les douceurs de Sweet Mama.

— Alors c'est entendu. Pas question de vous laisser repartir les mains vides après ce que vous avez fait pour Andy.

Les frères Wilson poussèrent la porte pour rentrer dans le café au moment où Burt Larson en sortait, les bras chargés de deux bâches vertes.

— J'ai trouvé ces vieilles bâches dont je ne me sers plus et je me suis dit que ça pourrait servir pour la fusée du petit, expliqua-t-il.

Andy poussa un cri de joie et passa les bras autour des jambes du postier. Si seulement il pouvait avoir ce genre d'élan avec l'homme qui allait être son papa..., songea Emily avant de remercier Burt.

Elle le laissa avec Andy dans le jardin, et retourna en hâte dans le café qu'elle avait sans doute délaissé trop longtemps. Un nuage de sucre et d'épices flottait au-dessus du comptoir où Sweet Mama avait aligné les *cobblers*.

Ne serait-ce pas merveilleux si une belle portion de *cobbler* pouvait exercer sa magie sur Andy ? Ne serait-ce pas formidable si la vapeur sucrée dégagée par son bol parvenait à attendrir son petit cœur inflexible et à lui faire accepter Larry comme son nouveau papa ?

Ils le mangeraient ce soir dans le jardin de Sweet Mama, sous la lune haute et le manteau d'étoiles. Les lèvres d'Emily dessinèrent un sourire sans même qu'elle s'en rende compte tandis qu'elle allait chercher un bol assez grand pour contenir un bon quart du *cobbler*, ainsi qu'une feuille d'aluminium pour le couvrir.

Sa cuiller creusa la pâte friable du dessus, puis s'enfonça dans un mélange de pêches et de griottes, si profondément qu'elle eut le sentiment de voir son avenir. Les doux effluves de cet amour qui lui avait toujours été refusé lui firent tourner la tête, tout comme la joie de fonder enfin cette vraie famille dont elle avait toujours rêvé.

Mais alors que la cuiller touchait le fond du *cobbler*, elle fut submergée par une vague d'angoisse, comme si quelque chose de terrible l'attendait, tapi

dans le noir et toutes griffes dehors.

— Oh ! ce que je peux être bête, parfois, murmura-t-elle pour elle-même, couvrant d'aluminium le bol destiné à Andy avant d'emballer l'*Amen cobbler* de Tom et James dans une boîte à gâteaux.

— Bonjour, ma chère enfant.

La voix de Mlle Opal Clemson fit sursauter Emily. Sa voisine se tenait juste à côté d'elle, un petit chapeau bleu perché sur ses cheveux gris, un sac à main en cuir verni coincé sous le bras et le visage éclairé d'un grand sourire. Emily se promit de lui rendre une visite avant le mariage. La professeure de piano devait parfois se sentir bien seule dans sa grande maison située à deux pas de chez elle.

— Mon Dieu, mademoiselle Opal, dit-elle en posant la main sur son cœur comme pour vérifier qu'il battait encore. Vous êtes plus discrète qu'un chat. J'ai failli faire tomber le *cobbler*.

Emily sourit à la femme menue qui avait fait de son mieux pour l'aider à percer les mystères du clavier. Hélas, Emily n'avait pas la fibre musicale et les leçons de piano avaient pris fin sur un constat d'échec.

— Je songeais à la musique de votre mariage, ma chère Emily. *Clair de lune* de Claude Debussy pourrait être du plus bel effet en fond sonore pendant l'échange des vœux...

— Il me semble que pour ce grand jour il vaudrait mieux choisir une musique qui soit à la portée de tous, intervint Burt Larson, de retour du jardin.

Les habitués installés à la table la plus proche ne tardèrent pas à se mêler à la conversation, chacun y mettant son grain de sel. Les mots semblèrent bientôt sortir en majuscules de leurs bouches, comme s'ils avaient pour vocation d'être imprimés sur l'immense panneau du Baricev's Seafood Harbor qui s'élevait juste au bord de l'eau.

Tandis que les clients du café continuaient à faire des suggestions sur son mariage — suggestions que personne ne leur avait demandées —, Emily vit sa sœur apparaître à la porte de son bureau avant de pivoter sur ses talons et regagner les profondeurs de la pièce.

Après avoir pris congé de Mlle Opal, donné l'*Amen cobbler* à Tom et accompagné Andy dans la cuisine en lui demandant de ne pas en sortir avant son retour, elle se dépêcha d'aller rejoindre sa sœur dans son antre.

Elle la trouva assise à son vieux bureau en chêne, les yeux rivés à l'horloge comme si elle avait le pouvoir de faire avancer ses aiguilles par la seule force de son regard ; de placer la petite sur le 2, la grande sur le 12, et de fermer le Sweet Mama's Café.

Tandis qu'elle prenait place dans l'autre fauteuil — un vieux machin inconfortable avec son dossier en lattes de bois et son assise cannée qui commençait à se trouer —, Emily ne put s'empêcher de songer que Sis le conservait uniquement dans le but de décourager les longues visites.

— Comment allait Jim, ce matin ? demanda-t-elle.

— Toujours pareil. Terré dans sa chambre comme un animal blessé.

— Mon mariage sera peut-être un déclic pour lui. Il va rencontrer des gens, et ça pourra lui donner envie de retrouver une vie sociale.

— A ta place, je ne me ferais pas d'illusions, Em.

Sis était une incorrigible pessimiste, mais Emily refusait de voir la vie en noir.

— Tu as apporté ces lunettes d'astronaute dont tu as parlé à Andy ?

— J'ai encore oublié, Em. Désolée.

Bonté divine ! Oublier ressemblait si peu à Sis qu'Emily se demanda si sa sœur ne développait pas une tumeur cérébrale.

— Pense à lui donner ce soir dans la tente, d'accord ? Il me tanne tous les jours avec ça.

— Je ne suis pas sûre que camper dans le jardin de Sweet Mama soit une bonne idée, tu sais.

— Ah bon ? Et pourquoi donc ? On a toujours campé dans ce jardin et ça n'a jamais posé de problème.

— Il fait trop chaud pour dormir sous la tente.

— Il ne fait *jamais* trop chaud pour un petit garçon de six ans. Et puis, ça va être drôle, Sis, ajouta Emily d'un ton enjoué, avide de communiquer un peu de son enthousiasme à sa sœur qui en manquait tellement. On pourrait planter la tente à côté des nouveaux rosiers pour sentir l'odeur des fleurs.

— Pas à côté de la haie de rosiers !

— Bon sang, Sis ! Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, en ce moment ?

Sis se renfroigna et refusa de prononcer un mot de plus, ce qui au fond convenait à Emily. Elle avait la tête trop remplie pour poursuivre cette dispute stupide avec sa sœur. Et si elle ne se dépêchait pas d'aller gérer la foule grandissante des clients, allez savoir quelle grosse bêtise Sweet Mama était encore capable de faire. Dieu merci, elle devait être dans un bon jour, sans quoi Beulah ne serait sûrement pas restée une nouvelle fois auprès de Jim.

Son frère jumeau semblait aller de mal en pis, mais le problème qu'il posait ne pouvait occulter l'état inquiétant de Sweet Mama. Quelque chose devait être fait pour aider leur grand-mère, mais quoi ? Emily n'en savait rien. Après le mariage, il faudrait qu'elle en parle sérieusement avec Sis, parce que des décisions devaient être prises. Après le mariage *et* quand sa sœur ne serait plus d'une humeur de chien.

— Il faut que j'aide Sweet Mama, dit Emily. Tu n'as pas oublié qu'on doit aller regarder des robes, cet après-midi ? ajouta-t-elle en plissant les yeux d'un air suspicieux.

Sis lâcha un gros soupir avant de jeter un regard noir à Emily. Elle n'aurait pas eu l'air plus furieuse si on lui avait demandé d'aller se placer devant un peloton d'exécution. Mais Emily refusa de se laisser intimider par sa grande sœur et c'est finalement l'horloge qui hérita du regard noir, le temps semblant brusquement devenu le pire ennemi de Sis.

— Comment aurais-je pu oublier une chose pareille, Emily ?

— Tant mieux si tu t'en souviens. Départ à 14 heures.

Emily avait le plus grand mal à contenir son excitation. Après avoir confié Andy à Beulah, elle pourrait enfin pénétrer dans ce territoire sacré qui la faisait fantasmer depuis sa rencontre avec Mark Jones : la boutique de mariage.

Alors qu'elle quittait le bureau de Sis, le son des rires et des conversations à bâtons rompus s'enroula autour d'elle comme un châle en cachemire. Mais l'*Amen cobbler* diffusait un tel arôme de chagrin qu'elle eut envie de fondre en larmes.

Elle jeta un coup d'œil à la salle bondée et retourna dans la cuisine, impatiente de quitter le café pour aller se choisir une robe de mariée.

* * *

L'horloge fixée au mur était devenue l'ennemie de Sweet Mama, chacun de ses tics et de ses tacs la rapprochant d'un précipice qu'elle ne pouvait plus faire semblant d'ignorer.

— Sweet Mama, tu es certaine d'être capable de tout verrouiller ? était en train de lui demander Sis.

Et elle n'avait pas la moindre idée de ce que sa petite-fille au caractère bien trempé voulait qu'elle verrouille.

— Bien sûr, répondit-elle néanmoins. Vas-y et amusez-vous bien, toutes les deux. Mais ne choisis pas une robe bleue pour moi, parce que je ne la porterai pas.

Elle avait porté du bleu lors des quatre pires jours de sa vie : le jour où ce bon à rien était revenu à la maison soûl comme un cochon et qu'il s'était ensuivi un chaos de tous les diables ; le jour où cette horrible Ethel Williams avait traîné son fils Steve devant l'autel pour lui passer la bague au doigt ; le jour où son autre fils Bill était mort avec sa femme dans un accident de voiture, et enfin le jour où, un an après l'accident de Bill, elle était sortie sur le seuil du café avec son fusil de chasse à deux coups pour affronter des membres du Ku Klux Klan.

Elle se trouvait sur le seuil du café en ce moment même, en train d'agiter gaiement la main en direction de ses deux petites-filles et de son arrière-petit-fils qui s'éloignaient vers les voitures dans la chaleur d'une journée de l'été 1969, mais elle avait l'étrange impression de se tenir dans le froid d'un après-midi d'hiver des années 1940, le canon de son fusil à deux coups pointé sur un groupe d'hommes unis par la haine, la bêtise et la lâcheté. Elle pouvait presque entendre leurs voix. Presque voir leurs ridicules cagoules blanches et pointues.

Le klaxon d'une voiture troua l'écho du passé et Sweet Mama revint au présent juste à temps pour voir ses petites-filles quitter l'enceinte du café. Elles lui avaient demandé de faire quelque chose, non ? De quoi pouvait-il bien s'agir ?

Elle fouilla sa mémoire aux allures de passoire. Ses souvenirs s'échappaient si vite par tous ces petits trous qu'elle s'attendait à découvrir son passé éparpillé au sol un de ces quatre matins.

Quelque chose la tarabustait. Quelque chose dont elle était censée se souvenir. Brusquement, ça lui revint, et elle se précipita dans la cuisine pour s'emparer du calepin rouge qu'elle conservait dans son grand sac à main.

Se laissant tomber sur l'assise cannée d'une chaise dont Beulah se servait lorsqu'elle pelait les pommes de terre, Sweet Mama fit tourner les pages déjà noircies d'une écriture un peu tremblante. Sous un titre souligné deux fois — *Clients* — se trouvaient les noms de Tom et James Wilson, de la professeure de piano Opal Clemson et du postier Burt Larson ; chacun d'eux décrits avec force détails.

Sweet Mama se surprit une fois de plus à trembler ; une vieille femme à la mémoire fuyante qui dépendait d'un calepin pour donner le change. Qui se demandait combien de temps encore elle allait parvenir à duper ses petites-filles.

Beulah, c'était une autre histoire. Personne ne pouvait lui faire prendre des vessies pour des lanternes, à celle-là. Quand Sweet Mama avait commencé à oublier des choses, elle avait dit à son amie : « Beulah, il faut que tu m'aides parce que je suis en train de perdre la boule. » Beulah n'avait posé aucune question. Elle était comme ça. Elle s'était contentée d'envelopper Sweet Mama dans ses bras et de murmurer : « Je ne suis pas prête à laisser M. Steve ou cette pimbêche de Mme Ethel te placer en maison de retraite, Lucy. »

C'est là qu'était né le « Livre de la Mémoire », nom que les deux amies avaient donné au calepin salvateur que Sweet Mama conservait toujours précieusement dans son sac à main. Seul problème, il arrivait parfois qu'elle ne puisse le consulter à temps pour se tirer d'une de ces situations affreusement embarrassantes. Pour continuer à faire illusion, elle était de plus en plus souvent contrainte de faire diversion ou de prétendre qu'elle plaisantait.

L'horloge du café sonna 15 heures et Sweet Mama sut qu'elle aurait déjà dû partir depuis une heure. Si elle ne se bougeait pas les fesses maintenant, Sis et Emily risquaient de ne pas la trouver à la maison au retour de leur expédition à la boutique de mariage. Emily s'inquiéterait et Sis était bien capable d'envoyer la police à sa recherche.

Elle feuilleta le calepin jusqu'à ce qu'elle tombe sur un chapitre intitulé : « Fermeture du café ». Il y était écrit de retourner l'écriteau pour remplacer le « Oui, nous sommes ouverts ! » par le « Désolé, nous sommes fermés ! » imprimé sur l'autre face, puis d'aller chercher la clé sur la patère du cellier ; clé qu'elle devait soigneusement ranger dans le compartiment intérieur de son sac à main après lui avoir fait faire un tour complet dans la serrure de la porte principale.

Sweet Mama lut deux fois les consignes avant de trouver le courage de les

exécuter. Après quoi, elle ramassa son chapeau et son sac à main, plissant le front tandis qu'elle s'efforçait de songer à ce qu'elle avait pu oublier.

Elle se retrouva finalement dehors, devant la porte du café, où la clé semblait être devenue trop grande pour la serrure. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour comprendre qu'elle la tenait dans le mauvais sens.

Le temps de grimper dans sa Buick, elle avait des auréoles sous les bras, la transpiration faisant aussi luire sa lèvre supérieure. Dieu merci, cette autre clé qu'elle avait enfoncée dans le contact parvint à démarrer la voiture. Sweet Mama quitta le parking, manœuvrant avec autant de douceur que si elle était au volant de sa Ford T par une belle journée de l'été 1921, en route vers sa boulangerie-pâtisserie flambant neuve, Beulah à son côté.

S'invitant par la vitre baissée, la brise du golfe se faufila sous les rebords de son chapeau en paille noir et lui donna le sentiment d'avoir de nouveau vingt-sept ans. Lui donna le sentiment d'être prête à montrer aux années jazz qu'une jeune divorcée avec deux petits garçons à charge était capable de monter une affaire aussi bien qu'un homme, et même dix fois mieux dans le cas d'un commerce dont le but était de nourrir les gens.

Elle se mit à chanter, mais fut stupéfaite d'entendre la voix frêle et nasillarde qui sortait de sa bouche. Combien de fois avait-elle chanté avec Beulah dans la Ford T avec des harmonies complexes et des changements de tempo qui n'avaient rien à envier au talent des Boswell Sisters ? Où donc était passée sa puissante voix de contralto que Beulah venait éclairer de sa voix de soprano ?

Bien décidée à ne pas céder aux idées noires par une si belle journée, Sweet Mama jeta un coup d'œil en direction de la plage. Les cris des sternes s'élevaient depuis des monticules sablonneux et les mouettes tournoyaient au-dessus de l'eau. Tout était parfaitement à sa place. Sweet Mama ne comprenait pas pourquoi sa façon de conduire inquiétait tellement Sis. Elle avait vécu toute sa vie à Biloxi et connaissait cette ville comme sa poche. Les traditionnelles boutiques de souvenirs bordaient la route de la plage, laissant place au bout d'un moment à une série de maisons jouissant d'une vue directe sur la mer. La façade rose de sa propre villa n'allait pas tarder à apparaître derrière le pare-brise.

Lorsque le pont surgit devant elle, Sweet Mama leva le pied. A son avis, traverser un pont à vive allure était le meilleur moyen de provoquer un accident. D'ordinaire, elle aimait laisser traîner l'œil sur l'eau pendant qu'elle roulait, mais sur un pont elle regardait droit devant elle durant toute la traversée, ne s'autorisant à se détendre qu'une fois de retour sur la terre ferme.

Parvenue sur l'autre rive, elle observa les tantalets d'Amérique perchés au sommet des cyprès qui poussaient dans les bas-fonds. Sweet Mama avait toujours été une amoureuse de la nature, et la contempler depuis le confortable siège en cuir de la Buick était un plaisir dont elle ne se lassait pas.

Tiens, le soleil avait déjà amorcé sa descente vers l'eau... Où donc était sa rue ? Pourquoi ne voyait-elle pas la façade rose de sa maison ?

Paniquée, Sweet Mama tourna dans une petite rue perpendiculaire qui ne semblait mener nulle part, et encore moins à sa maison où Beulah devait l'attendre avec un verre de thé glacé bien sucré. Elle immobilisa la Buick et s'en extirpa tant bien que mal, agrippant son chapeau menacé par le vent tandis qu'elle tournait la tête en tous sens pour tenter de se repérer.

Il lui sembla que le soleil se couchait à *l'est*.

Avait-elle roulé dans la direction opposée à celle qu'elle aurait dû prendre ?

D'un geste fébrile, elle s'empara de son sac à main resté sur le siège passager et y plongea la main à la recherche du Livre de la Mémoire. Mais il ne contenait pas d'informations sur un pont qui débouchait sur l'inconnu.

Elle était perdue. Et elle pouvait continuer à tourner les pages du calepin rouge pendant des heures, ça ne l'aiderait pas à retrouver le chemin de sa maison.

Tandis qu'elle roulait vers la boutique de mariage, Sis eut la sensation étrange d'avoir le don d'ubiquité. Elle se sentait à la fois au volant de la voiture, noyée sous le torrent de paroles d'Emily, et sur la plage avec les petits garçons qu'elle voyait jouer au base-ball.

— Inutile de compter sur les nouveaux rosiers plantés par Beulah, dit Emily. Je ne suis même pas certaine qu'ils seront encore en vie le jour du mariage.

Sis refusait de penser à cette haie de rosiers pour le moment. On verrait plus tard, une fois que ce fichu mariage aurait été célébré.

— De toute façon, à part les lis d'un jour et le laurier-rose, rien ne survit dans cette chaleur, ajouta Emily. Le laurier-rose ne pose pas de problème, mais ça va faire beaucoup d'orange avec tous ces lis d'un jour. On pourrait peut-être composer des paniers de fleurs roses pour équilibrer un peu...

La casquette de ce petit garçon sur la plage était orange ; celui qui venait de frapper la balle vers le centre du terrain et qui faisait jaillir une belle gerbe de sable en se jetant, pieds en avant, sur la première base. Sis lui donna une dizaine d'années, l'âge que pourrait avoir son fils si... si elle en avait eu un. Si elle avait eu une maison, un mari et un chien avec une belle niche de bois dans le jardin. Un golden retriever, peut-être, voire un border collie. Un grand chien, en tout cas. Son fils l'appellerait « mon père » et lui lancerait son petit gant de base-ball en criant : « Va chercher ! Va chercher, mon père ! »

La rêverie de Sis se fondit dans le monologue d'Emily.

— Pour la musique, je me disais qu'il suffira de mettre le tourne-disque et les enceintes de Sweet Mama sous la véranda de derrière et de choisir ensemble quelques bons albums.

Le petit garçon à la casquette orange était en train de boucler un tour complet du circuit, faisant gicler le sable autour de lui tandis qu'il bondissait sur le marbre. Si elle avait un enfant, il ferait la même chose. Peut-être même aurait-il un destin de joueur de base-ball professionnel.

— Tu m'écoutes, Sis ?

— Oui, oui, je t'écoute.

— J'aurais bien voulu passer *Over the Rainbow*, par Judy Garland, bien sûr, mais Larry n'aime pas cette chanson.

Le simple fait d'entendre le prénom de cet abruti crispa les doigts de Sis

sur le volant.

— Emily, si cette chanson te plaît, tu la sélectionnes et puis c'est tout !

— Après ce qui vient d'arriver à Judy Garland, je ne sais pas si c'est une très bonne idée.

— Pour l'amour du ciel, Em !

La célèbre actrice et chanteuse était morte le mois précédent d'une surdose de barbituriques. Son décès n'avait pas le moins du monde affecté Sis. Pour elle, la musique n'était rien d'autre qu'une façon de passer le temps quand la journée avait tendance à traîner en longueur. Quand avait-elle pris conscience d'être toujours célibataire et de ne pas avoir d'enfant ? Quand la porte avait-elle claqué au nez de ses espoirs et de cet homme aux yeux sombres et aux mains douces censé la serrer tout contre lui en murmurant son vrai prénom ?

Elle avait l'impression d'entendre sa voix s'éloigner, de plus en plus faible : « Beth, Beth, Beth... »

— Sis ! s'écria Emily en agrippant le tableau de bord. Ralentis un peu !

— Pourquoi ? Je suis tout juste au-dessus de la vitesse autorisée.

— Si tu continues à rouler aussi vite, on va passer devant la boutique de mariage sans même la voir.

Sis ne demandait que ça. Si elle en avait eu le pouvoir, elle se serait fait pousser des ailes pour s'envoler avec sa sœur loin des rayures blanches et roses des stores de cette boutique où l'on emballait les contes de fées dans du tulle et de la dentelle pour mieux les vendre à des femmes crédules. Des femmes qui pensaient que la vie commençait par « Il était une fois » et se terminait par « Et ils eurent beaucoup d'enfants ».

C'était à se demander si elle n'était pas acariâtre... Ou peut-être juste lucide — ou tout simplement jalouse. Elle se gara sous les branches déployées d'un vieux magnolia assez large pour ombrager trois places de parking. Inutile de verrouiller les portières de la voiture, et c'était bien la seule chose positive qu'elle trouvait à dire sur cet après-midi de shopping. Dieu merci, Biloxi était encore ce genre de ville.

Sis suivit sa sœur dans la boutique où flottait une odeur de poires bien mûres. Empilés dans des bols en cristal, des sachets de pot-pourri étaient alignés sur un comptoir de verre. Le long d'un mur, une série de psychés lui renvoya l'image multipliée de sa sœur, entourée de robes de mariée. Une mer d'écume qui semblait sur le point d'engloutir Emily.

Un cœur qui se brise fait un son si ténu que l'événement pourrait passer inaperçu sans cette main qui se plaque sur la poitrine et cette soudaine sensation d'étouffement. Le cœur de Sis se brisait-il pour Emily ou au spectacle de sa propre vie ? La vie d'une femme quelconque qui n'aurait jamais de mari et encore moins de petit garçon criant victoire en atteignant le marbre d'un terrain de base-ball improvisé dans le sable.

Avec un sentiment de honte et de culpabilité — comment pouvait-elle jalouser cette sœur qu'elle aimait infiniment plus que tous ces hommes qui

tournaient autour de celle-ci ? —, Sis suivit Emily dans une salle équipée de cabines fermées par un rideau. Là, elle fut sommée d'essayer une robe de demoiselle d'honneur. Rose, pour l'amour du ciel ! Pire encore, c'était une robe à froufrous !

Le miroir ne lui fit pas de cadeau, lui confirmant sans détour qu'elle était aussi peu séduisante qu'elle le pensait.

— Je ressemble à un pilier de rugby couvert de barbe à papa.

— Arrête de dire des bêtises, Sis. Ça te va bien au teint.

Emily tourna lentement autour d'elle, admirant l'ignoble robe sous tous les angles.

— Avec un collier de perles et une touche de rouge à lèvres, tu seras splendide.

Sis n'avait *jamais* été splendide, et elle voyait mal comment une touche de rouge à lèvres lui permettrait subitement de prétendre à ce qualificatif. Elle ne demanda pas quelle couleur sa sœur avait en tête. Elle préférerait l'ignorer.

— Si tu le dis.

Elle était prête à être d'accord sur tout avec Emily, pourvu qu'elle puisse ôter cette robe le plus vite possible. Et puis après tout, qu'est-ce que ça pouvait bien faire si elle était grotesque dans cet accoutrement ? Tout ce qui importait, c'était que sa sœur ait enfin droit au mariage de ses rêves.

— Ce n'est pas toi qui es censée essayer des robes, Em ?

Emily les fit défiler sur le portant avant d'extraire une robe en satin qui tombait jusqu'au sol.

— Celle-ci me plaît. La robe parfaite pour un mariage parfait.

Sis aurait aimé y croire, elle aussi. Mais depuis qu'elle avait eu un aperçu de la vraie nature de Larry, elle avait l'impression que sa famille se trouvait sur la route d'un de ces ouragans qui frappaient parfois la Côte du Golfe, détruisant tout leur son passage.

— C'est une très belle robe, Em. Je t'aiderai à la fermer quand tu l'auras passée.

— Non, non, je vais y arriver toute seule, dit Emily avant de plaquer le vêtement sur sa poitrine.

L'espace d'un instant, elle n'osa même pas croiser le regard de Sis. Emily avait des yeux couleur océan, d'un bleu si profond qu'il semblait contenir la palette infinie des humeurs de la mer. D'un seul coup d'œil à sa grande sœur, elle les fit toutes défiler. Qu'essayait-elle donc de cacher ?

— Arrête de t'inquiéter tout le temps pour moi, Sis. Je vais bien, d'accord ? Attends-moi ici pendant que je l'enfile.

Sis se laissa tomber dans un gros fauteuil moelleux recouvert d'un hideux chintz rose. Mais qu'est-ce que ce fléau sur pattes de Larry avait encore dit ou fait à sa sœur ? Emily ne l'avait pas amené chez Sweet Mama depuis cet horrible dîner, et son visage de bellâtre n'avait plus repassé une seule fois la porte du café. Plus inquiétant, Emily ne lui disait plus rien d'important depuis cette lamentable soirée, alors que d'ordinaire elle lui confiait tout.

Le temps que celle-ci réapparaisse, Sis se rongea les ongles et les sangs.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? demanda Emily.

— J'aime beaucoup.

— Je trouve qu'il y a trop de paillettes sur le corsage.

Emily virevolta devant l'un des miroirs et prit quelques poses comme pour imaginer la robe en situation. Alors qu'elle tournait le dos à la psyché, prête à regagner la cabine d'essayage, Sis s'approcha d'elle.

— Je vais venir avec toi dans la cabine pour t'aider à la retirer. Tu vas en passer d'autres, je suppose ?

— Oui, mais je préfère que tu attendes ici. J'ai envie de te faire la surprise.

Emily sélectionna trois nouvelles robes sur les portants, disparaissant de nouveau derrière le rideau de la cabine pendant que Sis retrouvait le gros fauteuil rose et les questions qui tournaient dans sa tête. Qu'est-ce qu'Emily trafiquait derrière ce rideau ? Il lui en fallait, du temps, pour retirer une robe et en enfiler une autre ! Et que pouvait-elle bien avoir contre les paillettes ?

— Et celle-là, tu en penses quoi ?

Le rideau venait de s'écarter, dévoilant une Emily gainée dans une robe aux longues manches en satin et au corsage bien serré.

— Tu peux respirer, là-dedans ?

— Tu penses que c'est trop moulant ?

— Non, mais c'est important de se sentir à l'aise pendant son mariage, c'est tout.

Une expression de désarroi traversa le visage d'Emily. Sis avait-elle touché un point sensible ?

— Enfin, je dis ça... C'est pour toi, hein.

— Il y en a deux autres que je veux essayer.

Pourvu que les deux autres en question ne se ferment pas avec ces stupides petits boutons le long du dos, comme celle qu'Emily portait en ce moment, parce que sinon elles seraient encore là demain...

— Hé, Em ! lança-t-elle depuis son vilain fauteuil. Et si je vous emmenais dans un bel endroit avant le mariage, toi et Andy ? Histoire de marquer le coup, tu vois ?

Allez savoir, en s'éloignant physiquement de son fiancé, Emily retrouverait peut-être ses esprits et déciderait de tout annuler.

— On pourrait passer une nuit à Memphis, au Peabody, par exemple, insista-t-elle. Tu sais qu'il y a des canards qui défilent tous les jours sur un tapis rouge jusqu'à la fontaine du hall d'accueil ? Ça amuserait sûrement Andy de voir ça.

— On va camper dans le jardin, cette nuit. Ça suffit amplement comme ça. D'autant que le Peabody est hors de prix.

Sis laissa échapper un soupir découragé. Rester assise pendant des heures dans une boutique remplie de rêves aussi fragiles que le cœur de sa sœur était pour elle un véritable supplice. Comme si être engagée dans un combat

qu'elle était assurée de perdre n'était pas assez pénible comme ça.

— Tu as besoin d'un coup de main, Em ?

— Non. Je ne vais même pas me donner la peine de fermer celle-là. Elle est beaucoup trop rose.

— Je croyais que tu voulais du rose.

— Pas aussi rose que ça. Je ne veux pas me marier en blanc, c'est tout. Ça ne me paraîtrait pas correct, tu comprends ?

Le fait qu'Emily se sente marquée du sceau de l'infamie parce qu'elle avait eu un enfant hors des liens du mariage donnait envie à Sis de frapper quelqu'un. N'importe qui ferait l'affaire.

Dans un murmure de soie rose comme un pétale de camélia, Emily émergea de la cabine d'essayage et s'avança vers Sis, ses lèvres esquissant un timide sourire sous la lumière des plafonniers qui faisait luire ses cheveux blonds.

— Comment tu me trouves ?

« Belle à couper le souffle » et même « heureuse » : voilà les mots qui viendraient à l'esprit de quiconque ne connaîtrait pas Emily Blake. Mais Sis savait de quelle façon sa sœur rayonnait quand son regard se posait sur Andy. Et quelque chose clochait dans l'expression de bonheur qu'Emily cherchait à peindre sur son visage. Quelque chose d'aussi peu visible qu'un de ces courants sous-marins du golfe qu'on décelait toujours trop tard, alors qu'il vous emportait déjà vers le large.

Les yeux de Sis remontèrent le long des volutes de satin rose jusqu'au corsage orné de minuscules perles, avant de glisser lentement sur les épaules couvertes d'un boléro en organza dont les manches, longues et transparentes, ne parvenaient pas à dissimuler l'endroit où la peau s'était assombrie, sur la partie haute du bras droit.

Sis se leva d'un bond et agrippa le poignet de sa sœur, approchant le visage pour mieux voir la peau marquée. Il s'agissait sans aucun doute d'un bleu. Sis eut la sensation de se pencher sur un gouffre sans fond qui s'apprêtait à tous les engloutir.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Em ?

— Quoi ? Ça ? Ce n'est rien.

Emily voulut se libérer le bras, mais Sis ne le laissa pas s'échapper, remontant la manche en organza pour découvrir les couleurs fanées de l'ecchymose.

— Comment tu t'es fait ça ?

Quand Emily refusait de répondre à une question, elle se murait dans son silence, et se faisait si lointaine qu'on aurait pu la croire partie depuis longtemps. D'autres se seraient découragés, mais Sis tenait toujours sa sœur par le poignet.

— Tu sais que je ne laisserai pas tomber avant d'avoir obtenu une réponse satisfaisante, Em.

— Qu'est-ce que tu vas encore t'imaginer, Sis ? Je me suis cognée, voilà

tout.

Emily se dégagea et l'ecchymose fut bientôt couverte d'organza.

— J'ai raté une marche dans l'escalier et je me suis cognée à la rampe. *Vraiment*, Sis. Tu sais que ma peau marque facilement.

Sis chercha en vain le regard d'Emily. Son regard qui fuyait comme un voleur. Qui se dérobait comme un menteur.

Si la colère était un pays, Sis aurait été la Chine. Elle avait toujours protégé Emily, et plus encore depuis la mort de leurs parents, au point d'avoir acculé son professeur de catéchisme dans un coin de l'église baptiste de Biloxi et de l'avoir menacé des foudres de l'enfer s'il ne donnait pas un bon point à Emily.

A présent, Sis regrettait de ne pas lui avoir enseigné à se défendre seule. Elle regrettait de lui avoir laissé croire que le monde était un endroit merveilleux où elle pourrait toujours compter sur sa grande sœur pour obliger les gens à lui donner des bons points.

— On s'en va, Emily, dit-elle en fouillant nerveusement son sac à main à la recherche de ses clés de voiture.

Elle était si furieuse — et ses mouvements si brusques — que le trousseau lui échappa et heurta le parquet avec un bruit métallique.

— Quoi, déjà ? Mais il faut d'abord que je règle les robes, Sis. Et puis je n'ai encore rien trouvé pour Sweet Mama et Beulah.

— Tu ne peux pas te marier avec cet homme, Emily. Tu ne vois donc pas que tu cours à la catastrophe ?

— Je vais pourtant l'épouser, Sis. Et tu te fatigueras pour rien si tu essaies de m'en empêcher.

Sur ses mots, Emily passa devant elle et se mit à farfouiller parmi les robes alignées sous un écriteau de bois où l'on pouvait lire : « Mère de la mariée ».

Alors que Sis cherchait des paroles assez fortes pour faire fléchir la détermination de sa sœur, une élégante vendeuse — robe chic et boucles d'oreilles en perles — s'approcha d'Emily.

— Je peux vous aider ?

— Oui. J'aimerais quelque chose dans les tons roses pour ma grand-mère.

Spectatrice impuissante d'un désastre en marche, Sis se tassa dans le fauteuil si chichiteux qu'il en devenait ridicule, pour regarder sa sœur choisir des robes pour Beulah et Sweet Mama sans même lui demander son avis.

A quel moment une aînée devait-elle accepter de se détacher de sa petite sœur dont elle s'était toujours occupée, quitte à la laisser commettre de terribles erreurs ?

* * *

Emily jeta un coup d'œil en direction de Sis. Sa grande sœur attendait dans cet adorable fauteuil recouvert de chintz rose, les sourcils froncés et les

traits virant à l'orage. Brusquement, elle eut l'étrange sensation d'être seule dans la boutique de mariage. La vendeuse s'était effacée jusqu'à n'être plus qu'une ombre, les portants chargés de robes avaient disparu à leur tour, et même le fauteuil dans lequel Sis patientait était en train de s'évanouir derrière un voile de panique.

La robe qu'elle venait de choisir pour Beulah serrée contre elle comme une protection, elle revécut cette scène avec Larry. Ça avait été aussi terrible qu'inattendu ; le genre de choc qu'on reçoit lorsqu'on entre dans une banque pour retirer un peu d'argent avant de partir en vacances, et qu'on se retrouve face à un type cagoulé qui vous agite son arme sous le nez.

Si elle n'avait rien vu venir, c'est qu'elle n'avait pas la jugeote de Sis. Le silence de Larry dans la voiture, après le départ de chez Sweet Mama, aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Sis aurait tout de suite compris que c'était le signe d'une inquiétante agitation intérieure.

Mais pas elle. Au lieu de ça, elle était entrée chez elle sans se méfier, grimpant directement à l'étage pour mettre Andy au lit. Pire, elle avait voulu oublier ce dîner raté et l'humiliation de Larry pour ne retenir que le bonheur de sa présence sous son toit. Pour se réjouir de ce qu'elle avait cru être sa patience, tandis qu'il attendait en bas, dans le fauteuil inclinable dont il venait de faire l'achat pour leur future vie commune. Elle était même allée jusqu'à chanter, nom d'un chien, parfaitement inconsciente de la tempête qui se levait sous ses pieds.

Andy avait réclamé une histoire et elle lui avait lu un livre de Winnie l'Ourson où il était question de *Forêt des rêves bleus*, d'*éphélants* et de *nouïfs* ; un récit qui avait comblé la soif d'aventures de son fils. Emily n'avait pu s'empêcher de sourire tandis qu'elle lisait, heureuse qu'Andy soit sur le point d'avoir un nouveau papa qui lui raconterait des histoires, lui aussi, à l'heure du coucher.

Une fois le livre refermé, Andy avait récité ses prières, confiant tous les gens auxquels il pouvait songer à la protection du Seigneur, y compris cet astronaute qui venait de marcher sur la Lune et Henry, son ours en peluche presque entièrement pelé. Comme toujours, elle avait accordé toute son attention au rituel du coucher de son fils. Ce qui était merveilleux avec Larry, c'était qu'il comprenait très bien qu'elle fasse passer les besoins d'Andy avant les siens. Il comprenait très bien qu'être mariée ne lui ferait jamais négliger ses devoirs de mère.

Elle avait bordé Andy, posé un baiser sur son front et éteint la lumière avant de redescendre. Larry s'était levé du fauteuil inclinable. Il se tenait à présent debout devant la cheminée, une photo encadrée à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? avait-il demandé.

C'était une photo de Mark en tenue de football américain, à l'époque où il jouait pour l'équipe du lycée. Les yeux d'Emily avaient plongé dans le cadre chromé et elle avait senti son cœur se serrer un peu devant le sourire de Mark, si semblable à celui d'Andy.

— Tu as déjà vu cette photo, voyons. C'est juste Mark.

— Je sais qui c'est. Ce que j'ignore, en revanche, c'est ce qu'il fait là, bien en vue dans ton salon.

— C'est pour Andy, tu le sais bien.

Après ses fiançailles, elle avait voulu disposer toutes les photos de Mark dans la chambre de son fils, mais ce changement avait tellement déplu à Andy qu'elle avait fini par les remettre à leur place.

— Alors comme ça, tu gardes religieusement des photos du lâche qui a préféré fuir ses responsabilités au lieu de t'épouser et de reconnaître son enfant ?

— Ce n'est pas pour moi, Larry. C'est pour Andy.

Elle avait rougi et sa voix était devenue plus aiguë, comme toujours quand elle se sentait acculée. Emily détestait la façon dont elle réagissait à ce genre de situation. Pourquoi n'était-elle pas comme Sis ? Sa sœur lui faisait penser à ces remorqueurs capables d'affronter tous les temps pour aider les navires à entrer et sortir du port. Robustes et quasiment indestructibles.

— Mais ce n'est pas sa faute, s'était-elle empressée d'ajouter. Je veux qu'il connaisse son papa, c'est tout.

— Qu'il le *vénère*, tu veux dire.

Larry avait reposé la photo encadrée sur le manteau de la cheminée, d'un geste si sec que le bougeoir en laiton avait failli tomber.

— Regarde-moi toutes ces photos ! avait-il lancé en embrassant la pièce d'un geste théâtral de la main. Ton salon ressemble à un putain d'autel à la gloire de ton ex !

Il s'était mis à faire le tour de la pièce d'un pas furieux, vidant tables et étagères de toutes les photos où apparaissait Mark : celle où il enlaçait Emily sur la plage, le soir où elle avait perdu sa virginité ; celle prise dans le jardin de Sweet Mama, devant la haie de rosiers, peu de temps avant qu'il apprenne sa paternité et choisisse l'armée plutôt que le mariage.

Pourquoi Mark était-il parti comme un voleur ? Parce qu'il était jeune et qu'il avait pris peur devant ces nouvelles responsabilités ? Ou parce qu'il l'avait considérée comme une fille facile, une fille qui jetait ses principes moraux aux orties dès que la lune était trop pleine et la tentation trop forte ?

— Arrête, Larry !

Elle avait essayé de récupérer ses photos et il l'avait violemment empoignée par le bras.

Elle n'avait pas voulu que Sis remarque ce bleu ; pas voulu creuser un peu plus ces petites rides verticales qui formaient à présent de profonds sillons sur le front de sa sœur. Si elle n'y prenait garde, ces rides allaient devenir permanentes, et toutes les crèmes hydratantes du monde n'y changeraient rien.

C'était sans doute ce qu'Emily détestait le plus : être responsable du désarroi de sa grande sœur. Sis n'avait pourtant pas de raison de s'inquiéter pour elle. Larry avait exprimé des regrets sincères ; il s'était montré si humble et adorable dans ses excuses qu'Emily avait fini par poser un baiser sur son

front, comme elle le faisait à Andy après l'avoir bordé. Et puis, il fallait reconnaître que sa colère n'était pas tout à fait injustifiée. Quel homme aurait aimé s'asseoir dans son salon et voir tout autour de lui des photos de celui qui avait pris ce que sa fiancée aurait dû lui réserver pour la nuit de noces ? Quel homme normalement constitué aimerait qu'on lui rappelle que sa future femme était souillée ?

Les photos se trouvaient désormais dans la chambre d'Andy. Fin de l'histoire. Andy bouderait pendant un moment, et il finirait par passer à autre chose.

Comment allait-elle parvenir à rassurer Sis ? A lui faire comprendre que tout allait pour le mieux ? C'était vraiment le cas. Dès qu'elle serait devenue Mme Larry Chastain, son fils aurait un papa et elle pourrait marcher tête haute dans les rues de Biloxi. Et à l'automne, quand Andy commencerait l'école, personne n'oserait se moquer de lui et le traiter de bâtard. Certes, personne à ce jour n'avait prononcé ce mot à propos d'Andy, du moins pas devant elle. Mais elle préférerait être engloutie par les eaux du golfe que voir son fils souffrir à cause de ses erreurs.

Relevant le bas de la robe qu'elle portait encore, Emily s'éloigna en direction des cabines d'essayage. D'une douceur à pleurer, l'étoffe avait la couleur du ciel au moment où le soleil commence tout juste à se montrer à l'horizon. Elle avait toujours adoré ce moment ; une journée toute neuve emplie de chants d'oiseaux, d'air pur et de promesses ; une journée qui vous donnait le sentiment que quelque chose de merveilleux était sur le point de se produire. Quelque chose de si beau qu'on cesserait aussitôt toute activité pour offrir un sourire radieux à ce jour nouveau et lui dire notre bonheur d'être en vie.

Son optimisme retrouvé, Emily se changea et alla payer ses achats. Sis était toujours enfoncée dans ce fauteuil rose, la mine plus sombre que jamais.

— Tu viens, Sis ?

Lorsqu'elle n'obtint pas de réponse, Emily quitta la boutique, les bras chargés de sacs et la démarche raide. Elle avait sa fierté.

Le temps qu'elle finisse de ranger ses achats dans le coffre de la voiture, Sis avait quitté la boutique à son tour et s'était installée derrière le volant. A travers la lunette arrière, Emily la regarda tendre la main vers la boîte à gants pour prendre un bonbon à la cannelle. Sis en avalait toujours un quand ça n'allait pas.

Cherchant désespérément un moyen de rendre le sourire à sa sœur, Emily se glissa sur le siège passager. Le soleil avait déjà amorcé sa descente, teintant le ciel de rose. Mais le spectacle était gâché par le silence hostile de Sis. Elle conduisait à vive allure, manifestement pressée de mettre le plus de distance possible entre elle et la boutique de mariage. D'ordinaire, la conversation ne connaissait aucun temps mort lorsque Sis et Emily se retrouvaient en tête à tête, les mots roulant aussi naturellement que les vagues qui venaient lécher le rivage.

Au bout d'un long moment, Sis poussa un profond soupir et Emily sentit monter en elle une immense tendresse.

— Tu l'aimes, Emily ?

— Oh ! Sis...

Emily tourna le visage vers la mer. Comment faire pour expliquer à sa sœur qu'on ne pouvait pas toujours avoir ce qu'on désirait vraiment ; qu'on apprenait à désirer ce qu'on pouvait avoir ?

— Tu n'es pas obligée de te marier avec lui, tu sais.

— Je veux l'épouser. C'est mon choix.

— Mais pourquoi précipiter les choses comme ça ? Ce n'est pas parce que tu viens d'acheter ces robes que tu n'as plus le droit de changer d'avis.

Le soleil s'enfonça un peu plus dans les lointains replis de l'horizon, colorant l'habitable de pourpre. Mais même les ombres ne parvinrent pas à gommer la détermination qu'affichait le visage d'Emily lorsqu'elle se tourna vers sa sœur.

— Larry est prêt à fermer les yeux sur mon passé, Sis.

— Mais tout ça est derrière toi de toute façon, Em. Le plus dur est passé.

De fait, les gens avaient cessé depuis longtemps de murmurer dans son dos, et elle ne souffrait plus de cette mauvaise réputation qui lui avait collé à la peau comme les épais nuages de pollen produits par le mimosa de Sweet Mama collaient à la carrosserie des voitures. Mais qu'était-il advenu du rêve d'Emily ? Aussi loin que Sis se souvenait, sa petite sœur avait rêvé d'un salon empli de rires d'enfants ; d'une cuisine imprégnée de l'odeur de la pâte qui gonfle au four, un parfum tellement irrésistible que son mari ne pourrait s'empêcher de s'approcher d'elle sur la pointe des pieds et d'enfoncer un nez gourmand dans sa nuque chaude.

— Je ne veux pas qu'Andy subisse ce que j'ai subi, tu comprends ?

— Les mentalités ont évolué depuis que Mark t'a mise enceinte. Et puis ce n'est pas une raison pour épouser le premier venu.

— Larry n'est pas parfait, c'est vrai, mais je ne suis pas parfaite, moi non plus.

— Tu t'en approches, en tout cas.

— N'importe quoi. Tu sais très bien que c'est faux. Je suis simplement une femme qui a la chance de s'être trouvé un mari.

— Il y a plein d'hommes merveilleux dans cette ville ; des hommes qui te méritent cent fois plus que Larry et qui seraient prêts à tout pour t'épouser.

— Plein d'hommes merveilleux, hein ? Alors comment se fait-il que tu n'en aies pas trouvé un pour toi ?

Sis pressa durement les lèvres l'une contre l'autre, signe qu'elle n'avait aucune intention de s'engager dans une conversation sur son propre avenir.

Emily se souvenait du premier garçon dont sa sœur était tombée amoureuse ; un rouquin au visage boutonneux du nom de Glen Woods. Elle la revoyait encore se faire belle pour son rendez-vous, se revoyait l'observant avec envie du haut de ses six ans, impatiente d'avoir elle aussi l'âge de porter

des bas et des talons hauts. Impatiente de se peindre les lèvres en rose pour aller voir un film avec un garçon. Elle se souvenait également de celui qui avait invité Sis au bal de fin d'études, un grand échalas qui manquait de se cogner la tête chaque fois qu'il passait une porte. Le soir du bal, Sis était vêtue d'une robe de taffetas vert qui lui donnait l'air d'une vedette de cinéma. Par la suite, combien de fois Emily s'était-elle faufilée dans la chambre de sa grande sœur avant d'aller se blottir dans sa penderie pour le simple plaisir de sentir l'étoffe froide et lisse de cette robe sur ses doigts ?

Un jour, Sis l'avait surprise là, mais elle ne s'était pas mise en colère.

— Qu'est-ce que tu fabriques dans ma penderie, mon petit chou ? avait-elle demandé.

— J'aime bien venir ici parce que ça sent comme toi.

Aujourd'hui encore, Emily cherchait la présence de sa sœur. Ce n'était plus l'odeur du taffetas vert qui l'attirait désormais, mais quelque chose de plus important. De plus fondamental. Pour Emily, le courage et la loyauté avaient le visage de Sis.

Le regard posé sur sa sœur qui conduisait, les traits encore un peu fermés, Emily chercha à se souvenir de la dernière fois qu'elle l'avait vue en compagnie d'un homme, ou même simplement vêtue d'une belle robe. En vain. Dieu merci, le mariage allait mettre un terme à ces trop longues années de négligence vestimentaire. Pour une journée au moins, Sis troquerait le noir et les vêtements austères contre le rose et les fanfreluches. Pour une journée au moins, elle serait féminine. Et peut-être — peut-être — cela lui donnerait-il envie d'opérer quelques changements dans sa vie. Si elle se mettait à soigner son apparence, à assumer sa féminité et à laisser sortir sa vraie personnalité, Sis parviendrait sûrement à plaire aux hommes, elle aussi, et pourquoi pas à quelqu'un d'aussi formidable que Larry.

« Alors comment se fait-il que tu n'en aies pas trouvé un pour toi ? » La question d'Emily semblait se dresser entre les sœurs dans l'habitable de la Valiant, en attente d'une réponse.

— Tu vois ! finit par lancer Emily. Tu n'as rien à répondre à ça. Maintenant que Jim est rentré et que je me suis trouvé un mari, tu pourrais commencer à prendre soin de toi au lieu de toujours t'occuper des autres.

— Bon sang, Emily. C'est pour ça que tu as décidé de te marier ? Pour me libérer de mes obligations ?

— Je veux être heureuse, c'est tout.

Elle prit la main de Sis et la serra avec douceur.

— Et je veux que tu sois heureuse, toi aussi. Pour toi et pour nous tous.

La liste des choses qui rendaient Sis morose était si longue qu'Emily se demandait parfois si sa sœur n'était pas née avec un gène défectueux ; une anomalie qui lui ferait systématiquement voir la vie du mauvais côté. Comme elle avait hâte d'être au jour de son mariage ! Ça allait tout changer. Pour elle bien sûr, mais aussi pour Sis.

Elle se détendit sur le siège de la Plymouth et regarda le paysage défiler,

impatiente de voir apparaître la façade rose de la maison victorienne. Impatiente de montrer à Beulah et Sweet Mama les robes qu'elle venait de leur acheter. La maison se dressa enfin derrière sa vitre, entre les majestueux chênes verts qui bordaient la Route 90.

Beulah les attendait sous la véranda de devant. Imaginant déjà son sourire chaleureux et le verre de thé glacé qu'elle ne manquerait pas de leur proposer, Emily ouvrit sa portière alors que le moteur tournait encore. Mais ce n'est pas une Beulah souriante qui descendit les marches de la véranda pour aller à leur rencontre.

Les deux sœurs se précipitèrent vers elle, alarmées par son visage lugubre.

— Doux Jésus. Je suis bien contente que vous soyez là, toutes les deux. Jim s'est volatilisé dans la nature et Lucy n'est jamais rentrée du café.

Toujours debout devant sa vieille Buick, Sweet Mama lança un regard accusateur au Livre de la Mémoire, comme s'il était la cause de tous ses problèmes. Le fait est qu'il ne lui servait à rien dans la situation présente. Elle le fourra dans son sac comme on met un sale gosse au piquet.

Qu'était-elle censée faire, maintenant ? Un demi-tour la positionnerait dans la bonne direction, mais elle était si loin de ses points de repère qu'elle risquait de ne jamais retrouver son chemin. Et même si par chance elle finissait par tomber sur sa maison, elle arriverait avec tellement de retard que tout le monde comprendrait qu'elle s'était perdue. En conséquence de quoi Sis ne voudrait plus jamais la laisser conduire seule.

Ça sonnerait le glas de son indépendance. Elle ne serait plus qu'une vieille qui perd la boule ; une personne inutile qui vivrait dans l'angoisse du jour où son fils Steve et sa femme acariâtre décideraient de la placer en maison de retraite.

— Maison de retraite, mon cul.

Le son de sa propre voix la sortit de son indécision. Sis était sûrement en train de la chercher, à l'heure qu'il était. Pas question qu'elle la découvre au bord de la route, en train d'attendre qu'on vienne la sauver comme une enfant perdue.

Fredonnant une chanson pour se donner du courage, Sweet Mama se remit au volant de sa Buick et ajusta son chapeau. Tout ce qu'elle avait à faire était une petite marche arrière et un prudent demi-tour sur la route pour repartir vers l'est.

La marche arrière ne se passa pas aussi bien que prévu. Un odieux pin à l'encens trouva le moyen de se dresser sur son chemin. Heureusement, la Buick était si robuste et l'arbre si petit que cette légère collision endommagea bien plus le pin que la voiture. Avec un peu de chance, la carrosserie ne serait même pas cabossée.

De retour sur la route, Sweet Mama roula plus vite qu'à son habitude. Le soleil s'abîmait rapidement à l'horizon et son plan de la dernière chance n'aurait aucun espoir de réussir si elle ne pouvait plus voir les maisons alignées le long de la route.

Pendant de longues minutes, elle ne distingua rien d'autre qu'une escouade de pélicans qui naviguaient au gré du courant, le long de la côte. Sur

l'eau, le rougeolement du coucher de soleil cédaït déjà la place aux ombres de la nuit. Bientôt, l'obscurité transformerait le paysage en une masse indistincte et menaçante.

Alors qu'elle était sur le point de perdre tout espoir, elle aperçut une rangée de bâtiments trapus. Devant leurs façades en stuc rose clignotait une enseigne au néon, perchée au sommet d'un poteau : « Sand Dunes Motel, hébergement & restauration ».

Sweet Mama se gara dans le parking, en prenant soin de rester à bonne distance du poteau qui soutenait l'enseigne. Pas question d'abîmer un peu plus sa Buick.

Elle sortit de la voiture et balaya les alentours du regard. Le motel se trouvait juste au bord de la route, et son parking était bien éclairé. Si elle passait par là, Sis ne pourrait manquer de voir la carrosserie noire de sa Buick, mise en valeur par la lumière d'un réverbère.

Avec un petit hochement de tête satisfait, Sweet Mama se dirigea vers l'entrée du motel. Le hall d'accueil était sinistre avec ses néons blafards et ses murs marron ; un grand espace au décor spartiate sans la moindre chaise en vue. Où les clients étaient-ils censés s'asseoir et se reposer ?

Une femme aux traits las et à la peau abîmée par un excès de soleil se tenait derrière le bureau de la réception.

— Je peux vous aider ?

— Je cherche le restaurant.

— Juste après le présentoir à journaux.

Encore fallait-il savoir où se trouvait ledit présentoir. Se balançant nerveusement d'un pied sur l'autre sur le carrelage mexicain du hall d'accueil, Sweet Mama tourna la tête en tous sens. La panique était en train de la gagner lorsqu'elle repéra enfin le présentoir, juste devant une ouverture voûtée. Il était de la même couleur foncée que le carrelage dans lequel il se fondait.

A son grand soulagement, la salle du restaurant apparut derrière la porte voûtée, et elle se retrouva bientôt attablée près de la fenêtre qui donnait sur le parking. Sa Buick semblait s'y reposer, large comme un paquebot. Derrière se déployait le ruban noir de la route, illuminé de points blancs et rouges. Le cœur de Sweet Mama se serra douloureusement. Dans la nuit, elle n'aurait su dire si ces phares étaient ceux d'un semi-remorque ou s'ils appartenaient à la voiture de Sis. Elle n'aurait su dire si elle regardait une route qui menait à sa maison ou bien un jardin dans lequel un mimosa de Constantinople avait été tranché en deux par la foudre. L'effroi la submergea et elle se couvrit la bouche de crainte que le goût amer de la peur n'empoisonne tous les clients du restaurant.

Perdue dans ses souvenirs, elle vit Jim endormi à côté d'Emily, chacun dans son petit lit, et le visage de Sis penché sur un livre d'algèbre, ses cheveux frondeurs domptés par des pinces colorées. Elle vit l'éclair qui déchirait le ciel et le jardin éclairé d'une lueur aussi vive que les flammes de l'enfer.

— Ça va tomber ! avait crié Beulah une fraction de seconde avant que l'arbre écartelé par la foudre ne se mette à hurler comme un supplicié.

— Madame ? Madame ?

Sweet Mama sursauta, éjectée de ses rêveries par la voix insistante. Elle était attablée dans un restaurant de motel, une jeune femme aux cheveux bruns debout devant elle. Qu'est-ce qui prenait à Sis de l'appeler *madame* ?

Le prénom inscrit sur son uniforme couleur moutarde n'était pas *Sis* mais *Abigaëlle* ; autant dire que cette jeune femme n'était pas du tout l'aînée de ses petites-filles. Sweet Mama détourna le regard pour étudier le menu. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle voulait commander. Ses mains se mirent à trembler et le nom des plats se brouilla sous ses yeux. Était-ce *tourteau* ou *maquereau* ?

— Je vais prendre le... maquereau ?

Dieu comme elle détestait ce ton hésitant de vieille femme qui perdait la vue, et sans doute aussi la tête. Elle se sentit immensément soulagée lorsque la serveuse qui lui rappelait beaucoup trop Sis adolescente nota sa commande et s'éloigna.

Du maquereau roi et du poisson-chat panés à la semoule de maïs... Voilà les premiers plats qu'elles avaient mis au menu après avoir transformé la boulangerie-pâtisserie en café-restaurant. La Grande Dépression sévissait en ce temps-là, et personne n'avait plus les moyens de s'acheter des gâteaux et des tartes.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? lui avait demandé Beulah quand les clients avaient commencé à se raréfier.

— On va se développer.

— Se développer ? Tu es tombée sur la tête, Lucy Blake ?

— Un café-restaurant, voilà mon idée. Les temps sont durs et nos clients ont renoncé au superflu. Adieu les réceptions et les douceurs de fin de repas, mais il faut bien que les gens continuent à se nourrir.

— Et tu crois qu'ils auront les moyens de se payer le restaurant ? On doit gagner notre vie, nous aussi. Entre l'achat des aliments et le temps passé à les préparer, on ne pourra pas proposer des prix assez bas pour...

— Qui te parle d'acheter les aliments ? l'avait interrompue Sweet Mama.

Chaque samedi, leurs cannes à pêche et les deux fils de Sweet Mama embarqués dans la Ford T, elles étaient parties tremper leurs lignes dans la Tchoutacabouffa. Sauvage et indomptée, cette rivière se déversait au fond de la baie de Biloxi où des poissons-chats — et plus rarement des maquereaux roi — attendaient de mordre à l'appât plongé dans l'eau verte et profonde. Une journée de pêche suffisait à nourrir leurs clients pendant une semaine. Les poissons étaient conservés dans de la glace, puis cuisinés avec simplicité dans un faitout en fonte ; panés dans une semoule de maïs assaisonnée de poivre et de sel.

Le plat que la serveuse lui apporta était loin d'égaliser la qualité de ceux proposés sur le premier menu du Sweet Mama's Café. Ça l'ennuyait de payer

trop cher un poisson qui n'allait pas lui plaire, mais elle avait des soucis plus graves pour le moment.

Elle jeta un regard anxieux par la fenêtre, l'interminable défilé des phares sur la route lui sapant un peu plus le moral. Et si sa petite-fille ne la retrouvait pas ?

Sweet Mama refusa de se laisser dominer par la peur. Son café-restaurant avait traversé la Grande Dépression et trois guerres — quatre en comptant celle en cours — sans jamais mettre la clé sous la porte. Une femme capable de maintenir un commerce à flot dans de telles conditions n'allait pas se laisser abattre parce qu'elle s'était un peu égarée sur le chemin du retour.

Si sa petite-fille ne venait pas à sa rescousse, elle prendrait une chambre au motel et y passerait la nuit, voilà tout. Au matin, il lui suffirait d'appeler la police. Et puis ça lui donnerait le temps d'inventer une histoire bien ficelée pour expliquer sa mésaventure. Pas question de s'en tenir au récit affligeant d'une dame trop âgée pour rentrer toute seule chez elle.

Malgré ces bonnes résolutions, Sweet Mama se sentit gagnée par la nervosité au fur et à mesure que la salle du restaurant se vidait de sa maigre clientèle. Les aiguilles de l'horloge fixée au mur avançaient à une vitesse folle. L'heure de la fermeture allait bientôt sonner, et il ne lui resterait plus d'autre choix que de prendre une chambre dans ce motel où les draps n'étaient sûrement pas amidonnés. Tout comme Beulah, Sweet Mama ne repassait jamais ses draps sans y ajouter de l'amidon Faultless.

Elle aurait tellement aimé se trouver chez elle à cet instant même, assise sous la véranda de devant avec Beulah à côté d'elle, un verre de thé glacé à la main et le regard tourné vers les étoiles. A une époque, elle était capable de nommer toutes les constellations et les planètes visibles à l'œil nu. Mais aujourd'hui elle ne souvenait plus que du Soleil, de la Lune et de Vénus.

Mon Dieu, songea-t-elle avec un regain de panique, elle ne parvenait même plus à se rappeler le nom du président des Etats-Unis.

— Sweet Mama !

Merci mon Dieu. C'était Sis, qui arrivait à grands pas par l'ouverture voûtée. Sweet Mama se dépêcha de lisser sa jupe longue et de se tapoter les cheveux pour se donner l'air innocent de quelqu'un qui s'est tout simplement offert une petite sortie au restaurant. Elle était bien décidée à jouer crânement son rôle, mais lorsque Sis se dressa devant sa table, elle se sentit soudain dans la peau d'une gamine prise la main dans le pot de confiture.

— Bon sang, Sweet Mama, qu'est-ce que tu fais aussi loin de chez nous ?

— A ton avis ? Je suis en train de dîner, voilà tout.

— Tu pars au restaurant sans prévenir personne, maintenant ? lança Sis avant de se glisser sur la banquette d'en face.

— Je suis libre et majeure, jeune fille. Je ne pense pas être tenue de prévenir qui que ce soit quand l'envie me prend de faire un peu de route pour aller manger un bon poisson.

Sis l'examinait comme si elle était une grenouille qu'elle comptait

disséquer.

— Pourquoi ne pas t'être arrêtée chez Baricev's ? Tu es passée juste devant pour venir ici.

Baricev's Seafood Harbor avait la réputation d'être le meilleur restaurant de poissons et de fruits de mer de toute la Côte du Golfe. Les Blake s'y rendaient presque chaque fois qu'ils avaient envie de manger ailleurs qu'au café ou chez eux.

— On finit par se lasser, à force d'aller toujours au même endroit, répondit Sweet Mama avant de prendre une bouchée de maquereau.

Le poisson était froid et mal cuit.

— J'en aurai commandé pour toi, si j'avais su que tu venais.

Sis ne répondit rien, ce qui n'était pas bon signe. Pire, elle tendit le bras au-dessus de la table et posa deux doigts sur le poignet de Sweet Mama.

— Ton poulx est élevé et tu as le visage rouge.

— Ne songe même pas à appeler le médecin.

Le nom de ce type s'était égaré dans le brouillard de ses pensées. Peut-être se trouvait-il inscrit sur une des pages du Livre de la Mémoire ?

— Tu t'es perdue, c'est ça ?

Les traits de sa petite-fille s'adoucirent tandis qu'elle lui prenait la main.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis ça. J'ai bien le droit de me payer un petit plaisir de temps en temps, non ? Et puis j'avais envie d'être seule, pour une fois. Ça me fatigue, à force, d'avoir toujours du monde autour de moi.

— On s'est tous fait du souci pour toi, Sweet Mama. Tu aurais au moins pu passer un coup de fil pour nous dire où tu étais.

Sauf que l'idée d'appeler chez elle ne l'avait même pas effleurée.

— Je te ramènerai à la maison quand tu auras fini de dîner, Sweet Mama.

Après ce qu'elle venait de vivre, Sweet Mama avait peur de prendre le volant pour rentrer. Même si elle suivait Sis, elle risquait à tout moment de perdre ses feux arrière du regard et de s'égarer de nouveau dans l'obscurité. Mais ce qu'elle craignait le plus était de confondre le garde-corps du pont avec une des voies de la route et de foncer directement dans l'eau.

Mais sa fierté, plus forte encore que ses angoisses, la poussa à prétendre le contraire.

— J'ai ma voiture, Sis. Je vais rentrer par mes propres moyens.

Elle regarda sa petite-fille à la dérobée pour juger de sa réaction. Dieu merci, Sis monta sur ses grands chevaux, vexée comme si elle venait de subir le plus terrible des affronts.

— J'ai passé la soirée à sillonner cette route pour te retrouver, Sweet Mama ! Alors si tu crois que je vais te laisser reprendre le volant, tu te fourres le doigt dans l'œil.

Sis s'interrompit un instant pour ronger un ongle dont il ne restait déjà plus grand-chose.

— Et pas la peine de me faire une scène, Sweet Mama.

— Une scène ? Tu as dû me confondre avec la grosse vache qui nous sert

de voisine.

Sweet Mama dissimula son soulagement en s'affairant ; elle ramassa ses affaires et fit de grands signes à la serveuse pour réclamer l'addition.

— Je reviendrai plus tard avec Emily pour rapporter ta voiture.

— Je préfère ça. J'en ai besoin demain matin pour aller travailler.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée que tu la prennes pour aller au café.

— Si tu me confisques les clés de la Buick pour m'empêcher de conduire, sache que je refuserai de monter à bord de ta voiture. Je resterai ici jusqu'au jour du Jugement dernier.

Là, elle ne bluffait pas. Accepter que Sis la ramène à la maison était certes une petite concession, mais de là à laisser sa petite-fille la priver de son indépendance... Non, il n'en était pas question. Elle savait qu'un nuage noir l'attendait à l'horizon, prêt à l'engloutir dans ses ténèbres. Mais tant que son esprit resterait éclairé, ne serait-ce que par un filet de lumière, elle continuerait à vivre comme si elle avait encore toute sa tête.

— S'il te plaît, grimpe dans la voiture, dit Sis lorsqu'elles se trouvèrent sur le parking. On parlera de ça à la maison.

Sweet Mama lâcha un soupir sonore. Si ça n'avait tenu qu'à elle, le sujet aurait été clos. Avec une mauvaise volonté manifeste, elle finit par monter à bord de la Valiant. Tout lui était familier dans cette automobile ; la garniture bleue, l'odeur de ces bonbons à la cannelle dont Sis était friande, cette façon que sa petite-fille avait de chantonner, lèvres closes, lorsqu'elle retournait un problème dans sa tête...

— Je ne vois vraiment pas pourquoi tu tiens tellement à conserver ta Buick, Sweet Mama. Emily ou Beulah peuvent te conduire où tu veux.

Elle ferma les yeux et fit semblant de dormir. Elle se sentait trop fatiguée pour se lancer dans une dispute. Sans compter qu'elles allaient bientôt s'engager sur le pont et qu'elle n'avait jamais aimé traverser une grande étendue d'eau la nuit, perchée sur un ouvrage qui tenait Dieu sait comment. Et si les freins lâchaient ? Que la voiture brisait le garde-corps et basculait dans la baie ? La Valiant de Sis coulerait-elle à pic ou flotterait-elle un moment, le temps de s'en extraire pour regagner la berge à la nage ?

Elle se sentit elle-même flotter, comme portée par le courant.

— On est arrivées, Sweet Mama.

Quoi, déjà ? Oui, sa maison était bien là, qui semblait attendre placidement son retour. Décidément, la vieillesse avait plus d'un tour dans son sac : voilà que cette garce venait de trouver une nouvelle façon de l'amoinrir en la plongeant contre son gré dans le sommeil. Sweet Mama s'inquiéta. Allait-elle bientôt se mettre à dormir, bouche ouverte, dans les endroits les plus incongrus ? Au beau milieu du café, peut-être, ronflant à la vue des clients ?

La véranda de devant était éclairée et Sweet Mama vit Beulah se précipiter à sa rencontre, suivie d'Emily et d'Andy. Derrière, elle distingua

Jim dans l'embrasement de la porte d'entrée. Appuyé sur sa béquille, il sondait la nuit du regard comme si c'était lui qui s'était perdu. L'instant d'après, il s'était volatilisé. Ne trouvait-il donc plus sa place dans cette famille heureuse d'être de nouveau réunie ?

Sis contourna la voiture et lui ouvrit sa portière.

— Je vais te donner le bras, Sweet Mama. Je ne veux pas que tu trébuches dans l'obscurité.

Il semblait à Sweet Mama que c'était toute sa famille qui trébuchait dans l'obscurité, en ce moment. Jim finirait bien par se remettre et elle s'accrocherait suffisamment longtemps à ce qui lui restait de lucidité pour s'assurer que le mariage d'Emily se déroule sans le moindre accroc.

Mais qu'advierait-il de Sis ? Impossible de retirer l'anxiété d'une personne comme on retire les arêtes d'un poisson pour lever un filet. Le pire, c'était que Sweet Mama avait conscience d'être devenue l'une de ses principales sources d'inquiétude.

Tandis qu'elles marchaient l'une contre l'autre en direction de la véranda, Sweet Mama soutenue par l'enfant de son enfant, cette inversion des rôles lui fut soudain si douloureuse qu'il lui sembla avoir la poitrine transpercée de couteaux.

En route vers le Sand Dunes Motel avec Sis pour récupérer la Buick de Sweet Mama, Emily se demanda comment une journée qui promettait d'être parfaite de bout en bout avait pu se terminer aussi mal. Voir Sweet Mama dans cet état, accrochée au bras de Sis comme un ballon d'anniversaire qui se dégonflait lentement, lui avait donné envie de pleurer.

Si sa grande sœur était le phare qui guidait la famille loin des récifs et des bancs de sable, Sweet Mama était l'ancre qui les gardait fermement enracinés dans cette terre de magnolias et de cocktails *mint julep* qu'Emily aimait tant. Jusqu'à aujourd'hui, elle avait cru qu'elle pourrait encore s'accrocher à cette ancre quand elle regarderait Andy partir pour sa première journée à l'université ; quand elle assisterait au mariage de son fils avec une adorable jeune femme qui deviendrait comme une fille pour elle.

— Sis, qu'est-ce qu'on va faire, pour Sweet Mama ?

— La protéger des griffes d'oncle Steve, pour commencer. S'il apprend qu'elle s'est perdue alors qu'elle cherchait à rentrer à la maison, il va vouloir la placer en maison de retraite.

— Ça la tuerait, Sis.

Emily avait vu ces vieillards qui erraient dans les couloirs de Seaside Rest, le regard dépourvu d'expression et traînant les pieds dans leurs chaussons en feutre, leur unique espoir tout entier contenu dans la question qu'ils posaient à chaque visiteur sur le départ : « Vous me prenez avec vous ? »

Emily n'avait que dix ans à l'époque où elle s'était rendue dans cette maison de retraite avec un petit groupe d'enfants de l'Ecole du dimanche venus chanter « Jésus vous aime » aux résidents.

— Si Jésus les aime, pourquoi ils sont si tristes ? avait-elle demandé à Sis dans la soirée qui avait suivi cette visite.

Sis, qui se brossait les cheveux depuis une éternité, lui avait répondu :

— Ils ne sont pas tristes, Em. S'ils ont l'air un peu absent, c'est qu'ils flottent sur un petit nuage divin en attendant les joyeuses retrouvailles avec ceux qu'ils aiment et qui sont déjà au paradis.

— Nous aussi, on aura de joyeuses retrouvailles avec papa et maman, quand ce sera notre tour d'être morts ?

— Bien sûr, Em. Ça ne fait aucun doute.

Ce n'est qu'une fois adulte qu'Emily avait compris que Sis croyait aux joyeuses retrouvailles pour tout le monde, sauf pour elle-même.

Emily se tourna vers sa vitre. Dehors, le vent formait des moutons à la crête des vagues avant de venir frapper la digue avec des gémissements si lugubres qu'elle en eut les larmes aux yeux. Seule la présence de Sis, à peine visible dans la lueur du tableau de bord, lui donna la force de les retenir.

— Sis, tu as entendu ce que je viens de dire ?

— Oui, j'ai entendu. C'est juste que penser à oncle Steve me met tellement en colère que je pourrais lui cracher au visage.

L'anecdote qui avait le plus marqué Emily à propos du frère aîné de son père s'était déroulée dans la maison rose, lors de la réception qui avait suivi l'enterrement de ses parents. Elle ne comprenait pas vraiment pourquoi son papa et sa maman se retrouvaient dans des grosses boîtes de bois, et encore moins pourquoi on devait les mettre dans un trou. Submergée d'angoisse et de chagrin et le visage barbouillé de morve et de chocolat, elle avait couru vers son oncle Steve qui se balançait sur un des rocking-chairs de la véranda. Bras grands ouverts, elle s'attendait à ce qu'il la soulève de terre et la serre fort contre lui ; un de ces câlins rassurants qui sentaient la chemise amidonnée, le tabac et le soleil.

Mais ça ne s'était pas passé comme ça.

— Bon Dieu ! avait-il dit, la repoussant puis la maintenant à distance avec son bras tendu. Ethel, emmène cette gosse dans la salle de bains et débarbouille-la avant qu'elle ne salope mon costume.

Tante Ethel l'avait entraînée manu militari vers la salle de bains. Sa tante avait « un balai dans les fesses », comme disait Sweet Mama et « un visage aussi sec que son âme ». Aucun enfant n'aurait voulu s'asseoir sur ses genoux.

— Je comprends, dit-elle en se tournant vers Sis, même si elle se mettait rarement en colère et qu'elle se voyait mal cracher au visage de quelqu'un.

— Sweet Mama ne finira pas ses jours dans une maison de retraite, Em. Je peux te le promettre. Elle a toujours pris soin de nous et on va prendre soin d'elle jusqu'au bout.

— On pourrait peut-être l'aider à faire travailler sa mémoire.

Elle évoqua des fiches sur lesquelles seraient inscrites des informations essentielles ; des étiquettes collées comme des repères sur les meubles. Pour que Sweet Mama ne se sente pas perdue dans sa propre maison.

Emily était tellement soulagée de s'être décidée à agir pour aider sa grand-mère qu'elle ne se laissa même pas aller à la tristesse quand Sis lui demanda comment elle avait fait pour retrouver Jim. Le récit qu'elle fit à sa sœur la ramena au volant de sa voiture, sillonnant les rues de Biloxi le désespoir au cœur, avec cette impression qu'il ne restait plus un gramme d'air dans l'habitable et qu'elle était sur le point d'étouffer.

Pourtant, elle pensait savoir où chercher. Son frère jumeau, son autre moitié, s'était sûrement réfugié dans leur repaire d'enfance, l'endroit pour

réfléchir et comploter, leur cachette secrète sous la jetée proche du phare.

C'était bien là qu'elle l'avait trouvé, assis sur le sable et les yeux rivés sur l'horizon comme s'ils pouvaient voir jusqu'à Ship Island, une des îles barrières dont Jim et Emily avaient fait leur destination privilégiée lorsqu'ils envisageaient de rompre les amarres.

« Si on a besoin de s'enfuir un jour, je peux voler un canot, et toi tu m'aideras à ramer », lui disait alors Jim d'un ton de conspirateur. Et Emily qui aimait trop son frère n'osait lui avouer qu'elle ne voyait pas quel malheur les forcerait à quitter la ville en catimini.

A quoi pouvait-il bien penser maintenant, tellement immobile que les mouettes s'approchaient de lui et que les sternes ne lui prêtaient pas plus d'attention qu'à une pierre ? Songeait-il toujours à fuir vers une île ? Une île bien plus lointaine que Ship Island ?

Emily avait retiré ses sandales et s'était approchée de son frère. Les empreintes qu'elle avait laissées dans le sable, à côté de celles de Jim, formaient un chemin qu'ils pourraient emprunter main dans la main pour rentrer à la maison. Elle s'était assise tout près de lui, son silence comme un écho au silence de son frère, puis avait posé la tête au creux de son épaule. Le bras de Jim était venu s'enrouler autour de sa taille et ils étaient restés ainsi, sans ressentir le besoin d'expliquer quoi que ce soit, jusqu'à ce que les premières étoiles se mettent à briller au-dessus de la mer.

— Je n'ai pas vu le temps passer, avait finalement dit Jim.

— Moi non plus, avait-elle répondu avant de se lever et de lui tendre la main. Allez, viens, Jim. On rentre à la maison.

Le temps qu'Emily termine son récit, le Sand Dunes Motel était en vue, ainsi que la Buick de Sweet Mama dont la carrosserie brillait sous la lumière d'un réverbère.

Elles sortirent de la Valiant et se dégourdirent les jambes.

— On se retrouve à la maison, dit Sis en lui tendant les clés de la Buick. Conduis prudemment, Em.

— Tu crois ? Moi qui avais l'intention de mettre la Buick dans le fossé, histoire d'ajouter un peu de piment à cette journée trop calme.

Elles se mirent à pouffer comme des adolescentes, et bientôt les gloussements devinrent de grands éclats de rire qui les plièrent en deux, accrochées l'une à l'autre tandis que le trop-plein d'émotions s'évacuait joyeusement.

Sis fut la première à se ressaisir. Elle remonta dans sa voiture et quitta bientôt le parking, la Buick dans son sillage. Emily avait beau connaître le trajet sur le bout des doigts, elle ne perdit pas une seule fois de vue les feux arrière de la Valiant noire. Il lui semblait qu'elle avait passé sa vie à suivre Sis ; que tant qu'elle aurait les phares de sa sœur dans son champ de vision, elle pourrait toujours retrouver son chemin.

Si vous aviez dit à Sis qu'elle terminerait cette horrible journée dans une tente plantée dans le jardin pendant qu'Emily et Andy couraient sur l'herbe, la langue tirée pour goûter un rayon de lune, elle vous aurait répondu que vous étiez fou. Et pourtant, elle était bien là, assise en tailleur sur le sol bosselé de la tente, en train de terminer la dernière part de l'*Amen cobbler* qu'Emily avait apporté.

Comme si cette journée n'avait pas été suffisamment éprouvante pour les nerfs de Sis, sa petite sœur avait voulu planter la tente tout près de la haie de rosiers. Si elle n'avait pas insisté avec autant de vigueur pour qu'Emily choisisse le côté opposé du jardin, sous le mimosa de Constantinople, Andy ou sa maman aurait sans doute fini par enfoncer un piquet en plein dans les ossements.

Sis ne trouvait décidément rien à sauver de cette journée, hormis le spectacle d'Andy affublé des lunettes de soleil beaucoup trop grandes pour sa petite frimousse.

Emily passa la tête par l'ouverture de la tente.

— Allez, viens nous rejoindre, Sis !

Avec le clair de lune qui frappait son visage souriant, on aurait dit une étoile tombée du ciel. Sis aurait encore préféré plonger la tête dans un chaudron d'huile bouillante que d'aller gambader dans le jardin en faisant comme si tout était normal, alors qu'elle pouvait voir la terre retournée sous le rosier. Une vision qui lui apparaissait aussi crue que le spectacle des chairs sanguinolentes d'une plaie à vif. Pourtant, elle prit la main que lui tendait sa sœur et se laissa entraîner tout autour du jardin, à courir bouche ouverte.

Andy se rua vers elles, riant et bâillant en même temps, et Emily se décida enfin à le conduire sous la tente. A peine eut-il saisi son vieil ours en peluche qu'il ferma les yeux et s'endormit, un bras plié derrière la tête et le visage décoré de miettes de cookies.

Si vous n'aviez pas su ce qu'il y avait sous ce rosier, vous auriez sûrement apprécié de converser de tout et de rien avec un être cher, assis sur un beau couvre-lit étalé dans une tente. Mais à la place de Sis, n'auriez-vous pas, vous aussi, jeté des regards angoissés vers le rosier don Juan, terrifiée à l'idée qu'un rayon de lune n'éclaire un os livide ?

— Em, tu te souviens de ce qui est arrivé à l'autre mimosa de Constantinople ? Celui qui se trouvait à l'emplacement de la haie de rosiers ?

— Ça fait tellement longtemps qu'il n'est plus là... La seule chose dont je me souviens, c'est qu'il y avait une balançoire sur une de ses branches.

— Non, tu te trompes. La balançoire a toujours été sur l'autre magnolia.

— Oh ! je sais pourquoi j'ai confondu. Je voulais qu'on l'installe sur celui qui a disparu, mais Beulah a refusé. Je m'en souviens, maintenant.

Aussi épicé que l'odeur de la cannelle, un parfum de regrets émana des restes de l'*Amen cobbler*. Sis croisa les bras sur sa poitrine pour contenir un frisson : qui avait des regrets et pourquoi ?

— Elle t'a donné la raison de ce refus ?

— Bon sang, Sis, comment veux-tu que je m'en souviennne ? J'étais haute comme trois pommes.

Emily s'étira sur le dessus-de-lit, un magnifique patchwork que Beulah et Sweet Mama avaient confectionné avec des bouts des tissus rescapés de robes faites maison. Roulant de côté pour se mettre sur le ventre, elle s'appuya sur les coudes et laissa son regard s'échapper par l'ouverture de la tente.

— Regarde un peu cette lune, Sis. Si on arrive à envoyer des astronautes là-haut, tu imagines les choses extraordinaires que nous réserve l'avenir ?

— C'est sûr que ça va donner un sacré coup de fouet au programme spatial.

— Non, quand je dis *nous*, je veux dire toi et moi. Toute la famille Blake.

Emily tourna la tête vers Sis, sourire aux lèvres.

— Enfin, je suppose qu'à partir de dimanche je vais devoir me considérer comme une Chastain.

— Pourquoi ? Tu seras toujours une Blake.

— Tu as raison, répondit Emily en retirant l'élastique de sa queue-de-cheval avant de secouer ses cheveux blonds. De toute façon, Larry est tellement adorable que ça ne lui ferait ni chaud ni froid si je décidais de garder le nom de Blake. Je suis sûre qu'il serait même d'accord pour que je m'appelle Emily Sue Ledbetter. Tu te souviens d'elle, Sis ?

— Si je me souviens d'elle ! Mon Dieu, ça te mettait dans une de ces rages quand ta prof de CE1 t'appelait Emily Sue. Elle n'arrêtait pas de vous confondre, toutes les deux, et il a fallu que j'aie lui dire deux mots, à celle-là.

— C'est vrai qu'après ça elle ne s'est plus jamais trompée. Je me demande bien ce que tu as pu lui dire... En tout cas, ça a fait son petit effet !

Sis ne se souvenait pas des détails. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle s'était brusquement endurcie le jour où elle était restée assise au bord de la Route 90 pendant que ses parents agonisaient dans une voiture réduite à un amas de tôle froissée. C'était aussi ce jour-là qu'elle avait acquis cette implacable détermination à ne plus jamais rester spectatrice pendant qu'un membre de sa famille souffrait sous ses yeux.

— Je crois que je l'avais appelée pour obtenir un rendez-vous, et qu'elle m'avait poliment rembarée au téléphone. Mais quand j'ai décidé quelque chose, je suis plutôt du genre têtue. Du coup, je l'avais coincée à la sortie de l'école et j'avais mis les points sur les *i*.

— Tu n'es pas têtue, murmura Emily d'une voix gagnée par le sommeil. Tu es merveilleuse. Si merveilleuse que je ne pourrais jamais t'arriver à la cheville. Bonne nuit, Sis.

Le généreux compliment souleva la poitrine de Sis comme si une fleur de lune venait de s'y ouvrir. Trop remplie d'émotion pour dormir, elle resta assise à côté d'Emily jusqu'à ce que la respiration de celle-ci indique un sommeil profond. La courbe légèrement montante de ses lèvres trahissait un rêve plaisant ; un rêve qui la faisait sourire.

Derrière l'ouverture de la tente, le jardin prenait des airs de mystère ; paysage lunaire d'ombres et de flaques argentées qui renfermait un grand et squelettique secret. Soudain, elle distingua le contour sombre d'un homme ; une silhouette furtive. Le cœur battant, elle plissa les yeux pour percer l'obscurité jusqu'à ce que les détails s'arrachent à la nuit : un corps dégingandé, le reflet de cheveux blonds sous le clair de lune, la forme si caractéristique d'une béquille.

Prenant soin de ne pas réveiller Emily, Sis sortit à quatre pattes de la tente et marcha vers son frère. Déjà, il disparaissait derrière le laurier-rose planté à l'angle du garage. Elle pressa le pas, guidée par le tap-tap régulier de la béquille.

— Jim ? lança-t-elle d'une voix forte. Qu'est-ce que tu fais ?

Et s'il quittait de nouveau la maison sans prévenir personne, cette fois-ci pour de bon ?

— Retourne dans la tente, Sis. Je n'aime pas être surveillé.

Elle sentit l'odeur de la cigarette juste avant de tourner elle aussi à l'angle du garage. Avant de voir le rougeoiement du tabac qui tachait la nuit d'un point rouge. L'épaule appuyée contre le mur du garage et en équilibre sur une jambe, Jim aspirait une longue et profonde bouffée qu'il recracha en direction de sa béquille, inclinée tout comme lui contre le mur en briques.

Sweet Mama piquerait une crise si elle le voyait fumer. La cigarette avait été bannie de sa maison durant toute la jeunesse d'Emily, Jim et Sis, mais un adolescent trouve toujours un moyen de s'affirmer en défiant les règles établies. Sûrement Sweet Mama n'aurait-elle pas compris qu'une grande sœur soucieuse de faire plaisir à son frère vienne parfois se joindre à lui pour fumer en cachette.

Dieu merci, leur grand-mère ne les avait jamais surpris.

— Tu en as une pour moi ? demanda-t-elle à Jim.

Elle détestait le goût âcre du tabac sur sa langue, et plus encore l'idée des dégâts qu'il pouvait infliger à ses poumons. Mais elle ne détestait rien tant qu'être témoin de la solitude d'un frère amputé qui fumait dans le noir. Alors qu'elle venait se placer à son côté, elle se demanda si le silence avait le pouvoir de porter le message que Jim refusait d'entendre sous forme de mots : « Je serai toujours à tes côtés, Jim. Je te serrerai dans mes bras quand tu pleureras et je te relèverai quand tu tomberas. Jamais je ne te laisserai porter seul ton fardeau. »

Ils restèrent ainsi, côte à côte dans le silence immobile de la nuit, jusqu'à ce que leurs cigarettes ne soient plus que des mégots incandescents qu'ils parvenaient à peine à tenir sans se brûler les doigts. Jim jeta le sien par terre, l'écrasant avec le pied de sa béquille avant de repartir clopin-clopant vers la maison.

Après avoir éteint le sien sous sa sandale, Sis ramassa les deux mégots et alla les jeter dans le conteneur à déchets. Mais le couvercle refusa de s'ouvrir, comme si quelque chose le bloquait de l'intérieur. Elle parcourut le jardin

jusqu'à ce qu'elle déniché un morceau de bois suffisamment robuste pour faire levier. Une minute plus tard, le couvercle du conteneur s'ouvrait avec un bruit sec sur la prothèse de Jim, abandonnée au beau milieu des pelures de tomates. Les parties métalliques étincelaient au clair de lune et les lanières étaient tachées de jus rouge clair.

Un cœur peut se briser de mille façons. Sis retira la jambe artificielle du conteneur à déchets et s'éloigna vers la maison en se répétant « Non, je ne pleurerai pas ».

En chemin, elle fit une halte devant la tente sous laquelle Emily souriait toujours dans ses rêves ; sous laquelle Andy câlinait toujours son vieil ours en peluche. Lorsqu'elle se redressa, elle vit son ombre imprimée sur la toile. Peut-être était-ce la vraie Sis que la lune dessinait sur la tente. Peut-être n'était-elle plus qu'une coquille vide ; la silhouette fantomatique d'une femme morte en même temps que ses parents sur la Route 90 ; l'ombre d'une certaine Beth Blake dont tout le monde avait oublié le prénom.

Elle gagna la maison, poussant doucement la porte de derrière avant de pénétrer sans bruit dans la cuisine. Un bout de la prothèse posée sur l'évier et l'autre sur l'égouttoir, elle se mit nettoyer les lanières tachées de jus de tomate.

Elle ignorait combien de temps lui avait pris cette opération ; ne voulait d'ailleurs pas le savoir ; ne voulait pas jeter le moindre coup d'œil à l'horloge du couloir tandis qu'elle remisait la jambe dans le placard à manteaux du vestibule. Elle trouverait une solution à ce problème plus tard.

Lorsqu'elle retourna dans le jardin, la lune et les étoiles s'étaient cachées derrière de gros nuages. Ecartant à tâtons les pans de l'ouverture, elle se glissa sous la tente sans un regard pour la terre retournée au pied du rosier don Juan, puis s'allongea sur le dessus-de-lit en patchwork à côté de sa sœur.

Mais ses rêves ne la firent pas sourire.

Un oiseau rouge qui agitait ses ailes devant la fenêtre réveilla Sweet Mama. Elle avait entendu dire qu'un oiseau qui essayait d'entrer dans une maison était un mauvais présage. Ou venait-elle tout juste d'inventer ça ? Était-ce la vue de ces ailes couleur sang qui cognaient contre le carreau qui la poussait à plaquer la main sur son cœur comme s'il risquait de lui crever la poitrine d'un instant à l'autre et de s'envoler, lui aussi, l'abandonnant sur son lit dans son ample chemise de nuit blanche, vieille femme égarée et privée de souffle ?

Elle se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Le jour commençait seulement à se lever, mais les quelques lambeaux de lumière qui déchiraient déjà l'obscurité lui permirent de distinguer une silhouette sous le mimosa de Constantinople. Comment se faisait-il que son pochtron de mari ne revienne que maintenant à la maison ? Si Peter avait encore joué au poker toute la nuit et perdu l'argent destiné à rembourser l'emprunt immobilier, elle allait lui donner une leçon dont il se souviendrait longtemps.

Son fusil de chasse se trouvait dans le placard du vestibule. Si elle parvenait à aller le chercher avant qu'il s'aperçoive de son réveil, elle lui ficherait une telle trouille qu'il y réfléchirait à deux fois avant de recommencer à gaspiller l'argent du ménage. Beulah l'aiderait. Elle l'aidait toujours.

Sa chemise de nuit voleta derrière elle tandis qu'elle descendait l'escalier d'un pas aussi rapide que possible malgré l'obscurité. Pas question d'allumer une lumière qui risquerait d'alerter son mari.

Une fois en bas, elle fonda droit sur le placard à manteaux qu'elle ouvrit d'un geste décidé. Mais quelqu'un avait troqué son fusil de chasse à deux coups contre une jambe ! Déstabilisée, elle se laissa tomber sur le banc couvert de velours rouge, à côté du porte-parapluies. Qu'est-ce qu'une jambe pouvait bien faire dans ce placard ?

Et où était passé son fusil ?

Elle baissa la tête, examinant sa chemise de nuit avec attention. Les manches étaient ornées de dentelles et il y avait deux minuscules boutons en nacre sur le corsage. Elle l'avait achetée à J.C. Penney, pendant les soldes de janvier 1920. Prenant conscience que la silhouette dans le jardin ne pouvait donc être son mari, Sweet Mama se sentit gagnée par la panique.

Quant à son fusil de chasse, ça faisait longtemps qu'il n'était plus rangé dans ce placard. Sis l'avait confisqué après qu'elle s'était mise à tirer dans le jardin pour faire fuir des braconniers qui, croyait-elle, venaient voler leurs poules.

« Il n'y a pas de braconnier, Sweet Mama, lui avait alors dit Sis. D'ailleurs, on n'a même pas de poules dans le jardin. » A la suite de cet incident, sa petite-fille avait caché l'arme à feu quelque part et Sweet Mama ne l'avait plus jamais revue.

Elle essuya la transpiration qui faisait luire son visage. En attendant de comprendre ce que cette jambe faisait là, le mieux était encore de la mettre en lieu sûr. Quelqu'un viendrait bien la réclamer à un moment ou un autre.

Elle la transporta jusqu'à sa chambre et la plaça bien en vue sur la commode. Difficile d'oublier un objet qu'on avait sous le nez.

Des bruits au-dehors l'attirèrent vers la fenêtre derrière laquelle courait un petit garçon. Elle crut d'abord qu'il s'agissait de son fils Bill, mais pour qu'il ait les six ou sept ans de ce mouflet qui bondissait autour d'une tente, il aurait fallu qu'elle soit jeune et mince, et non cette vieille femme au corps volumineux plantée devant la fenêtre avec sa longue tresse grise qui pendait sur l'épaule et ses souvenirs que la nuit transformait en cauchemars.

Une femme se tenait maintenant derrière le gamin. Dieu merci, elle reconnut Sis, la petite-fille volontaire que nul ne pouvait oublier, pas même une grand-mère dont le cerveau se transformait rapidement en passoire.

Elle entendit Emily appeler Andy avant qu'elle n'entre à son tour dans son champ de vision, et bientôt le trio marcha vers la maison avec des rires sonores.

Sweet Mama eut envie de pleurer. Au lieu de quoi, elle alla chercher le Livre de la Mémoire qu'elle ouvrit sur une page vierge.

« Je m'appelle Lucy Long Blake et nous sommes en 1969 », écrivit-elle.

En juillet ou en août ? Impossible de s'en souvenir. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'était qu'il faisait une chaleur de tous les diables et qu'il s'agissait sûrement de l'été le plus torride qu'elle ait jamais connu.

Je vis dans une maison victorienne peinte en rose qui fait face à la mer. Mon adresse est le 1629 Route 90, Biloxi, Mississippi. Je suis propriétaire d'un café-restaurant qui s'appelle le Sweet Mama's Café. Je suis né le 8 janvier 1894 et j'ai soixante-quinze ans. Mes petites-filles se nomment Emily et Sis. J'ai un arrière-petit-fils qui s'appelle Andy. Sis a...

Quel âge avait Sis ? Et Emily ? Si elle retrouvait l'année de naissance de Sis, il serait facile de calculer celle de sa petite sœur. Emily était née dix ans plus tard et Sweet Mama se souvenait encore de Margaret, pâle mais heureuse dans son grand lit à colonnes. Du sourire fier et ému de Bill, assis à son chevet. Elle se massa le visage, mais les dates de naissance de ses petites-filles

continuaient à lui échapper.

« Sis et Emily sont des femmes, à présent, écrivit-elle finalement, mais Andy est encore un petit garçon. »

Ma meilleure amie s'appelle Beulah. Elle est la femme la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée, Noires et Blanches confondues. C'est elle qui m'a aidée à scier le mimosa de Constantinople.

L'orage était violent, ce soir-là, et Sweet Mama s'était attendue à ce que la foudre frappe la maison.

La phrase qu'elle venait d'écrire lui sauta aux yeux et elle la relut le cœur battant avant de la raturer jusqu'à ce qu'on ne puisse plus en distinguer un seul mot. Sa main tremblait tellement qu'elle parvenait à peine à tenir son stylo. Elle prit une grande respiration et écrivit une autre phrase :

Je conduis la Ford T.

Non, c'était une erreur. Elle fit une nouvelle rature et rectifia :

Je conduis une Buick noire.

Mon numéro de téléphone est le...

Sweet Mama se creusa la cervelle pour retrouver les chiffres qui composaient son numéro de téléphone, mais elle ne récolta qu'un mal de tête et une horrible sensation de vide au creux de l'estomac.

— Lucy ?

La voix de Beulah était toute proche, juste derrière la porte de sa chambre.

— Tu es réveillée ?

— Oui, oui, je suis réveillée.

— Tu as besoin que je t'aide pour quelque chose avant de descendre préparer le petit déjeuner ?

— Non. Merci, Beulah. Tout va bien.

— Ne tarde pas trop à me rejoindre, d'accord ? Emily va nous montrer les robes qu'elle a achetées pour nous. Tu te souviens ? Elle voulait nous les faire essayer hier soir, mais tu étais trop fatiguée.

Ça allait l'aider de se mêler à sa famille, de les entendre parler des petites choses du quotidien, de les regarder s'affairer autour d'elle. Ces derniers temps, Sweet Mama s'était surprise à observer Sis pour savoir si elle devait manger sa part de tarte avec une fourchette ou une cuiller.

Elle se dépêcha de faire sa toilette et enfila une robe en coton seersucker. Légère et à manches courtes, la parfaite robe d'été. Faudrait-il bientôt qu'elle demande de l'aide à Beulah pour trouver les vêtements adaptés à la saison,

sous peine de sortir habillée de laine sous un soleil de plomb ? Était-ce cela qui allait arriver ? Ou allait-elle commettre une gaffe ; laisser échapper quelque chose de si terrible que sa famille ne s'en remettrait pas ? Son « Je plaisante, voyons » ne suffirait pas à donner le change encore longtemps, surtout si le terrible déclin de ses facultés mentales l'amenait à révéler ce qu'elle s'était promis de taire à jamais.

En attendant, songea-t-elle en se plaçant face au miroir pour faire sa tresse couronne, elle était fière de savoir encore se choisir une robe.

Il y avait une jambe artificielle sur sa commode ! Doux Jésus, quand Jim l'avait-il posée là ? Il avait dû entrer discrètement pendant qu'elle se trouvait dans la salle de bains. Elle hésita à la lui rapporter, puis songea que s'il avait fait le choix de la poser sur cette commode, c'était que ça lui convenait sûrement comme ça. Elle allait la laisser là pour le moment, et si la vue de cette prothèse la perturbait trop, elle pourrait toujours la coiffer d'un chapeau.

Elle s'empara de son sac à main et quitta la chambre, refermant soigneusement la porte derrière elle. A mi-chemin de la cuisine, il lui vint brusquement à l'esprit qu'elle avait omis d'inscrire le nom de son petit-fils sur le Livre de la Mémoire. Elle songea à faire demi-tour, mais y renonça finalement : si elle retournait dans sa chambre pour corriger cet oubli, elle arriverait en retard au petit déjeuner et toute la famille commencerait à se faire du souci pour elle.

Elle accéléra un peu l'allure et pénétra bientôt dans la cuisine. Beulah et Sis s'y trouvaient déjà, en train de boire leur café matinal, tandis qu'Andy fourrait des cookies dans un sac en papier, sa maman souriant par-dessus de jolies boîtes à rayures roses et blanches. Aucune trace de Jim.

— Comme tu es belle, Sweet Mama ! s'écria Emily avant de la serrer dans ses bras. Attends un peu de voir ce que j'ai trouvé pour toi et Beulah !

Sweet Mama hocha la tête avec un sourire. Regarder Emily ouvrir les boîtes et déballer les robes lui rappela tous ses Noëls passés. Cette adorable petite-fille qui partageait avec elle l'amour de la cuisine avait toujours su ajouter une pincée d'enthousiasme aux fêtes familiales.

Un enthousiasme qui ce matin contaminait tout le monde. Tout le monde sauf Sis, perdue dans la contemplation de son café.

Emily déplia devant elle une robe couleur de roses ; de vraies roses et non de fleurs artificielles comme celles qu'elle avait fixées sur la haie de rosiers pour faire bisquer sa grosse vache de voisine. Au fait, qu'était-il arrivé à ces roses en plastique ?

— Est-ce qu'elle n'est pas trop belle, Sweet Mama ? Et regarde...

Emily sortit l'autre robe de sa boîte, de la même couleur que la première mais dans une teinte plus sombre.

— Beulah, tu vas être superbe là-dedans.

— Il faudrait un miracle pour que je sois superbe, répondit Beulah, mais j'avoue que cette robe a un petit air de miracle.

Elle se saisit de la robe et la plaqua sur son corps avant de se pavaner

d'une façon comique dans la cuisine.

— Le premier qui ose dire que je ne suis pas jolie avec ça aura droit à un coup sur la cafetière !

Sur cette mise en garde, Beulah mit fin à son défilé et plia les deux robes qu'elle rangea avec soin dans leurs boîtes.

— Et maintenant, tout le monde à table avant que le petit déjeuner refroidisse.

Ils se rassemblèrent autour de la table couverte de victuailles : saucisses, œufs au plat, scones et cette sauce blanche que Beulah préparait toujours avec beaucoup de lait et de poivre noir.

— Andy, demanda Emily, tu veux dire le *bénédictine* ?

Son petit garçon pria Dieu de bénir toutes les personnes présentes autour de la table, et même quelques autres dont Sweet Mama n'avait jamais entendu parler. Mais elle nota qu'il n'avait pas mentionné Gary.

Ce qui visiblement n'avait pas non plus échappé à Emily :

— Tu as oublié Larry, mon cœur. Tu veux inclure ton nouveau papa dans tes prières ?

Doux Jésus, c'était *Larry* et non *Gary*. Il ne figurait pas encore dans le Livre de la Mémoire de Sweet Mama, mais maintenant qu'il allait intégrer la famille, il faudrait bien lui faire une petite place dans son calepin rouge. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle lui ferait une petite place dans son cœur.

Se saisissant de sa fourchette sans même vérifier quel couvert utilisait Sis, Sweet Mama eut le sentiment que sa journée si mal commencée prenait désormais bien meilleure tournure. En cet instant, elle était persuadée d'être capable de se souvenir de chacun des ingrédients dont elle se servait pour ses recettes, jusqu'à la moindre goutte de Tabasco. Dès qu'elle arriverait au café, elle les transcrirait toutes sur un grand cahier pendant que ses pensées étaient encore claires comme de l'eau de roche.

Une fois le petit déjeuner terminé, Emily fut la première à partir en compagnie d'Andy.

— Je vous rejoins tout de suite ! leur lança Sweet Mama alors qu'ils quittaient déjà la cuisine.

— Sweet Mama, dit Sis, tu devrais rester à la maison, pour une fois.

— Et pourquoi n'irais-je pas travailler, je te prie ? Ce café est à moi et j'y vais quand je veux.

— Je sais qu'il est à toi, Sweet Mama. Je pense simplement qu'il vaut mieux que tu ne conduises pas, aujourd'hui.

— Je peux conduire aussi bien que n'importe qui. Et c'est ce que je vais faire.

Une impression de brûlante détermination se dégagait du visage de Sweet Mama tandis qu'elle fouillait son sac à main à la recherche de ses clés de voiture.

Lorsqu'elle les brandit triomphalement dans sa main, Sis se massa les tempes avec une grimace douloureuse.

— Beulah, je vais rester un peu ici pour voir comment Jim s'en sort. Puisque Sweet Mama semble décidée à n'en faire qu'à sa tête, est-ce que tu pourrais avoir la gentillesse de prendre le volant ?

Beulah hocha la tête avant de se tourner vers son amie.

— Je conduis aussi bien que toi, Lucy, dit-elle en tendant une main ouverte devant Sweet Mama. Laisse-moi être ton chauffeur pendant que tu admires tranquillement le paysage.

Pas question de l'admettre devant Sis ou qui que ce soit d'autre, mais Sweet Mama était drôlement soulagée de céder le volant, surtout après ce qui s'était passé la veille.

Elle sortit de la maison la tête haute et grimpa à bord de la Buick. Un peu envieuse, elle regarda Beulah faire marche arrière sans provoquer la chute d'un seul pétale d'hortensias sur le ciment de l'allée. Bientôt, elles roulèrent sur la Route 90 à une allure modérée qui permettait de discuter tranquillement.

— Dis-moi, Lucy... Tu t'es perdue, hier, pas vrai ?

— Oui, mais ne le dis pas à Sis.

— Tu ne penses pas qu'elle s'en doute ? Elle n'est pas née de la dernière pluie, tu sais. Rien ne lui échappe, à cette petite. Elle fait comme si elle n'avait rien remarqué pour te ménager, et aussi parce qu'elle a tellement d'autres chats à fouetter.

— J'aurais peur si tu n'étais pas là, Beulah.

— Eh bien, je suis là et tu peux compter sur moi, Lucy Blake. Et ça, ne t'avise pas de l'oublier.

Beulah était entrée dans sa vie quand elle avait épousé Peter Blake en 1911.

— Voilà ta bonne, avait-il dit en guise de présentation.

Mais Sweet Mama ne l'avait jamais considérée autrement que comme une amie. Toutes deux étaient alors âgées de dix-sept ans et récemment mariées ; deux jeunes filles qui sortaient à peine de l'enfance et qui avaient besoin l'une de l'autre pour percer les mystères de la féminité.

Beulah avait été auprès d'elle lorsqu'elle avait donné naissance à ses deux garçons ; auprès d'elle lorsque Bill et Steve s'étaient mariés. Elle avait partagé sa joie quand ses petits-enfants étaient nés et sa peine quand elle avait perdu Bill et sa femme Margaret. Elles avaient pleuré ensemble quand Beulah avait compris qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfants, et lorsqu'une crise cardiaque avait foudroyé son mari bien-aimé alors qu'il labourait son champ, assis sur sa charrue. Eustache n'avait que trente-quatre ans.

C'est à la suite de ce drame que Beulah avait emménagé chez Sweet Mama, dans la maison rose face à la mer. Et elle y était restée jusqu'à ce jour ; une sœur plus encore qu'une amie ; deux femmes unies par une histoire commune et un amour si fort que rien ne pourrait jamais les séparer.

— Beulah, qu'est-ce que tu penses du fiancé d'Emily ?

— Il a le mauvais œil.

— Une bonne part d'*Amen cobbler* ne lui ferait pas de mal, dit Sweet Mama, et elles se mirent à rire comme deux gamines.

— Mon Dieu, Lucy, si l'*Amen cobbler* avait les propriétés magiques que lui prêtent nos clients, on serait riches à l'heure qu'il est.

— Je trouve qu'il s'est montré suffisamment magique comme ça pour nous, Beulah.

Songeant à tout ce qu'elles avaient vécu ensemble, Sweet Mama se tourna vers sa vitre pour profiter de la vue. Jamais elle ne se lasserait du spectacle de la mer ; des oiseaux naviguant au-dessus de l'eau, du sable blanc piqué de parasols aux couleurs aussi vives que ces boules de glace dont se délectaient les touristes qu'elle voyait, année après année, se presser sur la plus grande plage artificielle du monde. La chaleur de l'été était écrasante, aujourd'hui, et bien qu'elle se souvînt avec une certaine nostalgie de ces belles journées estivales où elle allait à la plage avec ses enfants, Sweet Mama se réjouissait d'être au frais dans sa voiture, et plus encore de voir se dresser derrière sa vitre les briques de son café, éternellement gardé par deux vieux chênes verts aux branches dégoulinant de mousse espagnole.

Alors qu'elle descendait de la Buick, Sweet Mama se sentit remplie d'une force ancienne, les souvenirs déferlant en elle comme l'eau bouillonnante d'une rivière. A travers la baie vitrée du café, elle vit Emily devant le gros percolateur en inox, en train de se préparer à l'arrivée massive des premiers clients du matin.

Tant qu'elle aurait le café-restaurant, tout irait bien pour Sweet Mama.

* * *

La cuisine était déserte à présent, avec pour tout vestige de l'agitation qui y régnait encore quelques minutes plus tôt une odeur de bacon frit mélangée à *White Shoulders*, l'eau de toilette qu'affectionnait Emily.

Sis ferma les yeux pour mieux respirer l'air imprégné des parfums de sa famille, mais songer qu'Emily était sur le point d'épouser un bellâtre manipulateur lui bloquait le souffle.

Elle quitta précipitamment la cuisine et se rendit dans le jardin où il faisait déjà si chaud que l'air se troublait. Même la brise du golfe ne parvenait pas à soulever la couverture brûlante plaquée sur la ville. Sis se surprit à rêver de flocons de neige, de stalactites et d'une rivière si froide que ses doigts bleuiraient à l'instant où elle les plongerait dans son eau limpide. Elle aurait tout donné pour une parka et des bottes fourrées, une paire de raquettes à neige et une cabane en rondins perdue dans la montagne, uniquement accessible en traîneau. Un endroit froid et isolé du monde où se réfugier avec sa famille.

Son pas était décidé tandis qu'elle traversait le jardin, ses gestes presque brutaux lorsqu'elle fit tomber le mât de la tente, retira haubans et piquets, puis regarda s'affaisser la toile bleue. Le temps de démonter la tente et de la

remiser sur une étagère du garage, à côté du cabriolet de Jim, elle transpirait tellement qu'elle était bonne pour prendre une autre douche.

Elle sortit du garage et leva les yeux vers la fenêtre voilée par un rideau. Son frère dormait-il encore ? Comment lui donner envie de sortir de son lit ?

Portée par une détermination si profonde qu'on n'en aurait pas vu le fond avec un télescope capable d'observer Neil Armstrong sur la Lune, Sis regagna la maison. L'espace d'un instant, elle hésita à ouvrir le placard à manteaux pour y récupérer la prothèse de jambe, mais décida finalement de poursuivre son chemin vers l'escalier.

Une fois devant la porte de Jim, elle frappa deux fois ; deux coups bien secs indiquant qu'elle n'était pas là pour plaisanter. En l'absence de réponse, elle s'engouffra dans la chambre et alluma le plafonnier.

Jim se recroquevilla contre la tête de lit, les bras lui protégeant le visage comme pour parer une attaque et fixant du regard, les yeux exorbités, un spectacle d'horreur que lui seul pouvait voir.

— Oh ! mon Dieu..., murmura Sis en se plaquant la main sur la bouche.

Après de longues secondes, il baissa lentement les bras tandis qu'il semblait découvrir la présence de sa sœur. S'efforçant de faire croire qu'il était simplement avachi contre la tête de lit, il tendit la main vers la table de chevet pour attraper son paquet de cigarettes.

— Excuse-moi, Jim.

Comment n'avait-elle pas songé que des années de combats dans la jungle l'avaient conditionné à être en permanence sur ses gardes ; qu'il associait tout ce qui le prenait au dépourvu à une attaque surprise ?

— Je n'aurais pas dû entrer comme ça.

La détermination de Sis avait fondu comme neige au soleil et elle s'attardait près de la porte, regardant Jim combler la distance qui les séparait avec de la fumée bleutée.

Finalement, elle alla ouvrir la fenêtre afin que Sweet Mama ne sente pas l'odeur du tabac froid si elle entraînait dans la chambre, même si, avec le déclin de plus en plus marqué de son esprit autrefois si vif, il y avait en réalité peu de risques pour que leur grand-mère s'aperçoive de quoi que ce soit.

Sis retourna auprès de Jim. Perché sur le bord du lit, elle espéra qu'avoir sa grande sœur à portée de main l'aiderait à chasser les détonations et les cris qui s'attardaient peut-être dans sa tête.

— Ecoute, Sis, si tu es venue parler d'hier, je n'ai strictement rien à te dire, d'accord ?

— Ce n'est pas pour ça que je suis là. En fait, je voulais te proposer de mettre les cannes dans le bateau et d'aller pêcher, tous les deux.

— En haute mer ?

— Pourquoi pas ? Mais pour tout te dire j'avais plutôt songé à la Tchoutacabouffa. Il fait tellement beau, aujourd'hui. On pourrait y aller en cabriolet et ouvrir la capote.

Elle fit de son mieux pour rester positive tandis que Jim continuait à

regarder dans le vide, mais elle doutait que son imitation d'Emily et de son éternel optimisme parvienne à duper son frère.

— La boule d'attelage est toujours fixée sur la Thunderbird, ajouta-t-elle. Et je peux nous préparer un bon pique-nique, pendant que tu prends ton petit déjeuner.

Comment réagirait-il si elle le prenait dans ses bras et le consolait comme elle l'avait fait le jour où sa boule de glace était tombée du cornet quand il avait quatre ans et qu'il pleurait toutes les larmes de son corps ? Comme elle l'avait fait si souvent quand il avait peur de l'orage ?

— Je n'ai pas envie d'aller pêcher, Sis.

— Bon, d'accord. Alors, pourquoi tu ne m'accompagnerais pas au café ? Les habitués seraient contents de te voir, tu sais.

— Je ne me sens pas prêt à discuter avec des gens. Et si je reste assis dans la cuisine à broyer du noir, je ne ferai que saper le moral de tout le monde, à commencer par Emily.

Il écrasa son mégot dans le cendrier.

— Va au café, Sis. Em a besoin de toi pour organiser les préparatifs de son mariage.

Sis soupira, le secret de l'ecchymose sur le bras de leur sœur soudain trop lourd à porter. Pourtant, elle se leva du lit et se dirigea vers la porte sans en souffler un mot.

— Ton petit déjeuner t'attend dans la cuisine, dit-elle. Promets-moi d'être là quand on revient, ou au moins de nous appeler au café pour nous dire où tu vas.

— Je devrais peut-être me louer un appartement. Ça serait plus facile pour tout le monde.

— Ce n'est pas d'actualité pour le moment, Jim. On verra quand tu auras repris pied.

— Il y en a un que je ne risque pas de reprendre.

L'amertume qui voilait la voix de son frère se propagea jusqu'à ses traits tandis qu'il sortait brièvement son moignon de sous les draps. Sis eut envie de partir sur-le-champ à Washington DC et de gifler à tour de bras ceux qui avaient envoyé tous ces jeunes Américains dans un endroit qui ressemblait davantage à un abattoir qu'à une zone de combat.

— Jim, j'ai trouvé ta prothèse et je l'ai rangée dans le placard du vestibule. J'espère que tu la porteras pour le mariage d'Emily.

— Je n'ai pas l'intention d'y assister. Ça me fait trop mal qu'elle épouse ce connard de planqué.

— Ça ne me fait pas plaisir non plus, figure-toi. Mais je ne veux pas gâcher la joie d'Emily.

— A toi de voir. Mais ne compte pas sur moi pour la regarder marcher droit sur un champ de mines.

— Tu es au courant de quelque chose que j'ignore ?

Le regard de Jim se perdit quelque part derrière elle, et bien que Sis pût

toujours le voir dans son lit, il lui sembla qu'il s'éloignait hors de sa vue, traînant dans son sillage une sensation de peur si prégnante qu'elle en fut glacée jusqu'aux os.

— Jim, si tu as vu quelque chose, tu dois me le dire.

Le lourd silence se prolongea encore un moment, puis il s'empara de sa béquille posée contre la table de chevet et claudiqua jusqu'à la fenêtre.

— Tu veux savoir comment j'ai perdu ma jambe ? demanda-t-il, le visage presque collé au carreau.

Oh ! mon Dieu.

— Je t'écoute.

— Le matin venait de se lever. On aurait sûrement trouvé que la lumière était belle si on avait été là pour faire du tourisme. Ma patrouille s'est mise en route à travers la jungle. J'avais fait ça des centaines de fois, mais il y avait quelque chose de différent, ce jour-là.

Il se tut un instant et le temps sembla se suspendre. Sis resta silencieuse, elle aussi. C'est à peine si elle osait respirer. Le moindre son, le moindre mouvement lui aurait semblé déplacé devant la souffrance de son frère.

— Je pouvais ressentir la présence du mal et même *sentir* son odeur. Tout semblait calme, mais je savais que le danger était là, tout prêt. Si j'avais posé le pied au centre de la mine, elle ne se serait pas contentée de détruire ma jambe.

Il alluma une autre cigarette, inhalant et soufflant jusqu'à disparaître presque entièrement derrière un rideau de fumée bleutée.

— C'est la même chose avec le fiancé d'Emily. J'ai senti le mal quand il est venu dîner ici.

Le regard de Sis traversa le brouillard bleuté et le carreau de la fenêtre, s'échappant vers le ciel. Le monde était plein de dangers, et il suffisait de placer le pied au mauvais endroit pour que la vie bascule dans l'horreur.

Elle ferma les yeux et respira. Respira, tout simplement. Demain sa sœur se mariait, et rien ne faisait moins plaisir à Sis que d'assister à cette union avec Larry Chastain.

Sis aurait voulu que le matin ne se lève jamais, mais il se leva quand même. Elle eut beau rouler de côté et fusiller le radio-réveil du regard, l'appareil continua à égrener les secondes qui la séparaient du mariage de sa sœur, indifférent à son désespoir et à sa colère. Elle n'avait pas envie d'appeler Emily ni d'aller voir comment allait Jim. Pas envie de descendre prendre son petit déjeuner, même si les arômes de café qui grimpaient les marches jusqu'à sa chambre lui murmuraient à l'oreille que Beulah y avait ajouté de la chicorée.

Elle remonta le drap sur sa tête, vaguement consciente de s'apitoyer sur son sort, avant de sombrer lentement dans le sommeil. Lorsque les coups frappés sur la porte de sa chambre et les beuglements de Beulah la tirèrent de son rêve, elle constata avec un certain étonnement que la Terre avait continué de tourner sans elle.

— Tu es malade, Sis ? Ohé, tu m'entends ? Par pitié, ne sois pas malade le jour du mariage de ta sœur, parce que je ne vais jamais pouvoir m'en sortir toute seule !

— J'arrive, Beulah, j'arrive !

Elle sauta hors du lit et courut ouvrir la porte à une Beulah en peignoir jaune, les cheveux enroulés dans une douzaine de bigoudis roses et les bras chargés d'un plateau de petit déjeuner.

— Merci, mon Dieu ! s'exclama celle-ci en s'engouffrant dans la chambre avant de poser le plateau sur la coiffeuse de Sis.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Sis. Il y a un problème ?

— Non, pas de problème. Je voulais simplement m'assurer que tu n'étais pas morte alors qu'on s'apprête à recevoir du monde.

Beulah retira le torchon qui maintenait les aliments au chaud.

— Mange tout ce qu'il y a sur ce plateau. Si tu ne prends pas des forces, tu ne parviendras pas à supporter de voir ta sœur épouser ce lâche et ce faux-jeton.

— J'ai peur qu'il faille plus que des scones et du bacon pour me donner le courage nécessaire, Beulah.

— Ajoutes-y du beurre et de la confiture. Ça devrait t'aider.

— J'en mangerais jusqu'à exploser si je pensais que ça pouvait vraiment m'aider à affronter cette journée.

— Si tu en manges trop, tu ne pourras plus entrer dans ta belle robe.

Beulah alla ouvrir la penderie et en sortit la robe hideuse qu'elle contempla sous tous les angles.

— Hum... C'est bien joli, ma foi.

— Je vais avoir l'air d'un éléphant rose.

— Tu n'auras l'air de rien du tout si tu ne presses pas un peu le mouvement et que tu n'arrêtes pas de ronchonner. Tu vas me faire le plaisir d'accueillir ta sœur dans la robe qu'elle t'a achetée. Tu sais, la dernière fois que tu t'es comportée comme ça, j'ai été obligée de te mettre au coin.

— Je suis trop vieille pour aller au coin.

— Tu n'es trop vieille pour rien du tout, jeune femme.

Beulah quitta la chambre sur ces mots et Sis se sentit comme quand elle avait douze ans et que Beulah l'avait surprise en train de boudier parce qu'elle n'avait pas le droit d'intégrer l'équipe masculine de base-ball. Tandis qu'elle étalait du beurre et de la confiture sur un scone, Sis se remémora ce que lui avait alors dit Beulah pour lui remonter le moral et l'aider à croire en elle :

« Il y a une chose que personne ne pourra jamais t'enlever, Sis, et c'est qui tu es. Une fille intelligente qui va devenir une femme forte ; une femme que rien n'arrêtera une fois qu'elle aura décidé quelque chose. »

Sis poussa le plateau de côté, puis étala la robe sur son lit avant d'aller frapper à la porte de Jim, doucement cette fois-ci.

Lorsqu'il l'invita à entrer, elle le trouva debout au milieu de la chambre, un coude sur sa béquille, en train d'essayer de nouer sa cravate. Parfois, ce ne sont pas les grosses surprises qui nous coupent le souffle. Ce sont les petits miracles de la vie quotidienne qui nous laissent interdits au centre d'une pièce, à ravalier nos larmes.

Pleine d'une indicible gratitude, elle s'approcha de son frère et tendit la main vers sa cravate.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Em.

— Elle t'a passé un coup de fil, c'est ça ?

— Non. J'ai réfléchi, c'est tout.

— Réfléchi à quoi ?

— Si ton meilleur ami va au combat, tu ne le laisses pas y aller seul. Comme ça, quand les obus se mettent à pleuvoir, tu peux le plaquer au sol et le mettre à l'abri dans une tranchée.

— Je suis heureuse que tu aies pris cette décision, Jim. Emily n'aurait pas supporté ton absence à son mariage.

Comment parvenait-elle à parler malgré la boule qui lui obstruait la gorge ? Elle l'ignorait, tout comme elle ignorait où elle avait trouvé la force de caresser le bras de Jim avant de quitter sa chambre sans verser une seule larme. Ce ne fut qu'une fois derrière la porte fermée de sa propre chambre qu'elles se mirent à couler. Elle mordit alors son poing pour que son frère n'entende pas ses sanglots.

Elle se déshabilla et se rendit dans sa salle de bains où elle tourna le robinet de la douche à fond. L'eau se déversant sur elle comme pour un baptême, elle attendit, le corps secoué de tremblements, que son chagrin et sa peur s'évacuent avec l'eau savonneuse de la douche. Mais si elle espérait sortir de là transformée, elle en fut pour ses frais. Le miroir lui renvoya la sempiternelle image d'une femme ployant sous le fardeau de ses angoisses, sauf que cette fois-ci elle était trempée et couverte à partir de la taille d'une serviette qui peinait à faire le tour de ses hanches.

Seigneur Jésus, elle ne parviendrait jamais à se glisser dans cette horrible robe de demoiselle d'honneur. Elle se sécha le corps et tenta de faire de même avec ses cheveux, opération infiniment plus délicate. Après quoi elle enfila la maudite robe, rentrant son ventre du mieux qu'elle put pour parvenir à fermer cette fichue fermeture Eclair. Un nouveau regard dans le miroir confirma ce qu'elle redoutait tant : elle ressemblait *vraiment* à un éléphant rose.

— Ça te va à ravir ! s'écria Emily en déboulant dans la chambre de Sis.

Un long voile de mariée et un minuscule sac brodé de perles à la main, sa petite sœur rayonnait comme si on avait allumé des bougies sous sa peau.

— Où est Andy ? demanda Sis.

— Dans la cuisine avec Beulah. Il est à croquer avec son nœud papillon et son petit costume.

— Comment as-tu réussi à lui faire enlever son déguisement de Superman ?

— En lui rappelant qu'il allait rester avec toi pendant ma lune de miel et que tu l'autoriserai sûrement à le porter tous les jours.

— Sûrement, oui.

Un jour, Sis avait demandé à Andy pourquoi il aimait tellement porter ce déguisement. « Parce que je me sens bien quand je le mets », avait-il répondu. Si elle avait cru qu'un costume de Superman pouvait avoir le même effet sur elle, Sis n'aurait pas hésité à s'en acheter un. Encore eût-il fallu qu'ils existent en taille éléphant...

Emily abandonna son voile et son sac en perles sur le lit.

— Attends, laisse-moi t'aider.

Joignant le geste à la parole, elle s'empara d'une brosse et s'attaqua au crin que sa grande sœur avait en guise de cheveux. Au terme de longs efforts, elle parvint à soumettre quelques mèches à sa volonté, les maintenant à l'aide d'épingles à cheveux au sommet de la tête de Sis, qui prit aussitôt l'aspect d'un plat garni de chipolatas dodues, tout juste retirées du barbecue. Avec un sourire satisfait, Emily alla chercher un tube de rouge à lèvres dans son minuscule sac ; un rose ignoble qu'elle tartina généreusement sur la bouche de Sis, si bien qu'on aurait cru qu'elle venait d'embrasser les fesses d'un babouin. Sis préféra détourner le regard du miroir. Dieu merci, personne ne s'intéresserait à elle, même si elle s'enorgueillissait de ne faire aucun cas de ce qu'on pouvait penser de son apparence. Vraiment, elle s'en fichait.

Emily continua à s'affairer sur le visage et les cheveux de Sis pendant de

longues minutes avant de se reculer avec l'air extatique d'un sculpteur certain d'avoir achevé son chef-d'œuvre.

— Regarde-toi, tu es superbe.

— Seul Jésus peut changer l'eau en vin, Em.

Pourtant, lorsqu'elle se tourna vers son reflet, Sis fut stupéfaite de voir ce qu'Emily était parvenue à faire. La transformation était spectaculaire. Avec une touche de couleur sur ses pommettes hautes et des yeux sombres plus grands encore grâce à du mascara, la femme qui la regardait d'un air interdit dans le miroir n'était pas mal du tout. Certains diraient peut-être belle, même si ce n'était pas au sens classique du terme.

— Tu vois ? dit Emily d'un ton triomphal. Tu es magnifique !

— Je n'irais pas jusque-là.

N'empêche qu'elle souriait en lissant sa robe, qui tout compte fait lui allait plutôt bien.

Une rumeur continue de papotages montait à présent jusqu'à l'étage, annonçant les premiers invités. D'ordinaire, la maison rose était calme le dimanche matin ; Beulah et Sis paressaient dans la cuisine devant leur seconde tasse de café tandis que Sweet Mama, courbée dans le jardin, faisait la conversation à ses tomates. Elle prétendait que leur parler leur donnait de la vigueur et les aidait à se développer, parce qu'elles étaient vivantes tout comme les êtres humains.

Sis était d'avis qu'elles étaient même *plus* vivantes que certains êtres humains.

Emily se saisit du voile qu'elle avait abandonné sur le lit, s'en coiffant avec l'aide de Sis qui remarqua de nouveau le bleu qui ornait le bras de sa sœur. Il tournait à présent au jaune et n'était plus guère visible, sauf si on savait où regarder. Elle regrettait de ne pas être le genre de personne qui croyait que l'infinie miséricorde du Seigneur déposerait sa sœur sur des sommets si élevés que plus rien de mal ne pourrait lui arriver. Elle aurait aimé avoir foi en ce Dieu et confier Emily à Sa protection ; lui demander de l'envelopper dans Sa lumière de sorte que les mains brutales de Larry Chastain ne puissent plus jamais lui faire de mal.

En bas, la porte d'entrée s'ouvrit si fort qu'elle cogna contre le mur et la voix grave de Larry s'éleva jusqu'à elles.

Plus que tout au monde, elle aurait voulu pouvoir dévaler cet escalier et se planter devant son futur beau-frère, la bouche remplie de mots magiques qui le transformeraient en époux modèle, doux et attentionné.

— Sis, tu me souhaites bonne chance ?

La voix d'Emily l'arracha à ses chimères et la replongea dans l'horrible réalité du mariage de sa sœur avec un homme en qui Sis n'avait pas confiance.

— Oh ! Em...

Elle la prit dans ses bras, la serrant tout contre elle pendant un long moment, comme si la force de cette étreinte pouvait communiquer son caractère bien trempé à cette sœur qui croyait encore aux contes de fées.

— Sis ?

La voix d'Emily était étouffée par son épaule.

— Oui, Em ?

— Jim n'a pas mis sa prothèse.

Sur ces mots, Emily se dégagea doucement et alla se placer devant le miroir pour ajuster son voile.

— J'espère que personne ne posera un regard insistant sur la jambe vide de son pantalon. Il va détester ça.

— Le premier qui l'observe avec des yeux de merlan frit se prendra une torgnole, dit Sis en agitant la main. Mais le mieux serait quand même qu'il mette cette fichue prothèse, ajouta-t-elle d'une voix songeuse. Tu sais quoi ? Je vais la lui apporter. Va savoir, il décidera peut-être que c'est le jour ou jamais d'avoir deux jambes.

La voix d'Emily la rattrapa alors qu'elle s'apprêtait à franchir la porte de la chambre.

— Attends, Sis. Tu oublies tes chaussures.

Par pitié, pas ces escarpins ! Et avec des talons de sept centimètres, par-dessus le marché. Ce qu'elle était capable de faire pour Emily, tout de même..., songea-t-elle en se chaussant avec une grimace de douleur. Bon sang, on aurait cru qu'un étau broyait ses pauvres pieds.

— Ne bouge pas, Em. Je reviens tout de suite.

— Je n'ai pas la moindre intention de bouger, figure-toi. Tu sais que ça porte malheur si le futur mari voit sa promise avant la cérémonie.

Tandis qu'elle descendait chercher la prothèse, Sis songea qu'il en faudrait plus que ça pour que ce mariage ne tourne pas à la catastrophe. Pour sa part, elle se considérerait chanceuse si elle parvenait à prendre la jambe artificielle dans le placard du vestibule sans se faire voir des nombreux invités qui peuplaient la maison. Parvenue au bas des marches, elle balaya les alentours du regard comme un soldat des forces spéciales en mission de reconnaissance.

— Qu'est-ce que tu fabriques à rôder ici comme une voleuse ? lui lança Beulah qui venait d'apparaître à la porte de la cuisine.

Elle qui s'habillait toujours en tenue décontractée, elle était presque méconnaissable avec ses cheveux zébrés de gris tire-bouchonnés en une multitude de boucles et sa robe rose qui bruissait au moindre de ses mouvements, libérant par bouffées une odeur de talc parfumé aux lilas.

— Seigneur, tu m'as fichu une de ces trouilles, Beulah. Mais tu es justement la personne dont j'ai besoin.

— Comme toujours, pas vrai ? Dis-moi ce que je peux faire pour toi, ma puce.

Cette petite marque d'affection de la part d'une femme qui savait que Sis avait besoin de se sentir aimée et soutenue, elle aussi, faillit la faire fondre en larmes. Elle se reprit et rejoignit Beulah devant la cuisine, lui prenant le bras et approchant la bouche de son oreille.

— Monte la garde et ne laisse personne entrer dans le vestibule, murmura-t-elle.

— Pourquoi ?

— Je dois sortir la prothèse de Jim de la penderie. Si les invités posent des regards insistants sur sa jambe amputée, Em va se mettre à pleurer.

— C'est normal de pleurer lors d'un mariage. Moi aussi, je vais pleurer, qu'est-ce que tu crois ?

— De joie et d'émotion. Mais pas de chagrin.

— Non, pas de chagrin.

Pleurer de chagrin, on le fera pour elle, songea Sis tandis que Beulah se plaçait, jambes écartées et bras croisés, à l'entrée du couloir menant au vestibule.

— Va chercher cette jambe, Sis. Celui qui forcera ce barrage n'est pas encore né.

Sis se dépêcha d'aller ouvrir la porte de la penderie, mais la prothèse de jambe ne s'y trouvait plus. Se rappelant brusquement qu'elle l'avait rangée plus au fond, elle écarta les cintres et jeta un coup d'œil dans l'angle du placard, derrière le manteau d'hiver de Sweet Mama.

— Sis, quelqu'un arrive.

Nom d'un chien. Où donc était passée la jambe de son frère ? Elle fit une dernière tentative pour la retrouver, s'enfonçant presque entièrement dans le placard, avant d'abandonner les recherches. Une des épingles à cheveux placées par Emily s'était prise dans le bouton d'un manteau, et Sis était toujours en train d'essayer de se libérer quand Beulah donna une nouvelle fois l'alarme.

— Dépêche-toi, Sis. Elle arrive.

Dieu merci, ce n'était que Sweet Mama. Un diadème argenté dans les cheveux et une grosse broche en strass sur l'épaule de sa robe, elle ressemblait à la reine de quelque pays exotique, égarée à Biloxi.

— Dieu merci, je t'ai enfin trouvée, Sis.

Et Dieu merci, Sweet Mama semblait jouir de toutes ses facultés le jour où Emily avait le plus besoin d'elle. Tout compte fait, la grâce invisible du Très-Haut était peut-être descendue sur la maison rose en ce jour de fête.

— Que se passe-t-il, Sweet Mama ?

— Mes chaussures ont disparu.

— Lesquelles cherches-tu ?

— Mes escarpins noirs en cuir verni.

Les regards de Sis et de Beulah convergèrent vers les pieds de Sweet Mama, chaussés desdits escarpins dont le cuir verni brillait sous le plafonnier du vestibule.

— Si je mets la main sur celle qui les a pris, je vais lui faire regretter d'être née.

Sweet Mama se passa une main tremblante sur le visage, l'air soudain si perdue que Sis n'osa pas lui dire qu'elle avait *déjà* ses chaussures aux pieds.

— Ne t'en fais pas, Sweet Mama, je vais les retrouver.

— Je suis sûre que c'est ma grosse vache de voisine qui me les a piqués.

— Doux Jésus, Lucy, intervint Beulah en prenant celle-ci par le bras. Viens donc avec moi dans la cuisine qu'on aille dire deux mots au vin du mariage. Il faut bien qu'on sache s'il est bon avant de le servir.

Sis aurait bien dit deux mots à ce vin, elle aussi, si elle avait pensé que ça pouvait l'aider à aller au bout de cette journée. Elle referma la porte de la penderie en se demandant si Andy avait trouvé la jambe de Jim. Si elle était devenue une pièce maîtresse de sa fusée spatiale.

L'idée de retourner dans sa chambre où sa sœur l'attendait en robe de mariée fit battre son cœur si fort qu'elle s'en trouva bientôt essoufflée. Des rires lui parvinrent de la cuisine ; Beulah et Sweet Mama qui disaient deux mots à une bouteille de vin. Sa grand-mère devait déjà avoir oublié qu'elle cherchait ses chaussures. Songeant que les bonheurs du quotidien naissent parfois de menus chagrins, Sis monta les marches pour rejoindre sa sœur.

— Tout va bien, Sis ? demanda Emily.

— Tout va très bien, Em.

Le problème avec les petits mensonges, c'est qu'on finit par s'y empêtrer au point d'oublier pourquoi on a commencé à en raconter. Sis avait la tête douloureuse, les pieds douloureux, le cœur douloureux. Seule la voix de Judy Garland qui montait jusqu'à elles l'empêchait de s'effondrer :

Somewhere over the rainbow blue birds fly

Birds fly over the rainbow

Why then, oh, why can't I ?

* * *

S'il n'y avait qu'une seule chose à sauver de cette journée, un seul fait qui contenait une part d'espoir, c'était qu'Emily avait tenu tête à Larry, imposant cette chanson pour son mariage alors que lui n'en voulait pas.

Emily remit en place l'épingle à cheveux de Sis, tombée dans le placard du vestibule, puis lui donna le bras pour descendre l'escalier. Mais alors qu'elles atteignaient les dernières marches, une des boucles en forme de saucisse parvint à fausser compagnie à son épingle et retomba sur l'oreille de Sis. Au pied de l'escalier, elles furent accueillies par Andy, son épi rebelle soigneusement gominé, ainsi que par Jim, une jambe de son pantalon de costume repliée vers le haut et maintenue par une épingle à nourrice. Sweet Mama et Beulah les attendaient dans le jardin, leurs chapeaux inclinés sur la tête avec une élégance un peu canaille. Sur le corsage de Sweet Mama, une éclaboussure rouge trahissait la récente dégustation de vin malgré la broche déplacée — sans doute par Beulah — pour essayer de dissimuler la tache.

Vus de l'extérieur, ils avaient sûrement l'air d'une réunion hétéroclite de personnes cabossées par la vie. Mais Sis, qui se trouvait au cœur des choses, les voyait comme les éléments soudés d'une forteresse protégeant la mariée.

Une forteresse si solide qu'elle pouvait repousser les catastrophes et les assauts du chagrin.

Sis les voyait comme une famille.

* * *

Sans doute aurait-elle dû écouter Sis. Célébrer son mariage dans le jardin n'était pas une si bonne idée, après tout. La haie de rosiers avait l'air malade, famélique, et il régnait une chaleur de fournaise. Bien sûr, tout ça n'était que des détails au regard des paroles silencieuses que prononçait Larry alors qu'elle marchait vers lui en ce moment même. Les pensées de son futur mari se lisaient à livre ouvert sur son beau visage : ce jour était le plus important de sa vie et personne au monde ne comptait plus que la femme qu'il allait épouser.

Emily jeta un regard anxieux à son fils. Andy lui avait clairement dit qu'il ne voulait pas de Larry comme papa. Pourtant, le magnifique sourire qu'il adressait à sa maman ne semblait pas forcé. Sa chemise sortait de son pantalon et le pourtour de ses lèvres était barbouillé d'une matière qui ressemblait fort à du chocolat. Emily eut un petit pincement au cœur. Que son fils puisse passer si vite de pomponné à débraillé représentait un de ces exploits dont seuls sont capables les enfants. Un de ces exploits qu'une mère ne peut s'empêcher de considérer avec une infinie tendresse.

Le sourire qu'Emily adressait à Larry se fit plus large encore tandis qu'elle songeait à la nouvelle vie qui s'ouvrait devant elle.

— C'est ma petite-fille !

Prononcée depuis le premier rang d'une voix assez puissante pour terrasser celle de Judy Garland, la déclaration fière et enthousiaste de Sweet Mama attira d'autant plus l'attention des invités qu'elle se leva d'un bond et agita la main en direction de la mariée.

Beulah l'imita aussitôt.

— Tu es la plus belle, ma puce ! lança-t-elle à Emily avant d'attraper Sweet Mama par le bras et de se rasseoir avec elle.

Larry sembla déconcerté l'espace d'un instant, mais — oh, miracle ! — Sweet Mama et Beulah avaient réussi à faire sourire Jim ; une vision qui remplit Emily d'une telle joie qu'elle eut le sentiment que toutes les cartes venaient d'être redistribuées et qu'elle avait hérité du meilleur jeu.

— Mes bien chers frères, mes bien chères sœurs, dit le pasteur baptiste, nous sommes réunis ici aujourd'hui pour unir cet homme et cette femme par les liens sacrés du mariage.

Il était si petit que le regard d'Emily parvenait à passer au-dessus de sa tête. Et il transpirait tellement qu'elle se demanda s'il ne faudrait pas lui apporter un des ventilateurs que Beulah avait empruntés à Raymond & Johnson, l'entreprise de pompes funèbres dont le slogan était : « Nous organisons les meilleures obsèques de la ville ! »

Bien que Larry ait lui-même les tempes ruisselantes de sueur, il pressa tendrement la main d'Emily et murmura « Je t'aime » au beau milieu du discours du pasteur. Elle aurait aimé rédiger ses propres vœux de mariage, mais elle ne savait pas trop ce que Larry en aurait pensé. Après réflexion, elle avait préféré s'en tenir à une cérémonie traditionnelle, et finalement ce n'était pas plus mal comme ça.

Quelqu'un avait oublié de couper la musique et le disque rayé répétait inlassablement les mêmes paroles.

Skies are blue... Skies are blue...

Le pasteur devait presque crier pour se faire entendre par-dessus la voix de Judy Garland tandis qu'Andy tirait sur son petit nœud papillon, son regard s'échappant vers une grenouille qui bondissait vers l'estrade pour se joindre à la fête. Si son fils se mettait à construire un abri à grenouilles pendant l'échange des anneaux, elle allait être prise d'un fou rire devant tous les invités.

La voix de Sweet Mama s'éleva de nouveau alors que le pasteur venait de déclarer : « Je vous déclare unis par les liens du mariage. »

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Qu'ils se sont passé la corde au cou, répondit Beulah.

Emily sentit quelque chose gonfler sa poitrine. De l'espoir, elle en était persuadée. Loin de la blesser, l'expression utilisée par Beulah lui sembla plus parlante que tous les mots de ce petit pasteur. Tandis que Larry se penchait vers elle pour le traditionnel baiser des mariés, elle se sentit désormais liée à son mari comme par une corde solidement attachée. Elle tourna le visage pour lui présenter sa joue : Larry n'aimait pas les effusions publiques et au fond elle le comprenait. N'était-ce pas un peu vulgaire de s'embrasser à pleine bouche devant tout le monde ?

Emily aurait pu être mise K-O d'une pichenette après le baiser que Larry planta finalement sur ses lèvres. Rhett Butler n'avait qu'à bien se tenir ! Puis, une main au bas de son dos et l'autre sur sa nuque, il la renversa en arrière avant de gratifier les invités d'un sourire d'acteur hollywoodien.

Quand Larry la redressa en riant, Emily se tourna vers sa sœur qui se tenait à côté d'elle, avec son sourire forcé et ses boucles qui retombaient comme les branches d'une plante accablée de chaleur. C'était Sis telle qu'elle l'avait toujours connue ; Sis sur qui on pouvait compter ; Sis fidèle à sa famille quel que soit le prix à payer.

Emily lui prit la main et la pressa avec tout l'amour dont elle était capable.

— Tu vas voir, Sis. Ça va être merveilleux.

— Je serai là pour m'en assurer, répondit Sis avant de jeter un regard sombre à Larry.

Heureusement, celui-ci venait de se tourner vers Andy avec l'expression consternée d'un homme qui prend conscience de son nouveau rôle de père.

— Tu vas me faire le plaisir de te débarbouiller pour faire plaisir à ta

mère, fiston. C'est le jour le plus important de sa vie, tu sais.

Andy plissa légèrement les yeux avant de s'éloigner sans un mot vers Beulah qui passa le bras autour de ses petites épaules.

— Viens, mon cœur. On va tous aller manger des bons gâteaux au Sweet Mama's. Chez nous, tout est fait maison. Pas de tromperie sur la marchandise !

— C'est quoi, une « tromperie sur la marchandise » ?

Ces mots propagèrent une onde trouble dans l'esprit d'Emily, comme un cauchemar qui vous réveille d'un profond sommeil et vous laisse hébété, le cœur battant à tout rompre.

Lorsqu'un violent frisson lui secoua le corps, elle offrit un timide sourire à Beulah qui l'observait d'un œil vaguement suspicieux.

— Le trac du mariage, expliqua-t-elle.

Larry se rapprocha aussitôt d'elle.

— Qu'est-ce que tu as dit, mon amour ?

— Rien, mon chéri.

Elle regarda sa famille quitter la maison de Sweet Mama pour rejoindre le café, Sis organisant le départ au milieu de toute cette agitation. Chaque voiture se vit attribuer un chauffeur et des passagers, et Emily resta bientôt seule avec l'homme qu'elle venait d'épouser. Seule au seuil d'une nouvelle vie vers laquelle sa famille s'apprêtait à la laisser partir, accompagnée de leurs vœux de bonheur.

— Allons nous mettre au frais, dit Larry en lui prenant la main. Il fait une chaleur insupportable, ici.

Il l'entraîna au pas de course dans la cuisine où il la plaqua contre le mur avant de l'embrasser à lui en couper le souffle.

— Eh bien dis donc..., murmura-t-elle, haletante.

— Bienvenue dans mon univers, madame Larry Chastain.

Elle attendit qu'il dise autre chose ; des paroles sages et rassurantes qui s'imprimeraient dans son esprit et l'accompagneraient tout au long de leur vie commune. Des paroles qui la maintiendraient à flot dans les moments difficiles et l'émerveilleraient durant les jours heureux.

Mais il se contenta de lui prendre le bras et de dire :

— On ferait mieux d'y aller, Em. Il ne faut pas faire attendre ta famille.

Avant d'avoir eu le temps de s'habituer à son nouveau statut de Mme Larry Chastain, Emily se retrouva devant le Sweet Mama's Café, les yeux posés sur un écriteau qui annonçait : « Fermé pour la réception de mariage d'Emily ». Voir l'assemblée qui attendait les mariés à l'intérieur lui fit tellement chaud au cœur qu'elle resta un moment devant la baie vitrée, le voile relevé et la main gauche ornée de son alliance pressée contre le carreau, à s'imprégner de cette vision.

Il y avait là Burt Larson et les chers frères Wilson, penchés sur le bol à punch, tous les trois transpirant dans leurs costumes d'été. Près du gâteau de mariage, Sweet Mama et Beulah se tenaient côte à côte dans les jolies robes

qu'elle leur avait achetées, visiblement responsables des opérations.

Larry se balançait d'un pied sur l'autre avec une mimique impatiente.

— Bon, on entre ? Plus tôt on en aura fini avec la réception, plus vite on pourra commencer notre lune de miel.

C'était précisément l'inverse qu'elle ressentait. Elle avait envie de s'attarder ; de profiter du moindre moment de cette fête, de discuter longuement avec les invités, de graver dans sa mémoire chacun de ces instants uniques. Mais n'aurait-elle pas dû être impatiente, elle aussi, de vivre ce premier long tête-à-tête avec son mari ? D'autant que Larry avait tenu à organiser leur voyage de noces dans le plus grand secret pour lui faire la surprise. Pas étonnant qu'il ait hâte d'enfourner la Samsonite bleue d'Emily dans le coffre de sa Chevrolet Bel Air et de mettre le cap sur leur mystérieuse destination.

La valise d'Emily attendait dans l'entrée de sa petite maison qui était désormais la leur, si remplie qu'elle pourrait tenir un mois sans laver un seul de ses habits. Bien sûr, ils ne s'absenteraient qu'une semaine, ce qui lui semblait à la fois peu pour avoir son mari tout à elle et beaucoup quand elle songeait au café, et surtout à Andy. Comment allaient-ils se débrouiller sans elle au Sweet Mama's ?

Quant à se séparer d'Andy pendant toute une semaine, elle préférait ne pas trop y songer. Elle aurait préféré qu'il les accompagne, et pas seulement parce qu'il allait terriblement lui manquer. Partager leur lune de miel aurait permis à Andy d'appréhender sa nouvelle vie de famille d'une façon positive, au lieu de se sentir exclu dès le départ. Mais ça n'aurait pas été juste pour Larry. Du coup, elle ne lui avait même pas soumis l'idée.

Le visage de Larry ruisselait littéralement, la sueur s'accumulant de chaque côté de sa bouche dans de profondes rides qu'elle remarquait pour la première fois. Le pauvre chéri était sur le point de fondre dans la fournaise de Biloxi. Sans doute faisait-il un peu moins chaud dans sa région d'origine, là-haut dans le Kentucky. Elle espérait avoir l'occasion de le vérifier par elle-même, mais pour le moment Larry n'avait jamais parlé de l'emmener là où il avait grandi.

— Emily, je suis en nage. Si on n'entre pas tout de suite, je crois que mon costume ne va pas y survivre.

— Oh ! je suis désolée.

Elle lui prit la main et ils poussèrent ensemble la porte du café-restaurant. Bien qu'elle fît son possible pour ne pas être séparée de Larry, Emily fut bientôt aspirée par la foule bienveillante. Elle lança un clin d'œil à son mari par-dessus la tête de cette chère Opal Clemson, mais elle n'aurait su dire si Larry l'avait vu. En tout cas, il ne lui adressa aucun signe en retour.

Mlle Opal ressemblait à un canari avec ses yeux noisette qui émergeaient sous un grand chapeau jaune et ses mains zébrées de veines bleuâtres, recourbées comme de petites griffes à force de marteler les puissants accords et les rafales d'octaves de Rachmaninov et Tchaïkovski.

— Quelle délicieuse réception, ma chère enfant.

Sa voix montait et descendait dans la gamme des aigus, à l'image de cette musique qu'elle enseignait depuis toujours.

Elle fit un geste de la main à quelqu'un qui se trouvait dans le dos d'Emily.

— Viens par ici, Michael. Je voudrais te présenter à la reine de la fête.

Un homme d'une stature imposante, à la mâchoire carrée et aux yeux presque aussi sombres que ses cheveux, vint les rejoindre. S'il n'était pas bel homme au sens où on l'entend communément, il n'en restait pas moins séduisant comme peut l'être un chêne robuste sous les branches duquel on aime pique-niquer, certain d'être à l'abri des caprices du temps.

— Michael, mon petit-neveu, dit Mlle Opal en ouvrant la main en direction du nouveau venu. Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu ! C'est toi qui venais tous les étés à la maison pour jouer au base-ball avec Sis !

Emily était trop jeune à l'époque pour avoir gardé le souvenir des visites du petit-neveu de Mlle Opal, mais les histoires que sa grande sœur lui avait racontées au fil des années avaient élevé ces étés avec Michael Clemson au rang de véritables légendes. Elle avait encore dans sa chambre une photographie de Michael et Sis sur la plage, la visière de leurs casquettes tournée sur la nuque et les yeux plissés dans le soleil estival.

Le sourire de Michael était timide et sa poignée de main chaleureuse. Alors qu'il venait de dire quelque chose d'amusant sur son expérience dans la Garde nationale aérienne et qu'un sourire s'attardait sur les lèvres d'Emily, elle vit Larry marcher vers eux d'un pas décidé, le regard noir et la mâchoire crispée. En proie à une soudaine inquiétude, elle pria de tout son cœur pour qu'il ne vienne pas lui annoncer une mauvaise nouvelle.

Mlle Opal s'était mise à lui parler du divorce de Michael et de cette petite maison adorable dans laquelle il vivait désormais, quand soudain Sis surgit de nulle part et saisit Larry par le bras. Emily éprouva aussitôt un grand soulagement. Quel que soit le problème, sa grande sœur allait s'en occuper.

Elle essaya d'écouter ce que disait Mlle Opal sur le métier de son petit-neveu — il était consultant en ingénierie —, mais Jim claudiquait vers Sis et Larry avec une expression dure qui ne laissait rien présager de bon. Emily hésita : rester polie et captive de la vieille demoiselle ou trouver un prétexte pour prendre congé ? Elle aurait vraiment voulu comprendre pourquoi son frère et sa sœur entraînaient maintenant Larry dans la cuisine.

Peut-être avait-il pris un petit coup de chaud ? Peut-être voulaient-ils lui appliquer un torchon imbibé d'eau froide sur le front ? Lui permettre de se retirer quelques minutes pour s'asseoir et se rafraîchir ? Tout le monde avait souffert de la chaleur dans le jardin, et Emily commençait à s'en vouloir d'avoir tellement insisté pour que le mariage soit célébré à l'extérieur.

Elle était sur le point d'abandonner Mlle Opal et son petit-neveu sous un prétexte quelconque quand elle vit Sis émerger de la cuisine, suivie de Jim et

de Larry. Ils semblaient calmes tous les trois, Sis se dirigeant vers la porte arrière du café tandis que Jim et Larry se mettaient à discuter autour du bol à punch. Voir son frère et son mari si bien s'entendre lui procura un tel soulagement qu'elle put enfin se détendre et jouir pleinement de la compagnie de Mlle Opal et Michael Clemson.

Sans doute son soulagement se reflétait-il sur son visage, parce que Michael lui rendait chacun de ses sourires. En le voyant si avenant, une brillante idée traversa l'esprit d'Emily.

— Il faut qu'on trouve Sis, dit-elle. Tu te souviens d'elle ?

La question le fit rire.

— Comment aurais-je pu l'oublier ? Elle me filait de telles raclées quand on jouait au base-ball !

Un monde de possibilités s'offrait soudain à Emily, toutes plus merveilleuses les unes que les autres. Sis rencontrant enfin un homme qui lui corresponde. Sis amoureuse. Sis maman et épanouie au sein de sa petite famille. Ils se retrouveraient tous les quatre les vendredis soir pour dîner ; Emily avec Larry, et Sis avec Michael. Larry et Michael s'occuperaient du barbecue tandis qu'elle discuterait joyeusement avec Sis du choix de nouveaux rideaux assortis au canapé et de la meilleure boucherie où acheter une bonne pièce de viande pour le bœuf braisé du dimanche.

Ce tableau idéal lui procura un tel enthousiasme qu'elle saisit Michael par la main et l'entraîna vers la porte arrière du café. Sis se trouvait dans le jardin avec Andy, ses jolis escarpins à talons hauts abandonnés dans l'herbe et les boucles qu'Emily avait confectionnées avec tant de soin tombant autour de ses oreilles. Emily eut envie de dire : « Michael, attends-moi ici, je reviens tout de suite », avant de courir remettre de l'ordre dans les cheveux de sa sœur. Mais cela aurait été embarrassant et elle préféra poursuivre son chemin comme si de rien n'était, comptant sur cet homme rassurant comme un chêne pour voir au-delà des apparences. Pour planter son regard droit dans le cœur de sa sœur.

— Hé, Sis ! lança-t-elle en ralentissant l'allure pour lui laisser au moins le temps de se rechausser.

Mais Sis n'esquissa pas un geste, pétrifiée au beau milieu du jardin, son visage prenant la teinte de ses lèvres peintes en rose.

— Regarde qui est là !

Emily s'attendait à un petit cri d'enthousiasme, ou au moins à un grand sourire.

— Bonjour, Beth, dit Michael avec un sourire retenu mais chaleureux.

Quand Sis se contenta de répondre d'un « Bonjour » poli et guindé, Emily sentit ses espoirs s'envoler.

Elle aurait voulu pincer sa sœur pour la réveiller, se pencher vers elle et lui murmurer : « Dis-lui que ça te fait plaisir de le voir ! » Au lieu de ça, elle se mit à bavasser sur le déménagement de Michael dans une maison proche de celle de Mlle Opal, et sur le fait qu'il servait dans la Garde nationale aérienne.

— Tu te rends compte, Sis ? Michael habite tout près de chez moi !

Mais Sis ne prit pas la balle au bond comme elle le faisait autrefois quand elle jouait au base-ball avec Michael, et ils restèrent plantés là tous les trois comme des statues ; sa sœur qu'elle aimait tant et cet homme timide qui avait été son ami d'enfance et semblait plein de promesses.

— Je parie qu'ils t'apprennent à tirer au fusil dans la Grade nationale, dit Andy.

— On dit la *Garde* nationale, mon cœur, pas la *Grade* nationale, corrigea Emily en regardant Michael s'accroupir auprès de son fils, avec un certain soulagement lui sembla-t-il.

Sis se détendit, elle aussi, sa posture soudain plus naturelle, comme si elle avait brusquement cessé de crisper tous ses muscles. Elle leva toutefois les yeux au ciel, ce qui n'était pas bon signe. Sur sa gauche, Andy venait de prendre Michael par la main pour lui montrer sa fusée.

— Tu veux entrer ? demanda Andy, ouvrant la petite porte sans attendre la réponse.

Michael glissa tant bien que mal une partie de son grand corps à l'intérieur. Si la fusée décollait, il faudrait qu'il se passe de ses longues jambes pour visiter la Lune, parce qu'elles étaient restées sur l'herbe.

— Décontracte-toi, murmura Emily.

Mais Sis ne sembla pas l'entendre.

Elle resta muette et plantée sur l'herbe comme si elle y avait pris racine, l'air de nouveau emprunté quand Michael parvint à s'extraire de la fusée de bois et de carton. Lui ne semblait guère plus à l'aise.

Emily aurait voulu leur dire qu'être amis était la chose la plus simple du monde. De prendre exemple sur Andy qui ne s'était pas posé mille questions avant de saisir la main de Michael pour lui montrer sa fusée. Elle-même avait beaucoup appris de son fils ; appris qu'on pouvait avoir envie de pleurer et se mettre à rire l'instant d'après parce qu'on avait vu un oiseau moqueur chasser un écureuil ; qu'on pouvait adresser une prière à Dieu sans douter un instant d'avoir toute Son attention ; qu'on pouvait construire une fusée avec des boîtes de lessive en carton et être persuadé qu'elle vous ferait quitter la terre pour décrocher la lune.

— Je ferais sans doute bien de retourner à l'intérieur pour voir si tante Opal n'a besoin de rien, dit Michael avec un gentil sourire destiné à Sis.

Du moins Emily voulut-elle le croire.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir, Beth.

— Moi aussi, ça m'a fait plaisir.

Mais le visage de Sis semblait dire le contraire. Elle attendit que la porte arrière du café se referme sur Michael pour se tourner vers sa sœur.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'aies fait un coup pareil, Emily.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est ton ami !

— Pour l'amour du ciel... On avait douze ans !

— Il est vraiment adorable. Tu devrais vraiment reprendre contact avec

lui. Et si tu l'invitais à déjeuner au café, un de ces jours ?

— Bon sang, Em. Je ne le connais plus.

— Eh bien, réapprenez à vous connaître. Il est divorcé.

— *Disponible*, tu veux dire.

— Nom d'un chien, Sis ! A une époque, tu n'envisageais pas un été sans lui !

— Ça fait *vingt-deux ans* qu'on ne passe plus nos étés ensemble. L'eau a coulé sous les ponts, d'accord ?

Sis fronça les sourcils comme si elle dressait mentalement une liste de bonnes raisons pour ne pas renouer avec Michael ni même lui décocher un de ses sourires éblouissants qui lui avaient valu un temps le surnom de *Sis-tème solaire* ; une trouvaille d'Emily. Parfois — rarement —, il lui arrivait encore d'en décocher un.

Mais Sis ne sembla pas trouver d'excuses pour ne plus revoir Michael, ou alors elle les garda pour elle.

— Je sais que tu as fait ça par gentillesse, dit-elle en lui prenant la main. Parce que tu penses à moi et que tu souhaites mon bonheur. Mais aujourd'hui, c'est *ta* journée, Emily. Alors, va retrouver ton mari et passe une merveilleuse lune de miel. Je prendrai bien soin d'Andy.

A travers la fenêtre du café, Emily pouvait voir Larry qui parlait avec Sweet Mama en jetant des regards anxieux par-dessus son diadème, sans doute à la recherche de la mariée. Il était vraiment très beau avec son expression sombre et impénétrable qui lui donnait un air si mystérieux. Combien de fois s'était-elle demandé ce qu'il avait en tête ?

Sa main se referma sur celle de Sis, et brusquement elle n'eut plus aucune envie de la lâcher. Plus envie de quitter son fils, sa famille et la cuisine du Sweet Mama's Café où le sucre devenait un accessoire de magie et les épices un moyen de transport vers le monde des rêves.

Emily prit sa sœur dans ses bras et la serra fort, murmurant à son oreille :

— Oh ! je sais que tu prendras bien soin de mon fils.

Finalement, elle trouva la force de se détacher de Sis et se pencha pour faire un câlin à Andy.

— Tu vas être très sage avec tante Sis, n'est-ce pas, mon trésor ? Et toi aussi, tu dois prendre soin d'elle.

Andy hocha vigoureusement la tête, l'épi rebelle se libérant déjà de l'épaisse couche de gomina et se dressant sur son crâne comme la crête d'un étrange oisillon. Emily mourait d'envie de le garder plus longtemps dans ses bras, mais elle se fit violence pour ne pas prolonger les adieux.

— A plus dans le bus, dit-il en frappant doucement son poing contre celui de sa maman.

— A plus tard dans le car, répondit-elle, mais il courait déjà vers sa fusée.

Elle le regarda grimper au sommet de l'engin, le nœud papillon de travers et la chemise toute froissée, sa petite main crasseuse en guise de pare-soleil afin de mieux scruter le ciel.

— C'est bientôt l'heure du décollage, tante Sis ! cria-t-il.

— Bientôt, oui, répondit Sis avant d'adresser un clin d'œil à Emily.

Celle-ci lui rendit le clin d'œil et rentra dans le café pour dire au revoir à son frère jumeau et rejoindre son mari. C'était l'heure de décoller vers sa nouvelle vie, et ça promettait d'être aussi excitant que de se poser sur la face éclairée de la Lune.

Le moteur de la Bel Air ronronnait sur la Route 10 et Emily sourit en regardant un balbuzard déployer ses ailes au sommet d'un cyprès. Les bayous étaient tels qu'elle se les rappelait ; une vaste étendue d'eau hérissée de genoux de cyprès et bruissante de vie sauvage.

Bien que Larry ne lui ait toujours pas révélé leur destination — il n'avait pipé mot depuis leur départ du Sweet Mama's Café —, elle savait qu'ils étaient presque à La Nouvelle-Orléans, ville où elle avait assisté à un concert de Pete Fountain avec Sis. Si son mari se montrait si peu loquace, c'était sûrement parce qu'elle n'avait cessé de parler pendant tout le trajet. De sa joie d'être mariée et de leur vie future, bien entendu, mais surtout de sa sœur et des possibilités qu'elle entrevoyait entre Sis et le petit-neveu de Mlle Opal.

— Il est très timide, tu sais, mais c'est vraiment quelqu'un de gentil. Je pense que tu t'entendrais bien avec lui.

Elle jeta un coup d'œil à Larry qui resta de profil, les yeux rivés sur la route.

— Tu aurais dû le voir essayer de rentrer dans la fusée d'Andy. Ces longues jambes qu'il ne pouvait pas caser à l'intérieur. Encore plus longues que les tiennes.

Elle éclata de rire, la scène lui revenant à l'esprit, mais Larry resta concentré sur la route où la circulation était brusquement devenue dense et complexe, des véhicules débouchant de partout à la fois. Heureusement qu'elle n'était pas au volant ! Elle aurait été paniquée si elle avait dû conduire à travers cet enchevêtrement de ponts et de routes.

La cuisine, voilà ce qu'elle faisait de mieux. Mettez-la aux fourneaux et elle vous préparait tout ce que vous vouliez ! De l'entrée au dessert, du plat le plus simple au plus compliqué.

Ce soir, avait-elle décidé, elle aurait une petite conversation avec Larry au sujet du café-restaurant. Elle avait des idées qu'elle se sentait prête à essayer. Offrir leurs services pour des goûters d'anniversaire, par exemple. Remplir tous ces petits ventres avec les fameux gâteaux du Sweet Mama's, bien sûr, mais aussi proposer d'accueillir les enfants au café, à l'intérieur ou dans le jardin quand le temps le permettrait. Avec l'aide des frères Wilson, ils pourraient même construire une version plus grande et plus solide de la fusée d'Andy qui ravirait les gamins. Et pourquoi ne pas ajouter un portique avec

toutes sortes d'agrès et de balançoires ? Un filet d'escalade ? Sweet Mama et Sis seraient sûrement d'accord pour acheter de longues tables de pique-nique surplombées de parasols arc-en-ciel qui protégeraient les enfants, même lors d'étés aussi caniculaires que celui de cette année.

Le soleil sembla chuter brusquement à l'horizon et Larry se pencha sur le volant, les traits crispés tandis qu'il naviguait dans les rues noires de monde du Vieux Carré français.

— Si tu me donnes le nom de l'hôtel, je pourrai peut-être apercevoir l'enseigne, dit-elle. L'union fait la force, ajouta-t-elle avec un petit rire.

Mais il continua à chercher son chemin sans répondre, la mâchoire de plus en plus serrée.

Pourquoi cet air furieux ? C'était à n'y rien comprendre. Tassée sur son siège, elle se fit aussi petite que possible. Une dizaine de minutes plus tard, son mari se gara enfin dans le parking réservé aux clients de l'hôtel Sainte-Hélène, un petit établissement pittoresque situé au cœur du Vieux Carré. Selon la brochure qu'Emily parcourait du regard pendant que Larry procédait à l'enregistrement, l'hôtel disposait d'une cour intérieure ombragée où l'on servait des rafraîchissements « sous l'œil perçant d'un véritable perroquet ». Emily se vit aussitôt sirotant une orange pressée avec Larry « sous l'œil perçant » de l'oiseau bigarré, fièrement campé sur son perchoir. Il faudrait absolument qu'elle demande à quelqu'un de les prendre en photo avec ce perroquet. Andy serait ravi de voir ça.

— Puis-je faire autre chose pour vous, monsieur ? demanda la réceptionniste, une belle femme aux cheveux gris argent qui portait une bague à chaque doigt.

Madeline — à en croire le badge sur sa poitrine — avait un grand sourire et un accent doux où le Sud profond se teintait d'Acadie.

— Non, ça va.

Le ton de Larry sembla bien sec à Emily, qui chercha aussitôt à compenser la mauvaise humeur de son mari :

— Nous sommes en lune de miel, dit-elle avec un sourire.

— Ça se voit, jeune femme, répondit la réceptionniste avec son accent charmant.

Il sembla à Emily qu'elles étaient amies depuis toujours, ce qui était la façon dont on fonctionnait dans le Sud. Les gens qu'Emily rencontrait n'étaient pas des étrangers à ses yeux, mais des amis dont elle ne connaissait pas encore l'histoire. Bien sûr, Sis n'était pas comme ça. Tout le contraire, en fait. Elle ne laissait personne l'approcher de trop près, pas même un ami d'enfance qui revenait dans sa vie. Emily aurait tellement voulu l'appeler tout de suite et lui parler de l'hôtel avec sa cour intérieure ombragée, son « véritable perroquet » et sa belle réceptionniste aux doigts bagués. Elle aurait aussi aimé prendre des nouvelles d'Andy, même si elle ne doutait pas un instant que son petit garçon fût entre de bonnes mains.

Elle aussi était entre de bonnes mains, et appeler Sis pourrait vexer Larry ;

lui faire penser qu'il n'était pas sa priorité ; que sa femme était incapable de se détacher de sa famille et de se consacrer entièrement à son mari, ne serait-ce que le temps de leur lune de miel.

Heureusement, il était trop occupé à rassembler leurs bagages pour noter le terrible manque qu'elle ressentait soudain en songeant à tous ceux qu'elle venait de quitter. En parfait gentleman, il ramassa même la petite mallette qui contenait le maquillage d'Emily, si bien qu'elle n'eut d'autre effort à faire que de le suivre.

Leur suite était à l'image de l'hôtel : absolument charmante. Pendant que Larry posait les valises sur les porte-bagages de bois, Emily se mit à inspecter les lieux. La chambre et la partie salon étaient aménagées dans des espaces en L, décorés avec des meubles anciens de bois ciré et des gravures qui évoquaient le Sud d'antan, quand les femmes portaient des robes à crinoline et des coiffes à rubans roses.

Le chemisier de soie rose qu'elle avait emporté pour le dîner de ce soir serait parfaitement dans le ton. Souriant à l'homme qu'elle appelait désormais son mari, elle retira sa jupe en lin blanc et l'étendit sur le lit.

— Cette suite est magnifique, Larry.

— Tu penses qu'il approuverait mon choix ?

Le ton glacial de Larry eut raison du sourire qui s'attardait sur les lèvres d'Emily.

— Qui ça, « il » ?

— L'homme dont tu n'as cessé de parler pendant tout le trajet.

— Oh... *Lui*.

Malgré le soulagement qui libéra sa poitrine, elle n'arrivait pas à empêcher ses mains de trembler.

— J'ai cru que tu étais sérieux, l'espace d'un instant, dit-elle en se penchant sur sa valise pour qu'il ne remarque rien.

Larry partit sans un mot dans la salle de bains tandis qu'elle restait courbée sur ses affaires, lissant et relissant son chemisier de soie rose sans s'arrêter de parler. Elle n'avait trouvé que ça pour dissimuler le malaise qui affolait son cœur.

— C'était vraiment chouette de le revoir après toutes ces années. Chouette à cause de Sis, je veux dire. Je suis sans doute une incurable romantique, mais il me semble que Michael est l'homme idéal pour...

Quelque chose la poussa à se redresser et à se tourner. Un bruit, un instinct, l'impression d'une nuit qui tombe en plein jour. Le chemisier serré dans sa main et la bouche encore ouverte pour prononcer des mots qui n'en sortiraient plus, elle regarda, pétrifiée, le visage méconnaissable de son mari.

Le premier coup l'atteignit au plexus solaire et la projeta sur le lit. Le second lui coupa la respiration et lui vola des pans entiers de ses rêves.

— Ça t'apprendra à t'intéresser à un autre homme, dit Larry.

Emily était si horrifiée qu'elle ne pouvait même pas pleurer. Elle sentait sa jupe en lin sous son dos, et au lieu de se demander comment elle avait pu être

aussi aveugle — un aveu qui se serait accompagné d'un sentiment de honte, d'autodépréciation —, elle se demanda comment elle allait faire pour défroisser le vêtement.

— Larry, qu'est-ce qui te prend de faire une chose...

Le poing de son mari lui fit avaler ses paroles, sa respiration s'étranglant avec un hoquet tandis que les doigts fermés s'écrasaient contre sa joue.

Anesthésiée de stupeur, Emily ne songea pas à la teinte sombre que venait de prendre son avenir. Elle ne remit pas en cause sa décision de construire sa vie avec Larry Chastain ni ne s'apitoya sur son sort.

Elle ne se recroquevilla même pas sur elle-même en gémissant. Elle ne cria pas au secours. Non, elle resta simplement étendue là, le cœur et les sens engourdis comme par un froid glacial, à attendre que ça passe.

— Il te plaît, n'est-ce pas ? Tu crois que je n'ai pas vu ton petit manège avec lui ? Comment tu l'as pris par la main pour l'emmener dehors quand tu croyais que je ne regardais pas ?

Sa voix avait pris la douceur des roucoulades de l'homme qui l'avait séduite, mais son visage était celui d'un inconnu. La jolie suite d'hôtel devint soudain aussi menaçante qu'un désert infesté de serpents à sonnettes.

« Salope », « pute », « traînée », lui jeta-t-il au visage, et elle remonta le temps jusqu'au lycée où elle n'avait aucun moyen d'échapper aux méchancetés que les autres élèves murmuraient à son passage. Pas le moindre endroit où se réfugier. Ni les toilettes, ni l'espace sous le grand escalier, ni le placard où le gardien rangeait ses balais ne pouvaient alors la protéger contre ces mots si semblables à ceux que lui décochait maintenant Larry. Des mots comme des flèches empoisonnées.

Lorsque Mark l'avait mise enceinte, sa famille avait fait corps pour la défendre contre les langues de vipère. Beulah, Sweet Mama, Sis et Jim avaient fusillé du regard ses détracteurs, les mettant au défi de cracher leur venin, même quand son ventre était devenu si rond qu'il n'y avait plus eu moyen de le camoufler. N'empêche qu'elle avait enfreint la loi du Sud, qui vénérât la pureté et condamnait les anges déchus. Elle avait mérité chacune de ces insultes, chacun de ces affronts.

Et à présent, elle recevait son châtiment. Emily s'était faite si petite — si insignifiante — qu'un courant d'air aurait pu l'emporter.

Lentement, les poings de Larry redevinrent de simples mains et il resta indécis, légèrement incliné au-dessus d'elle. Ses doigts se replièrent et se déplièrent pendant de longues secondes, puis il s'agenouilla brusquement au pied du lit, enfouissant le visage dans le ventre d'Emily avec des sanglots si violents qu'ils le secouèrent tout entier.

— Larry ?

Emergeant de son engourdissement, Emily regarda sa main se poser sur l'épaule de son mari ; l'instinct maternel qui la poussait à consoler le petit garçon que Larry semblait redevenu.

— Je suis désolé, dit-il d'une voix encore hachée par les sanglots. Je suis

tellement désolé, mon amour.

Il leva un visage aussi penaud et rougi de larmes que celui d'Andy après une grosse bêtise qui lui avait valu une sévère réprimande.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne veux pas te perdre, tu sais. Dis-moi que je ne vais pas te perdre.

— Tu ne vas pas me perdre, dit-elle, mais les mots eurent du mal à passer le seuil de ses lèvres tremblantes.

— Promets-le-moi !

— Je te le promets.

Oh ! mon Dieu, avait-elle le droit de faire une telle promesse ? Comment pourrait-elle tenir sa parole ?

— Ça, c'est mon Emily chérie ! s'écria-t-il en se redressant.

Il sécha ses larmes avec un sourire navré et se pencha vers elle pour planter un baiser sonore sur la joue qu'il venait de frapper.

— Je vais te laisser un moment seule pour que tu puisses te faire belle pour le dîner. Je veux que tout le monde voie que j'ai une femme splendide !

La porte de la suite se referma bientôt derrière lui avec un bruit mat, libérant une vague de douleur et d'incompréhension. Un son plaintif s'échappa des lèvres entrouvertes d'Emily ; le miaulement d'un chaton qui ne peut plus descendre d'un arbre ou le gémissement d'un bébé qui a perdu sa mère du regard. Elle écarquilla les yeux, balayant la pièce à la recherche d'un danger imminent tandis que sa main se plaquait sur ses lèvres pour étouffer sa plainte. Et si Larry était resté dans le couloir, l'oreille collée à la porte ? Si elle s'ouvrait brusquement et qu'il déboulait dans la pièce avec ses poings comme des marteaux et son masque de fou ?

Emily s'assit lentement. Elle avait la nausée et son corps entier semblait en feu. Si elle vomissait, il faudrait qu'elle nettoie. Et que se passerait-il s'il revenait avant qu'elle n'ait le temps de tout laver ? Se mordant la lèvre sous l'effet de la douleur et combattant le sentiment abyssal de solitude qu'elle éprouvait en songeant à sa famille et à sa sœur en particulier, Emily se traîna jusqu'à la salle de bains en s'appuyant sur le dossier des chaises et les surfaces fraîches des guéridons en marbre. Posée sur son front, la main de Sis serait fraîche, elle aussi, et ses mots de réconfort se déverseraient sur son corps endolori comme les eaux bienfaisantes d'une source thermale.

Le miroir lui renvoya l'image d'une femme à l'expression neutre ; une femme vidée de ses rêves et de ses espoirs, hormis celui de tenir le coup en attendant d'être à même de prendre une décision. Et si ce soir elle entendait Judy Garland chanter *Over the Rainbow*, elle refuserait de se souvenir des promesses de bonheur que cette chanson évoquait pour elle. Si ce soir elle voyait une belle lune ronde briller sur l'eau du golfe, elle refuserait de se souvenir d'une époque ancienne où le sable était doux sous son dos dénudé et où l'homme qui la tenait dans ses bras lui disait qu'il l'aimerait toujours.

Les mains d'Emily tremblaient tandis qu'elle se nettoyait le visage à l'aide d'un gant de toilette. Larry avait pris garde de la frapper essentiellement

sur le torse. Une fois habillée et avec un peu plus de fard à joues qu'à l'accoutumée, elle aurait l'air parfaitement normale. Même avec des manches courtes.

Elle s'empara d'un gobelet en plastique dont elle retira le film protecteur. Plus encore que déshydratée, elle se sentait sèche comme une plante qu'on a laissée mourir sur un balcon. Elle versa de l'eau dans le gobelet et but le contenu d'un trait, renouvelant quatre fois l'opération avant de trouver la force de regagner la chambre pour s'habiller. Le chemiser de soie rose, si prometteur quand elle avait ouvert la Samsonite, avait perdu toute sa magie. Ce n'était plus qu'un vêtement étalé sur une valise. Quant à la jupe en lin, elle ressemblait à un chiffon qui aurait essuyé trop d'assiettes.

Elle l'enfila néanmoins, la lissant encore et encore du plat de la main. Une fois le chemisier boutonné, elle se planta devant le grand miroir fixé au mur de la chambre. Elle vit une femme brisée comme un panneau de verre sous l'impact d'une pierre ; une femme qui venait de troquer une semaine enchantée contre un séjour en enfer.

Accablée, elle se laissa tomber dans un fauteuil et attendit le retour de son mari.

* * *

Sis n'aurait su dire ce qui l'angoissait le plus : les os humains qu'elle avait retrouvés sous la haie de rosiers (et dont elle n'avait toujours pas parlé aux autorités parce qu'elle ne voulait pas que des policiers envahissent le jardin pendant qu'Andy était là) ; savoir Emily loin d'elle depuis quelques jours en compagnie d'un homme en qui elle n'avait pas confiance ; ou bien l'homme qui venait d'entrer dans le café ? Bien sûr, il était là pour accompagner sa tante, mais ça ne calmait pas pour autant l'anxiété qu'elle éprouvait à le voir en ces lieux.

Tandis qu'elle observait la façon dont Michael Clemson tenait délicatement Mlle Opal par le bras pour l'aider à s'asseoir dans le box d'angle qu'elle affectionnait, Sis se demanda pourquoi diable il avait fallu qu'elle vienne en salle au lieu de rester sagement dans les profondeurs de son bureau. Et le beau sourire qui se dessina sur les lèvres de son ami d'enfance lorsqu'il l'aperçut derrière le comptoir n'arrangea rien à l'affaire.

Elle pouvait adresser toutes les prières qu'elle voulait au Seigneur, rien ne changerait le fait que ses cheveux se dressaient bizarrement sur sa tête comme si elle venait de se réveiller et que son T-shirt noir lui donnait l'apparence d'un corbeau bien en chair. Dieu merci, elle avait dit adieu aux boucles en forme de saucisses.

Mlle Opal lui fit signe de les rejoindre.

— Bonjour, Sis. J'étais en train de parler de l'*Amen cobbler* à Michael et de lui dire qu'il devait absolument en commander une part.

— Alors, Beth, qu'est-ce que tu deviens depuis tout ce temps ?

Entendre un homme prononcer son vrai prénom lui donna la sensation d'être une femme avec une penderie remplie de beaux vêtements, un flacon de parfum au gardénia posé sur sa commode et un avenir gorgé de promesses.

— J'ai pas mal à faire avec le café, surtout maintenant que Sweet Mama et Beulah ne sont plus toutes jeunes. J'aide aussi Emily à s'occuper de son fils.

Ce qu'elle racontait était aussi ennuyeux que son visage et sa façon de s'habiller. C'était la première fois qu'elle regrettait de ne pas avoir quelque chose de plus excitant à dire sur sa vie ; des virées entre amis au stade de base-ball, des sorties en bateau sur l'eau du golfe, des week-ends à La Nouvelle-Orléans, à faire la fête toute la nuit dans le Vieux Carré français.

— Parfois, je vais pêcher, ajouta-t-elle platement, poussée par le désir de paraître moins terne.

— Vraiment ? J'adore pêcher, tu sais.

Il ponctua ces mots d'un sourire et, Dieu sait pourquoi, Sis sentit un rayon d'optimisme diffuser sa chaleur sous son T-shirt noir. Mlle Opal devait le sentir aussi, à en juger par son visage radieux.

— Ça t'arrive encore de jouer au base-ball sur la plage ? reprit Michael.

— Oui, avec Andy. Tu sais, le fils d'Emily qui t'a fait visiter sa fusée, le jour du mariage.

Michael hocha la tête, et cette fois-ci ce furent ses yeux qui décochèrent un sourire.

— Moi, ça fait bien longtemps que je n'y ai pas joué, dit-il.

Il avait l'air un peu nostalgique, tout à coup. Mais surtout, il avait l'air du petit garçon qu'elle avait rencontré sur la plage cet été-là ; un gamin maigrichon avec une balle de base-ball dans une main et une batte dans l'autre, en train de jouer seul parce qu'il ne connaissait personne à Biloxi.

Les images vivaces de ce premier été en compagnie de Michael eurent raison de sa nervosité. Se remémorant les sandwiches au beurre de cacahuètes et les Coca à la cerise qu'ils partageaient ; la façon dont le vent emportait leurs rires et les faisait tourner au-dessus de l'eau comme des cerfs-volants ; Sis vint s'asseoir à côté de Michael avec le naturel de quelqu'un qui rejoint un vieil ami sur la banquette d'un café.

— Tu as conservé ta batte ? demanda-t-elle.

— Même batte, oui. Mais la casquette et le gant ont pris quelques tailles.

— Si tu as envie de passer à la maison, cette semaine, on pourrait jouer sur la plage avec Andy.

— Tu vis toujours dans la même maison ?

— Toujours dans la même maison, et elle est toujours rose.

— Tu te souviens ? Je l'appelais le gâteau d'anniversaire.

Sis hocha la tête.

— Mais jamais devant Sweet Mama, dit-elle avec un sourire.

Comme s'il suffisait de prononcer son nom pour la faire apparaître, Sweet Mama vint s'attabler dans le box avec eux. Elle avait apporté un *Amen*

cobbler, quatre assiettes creuses et cette incomparable odeur des pêches ; douceur mâtinée d'épices à nulle autre pareille qui évoquait des contrées lointaines et des secrets aussi sombres que délicieux.

Sis était partagée. Déchirée, même, entre les promesses et les dangers de l'inconnu. En dépit des frissons que tout cela faisait courir le long de son échine, elle savoura le goût sucré des pêches et l'acidité des griottes, savoura les reflets du soleil qui traversaient les baies vitrées du café pour illuminer les mèches argentées de Michael. La réalité ne la rattrapa que le soir, à l'heure du journal télévisé, lorsque le présentateur météo annonça que de l'air chaud en provenance du Sahara arrivait sur l'Atlantique où il entraînait en collision avec l'air plus frais de la côte du golfe de Guinée.

La perturbation atmosphérique formait des vagues si énormes que, lorsque les photos satellites s'affichèrent à l'écran, Sis éteignit la télévision et courut vérifier que les fenêtres et les portes étaient bien fermées. Comme si les vagues s'étaient déjà transformées en monstres et qu'elle pouvait les empêcher de frapper la maison rose par la seule force de sa volonté.

Une fois les volets fermés, elle se rendit dans l'ancienne chambre d'Emily pour s'assurer qu'Andy dormait paisiblement. Le visage mangé par les lunettes d'astronaute, il serrait son ours en peluche dans ses bras, ses lèvres formant une courbe ravie tandis qu'il rêvait sûrement de conquérir la lune.

Elle brillait derrière la vitre, son reflet dessinant un chemin sur l'eau calme qui s'étirait le long de la digue réputée indestructible. Sa pâle lueur blanchissait le sommet des chênes verts étrangement silencieux. Ni leurs feuilles ni la mousse espagnole qui dégoulinait de leurs branches ne produisaient le moindre bruissement. Le jardin semblait si serein sous les rayons argentés que personne n'aurait pu imaginer ce qui était enfoui sous les rosiers.

Elle remonta le drap sous le menton d'Andy, puis marcha sans bruit jusqu'à la fenêtre, collant le front au carreau. La beauté de cette vue aurait dupé n'importe qui, sauf Sis. Elle avait grandi avec la sagesse de Beulah, l'instinct de Sweet Mama et la magie d'un *cobbler* nommé *Amen*. Quelque chose était tapi derrière la perfection de ce tableau ; quelque chose de terrible, de sombre et de dangereux.

Quelque chose de si horrible qu'elle n'osait lui donner un nom.

Aux petites heures calmes de l'aube, Sis se réveilla en sursaut. Quelque chose n'était pas normal. Poisseuse de chaleur alors que les climatiseurs de fenêtre fonctionnaient à plein régime, elle repoussa les draps de ses jambes et resta un moment immobile dans son lit, l'oreille tendue. Ce qu'elle essayait d'écouter, elle n'aurait su le dire. Un signe, peut-être. Un petit indice qui la rassurerait ; qui lui dirait que le cœur de sa famille battait à un rythme régulier, qu'ils continueraient tous à aller de l'avant comme ils l'avaient toujours fait, en sécurité sous les hauts plafonds de la maison victorienne qui s'élevait face à la mer.

Elle perçut le bruit du robinet de sa salle de bains qui gouttait un peu, les ronflements étouffés de Jim et le cliquetis du vieux climatiseur installé à l'autre bout du couloir. Mais il y avait autre chose... Une pulsation dans le ciel, comme si mille mouettes battaient des ailes au-dessus de l'eau.

Elle sauta hors du lit pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre, mais la vaste portion de ciel et d'eau qui s'étendait devant elle n'avait rien de menaçant. Déployé à l'horizon, un ruban rose annonçait le lever du soleil. En se levant maintenant, elle aurait le temps de chercher la prothèse de Jim avant que la maison ne se réveille, et surtout avant d'être plongée dans une nouvelle journée de travail.

Elle s'habilla en vitesse d'un short et d'un vieux T-shirt blanc déniché dans le tiroir du bas de sa commode. Revigorée par le passage du noir au blanc, elle descendit l'escalier en s'efforçant de ne pas faire craquer les marches et alla fouiller de nouveau la penderie du vestibule. Elle n'avait pas eu le temps de bien chercher, le jour du mariage d'Emily, mais cette fichue jambe s'y trouvait forcément. Elle ne s'était tout de même pas enfuie de cette penderie en sautillant !

Sis retira toutes les chaussures du placard, dans l'espoir qu'elles masquaient la prothèse. Après tout, quelqu'un avait pu la faire tomber derrière la rangée de chaussures en voulant attraper un manteau. Mais cette opération se solda une nouvelle fois par un échec, et elle sentit une transpiration nerveuse s'accumuler sur son front et à la racine de ses cheveux. Optant pour une solution radicale, elle envoya une pile de manteaux et d'imperméables rejoindre les bottes sur le sol du vestibule. La penderie ne contenait plus rien, pas même une prothèse de jambe.

Son cœur fit un bond lorsque la voix de son neveu s'éleva derrière elle.

— Tante Sis ?

Elle fit volte-face, main plaquée sur sa poitrine, et vit Andy en costume de Superman, le visage encore tout chiffonné de sommeil. Il tenait son ours en peluche dans une main et un petit seau avec sa pelle en plastique rouge dans l'autre.

— Henry et moi, on peut aller dans le jardin pour construire des maisons de grenouilles ?

— Vas-y, mon trésor. Mais pas trop longtemps, d'accord ? Il faut que tu prennes ton petit déjeuner et que tu fasses ta toilette avant qu'on parte au café.

— Je peux garder mon costume de Superman ?

Cette fois-ci, elle allait devoir faire preuve de fermeté. Depuis le mariage, il avait porté ce déguisement tous les jours. Mais il semblait en avoir tellement envie... Et puis sa maman n'était pas là, en voyage de noces avec ce sale type qu'il allait devoir appeler *papa*. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, après tout, qu'il le porte une fois de plus ?

— Bon... si tu veux. Mais quand on reviendra à la maison, cet après-midi, il faudra l'enlever pour que je le lave, d'accord ?

— D'ac.

Tandis qu'elle suivait des yeux l'adorable petit bonhomme qui partait jouer dans le jardin, Sis se demanda si elle était vraiment faite pour avoir des enfants. Une mère digne de ce nom n'aurait-elle pas refusé qu'il porte une fois de plus ce costume sale et fripé ? Brusquement accablée, elle s'assit sur le sol du vestibule, au milieu de l'amas de bottes et de manteaux. La journée commençait à peine et elle éprouvait déjà un vague sentiment d'insatisfaction, comme si elle avait mis le cap sur une destination merveilleuse et que sa voiture s'était embourbée dans une ornière après seulement quelques kilomètres.

Il ne restait plus qu'à tout remettre dans le placard, maintenant. Et à poursuivre ses recherches pour retrouver la jambe de Jim. Une porte claqua et des pas se firent entendre dans le couloir.

Avec son volumineux peignoir jaune assorti à la résille qui maintenait ses bigoudis en place, Beulah ressemblait à un autobus scolaire.

— Seigneur Jésus, Sis. C'est quoi, tout ce désordre ?

— Je cherche la jambe de Jim. Tu ne saurais pas où elle est, par hasard ?

— Une jambe, tu dis ? Pas vu la queue d'une.

— Eh bien, tâche d'ouvrir l'œil, parce qu'elle a mystérieusement disparu.

— Elle est partie se balader, c'est ça ? Après tout, une jambe, c'est fait pour marcher.

— Je ne serais pas étonnée que Jim l'ait aidée à se faire la malle.

Sis lui raconta avoir trouvé la prothèse dans le conteneur à déchets et Beulah s'éloigna en secouant la tête. Bientôt, l'air fredonné d'une chanson s'échappa de la cuisine. Comme tous les matins de sa vie, Beulah était en train de faire des scones. Où chercher la jambe de Jim, à présent ? Il était trop

intelligent pour l'avoir jetée une nouvelle fois dans le conteneur à déchets où Sis regarderait forcément en premier. L'avait-il cachée dans le garage ? Il serait facile de la dissimuler derrière les binettes, râteaux et autres pelles, voire derrière ces vélos qui rouillaient contre le mur, oubliés de tous. Ils semblaient attendre vainement que des enfants reviennent les chevaucher à toute allure sur le sable comme au temps de leur splendeur, quand ils fichaient la trouille aux sternes qui avaient fait leurs nids sur le haut de la plage et aux mouettes qui fouillaient les bas-fonds à la recherche de nourriture.

Soudain un cri strident retentit dans la cuisine, suivi de la voix de Beulah :
— Doux Jésus !

Imaginant Beulah gisant au sol, les lèvres virant au bleu, ou peut-être même Andy courant vers les voitures en costume de Superman, Sis se précipita dans la cuisine. Elle y trouva Beulah pétrifiée devant la fenêtre, la main plaquée sur le cœur.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Sis.

Mais Beulah ne répondit pas, se contentant de pointer le doigt vers le jardin, le visage blême et l'index tremblant comme une feuille sous les rafales d'un vent mauvais.

Sis s'approcha de la fenêtre pour voir ce qui mettait Beulah dans cet état. La mine ravie dans son costume bleu et rouge, Andy construisait des abris à grenouilles. Un spectacle plus joyeux qu'inquiétant — sauf qu'il était accroupi devant la haie, creusant la terre retournée au pied du rosier don Juan.
La terre qui recouvrait les ossements.

Sis s'élança vers la porte de derrière. L'instant d'après, elle sautait par-dessus les marches de la véranda et atterrissait lourdement sur l'herbe du jardin.

— Andy !

Il lui décocha ce sourire qui la faisait fondre chaque fois et se remit à creuser avec sa petite pelle rouge.

— Andy ! Arrête !

Il leva la tête de nouveau, son sourire s'effaçant d'un seul coup tandis qu'il lâchait sa pelle. Le jouet resta planté dans la terre pleine de marne sableuse, parfaite pour construire de solides abris à grenouilles.

De là où elle se trouvait, Sis ne pouvait distinguer si un bout de squelette blanchi — un doigt de pied ou peut-être l'os plus reconnaissable de la cheville — émergeait du trou qu'il venait de creuser. La peur lui fit piquer un sprint vers son neveu.

— C'est interdit de creuser ici !

Les traits d'Andy se froissèrent douloureusement et il éclata en sanglots avec des pleurs si déchirants qu'ils firent sortir Beulah de sa chère cuisine. Sis souleva son neveu dans ses bras, inspectant du regard la terre qu'il avait déplacée à l'aide de sa pelle rouge. Dieu merci, elle ne vit rien d'autre que les instruments sommaires d'un bâtisseur de six ans.

Beulah les avait rejoints, à présent, et ses yeux semblaient ne plus pouvoir

se détacher de la terre meurtrie sous le rosier don Juan. Inconsolable, Andy continuait à s'accrocher à Sis bien qu'elle l'eût reposé.

— Ils sont toujours là-dessous ? demanda-t-elle.

Ignorant la question, Beulah s'accroupit devant Andy et l'enveloppa dans ses bras avec des petits bruits de réconfort, lui promettant toutes sortes de merveilles culinaires à base de chocolat.

— Est-ce qu'ils y sont, Beulah ? insista Sis.

— Y'a rien du tout, là-dessous, à part des ennuis. Si l'envie te prend de jouer les archéologues, tu seras la première à le regretter, Sis.

— On ne peut pas faire comme si ça n'existait pas. Regarde ce qui vient de se passer.

Andy avait cessé de pleurer. Il reniflait bruyamment, le visage pressé contre l'épaule de Beulah.

— Continue comme ça, Sis, et tu vas le traumatiser à vie, dit-elle en pointant du doigt l'épi rebelle qui émergeait des plis de son peignoir jaune.

— Très bien. Mais une fois qu'Emily sera rentrée, on va avoir des choses à se dire, toi et moi.

— On verra.

Andy recula la tête, offrant à Sis un sourire larmoyant.

— Ça, ça veut dire non, tante Sis.

— Ah bon ? fit-elle en lui rendant son sourire.

Face à l'innocence de ce petit être, elle se sentit brusquement ridicule, déplacée, incompétente. Après tout, décida-t-elle, il devait exister une sorte d'ordre cosmique ; un être supérieur qui avait inscrit son nom sur une liste intitulée : « Femmes qu'on ne doit *jamais* laisser élever un enfant ».

— Ben oui. Maman me le dit tout le temps, et ça veut toujours dire non.

Andy se tortilla doucement pour se libérer de l'étreinte de Beulah, puis ramassa son seau et sa pelle rouges comme pour signifier que l'incident était clos.

— Tu veux que je remette la terre que j'ai enlevée ? demanda-t-il.

— Non, mon petit cœur, je vais le faire.

Elle retint son souffle tandis qu'elle poussait du pied la terre qu'il avait mise de côté, mais Dieu merci elle ne renfermait rien qu'un peu de sable.

— Pardon d'avoir crié comme ça, Andy, mais j'avais peur que tu te plantes une épine dans la main. Ça fait très mal, et en plus on peut attraper une maladie grave. A partir d'aujourd'hui, on ne creuse plus à côté des rosiers, d'accord ?

— D'ac.

— Super, dit-elle avant de se pencher pour poser un long baiser sur les cheveux d'Andy. Et maintenant, rentre avec Beulah. Elle va t'aider à faire ta toilette et elle te préparera un bon petit déjeuner. Et si tu es bien sage, on peindra peut-être ta fusée.

— Hein ? s'écria-t-il. C'est vrai ? Quand ? Aujourd'hui ?

— Non, pas aujourd'hui, parce qu'il faut d'abord acheter la peinture. Mais

on le fera bientôt.

— Promis ?

— Promis.

Andy s'éloigna en direction de la maison, suivi d'une Beulah contrainte de trotter pour ne pas se faire distancer, et Sis se retrouva seule avec un cœur qui battait beaucoup trop fort. Jusqu'à très récemment, elle adorait être seule dans le jardin à cette heure de la matinée où l'air subtilement parfumé de brises salées invitait la mousse espagnole à danser sur les chênes verts. Elle ferma les yeux, mais le sol sous ses pieds renfermait un secret trop horrible pour retrouver cette paix. Et l'air semblait chargé d'électricité statique.

La main en visière, Sis leva les yeux vers le ciel. Des avions de la base aérienne de Keesler y traçaient des lignes blanches qui quadrillaient encore l'azur longtemps après leur passage. Ils évoluaient à trop haute altitude pour qu'elle puisse les identifier, mais elle pariait sur des chasseurs d'ouragans. Gordon, le meilleur ami de Jim, pilotait un de ces engins sophistiqués qui détectaient les cyclones tropicaux. Il leur avait raconté avoir volé dans l'œil de l'ouragan Betsy en 1965, juste avant qu'il ne frappe la Côte du Golfe.

« Tu quittes la furie hurlante du vent et de la pluie et tu plonges dans une accalmie si étrange qu'elle te prive de tout ton courage. Un mur de nuages noirs se referme sur toi et tu te sens brusquement seul au monde. Et puis la température monte de plusieurs degrés et tu voles droit vers l'œil du cyclone avec la sensation de t'enfoncer dans les entrailles de l'enfer. »

Betsy avait été un ouragan de catégorie 3 quand il avait atteint Biloxi, tout comme cet autre cyclone tropical dont Sis se souvenait surtout parce qu'il avait frappé la ville en 1949, l'année de l'accident de voiture de ses parents. Chaque fois, ils avaient vissé des planches de bois sur les fenêtres et s'étaient recroquevillés derrière des matelas dans le couloir, survivant aux deux ouragans comme tant d'autres résidents de la Côte du Golfe qui avaient appris à composer avec les furieux caprices de la nature.

Sis continua de scruter nerveusement le ciel longtemps après le départ des chasseurs d'ouragans. Seule subsistait à présent une longue traînée blanchâtre qui ressemblait à la queue d'un dragon. Un esprit naïf aurait pu croire que la nature organisait un spectacle céleste pour émerveiller les enfants.

La fenêtre de la chambre de Sweet Mama s'illumina et la voix de Burt Larson s'éleva de l'autre côté de la maison :

— Le courrier est passé !

De l'autre côté de cette maudite haie de rosiers, Stella Mae Clifford se mit à hurler sur son chien qui urinait sur ses pétunias. Un matin normal au 1629 Route 90, Biloxi, Mississippi.

Sis termina de combler le petit trou qu'Andy avait creusé sous le rosier, puis s'efforça de ne pas songer à ce qu'il y avait sous ses sandales tandis qu'elle tassait la terre meuble en sautillant à pieds joints. Où était Andy, à présent ?

Elle le trouva attablé dans la cuisine avec son vieil ours en peluche, en

train de raconter des histoires sans queue ni tête à Sweet Mama, son épi rebelle se balançant au rythme de ses pieds qui frappaient ceux de sa chaise. Avait-il été affecté par l'incident qui s'était produit dans le jardin ? Lui en voulait-il ? Dieu merci, elle ne trouva aucun signe qui allait dans ce sens. Mais si Andy ne lui fit pas de peine, Sweet Mama s'en chargea avec sa robe qu'elle portait à l'envers.

Sis s'approcha de son neveu et posa doucement les mains sur ses petites épaules.

— Tout va bien, mon petit chat ?

Il hocha vigoureusement la tête.

— Désolée d'avoir crié. Les grands s'énervent parfois, tu sais. Ça ne veut pas dire que je t'aime moins qu'avant, d'accord ?

— D'ac.

Il quitta sa chaise et leva des yeux pétillants vers Sis.

— Dis, tante Sis, on pourra peindre ma fusée en rouge ?

— C'est ta fusée, Andy. C'est toi qui décides de la couleur.

— Le sang est rouge, dit Sweet Mama, avant de se plaquer la main sur la bouche, les yeux écarquillés, comme si ça pouvait effacer les mots affreux qu'elle venait de prononcer.

Sis jeta un coup d'œil à son neveu, inquiète de sa réaction, mais il s'était déjà élancé vers l'escalier en criant :

— Hé ! Oncle Jim ! Tu veux jouer aux osselets avec moi ?

Le nom du jeu fit grimacer Sis qui se laissa tomber sur une chaise avec un soupir.

— Tu as vu Beulah ce matin, Sweet Mama ?

— Non. Je me demande où elle peut bien être.

Voilà qui expliquait pourquoi la robe de sa grand-mère était à l'envers. Beulah n'aurait jamais laissé passer ça. Elle veillait sur son amie comme une sorte d'ange gardien aux ailes noires.

Normalement, Beulah aurait dû revenir dans la cuisine après être sortie dans le jardin. Mais rien ne se passait comme d'habitude, décidément. Les premiers pas sur la Lune de Neil Armstrong semblaient avoir provoqué une tempête cosmique qui avait bouleversé l'ordre des choses. Aujourd'hui, des écrans de fumée obscurcissaient la vérité tandis que les secrets étaient cachés à la vue de tous.

— J'ai entendu les enfants jouer dehors, dit encore Sweet Mama. Beulah doit être avec eux.

— C'était Andy. Tu vois qui c'est, n'est-ce pas ? L'enfant d'Emily.

— Bien sûr que je vois qui c'est, répondit Sweet Mama avec humeur.

Mais Sis vit son regard se voiler de panique et elle comprit, le cœur serré, que sa grand-mère ne se souvenait plus de son arrière-petit-fils. Bientôt, ce serait toute sa famille qui s'effacerait de sa mémoire, plongeant Sweet Mama dans une terrible solitude, comme si elle vivait entourée d'étrangers dans sa propre maison.

Sis observa un moment sa grand-mère à la dérobée. Il devait bien y avoir quelque chose à faire pour l'aider. Installer des repères partout dans la maison. Consacrer une heure par soir à feuilleter les albums de famille. Inscrire une légende sur chacune des photos qu'elle conservait dans son porte-cartes. Mais ces initiatives lui permettraient-elles vraiment de garder le contact avec la réalité ?

Sweet Mama s'empara d'un scone et le tendit à Sis d'une main tremblante.

— Mange, ils sont de ce matin. C'est moi qui les ai faits.

Bien sûr, Sis savait pertinemment que ces scones étaient l'œuvre de Beulah et non de Sweet Mama. Elle coupa en deux celui qu'elle tenait dans la main et glissa une tranche de bacon à l'intérieur, parce que c'était ce qu'elle faisait toujours. Elle croyait plus que jamais aux vertus d'une routine devenue vitale pour Sweet Mama. Il lui semblait que toutes ces petites habitudes formaient désormais les éléments de la carte dont sa grand-mère avait besoin pour se repérer dans le territoire de moins en moins familier de son existence.

— Sweet Mama, il y a une tache sur ta robe. Mais si tu la retournes, les gens n'y verront que du feu.

— Je sais. J'avais justement l'intention de le faire.

— Je me doutais que tu n'allais pas laisser ça comme ça. Pourquoi n'irais-tu pas t'en occuper pendant que je cherche Beulah ?

Quand on a le sentiment d'être sur le point de couler, le mieux est encore de s'accrocher à ce qui vous est familier en attendant des jours meilleurs. Trop accablée pour se lever, Sis resta affaissée sur sa chaise, ses yeux balayant la pièce du regard : un paquet de café Maxwell House sur le plan de travail, la poêle en fonte dont Beulah se servait depuis la nuit des temps pour faire les scones, les boîtes en porcelaine dans lesquelles les Blake rangeaient les produits de base tels que le sucre, la farine, la semoule de maïs et les restes de gras de bacon qui donnaient si bon goût aux haricots cornille et aux feuilles de moutarde brune. Des choses de tous les jours.

Ces jolies boîtes étaient un cadeau de Beulah pour les soixante ans de Sweet Mama, qui avait choisi de les fêter autour d'un *Amen cobbler* au prétexte qu'on ne pouvait y planter de bougies. A l'en croire, un gâteau d'anniversaire plus traditionnel aurait été hérissé de tellement de bougies qu'il aurait pu mettre le feu à la maison. Tous les prétextes étaient bons pour servir un *Amen cobbler*. Cette année, Sweet Mama se souviendrait-elle du nombre de bougies qu'il faudrait mettre sur son gâteau d'anniversaire ?

— Inutile de me chercher, dit Beulah.

Et soudain elle était là, occupant tout l'espace comme un énorme nuage de pluie.

— Lucy, remets cette robe à l'endroit et attrape ton sac à main. Les petits déjeuners de nos clients ne vont pas se faire tout seuls.

Sur ces mots, elle alla se verser une tasse de café tandis que Sweet Mama quittait la cuisine.

— Arrête un peu de faire comme si je n'étais pas là, dit Sis.

Mais Beulah s'assit sans lui jeter un regard et se mit à boire son café en silence.

— Je ne bougerai pas d'ici tant qu'on n'aura pas eu notre discussion.

— J'ai tellement mal au crâne que je me demande si le diable n'a pas décidé d'y planter sa fourche. Si quelqu'un m'adresse la parole, je risque fort de lui arracher la tête.

— Tu n'as jamais arraché la tête de personne, Beulah.

— Ça ne veut pas dire que je ne vais pas commencer aujourd'hui. C'est compris, Sis ?

— C'est compris, mais tu sais qu'on ne peut pas continuer à faire comme s'il n'y avait rien sous ce rosier.

— Pas de *mais* avec moi. Et maintenant, laisse-moi tranquille.

Sis examina le visage de Beulah, à la recherche d'indices. Elle n'avait jamais été du genre à avancer masquée, et encore moins avec ceux qu'elle aimait. Et Beulah aimait tous les membres de la famille Blake, même si la relation qu'elle entretenait avec Sweet Mama était de loin la plus forte. Sa liste noire était courte ; seulement quelques personnes avec qui elle gardait ses distances : Stella Mae Clifford, surtout par solidarité avec Sweet Mama, et deux ou trois clients étroits d'esprit qui avaient un faible pour l'*Amen cobbler* et une haute opinion de leur ignorance.

Le fait qu'elle refuse de parler de cette macabre découverte avec Sis signifiait non seulement qu'elle savait qui était enterré dans le jardin, mais qu'elle était impliquée d'une manière ou d'une autre dans cette affaire. Mais à qui pouvaient appartenir ces ossements ? Sis connaissait sa famille sur le bout des doigts. Elle avait si souvent entendu les histoires des Blake qu'elles faisaient désormais partie de son être intime, tressées dans sa mémoire comme des fils de soie.

Oui, Sis en savait long sur tout le monde, y compris sur le grand-père qu'elle n'avait jamais connu et sur ses grands-parents morts avant sa naissance. Se pouvait-il que ce squelette soit celui d'un crève-la-faim venu piller le potager du jardin ; un vagabond tué par le fusil à deux coups qui avait aussi chassé les membres du Ku Klux Klan ? Sweet Mama ou Beulah avait peut-être voulu effrayer l'intrus et le coup était parti accidentellement. Après quoi, elles l'avaient enterré sur place dans la panique. Ça avait pu se passer pendant la Grande Dépression, lorsque tant de gens n'avaient plus de quoi s'acheter à manger.

— Tu ferais bien de te préparer, ma puce. Il va bientôt être l'heure d'aller au café.

Cette Beulah était celle que Sis connaissait et aimait ; celle sur qui elle avait appris à compter.

— Et ne t'inquiète pas pour Lucy, ajouta-t-elle. Je vais prendre le volant de la Buick.

— Peut-être faudrait-il que tu gardes ses clés, Beulah. Je crois qu'il est

temps qu'elle cesse de conduire.

— Ne compte pas sur moi pour lui briser le cœur comme ça, Sis. Mais à partir de maintenant je vais faire en sorte que Lucy s'assoie sur le siège passager de cette vieille voiture qu'elle aime tant.

— Tu penses y arriver sans lui faire de peine ?

— Elle ne saura jamais ce que j'ai derrière la tête. Je la connais un peu, tu sais.

— Un peu ? C'est l'euphémisme de l'année, Beulah.

Sis se leva, abandonnant Beulah qui continuait à boire son café par petites gorgées patientes, et retourna dans sa chambre où elle avait commencé cette journée déjà aussi longue qu'un siècle.

Elle aurait tant voulu la recommencer de zéro, se remettre sous les draps et se lever du bon pied. Chassant cette chimère, elle s'assit lourdement sur le lit et s'efforça de songer à quelque chose qui éloignerait ses pensées des problèmes de famille. Son sourire fut la première chose qui lui vint à l'esprit, puis la mèche sombre qui retombait sans cesse sur ses yeux. *Michael*. La seule chose agréable qui lui soit arrivée cet été.

Un brusque sentiment de légèreté la gagna, comme si la chaleur moite avait fait fondre les années et qu'elle était de nouveau cette gamine sur la plage, la main enflée d'un gant de base-ball et une casquette retournée sur la tête. De nouveau cette jeune Beth qui s'était trouvé un copain de jeux ; un ami pour l'été.

Et si elle cessait de se cacher derrière des vêtements sombres et informes, pour une fois ? Si elle les troquait contre un pantalon à pattes d'éléphant et un T-shirt clair ? Et tant qu'elle y était, pourquoi laisser ses cheveux faire la loi ? Elle pourrait les dompter à l'aide d'une barrette, voire d'une queue-de-cheval. Si Emily était là, elle lui suggérerait d'utiliser un ruban rose au lieu d'un élastique, mais il fallait connaître ses limites. *Ruban* et *rose* étaient celles de Sis.

Elle trouva les pattes d'éléphant au fond de sa penderie. En s'allongeant sur le dos, l'estomac rentré, et en tirant fort sur la fermeture Eclair, elle parvint à fermer le pantalon. Parcourue d'un petit frisson d'espoir, elle se rendit devant la psyché. Mais lorsqu'elle vit son reflet, l'air se mit à vibrer autour d'elle comme le bourdonnement furieux d'un essaim de frelons.

La fermeture Eclair céda, emportant ses espoirs. Tandis qu'elle se tortillait douloureusement pour retirer le pantalon, Sis entendit les vrombissements d'une nouvelle vague de chasseurs d'ouragans qui sillonnaient l'horizon limpide.

Abandonnant l'idée de porter un pantalon pattes d'éléphant et de jouer à celle qu'elle n'était pas, Sis s'habilla dans sa tenue habituelle, sombre et sans joie. Dehors, le moteur de la grosse Buick fit entendre son grognement de félin réveillé d'une longue sieste, et dans le couloir le son caractéristique d'une démarche éclopée fit naître dans son esprit l'image d'un frère amputé.

Andy l'avait rejointe dans sa chambre. Elle lui demanda de l'attendre un moment, le temps d'intercepter Jim avant qu'il descende l'escalier.

— Je suis contente que tu sois réveillé, Jim. Je me disais que ça pourrait être chouette si Andy restait avec toi, aujourd'hui.

Il ne répondit pas et elle reprit, confiante :

— Il te cherchait pour jouer aux osselets, tu sais.

— Je ne sais plus y jouer, Sis.

— Vous pouvez jouer à autre chose. Tu pourrais l'emmener à la plage et faire une partie de base-ball.

— Franchement, Sis, est-ce que j'ai l'air d'un homme qui peut jouer au base-ball ? Et sur du sable, qui plus est ?

— Oh ! pour l'amour du ciel, Jim ! Je ne te demande pas de faire le tour des bases ! Contente-toi de lancer la balle, Andy sera ravi.

Jim la fixa du regard comme si elle venait de lui proposer de plastiquer le phare de Biloxi, et Sis dégagea d'un geste brusque les mèches bouclées qui couvraient son visage brûlant.

— Ça lui ferait du bien de passer un peu de temps avec un homme, tu comprends ?

Il lui tourna le dos sans ajouter un mot, frappant les marches de sa béquille avec une force que Sis jugea excessive et pour tout dire un peu théâtrale.

— Jim, tu ne pourras pas passer ta vie à fuir !

Il ne tourna même pas la tête. Elle s'élança à sa suite, élaborant déjà le discours qu'elle comptait lui tenir : « Nom d'un chien, Jim, à quoi passes-tu donc tes journées ? A rester assis sur ton lit et à broyer du noir ? A poser tes fesses sur le sable et à contempler l'eau pendant des heures ? A lire ton encyclopédie ? »

Parvenue au milieu de l'escalier, elle s'arrêta net, soudain privée de la colère qui l'avait incitée à poursuivre son frère. Elle resta un moment

interdite, comme si elle ne savait plus ce qu'elle fichait là, avant de prendre une profonde inspiration et de remonter les marches pour aller chercher Andy. Avec l'absence d'Emily, elle ne pouvait pas se permettre d'arriver trop tard au café.

Lorsqu'elle pénétra dans la salle du Sweet Mama's, une clientèle plus dense qu'à l'accoutumée se massait sur les banquettes. L'approche d'une catastrophe, même s'il ne s'agissait encore que d'une menace, semblait avoir réveillé l'instinct grégaire des habitants de Biloxi. Les gens s'étaient précipités au Sweet Mama's Café comme si le nombre de leurs congénères réunis dans une même pièce et les discussions animées du petit déjeuner étaient les meilleurs remparts contre les forces destructrices de la nature. Pas un box inoccupé, pas une tête qui ne soit tournée vers la télévision posée sur le comptoir, Sweet Mama et Beulah passant de table en table pour servir le café tandis que l'envoyé spécial donnait les dernières nouvelles du cyclone tropical qui menaçait la côte.

Sis se versa une tasse du mélange à la chicorée et s'attarda elle aussi près du poste pour écouter ce que disait le journaliste.

Certes, un cyclone avait pris de la vitesse du côté de Cuba, mais ça ne voulait pas nécessairement dire qu'il allait frapper Biloxi. En tout cas, pour le moment, il n'y avait pas le moindre signe de cet ouragan sur la mer d'huile du golfe. Seulement des mouettes qui tournoyaient vers un soleil si brûlant qu'il piquait l'eau d'une multitude de petits points argentés qui dansaient sous vos yeux. Pourtant, tandis que son regard traversait les baies vitrées du café, Sis sentit l'étau de la peur broyer son estomac.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, lança Tom Wilson à la cantonade.

— Souviens-toi de Galveston, répliqua son frère James d'une voix sombre.

— Ouais, renchérit Burt Larson. La pire catastrophe naturelle de l'histoire des Etats-Unis. On en parle encore aujourd'hui.

Stella Mae Clifford et une bonne moitié des clients approuvèrent avec force hochements de tête, tandis que Mlle Opal prenait la tête du groupe des optimistes qui estimaient comme Tom qu'il n'y avait rien à craindre.

Alignés sur des grilles de refroidissement, les *Amen cobblers* racontaient une tout autre histoire. Un simple client ne voyait sans doute là que de délicieux desserts, en attente d'être dégustés. Mais les volutes de vapeur qui s'en échappaient, formant de petits tourbillons en forme de serpents de mer, murmuraient des choses bien différentes à l'oreille de Sis.

De retour derrière le comptoir, Beulah ouvrit de grands yeux effrayés.

— Tu as vu ça, Sis ? demanda-t-elle à voix basse. C'est le signe indéniable que la mer va monter et tous nous engloutir.

— Pas du tout, intervint Sweet Mama en venant les rejoindre. Vous avez vu comme la vapeur se dirige droit vers la Clifford ? Ça signifie qu'elle a la langue fourchue.

Mais Sis, qui avait plutôt l'impression que la vapeur des *Amen cobblers*

serpentaient à présent vers la place libre à côté de Mlle Opal, songea au jardin d'Eden et à la tentation. Songea à ses satanés rêves et ses ridicules bouffées d'espoir. Pas plus tard qu'hier, Michael était assis sur cette même banquette où il avait parlé de jouer au base-ball sur la plage. Une conversation anodine, et voilà qu'elle s'était mise à rêver debout. Elle s'était tout bonnement attendue à le voir pousser la porte du café, ce matin. A le voir lui sourire par-dessus sa tasse de café. Rien que ça.

Elle partit vers son bureau en songeant à quel point elle était ridicule. A son âge, se faire des idées comme une adolescente... Pourtant, ça ne l'empêcha pas de lever la tête de temps à autre vers la porte de son bureau, au cas où Michael la franchirait.

Plus tard ce jour-là, alors qu'elle allait acheter de la peinture avec Andy, aucun argument raisonnable ne put la détourner du magasin de vêtements qu'elle croisa en chemin. Elle en ressortit avec une robe verte qui évoquait la promesse du printemps et un T-shirt d'un jaune insensé, choisi pour la seule raison qu'il lui rappelait ces longues journées de soleil et de base-ball passées en compagnie de son ami d'enfance. Parce qu'il lui rappelait les plus beaux étés de sa jeunesse.

Elle avait également acheté un pantalon à pattes d'éléphant, d'une taille si choquante qu'elle décida de se mettre au régime le soir même.

Sis redescendit sur terre pendant le trajet du retour, recouvrant la raison et le souvenir de la femme qu'elle était vraiment. Jamais elle n'avait fait de régime, et tout portait à croire qu'elle ne commencerait ni ce soir ni demain. Jamais un homme n'était tombé amoureux d'elle, et il n'y avait aucune raison pour que ça change. Si Michael avait envie de passer un peu de temps au café afin d'évoquer les joyeux étés qu'ils avaient partagés, il allait devoir l'accepter telle qu'elle était : une femme un peu ronde et très indépendante ; une femme qui savait ce qu'elle voulait et qui n'hésitait pas à dire le fond de sa pensée.

Sis estima qu'elle avait perdu suffisamment de temps comme ça à penser à cet homme. Elle n'allait pas gâcher une minute de plus de sa vie à se complaire dans des rêveries. Pourtant, lorsqu'elle gara sa Valiant devant la maison et vit Sweet Mama siroter du thé glacé sous la véranda en compagnie de Beulah, elle ne put s'empêcher de songer qu'il serait tellement bon de rentrer chez soi et de s'asseoir sur la balancelle avec un verre embué et un homme au regard si profond qu'on pouvait voir son âme.

— Pas de coup de fil pour moi pendant mon absence ? demanda-t-elle.

— Non, ma puce, répondit Beulah.

Andy fonda dans la maison en appelant Jim, et Sis s'efforça de ne rien laisser paraître de sa déception tandis qu'elle se laissait tomber entre Sweet Mama et Beulah, dans un fauteuil en osier blanc. Juste derrière le pichet à thé, les sacs à main des deux amies racontaient leur propre histoire. De retour du café, elles les posaient toujours sur le plateau de verre de la table basse, puis l'une d'elles s'asseyait pendant que l'autre allait préparer leur boisson favorite

dans l'antique théière de Sweet Mama. Leur rituel de l'après-midi pouvait alors commencer.

Tandis qu'elle prenait le verre de thé que lui tendait Beulah, Sis ne put s'empêcher de sourire. Il y avait quelque chose de si réconfortant dans ces gestes répétés jour après jour ; quelque chose de si réconfortant dans la certitude que ces deux femmes fortes vous attendraient sous la véranda, leurs sacs toujours à portée de main au cas où elles devraient partir en urgence pour gérer une crise familiale.

— Il est bien sucré, dit Beulah. Juste ce qu'il te faut, à ce qu'on dirait.

— Merci.

Sis leva le verre embué à hauteur du visage et le plaqua contre ses joues brûlantes. Il faisait chaud, trop chaud, un de ces mois d'août qui mettaient le feu aux poudres. Qui échauffaient la bile et allumaient des éclairs dans un ciel d'ouragan. Elle observa un moment le golfe, mais rien n'avait changé. Des ferries naviguant en direction de Ship Island et des bateaux de pêche en route vers des eaux plus profondes parsemaient de points clairs l'étendue lisse et bleue. Sur la plage, des touristes amoureux du sable blanc mais craintifs face à la puissance du soleil ouvraient des parasols rouges et jaunes au-dessus de leurs pliants. A quelques mètres d'eux, les petits corps bronzés d'enfants s'ébrouaient dans l'eau peu profonde.

Détachant le regard de cette vue dont elle ne se lassait pas, Sis se tourna vers Beulah.

— Tu sais si Jim est sorti, aujourd'hui ?

— Il est venu dans la cuisine pour me demander du thé glacé, mais il n'avait pas l'air de quelqu'un qui a pris le soleil. Il se sentira peut-être mieux demain.

Sis en doutait, mais elle ne voyait pas l'intérêt de s'appesantir sur le sujet.

— Sweet Mama, je peux regarder les photos que tu as dans ton sac ?

— Pour quoi faire ?

— Seigneur, Lucy ! gronda gentiment Beulah. Tu as plus d'épines qu'un vieux cactus, aujourd'hui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est cette chaleur.

Sweet Mama sortit son porte-cartes de son sac à main et le tendit à Sis.

— Une chaleur pareille ne peut rien donner de bon, Beulah.

— Tu parles de l'ouragan ? demanda Sis.

— C'était d'une telle violence..., répondit sa grand-mère, son air soudain absent indiquant qu'elle était en train de se faire aspirer par le passé.

Sis lui prit la main pour essayer de l'ancrer dans le présent.

— L'ouragan est toujours au-dessus de l'Atlantique, Sweet Mama. Rien ne dit qu'il va prendre de l'ampleur.

Un vent de panique souffla sur le visage de Sweet Mama, suivi de cet air sournois qu'elle prenait quand elle faisait de gros efforts pour masquer la terrible réalité de son état.

— Je pense qu'il va s'affaiblir, dit-elle. Tout l'inverse de moi ! ajouta-t-

elle, provoquant les rires de Beulah et de Sis.

A la fois triste et heureuse d'entendre sa grand-mère plaisanter comme autrefois, Sis ouvrit le porte-cartes et répandit les photographies qu'il contenait sur le plateau de verre de la table basse. La sensation douce-amère ne passait pas tandis qu'elle écrivait au dos d'un vieux cliché :

Bill, ton fils préféré, avec sa femme Margaret en 1947.

Lorsqu'elle regarderait cette image en noir et blanc du couple adossé à la voiture qui deviendrait un jour leur cercueil, Sweet Mama se souviendrait-elle qu'ils n'étaient plus de ce monde ? Bien qu'il fût douloureux pour Sis de songer aux circonstances de la mort de ses parents, elle compléta la légende :

Ils ont perdu la vie dans un accident de voiture en 1949.

Elle s'empara de la photo suivante qu'elle légenda aussi, puis celle d'après, écrivant l'histoire de Sweet Mama au dos des photographies que sa grand-mère emportait partout avec elle, dans l'espoir que ces quelques mots l'aideraient à maintenir aussi longtemps que possible les liens si précieux qui l'unissaient encore à sa famille.

Les ombres du soir s'allongèrent et les trois femmes regagnèrent l'intérieur de la maison. Jim et Andy les rejoignirent bientôt et ils dînèrent tous ensemble dans la cuisine comme ils le faisaient depuis toujours. Entourée de sa famille, Sis se demanda s'ils seraient réunis autour de cette même table en chêne dans vingt ans ; Andy devenu un beau jeune homme et Jim peut-être marié et père de famille.

Cette idée la réconforta autant qu'elle la plongea dans le désarroi.

Son malaise persista alors qu'elle s'était couchée, lumière éteinte. Elle se sentait tendue, agitée, incapable de trouver le sommeil.

— C'est cette chaleur, dit-elle à haute voix.

Ces derniers temps, elle développait l'inquiétante manie de parler toute seule. Peut-être devrait-elle se trouver un chat. Au moins, elle aurait l'excuse de discuter avec l'animal. Même si certains trouvaient ça étrange, ça l'était moins que de se parler à soi-même.

Elle se releva, mais la douche qu'elle prit ne parvint pas à l'apaiser, pas plus que les quelques chapitres d'*Autant en emporte le vent* qu'elle lut avant d'éteindre de nouveau sa lampe de chevet. Relire sans cesse le même livre n'était-il pas encore un signe qu'elle était sur la pente savonneuse ? Elle ne glissait pas peu à peu, comme Sweet Mama, dans un monde où le familier devenait étranger, mais elle glissait depuis des années dans une vie qu'elle n'aurait jamais pensé avoir ; une vie qui ne produisait rien d'autre que des photos banales oubliées au fond d'un tiroir.

Avec l'espoir que le sommeil lui apporterait cette paix que veiller lui

refusait, Sis ferma les yeux. Mais au lieu de goûter au repos de l'oubli elle plongea dans un cauchemar de tonnerre et de foudre ; un cauchemar dans lequel Sweet Mama et Beulah étaient devenues folles.

* * *

C'était la pire tempête qu'ait jamais vue Sis. Le tonnerre grondait, craquait comme un os qui se brise, et un gémissement affreux se fit entendre dehors ; à croire que la pelouse s'était ouverte en deux pour engloutir les arbres du jardin.

— Ça va tomber ! cria Beulah, sa voix ricochant sur les marches jusqu'à la chambre où Sis révisait son algèbre pour l'interrogation du lendemain.

Qu'est-ce qui allait tomber ? La maison ?

Soudain, tout fut plongé dans le noir. Sis referma son livre d'un coup sec et se protégea la tête avec ses bras, persuadée que le plafond allait s'effondrer d'un instant à l'autre. Gagnée par la panique, elle songea aux jumeaux : étaient-ils en sécurité ? Et Sweet Mama ? Et Beulah ? Recroquevillée dans les ténèbres de sa chambre, elle avait l'impression d'être devenue aveugle.

Un nouveau roulement de tonnerre fit vibrer la maison et un éclair jeta une lueur bleutée, fantomatique, sur le décor de sa chambre. Elle se précipita à la fenêtre. L'un des deux mimosas de Constantinople avait été fendu en son milieu comme par une hache géante, ses racines émergeant de la terre retournée.

— Il faut qu'on y aille, Beulah ! cria Sweet Mama. Vite, avant qu'une chose affreuse ne se produise !

La porte de derrière claqua et Sis vit Sweet Mama et Beulah courir à travers le jardin en chemise de nuit. La foudre s'abattit de nouveau, à quelques mètres seulement des deux femmes, arrachant des branches de l'arbre déraciné et les envoyant valser par-dessus le garage.

Sis frappa le carreau de ses poings.

— Revenez ! Revenez !

Mais elle eut beau s'époumoner, Sweet Mama et Beulah continuèrent à braver les éléments déchaînés. Alors que Sis leur criait encore et encore de rentrer, elles disparurent dans le garage.

Avaient-elles enfin décidé de se mettre à l'abri ? Mais pourquoi donc étaient-elles sorties, au risque de subir le même sort que le mimosa de Constantinople ? Étaient-elles allées porter secours à un rôdeur inconscient qui s'était aventuré dans le jardin ?

Sis pressa le front contre la fraîcheur du verre, ses larmes se confondant avec la pluie féroce qui noyait le carreau. La tempête était si violente à présent qu'elle pouvait à peine distinguer Sweet Mama et Beulah qui venaient de ressortir du garage. Et si elles se faisaient foudroyer, là, sous ses yeux ?

L'instant d'après, un éclair déchira le ciel, dévoilant une scène qui glaça le sang de Sis : Sweet Mama tenait une hache à la main, et Beulah une scie.

Horri  e, Sis les regarda s'attaquer à l'arbre à demi couché, l'une donnant des coups furieux sur ses branches tandis que l'autre lui sciait le tronc, ainsi que les dernières racines le reliant à la terre. Les craquements du tonnerre malmenaient la maison et les éclairs lac  raient la nuit, mais Sweet Mama et Beulah continuaient à découper le mimosa de Constantinople sans se démonter, comme si leur vie en dépendait.

Sis essaya une nouvelle fois de les appeler, mais sa voix se perdait dans les rafales de vent et le raffut de la tempête. Elles frappaient et sciaient, leurs bras se levant et retombant dans la lueur bleutée des éclairs comme les automates d'un train fantôme. Sis se laissa glisser contre le mur, tournant la tête pour continuer à voir le jardin. Mais au lieu de regarder un décor familier elle avait l'impression d'assister à un terrible accident : la collision entre son passé et son avenir.

* * *

Elle se réveilla en sueur, les jambes prises entre les draps chiffonnés. Se libérant de ses liens de coton, elle se rendit dans la salle de bains pour boire un peu d'eau fraîche. Alors qu'elle levait le gobelet à sa bouche, elle comprit soudain que le cauchemar qu'elle venait de faire était en réalité un souvenir si perturbant qu'il était resté enfoui dans sa mémoire durant toutes ces années.

C'  tait Sweet Mama et Beulah qui avaient fait disparaître le mimosa de Constantinople, au beau milieu d'une tempête. Quand Sis était rentrée de l'  cole, le lendemain, elle avait trouvé une haie de rosiers à l'endroit où, la veille encore, s'élevait le bel arbre au feuillage découpé.

Cette précipitation incompréhensible pour l'adolescente qu'elle était alors n'était plus un mystère aujourd'hui. Les racines du mimosa n'étaient pas les seules à être sorties de terre, ce soir-là, lorsque la foudre avait frappé l'arbre. Sweet Mama et Beulah n'avaient pu prendre le risque de laisser les ossements exposés à la lumière du jour.

Mais cela ne disait pas à qui appartenait ce squelette ni pourquoi il se trouvait enseveli dans le jardin. Sweet Mama savait-elle qui était enterré sous les rosiers ? Un de ces horribles lâches du Ku Klux Klan qu'elle avait repoussés avec son fusil de chasse s'était-il introduit à la nuit tombée dans le jardin ? Sweet Mama avait-elle été contrainte de l'abattre pour se protéger ? A moins qu'il ne s'agisse d'un terrible accident ? Prise de panique en découvrant un intrus chez elle, elle avait trembl   si fort que le coup était parti tout seul...

Le fait que Sweet Mama soit impliquée dans cette histoire expliquerait le mutisme de Beulah. Elle était si protectrice avec son amie.

Sentant les prémices d'un méchant mal de tête, Sis avala deux aspirines avant de se remettre au lit. Mais le sommeil fut long à venir.

Malgré l'ouragan qui menaçait, la vie suivait son cours dans la ville scintillante située sur les rives du Mississippi. Le fleuve continuait à se jeter dans le golfe du Mexique et les touristes continuaient à affluer. La Nouvelle-Orléans vibrait d'énergie, de jazz et de femmes du Sud qui arpentaient les rues en pattes d'éléphant aux imprimés floraux ; en petits hauts dos nu aux couleurs fluo.

Emily se démarquait d'elles, non seulement à cause du classicisme de son chemisier de soie et de sa robe en lin, mais aussi des gardénias épinglés sur son corsage ; un des nombreux bouquets que lui avait offerts Larry depuis « le petit incident », comme il disait pour évoquer le premier soir de leur voyage de noces.

Des roses d'abord, quand il était revenu dans leur suite avec la belle boutonnrière couleur champagne et la non moins belle promesse qu'il ne lèverait *plus jamais* la main sur elle.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, avait-il dit. Mais je saurai me faire pardonner, je te le promets.

Plus d'une fois, il s'était penché par-dessus la table du restaurant pour l'embrasser au cours de ce premier dîner, lui murmurant à l'oreille :

— Je suis complètement fou de vous, madame Chastain. Et je ne recommencerai *jamais*.

Emily l'avait cru. Elle voulait tellement que ce soit vrai.

A présent, tandis qu'ils se dirigeaient vers Antoine's pour le déjeuner et que Larry frottait son nez dans son cou en lui disant qu'elle était belle, Emily songea que chaque jour qui passait effacerait un peu plus les images du « petit incident », jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un vague souvenir d'une époque révolue.

Les rêves qui avaient été les siens tandis qu'elle pliait sa chemise de nuit rose dans sa valise — en s'imaginant dans les bras de Larry avec *This Magic Moment* de Jay and the Americans en fond sonore — allaient tous se réaliser. Pas question de transiger avec les rêves de bonheur.

Pourtant, alors que son mari passait le bras autour de sa taille pour la conduire à leur table, elle ne put s'empêcher de balayer la salle du regard à la recherche de bombes à retardement : un homme séduisant qui la dévisagerait avec insistance ou un serveur amical qui s'attarderait un peu trop au goût de

Larry, comme ce pauvre jeune homme au Café du Monde.

— Vous avez une très jolie robe, madame, avait-il eu le malheur de dire.

Larry s'était levé si brusquement de sa chaise qu'il l'avait fait tomber.

— Non mais ! Faut pas se gêner, dites donc ! C'est à ma femme que vous parlez !

Le serveur avait été si choqué par cette réaction intempestive qu'il avait laissé échapper le beignet qu'il s'appêtait à déposer dans l'assiette d'Emily. Lorsqu'il avait voulu nettoyer le sucre glace qui blanchissait sa robe, elle avait bien cru que Larry allait le frapper.

— Laissez, laissez, ça va aller, avait-elle dit en le repoussant de la main pour éviter un pugilat.

Larry avait fini par ramasser sa chaise, s'y enfonçant comme un navire atteint par une torpille.

— Désolé, mon cœur, avait-il dit en lui pressant la main avant de se pencher par-dessus la petite table de bistrot pour essuyer les larmes d'Emily, jaillies sans crier gare. C'est mon côté protecteur qui prend le dessus. Mon côté grand méchant loup. Je déteste quand les gens t'importunent, tu comprends ?

Lorsqu'elle frissonna à ce souvenir, Larry la serra si fort contre lui qu'elle sentit le tissu rêche de sa veste contre son bras nu.

— Tu as froid, chérie ?

— Non, tout va bien. Tout est vraiment parfait, Larry.

Elle promena de nouveau un regard fébrile sur la salle, comme si elle cherchait une sortie de secours.

— Et ce restaurant est vraiment magnifique !

— Rien n'est trop magnifique pour la femme que j'aime.

Il lui avança une chaise, puis se pencha vers son oreille.

— Heureuse, madame Chastain ?

— Autant qu'une femme peut l'être.

Emily voulait tellement croire à ces mots. Mais elle devait admettre que sa façon de l'appeler sans cesse « Mme Chastain » la gênait, tout comme ses démonstrations publiques d'affection. Lorsqu'ils étaient au restaurant, il passait tellement de temps à lui relever les cheveux pour parcourir sa nuque et son cou de baisers qu'ils finissaient par devenir des objets de curiosité pour les tables voisines. A croire qu'il voulait que tout le monde sache qu'elle lui appartenait.

Un serveur se présenta à leur table, son attention polie si manifestement concentrée sur Emily qu'elle se surprit à agripper sa serviette avant d'en faire une boule compacte entre ses mains crispées.

— Tu peux commander pour moi, Larry ? Je te fais entièrement confiance pour choisir ce qui me plaira le plus.

— Ah, voilà ce qu'un homme aime entendre ! lança-t-il d'une voix assez forte pour en faire profiter leur entourage immédiat.

Il lui commanda un steak alors qu'elle aurait largement préféré des fruits

de mer, mais c'était un faible prix à payer pour un moment de paix. Une heure plus tard, alors qu'ils venaient de regagner leur suite nuptiale, Emily se félicita de cette sortie sans la moindre anicroche.

Chaque mariage avait sans doute son propre rythme, songea-t-elle. Il allait simplement falloir qu'elle s'adapte au rythme du sien. Qu'elle se fasse aux habitudes de Larry et à celles qu'allait créer leur vie commune, jusqu'à ce qu'elles lui deviennent aussi familières que les odeurs du Sweet Mama's Café. Elle le regarda fermer les rideaux, puis allumer la télévision pour prendre connaissance des dernières nouvelles du cyclone tropical. Lorsqu'il se glissa sous les draps après s'être déshabillé entièrement, Emily sut qu'il était temps pour elle de faire de même, Larry ne voyant pas l'intérêt de la dévêtir alors qu'ils finiraient nus de toute façon.

Mark était tout le contraire. Il prenait le temps de lui retirer chacun de ses vêtements et n'entrait dans le vif du sujet qu'aux termes de longs et doux préliminaires qui lui donnaient le sentiment d'être l'héroïne d'un de ces romans d'amour dont elle se délectait. Tout comme Sis, d'ailleurs, même si sa grande sœur refusait de l'admettre.

Lorsqu'ils se seraient un peu mieux apprivoisés, Emily demanderait à Larry de moins se précipiter afin de créer une ambiance plus propice aux ébats amoureux.

Il ne sembla pas remarquer que la télévision accaparait l'attention de sa femme ; qu'elle le comparait mentalement à un ouragan puisant sa violence dans une source extérieure. Si Larry était de la dynamite, Emily était sa mère. Elle se demandait constamment si elle n'avait pas déclenché malgré elle le processus de mise à feu. Si la jalousie de son mari n'allait pas lui exploser en pleine figure. Essayait-elle trop de lui plaire ? Devait-elle se faire moins coquette pour cesser d'attirer les regards masculins ? Et si elle arrêta de simuler au lit ? Ça calmerait peut-être la libido de Larry, et du même coup sa jalousie.

N'empêche qu'elle était une femme respectable, à présent. Après tout, n'était-ce pas ce qu'elle avait toujours souhaité ?

Soudain, Larry se redressa sur les coudes et la considéra d'un air contrarié.

— Je te trouve bien silencieuse... Je ne vous donne pas suffisamment de plaisir, madame Chastain ?

— Oh ! si, c'est très bon, Larry.

Emily se mordit l'intérieur des joues pour empêcher sa voix de trembler.

— Surtout ne t'arrête pas.

— Si ce que je fais ne te convient pas, dis à ton grand méchant loup ce dont tu as envie, ma chérie. J'adore te donner du plaisir.

— Si tu me donnais plus de plaisir que maintenant, je risquerais de léviter au-dessus du lit.

— Ça, c'est mon Emily !

Elle pouvait endurer ce moment d'intimité avec son mari ou y mettre un

terme en mimant l'extase, un exercice qu'elle avait perfectionné tout au long de la semaine. Elle avait hâte d'en rire avec Sis. Elles s'installeraient sous la véranda de Sweet Mama avec un pichet de thé glacé, et Emily écouterait sa sœur lui attribuer l'oscar de la meilleure interprétation féminine pour sa performance dans *Les jeunes mariés s'envoient en l'air à La Nouvelle-Orléans* ! Sauf que raconter ça à Sis entraînerait inévitablement d'autres questions auxquelles Emily ne pourrait pas répondre. Il faudrait donc se contenter de la satisfaction d'avoir appris tout un tas d'astuces destinées à combler son mari et à s'assurer une certaine tranquillité.

— Et voilà ! Un petit coup pour la route ! lança Larry d'un ton satisfait avant de sauter du lit pour aller dans la salle de bains.

Quand Emily entendit l'eau couler, elle se plaqua la main sur la bouche pour bloquer le rire désespéré qu'elle retenait depuis un moment. *Un petit coup pour la route* ! La route qu'ils s'apprêtaient à reprendre pour rentrer à Biloxi où elle pourrait disparaître dans la cuisine du Sweet Mama's Café pendant de longues et merveilleuses heures, immergée dans son monde de pâtisseries et d'échanges joyeux avec sa famille ou les clients du café. Comme ça lui arrivait fréquemment depuis que Larry l'avait frappée, le premier soir de leur lune de miel, Emily passa brusquement du rire aux larmes.

Manquait-elle à Andy ? Dieu merci, elle le savait heureux et en sécurité avec Sis. Il adorait passer du temps dans la maison rose où Beulah allait le choyer plus que de raison et où Sweet Mama l'amuserait avec ses histoires d'un autre temps. Quant à Sis, il y avait fort à parier qu'elle le laisserait faire à peu près tout ce qu'il voulait.

Mais s'il arrivait quelque chose de grave à sa maman ? Si Larry était pris d'une nouvelle crise de rage et qu'il allait trop loin, cette fois-ci ? Andy se souviendrait-il d'elle quand il serait grand ? Se souviendrait-il du gâteau qu'elle avait fait pour l'anniversaire de ses quatre ans ? Il avait l'apparence d'un carrousel, avec de minuscules animaux dénichés dans un magasin de loisirs créatifs ; des zèbres, des chevaux et même des licornes, maintenus par des allumettes qu'elle avait entourées d'un étroit ruban doré pour figurer les barres torsadées traversant les montures. Se souviendrait-il du visage de sa maman ? De son odeur de sucre et d'épices ? Se souviendrait-il qu'elle l'autorisait parfois à manger des bonbons au lit ?

Ravalant ses larmes, elle sortit de ce lit dans lequel elle n'aurait plus jamais à s'allonger et commença à préparer sa valise. Lorsqu'ils seraient rentrés à Biloxi, les choses s'arrangeraient sûrement. Emily puisait toujours de la force dans ce qui lui était familier : le papier peint de sa chambre aux motifs de pommiers en fleur et de petits oiseaux chanteurs ; sa cuisine aux teintes de bleu et de blanc ; l'épi rebelle d'Andy ; les habitués du café comme Burt Larson, Mlle Opal ou ces bons vieux frères Wilson qui ne manquaient jamais un petit déjeuner.

Quand elle rentrerait, elle préparerait un *Amen cobbler* avec encore plus de pêches, de sucre et de volume qu'à l'ordinaire ; avec des griottes replètes

qui céderaient sous la dent avec un soupir de joie et un jus d'une telle douceur que des images de chèvrefeuille, de soleil et de pique-nique d'été à l'ombre d'un chêne vert vous viendraient à l'esprit.

Elle le servirait à Larry le soir de leur retour à la maison et... qui sait ? Peut-être aurait-elle enfin le droit de goûter un peu de cette magie dont elle avait rêvé tandis qu'elle chantonait en préparant son mariage.

— La salle de bains est tout à toi, dit-il en marchant vers le lit, un drap de bain enroulé autour de la taille et la poitrine encore dégoulinante d'eau. Tâche de faire vite, d'accord ? Je veux être rentré à Biloxi à temps pour faire un saut au bureau.

— Ce sera rapide, ne t'en fais pas.

Emily se dépêcha de prendre sa douche, puis appliqua une couche de maquillage suffisamment épaisse pour masquer les traces de coups et redonner de la couleur à son visage. Depuis quand son teint était-il devenu si pâle ? Depuis « le petit incident » ou depuis le soir suivant, lorsqu'ils étaient allés écouter du jazz dans Bourbon Street ? Le simple fait de se remémorer cette soirée lui souleva l'estomac.

La musique était vraiment bonne, sa boutonnière de violettes offerte par Larry lui donnait l'agréable sentiment de sortir du lot, et elle s'était réjouie d'être assise à côté d'un beau jeune homme blond dont l'épi rebelle lui rappelait Andy.

Le calme inhabituel de Larry pendant le concert aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, tout comme la façon dont ses doigts s'étaient refermés presque douloureusement sur son bras tandis qu'il l'entraînait dans leur chambre d'hôtel.

— Je ne vous suffis pas, madame Chastain ? avait-il lancé aussitôt après avoir claqué la porte derrière eux.

Elle avait perçu quelque chose de tendu et de laid dans sa voix ; quelque chose qui lui avait noué le ventre. Et cette façon de la vouvoyer et de l'appeler « Mme Chastain »...

— Si, voyons. Bien sûr que si.

— *Bien sûr que si*, avait-il répété d'une voix aiguë et maniérée qui était censée imiter celle d'Emily. Alors pourquoi as-tu besoin de draguer ton voisin ?

— De draguer qui ?

Le silence de son mari lui avait semblé plus lourd de menaces que n'importe quelle accusation, et quelques gouttes de transpiration s'étaient mises à couler le long de ses tempes. Elle s'était repassé le film de la soirée à toute vitesse, s'efforçant de comprendre à quel moment elle avait pu faire quelque chose qui avait déplu à Larry.

— Oh ! avait-elle fini par dire. Tu parles du jeune homme assis à côté de moi pendant le concert ? Il m'a fait penser à Andy à cause de ses cheveux. Je lui ai dit bonjour, c'est tout.

— Ça prend combien de temps de dire bonjour à quelqu'un ?

Un muscle de sa mâchoire s'était tellement contracté qu'il devenait visible sous la peau.

— Eh bien... J'ai peut-être échangé deux ou trois phrases avec lui. Simple courtoisie, Larry.

— Maintenant, tu reconnais avoir bavardé avec lui. Et que vas-tu m'avouer d'autre, après ça ? Que tu l'as laissé te toucher quand les lumières se sont éteintes ? Qu'il t'a caressée sous ta robe ?

— Quoi ? Bien sûr que non, voyons !

— Tu t'es penchée pour gémir dans son oreille quand il a remonté la main le long de ta cuisse, c'est ça ?

— Non ! Il n'a jamais fait une chose pareille !

— Alors pourquoi t'ai-je vue lui murmurer quelque chose à l'oreille, hein ? C'était quelque chose de secret, madame Chastain ? Quelque chose que votre mari ne devait surtout pas entendre ?

A l'époque où elle était enceinte et la cible des méchancetés de ses camarades d'école, Emily avait appris à se réfugier au plus profond d'elle-même, en tête à tête avec les battements tranquilles de son cœur. C'était ce qu'elle avait fait face à l'interrogatoire insensé de Larry, disparaissant dans sa bulle tandis que le décor de la suite d'hôtel s'effaçait doucement avec son mari et ses horribles accusations.

— Dis-moi un peu ce que tu lui as raconté à l'oreille ?

La voix affreusement douce de Larry était plus effrayante que toutes les vociférations du monde.

— Je lui parlais simplement du...

— Du quoi ?

Toujours cette voix calme aux accents métalliques, comme le cliquetis lointain de sabres bien aiguisés.

— Ne marmonnez pas, madame Chastain. Je n'arrive pas à vous entendre.

— Je lui parlais simplement du klaxon que j'ai acheté pour la fusée d'Andy, et je me rends compte maintenant que c'était grossier de ne pas t'inclure dans la conversation.

Elle aurait préféré ne pas pleurer. Mais les larmes s'étaient mises à couler et elle n'avait rien pu faire pour les en empêcher.

— Je te demande pardon, Larry. Je ne voulais pas te contrarier. Je ne te ferai jamais de mal, tu sais.

Les traits de son mari s'étaient un peu détendus.

— Tu es mon mari, avait-elle murmuré. Je t'aime, Larry.

— Oh ! ma chérie... Je sais que tu m'aimes, avait-il répondu avant de tomber à genoux et de presser le visage contre les cuisses d'Emily. Je ne voulais pas te faire pleurer, mon bébé.

Après l'avoir embrassée à travers ses vêtements, Larry avait retourné les mains d'Emily et posé sur chaque paume une série de baisers empressés.

— Tu es tellement belle, ma chérie, avait-il dit d'une voix implorante, larmoyante. Je ne peux pas supporter l'idée qu'un homme te séduise et

t'empporte loin de moi.

Ils avaient fini par se retrouver sur la moquette de la suite, Larry répétant « Pardon, pardon » à l'envi tandis qu'elle jouait du mieux qu'elle le pouvait à la femme en proie aux transports de l'amour.

Emily s'observa quelques secondes dans le miroir et décida d'ajouter encore un peu de fard à joues. Elle n'avait pas eu la moindre intention de flirter avec ce jeune homme. Mais était-ce pourtant ce qu'elle avait fait ? Était-ce dans sa nature ? Était-elle le genre de femme qui ne pouvait s'empêcher de plaire à tout le monde ? De séduire tous les hommes pour se sentir exister ? Elle qui rêvait de se construire un bel avenir avec un mari et des enfants, ne savait-elle donc que détruire ? Elle se mit à pleurer en songeant à Mark, sans doute mort dans la jungle à cause d'elle, et vit avec consternation que ses larmes formaient des traces sur le maquillage qu'elle avait pris tant de soin à appliquer.

De violents coups frappés contre la porte de la salle de bains la firent tressaillir.

— Emily ! Je ne vais pas t'attendre toute la journée !

— J'arrive.

Elle plaqua un sourire sur ses lèvres et ouvrit la porte.

— Tu es superbe, mon bébé, dit Larry.

Il avait le regard fixe et le visage coloré.

— Dommage qu'on n'ait pas le temps de faire un autre câlin.

Heureusement qu'ils n'avaient pas le temps, songea Emily tandis qu'il s'emparait de sa valise puis descendait avec elle dans le hall d'accueil où Madeline les attendait derrière le comptoir de bois. Les yeux légèrement plissés, la réceptionniste dévisagea Emily d'un air à la fois bienveillant et préoccupé.

— Tout va bien, jeune femme ?

— Oh ! tout va à merveille ! répondit Emily avec le sourire radieux d'une débutante lors de son premier bal. Nous avons passé un moment *magique* à La Nouvelle-Orléans. Je suis juste un peu inquiète à cause de l'ouragan, c'est tout.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, dit Madeline sans cesser de scruter le visage d'Emily. C'est la même chose chaque été : tout le monde a peur, et à la fin il ne se passe rien du tout.

Emily avait envie de s'attarder dans la fraîcheur du hall d'accueil et de poursuivre la conversation avec Madeline. De lui demander son adresse et de lui promettre une jolie carte de vœux pour la nouvelle année. Elle avait envie que sa lune de miel cauchemardesque accouche au moins d'une belle histoire.

Mais Larry lui empoigna le bras, régla leur séjour et l'entraîna au-dehors. Emily n'eut même pas le temps de remercier Madeline pour sa gentillesse, et à peine celui de lancer un « au revoir » désolé par-dessus son épaule. Malgré tout, elle éprouva un tel soulagement en prenant place dans cette voiture qui allait la ramener chez elle que les larmes lui montèrent une nouvelle fois aux

yeux. Encore une chose qui s'était déréglée en elle : depuis « le petit incident », elle se mettait aussi à pleurer quand elle était heureuse, son paysage émotionnel constamment brouillé de larmes.

Dieu merci, Larry était trop préoccupé par la circulation pour faire attention à elle. Même une fois qu'ils se trouvèrent sur la longue bande d'asphalte qui menait droit à Biloxi, il continua à se concentrer sur la route. Emily avait appris une chose très utile sur son mari : ses besoins étaient simples. Une fois ses désirs élémentaires satisfaits — la nourriture et le sexe —, Larry n'avait plus rien à dire. Peut-être l'ennuyait-elle ? Elle n'avait pas fait d'études supérieures et ne s'intéressait pas à la marche du monde comme Jim et Sis. Les seules choses qu'elle savait vraiment faire étaient cuisiner et s'occuper d'Andy. Comment s'étonner qu'une fille-mère peu cultivée et aux compétences limitées attire un homme doué pour punir ?

Lorsqu'elle tourna le visage vers sa vitre, le panneau annonçant Biloxi disparut un instant derrière le voile trouble d'une énième montée de larmes.

— Tu veux que je te dépose à la maison ? demanda Larry.

— Le café est encore ouvert. Tu peux m'y conduire, s'il te plaît ?

Il tendit la main à l'aveugle pour lui caresser la nuque et l'image d'araignées surgissant de sombres recoins pour la mordre par surprise vint à l'esprit d'Emily. Mais n'exagérait-elle pas un peu ? Ne jugeait-elle pas trop sévèrement cet homme qui, après tout, ne l'avait frappée qu'une seule fois ? Cet homme qui n'avait ensuite cessé de lui donner des gages d'amour ? Toutes ces fleurs, tous ces coûteux repas... Et puis franchement, quelle femme normalement constituée se plaindrait d'être à ce point désirée par son mari ?

— C'est chouette d'être rentrés chez nous. Tu ne trouves pas, chérie ?

— Oh ! si.

— A présent, on va pouvoir commencer notre vie de famille, tous les trois. Tu vas voir quel bon père je vais être pour Andy.

Une bouffée d'espoir gonfla la poitrine d'Emily. Pouvaient-ils effacer la lune de miel et repartir de zéro ?

— C'est ce que je souhaite plus que tout au monde, Larry. Une vraie famille et un papa pour Andy.

— Eh bien, sois heureuse parce que c'est ce que tu as, dit-il avec un clin d'œil. Je suis content qu'on soit sur la même longueur d'onde, tous les deux. Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Le savait-elle vraiment ? Sa seule certitude aujourd'hui était qu'on pouvait regarder Larry Chastain et penser qu'on se trouvait en présence d'un bel homme au sourire lumineux, sans songer un instant que ce sourire était celui d'un requin.

— Ça fait plaisir à entendre, dit-il. Un homme a besoin de savoir qu'il peut compter sur la loyauté de sa femme. Il a besoin de savoir que ce qui se passe dans l'intimité du couple reste privé. Je peux compter sur toi, Em ?

De toute façon, elle n'aurait pas le cœur de raconter à Sis ce qui s'était passé à La Nouvelle-Orléans. Et puis, ça ne se reproduirait sûrement plus, maintenant qu'ils étaient rentrés à Biloxi.

— Tu peux compter sur moi, Larry. Je suis ta femme.

— Ça, c'est mon Emily !

Quand il tourna pour s'engager sur le parking du Sweet Mama's Café, le cœur d'Emily se fit soudain plus léger. Il sortit en premier de la voiture qu'il se hâta de contourner pour ouvrir la portière côté passager, embrassant Emily sous le regard de Sweet Mama et de Beulah qui observaient la scène derrière la baie vitrée.

— Emily, je veux que tu fasses quelque chose pour moi, dit-il en posant la main sur le côté contusionné de son visage. Tu vas faire ce que je te demande, ma chérie ?

— Je vais essayer, en tout cas, répondit-elle d'un ton plus inquiet qu'elle ne l'aurait souhaité. De quoi s'agit-il ?

— Dis à ta famille que tu ne travailleras pas au café pendant encore quelques jours.

— Mais pourquoi ? Tu sais que je prépare presque tout ce qu'on sert à nos clients, et je me suis déjà absentée pendant une semaine. Ils ont besoin de moi, Larry.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi. Quelques jours pour s'installer dans notre foyer conjugal, c'est vraiment trop demander ?

— Eh bien... non. Bien sûr que non.

Emily se fit violence pour ne pas fondre en larmes. Il avait dit « quelques jours », mais s'en contenterait-il vraiment ? Allait-il finir par lui demander de quitter son travail au café afin qu'elle reste à sa disposition ? Afin de toujours pouvoir garder un œil sur elle ?

Ravalant ses protestations et son désarroi, elle composa un sourire pour son mari.

— Bon, dit-il, c'est décidé, alors.

Il remonta à bord de sa voiture en sifflotant et Emily le regarda s'éloigner, agitant la main comme la bonne épouse qu'elle se devait d'être, et avec un sourire par-dessus le marché, avant de sortir un poudrier de son sac à main et de couvrir encore davantage les traces du « petit incident ». Le miroir du poudrier lui renvoya l'image d'une femme trop maquillée, mais même le soleil qui traversait la mousse espagnole et venait éclairer son visage d'une lumière sans pitié ne parvenait pas à dévoiler son secret honteux.

Satisfaite du résultat, elle poussa la porte du café, sourire aux lèvres.

* * *

Vêtue de son T-shirt jaune et de son patafian à motif de fleurs, Sis était persuadée d'avoir l'air parfaitement ridicule. Mais elle s'en fichait. Elle aidait Andy à peindre sa fusée dans le jardin du café, et ce n'était pas son

neveu qui allait la juger.

Ni les habitués, d'ailleurs. Tom Wilson, par exemple, les observait d'un œil affable tandis qu'ils recouvraient l'engin spatial de peinture rouge. Immobile dans son tablier de barbier, il semblait tellement satisfait du résultat que Sis se demanda s'il ne se voyait pas déjà en train de décoller à destination d'une nouvelle vie ; loin de son salon de coiffure, de son chat et d'une mère qui aurait pu servir d'illustration au mot *Hypocondriaque* dans l'encyclopédie de Jim.

Ravi, Andy mettait plus de peinture sur son T-shirt et son short que sur les cartons et les planches dont la fusée était faite. Chaque coup de son petit pinceau entraînait un torrent de mots qui voletaient autour de lui à la manière d'un essaim de lucioles. Il était facile de se laisser aspirer par les histoires qu'il se racontait, de faire comme si on croyait vraiment que cette fusée fabriquée de bric et de broc allait s'envoler pour la Lune avec un petit garçon aux commandes et sa tante sur le siège passager.

— On devrait peut-être ajouter un wagon pour moi, dit Tom avec un gloussement enfantin.

Il avait laissé son frère s'occuper seul du salon de coiffure, expliquant à James — et à qui voulait bien l'entendre — qu'il avait « un boulot à superviser ».

— C'est les trains qui ont des wagons, répliqua Andy d'un air important. Pas les fusées.

Tom se frappa la cuisse avec l'air embarrassé d'un type qui vient de dire une grosse bêtise.

— Mais bien sûr, que je suis bête ! Tu es drôlement intelligent, mon p'tit gars !

Andy s'arrêta de peindre et se tourna vers Tom.

— Je suis pareil que mon papa. Mon *vrai* papa, ajouta-t-il en pointant le menton en avant d'un air belliqueux, comme pour défier quiconque de le contredire.

— Ça ne fait aucun doute, dit Tom avec une moue impressionnée, suivie d'un discret clin d'œil à l'intention de Sis. Mais je parie que, si je gratte un peu la peinture rouge que tu as sur le bout du nez, je vais découvrir un petit garçon qui ressemble pas mal aussi à sa merveilleuse Sweet Mama.

Andy fronça légèrement les sourcils, la bouille songeuse pendant quelques secondes, avant de hocher solennellement la tête.

— Et à Beulah, dit-il.

— C'est sûr, approuva Tom avant de s'accroupir pour mieux plonger son regard dans celui d'Andy. Tu sais quoi, fiston ? Je vois son âme bienveillante briller dans tes yeux.

Andy se mit à loucher, ce qui provoqua l'hilarité de Tom, au point que quelques joyeuses larmes coulèrent le long de ses joues.

Soudain, la porte du café s'ouvrit à la volée, laissant passer la voix sonore de Beulah :

— Sis ! Emily est rentrée !

Laissant tomber son pinceau dans l'herbe, Andy se rua vers le café. Sis n'eut pas le cœur de l'intercepter pour le débarbouiller. Ce n'étaient pas quelques taches de peinture qui allaient gâcher les retrouvailles entre une maman et son petit garçon après une semaine de séparation.

— Je vais m'occuper du pinceau, dit Tom. Tu dois être impatiente d'aller retrouver ta sœur.

— Merci, Tom. C'est très gentil.

— Dis-moi, puisque je suis là, ça t'ennuierait que je finisse de peindre la fusée ? Plus vite elle sera terminée, plus tôt le gamin pourra aller faire un tour sur la Lune.

— Ça serait super, Tom.

Tandis qu'elle pressait le pas en direction de la porte arrière du café, Sis eut la sensation étrange d'être expulsée du monde enfantin d'Andy — un monde où on ne voyageait jamais moins loin que la Lune — pour replonger dans la réalité où un sale type lui avait volé sa sœur. Peu importait qu'Emily soit maintenant à portée de baisers, souriante comme à son habitude et serrant son fils tout contre elle comme si elle avait décidé de ne plus jamais se décoller de lui. Peu importait qu'elle soit indifférente aux traces de peinture qu'Andy laissait sur son chemisier rose. Ce n'était pas l'Emily avec une peau de pêche et des yeux comme deux océans sous un soleil radieux. Ce n'était pas la petite sœur rayonnante à l'optimisme contagieux. C'était une femme qui avait vieilli de vingt ans en l'espace d'une semaine ; une inconnue au regard sans vie et au visage trop maquillé qui n'aurait pas rayonné même si on l'avait plongée dans une mer d'ampoules électriques.

Sweet Mama et Beulah la flanquaient comme deux gardes du corps. Mlle Opal Clemson se trouvait également auprès d'elle, bien que le café fût sur le point de fermer. Tout le monde riait et parlait en même temps. Ne voyaient-elles donc pas que la femme dont elles fêtaient le retour n'était pas Emily ? Ne remarquaient-elles donc pas que la jeune mariée était sur le qui-vive, ses yeux dardant en tous sens comme si elle craignait une attaque imminente ?

Emily libéra enfin la petite masse fréillante de joie qu'elle serrait tout contre elle et fouilla dans son sac à main. Elle en sortit un klaxon doré avec une grosse poire en caoutchouc bleu qu'elle tendit à Andy.

— Tiens, mon cœur. C'est pour ta fusée.

— Oh ! la vache ! C'est génial, maman ! Faut que je le montre à Tom !

Andy appuya plusieurs fois sur la poire, visiblement ravi du son que produisait son cadeau, puis repartit en courant vers le jardin et sa fusée.

Le regard d'Emily croisa alors celui de Sis, et l'espace d'un instant sa petite sœur redevint elle-même, comme si la lumière s'était rallumée dans son regard après une panne de courant. Elle se précipita vers Sis et l'étreignit avec la ferveur d'un rescapé qui parvient à agripper une branche après une longue chute dans le vide.

— Oh ! Sis... Tu m'as manqué.

Sa voix était un souffle fragile qui se brisa sous le poids des mots et retomba en mille éclats pointus et coupants dans le cou de Sis.

— Toi aussi, tu m'as manqué, Em.

Sis essaya de reculer pour voir le visage de sa sœur, mais Emily la maintint fermement dans l'étau de ses bras.

— Em ? murmura Sis. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

A l'autre bout de la salle, Mlle Opal disait au revoir à Sweet Mama et Beulah. La clochette fixée au-dessus de la porte du café tinta lorsqu'elle sortit, annonçant le départ du dernier client si l'on exceptait Tom Wilson, toujours en train de peindre la fusée d'Andy dans le jardin.

Après avoir retourné l'écriteau du côté « Désolé, nous sommes fermés ! », Beulah se dirigea vers la cuisine accompagnée de Sweet Mama, sûrement pour y récupérer leurs sacs à main avant de rentrer à la maison. Sweet Mama avait l'air particulièrement épuisée et Sis se réjouit de s'être proposée pour fermer le café.

Elle attendit que les deux femmes se soient suffisamment éloignées pour forcer Emily à la regarder. De près, le visage de sa sœur était encore plus choquant.

— Que s'est-il passé pendant cette lune de miel, Em ?

— Je suis fatiguée, c'est tout. Larry m'a emmenée à La Nouvelle-Orléans et tu sais que ce n'est pas une ville où on dort beaucoup.

L'affreuse couche de maquillage, les yeux sans vie et la voix apathique racontaient une tout autre histoire, mais Sis décida de ne pas insister. Du moins pour le moment. Sa sœur semblait sur le point de s'effondrer et elle n'avait pas envie d'être celle qui lui porterait le coup de grâce.

— Oui, je sais, répondit-elle en se faisant aussi douce que pouvait l'être la grincheuse de service. Visiblement, tu as besoin de repos, Em. Pourquoi n'attendrais-tu pas quelques jours avant de reprendre le travail, histoire de recharger tes batteries ?

— Oh ! ça serait formidable ! Ça me donnerait le temps d'aider Larry à s'installer dans la maison.

La réaction enthousiaste d'Emily laissa Sis aussi perplexe que son état pitoyable après une semaine en tête à tête avec Larry Chastain. Sa petite sœur avait encore plus de plaisir à cuisiner que Sweet Mama et Beulah réunies, et Sis s'était attendue à un déluge de protestations.

— Sis, tu pourrais nous ramener à la maison, s'il te plaît ?

— Bien sûr, mais il faut d'abord que tu jettes un œil à la fusée d'Andy. C'est une pure merveille.

— Du merveilleux dans ma vie... Ça ne pourra pas me faire de mal.

Sis songea que c'étaient les premiers mots sincères qui sortaient de la bouche d'Emily depuis son retour.

Elles marchèrent bientôt dans le jardin, au beau milieu d'une journée si

magnifique qu'il était difficile de croire que deux ouragans couvaient ; l'un au-dessus de l'Atlantique Nord et l'autre quelque part entre le crâne et le cœur de Sis. Elle ignorait ce qui avait transformé sa sœur lumineuse en cette coquille vide qu'étreignait chaleureusement ce bon vieux Tom Wilson, mais elle était certaine que le responsable se nommait Larry Chastain. Et elle ne connaîtrait pas de répit tant qu'elle n'aurait pas le fin mot de l'histoire.

Comme si elle avait besoin d'une preuve supplémentaire de la responsabilité de ce minable dans la spectaculaire transformation de sa sœur, elle entendit un moteur vrombir au-dehors. Tournant la tête vers la route, elle aperçut une grosse Chevrolet Bel Air qui passait devant le café, et... oui, c'était bien son beau-frère qui se trouvait au volant ! Sis lui lança un regard noir et la Bel Air s'éloigna avec une brusque accélération qui fit crisser ses pneus sur l'asphalte brûlant.

Emily tressaillit comme si elle venait de se faire tirer dessus, mais Dieu merci la voiture de son mari disparut avant qu'elle ait le temps de la voir. Sa sœur semblait si fragile avec son chemisier maculé de peinture et son affreux maquillage... Sis craignait que le moindre désagrément ait raison du peu de forces qui lui restaient. Quiconque aurait observé Sis Blake à ce moment-là aurait vu une femme solide avec un T-shirt jaune et une main en visière sur le front, en train d'attendre que Tom Wilson ait fini de dire au revoir à sa sœur et à son neveu. Jamais cet observateur n'aurait imaginé quelles pensées tournoyaient en elle comme la masse d'air atmosphérique d'un cyclone tropical ; jamais il n'aurait imaginé ces plans inspirés par la colère et le désespoir, abandonnés avant d'être vraiment élaborés. Jamais il n'aurait vu les efforts qu'elle faisait pour rester maîtresse d'elle-même, alors qu'elle avait une envie folle de partir à la recherche de Larry Chastain et de lui faire avouer la vérité, même s'il fallait pour cela qu'elle se serve de sa batte de base-ball.

Tom venait de quitter le jardin avec un dernier salut amical. Qu'est-ce qui la retenait de parler, maintenant qu'il était parti ? Était-ce le ronronnement de la Buick qu'elle entendait de l'autre côté de la clôture grillagée ? Bientôt, elle vit l'énorme voiture prendre la route avec — Dieu merci ! — Beulah au volant.

— Emily, je crois que ce serait une bonne idée si je demandais à Beulah de s'installer chez toi pendant quelques jours.

— Non !

La réaction excessive de sa sœur confirma ses pires craintes. Larry lui avait fait subir quelque chose de si terrible que sa domination sur Emily s'exerçait même en son absence.

— Juste pour te donner un coup de main pendant que vous trouvez vos marques, Larry et toi.

— Sweet Mama et Jim ont besoin d'elle.

— Je suis là pour m'occuper d'eux. Et puis je crois que Beulah serait ravie de passer un moment chez toi. Elle est complètement gaga d'Andy et tu sais qu'elle t'adore, toi aussi. Sans compter que ça lui permettrait de souffler

un peu. Ça doit être épuisant pour elle de veiller en permanence sur Sweet Mama.

L'espace d'un instant, Sis vit une petite lueur illuminer le regard de sa sœur. Mais elle s'éteignit aussi vite qu'elle était apparue.

— Je ne peux pas lui demander une chose pareille, Sis.

— Pourquoi ? Elle s'est toujours occupée de toi, Em. Au cas où tu l'aurais oublié, elle a changé tes couches.

— Et au cas où tu l'aurais oublié, ça fait un moment que je n'en porte plus, Sis.

« Laisse-moi venir, eut envie de dire Sis. Laisse-moi emménager chez toi. Je m'assurerai que personne ne vienne plus jamais éteindre la lumière qui fait briller ton regard. »

Mais, consciente que sa sœur refuserait certainement, qu'elle pourrait se sentir humiliée par ces mots et que sa présence entre elle et Larry risquerait en fin de compte d'empirer la situation, Sis conserva le silence.

— Et puis de toute façon, ajouta Emily, j'ai un mari qui s'occupe de moi, désormais.

Le jardin sembla soudain plongé dans un épais silence, seulement rompu par le petit craquement que fit le cœur de Sis en se brisant.

L'ouragan n'avait pas encore frappé Biloxi et pourtant Sis eut la sensation de se noyer, entraînée sous des vagues aussi sombres que les secrets de cette sœur méconnaissable qu'elle venait de déposer chez elle.

Elles étaient sœurs, mais aussi meilleures amies, dépositaires des rêves et des espoirs de l'autre. Depuis l'entrée en scène de Larry, elles s'étaient mises à tourner autour du pot, à transiger avec la vérité, à dresser des écrans de fumée. A ce train-là, le fossé qui se creusait entre elles serait bientôt impossible à combler.

Alors qu'elle garait sa Valiant devant la maison rose, elle nota sans plaisir l'absence de la grosse Buick de Sweet Mama. Où pouvaient-elles bien être, toutes les deux ? Elle se rassura un peu en se souvenant que Beulah tenait le volant lorsque les deux amies avaient quitté le café.

Elle ramassa son sac à main sur le siège passager et quitta sa voiture, marchant d'un pas rapide et nerveux jusqu'à la porte de la maison. A l'intérieur, elle trouva Jim en train de descendre l'escalier à l'aide de sa béquille. Quand il la vit, il s'arrêta net malgré sa position inconfortable, la dévisageant avec des yeux ronds.

— Bon sang, Sis. On dirait que tu es sur le point de commettre un meurtre.

— Il faut qu'on parle.

Elle s'engouffra dans la cuisine avec la désagréable impression de porter un éléphant sur ses épaules et attendit que Jim termine de descendre.

— Emily est rentrée de son voyage de noces, dit-elle lorsque son frère claudiqua jusqu'à elle avant de se laisser tomber sur une chaise.

— Tant mieux. Avec cet ouragan qui se prépare, j'aime autant qu'elle soit ici.

— Pourquoi ? Tu as des informations que la presse n'a pas encore divulguées ?

Avec un meilleur ami pilote de chasseur d'ouragans, c'était plus que probable.

— J'ai parlé avec Gordon, cet après-midi. Il dit que l'ouragan se renforce et qu'il va être très violent.

— Très violent ? C'est-à-dire ?

— Un vrai monstre, Sis. Il pourrait devenir suffisamment énorme pour

libérer une énergie équivalente à cinq cent mille bombes atomiques.

— Quoi ? Tu me fais marcher, là.

— Non, pas du tout. Un cyclone tropical moyen libère une énergie équivalente à treize mille bombes atomiques.

— Ça ne m'aurait pas dérangé de terminer mes jours sans savoir ça, Jim.

A présent, elle allait sans doute visser des planches sur les fenêtres et se préparer au pire chaque fois qu'elle entendrait le grondement du tonnerre.

— Tu sais s'il se dirige vers nous ? demanda-t-elle.

— Pas pour le moment, d'après Gordon. Mais s'il change de direction, je commence à protéger les fenêtres.

Sis ne voyait pas comment Jim se débrouillerait pour visser des planches aux fenêtres en équilibre sur une jambe. Pourquoi le sort s'acharnait-il sur eux, en ce moment ? Elle se sentait assiégée par une armée de catastrophes et ne savait plus à quel saint se vouer.

— Cet ouragan perdra peut-être de sa force avant d'arriver ici, Jim. Et puis ce n'est même pas sûr qu'il se dirige vers nous. Pour le moment, c'est Em, notre plus gros problème. Si tu avais vu la tête qu'elle avait... On la dirait apeurée comme un chien maltraité. Je crois que Larry est violent avec elle. Verbalement ou physiquement, je ne sais pas. Les deux, peut-être.

— Il est où, ce fumier ?

Jim s'était relevé d'un bond de sa chaise, les poings serrés et le corps parfaitement stable malgré sa jambe amputée. Une sorte de flamant rose belliqueux.

Sis posa doucement la main sur le bras de son frère.

— Ce n'est pas en sortant de tes gonds que tu aideras Emily. Si c'était aussi simple que ça, j'aurais fait un scandale avant le mariage.

— Tu savais qu'il la maltraitait avant qu'elle se marie avec cette pourriture et tu ne m'as rien dit ?

— J'avais des doutes, c'est tout. J'ai remarqué qu'elle avait un petit bleu sur le bras, le jour où on est allées essayer des robes de mariée. Mais ce n'était rien comparé à ce que j'ai vu tout à l'heure au café. C'est à peine si je l'ai reconnue, Jim.

Elle but une longue gorgée de thé glacé, comme si ça pouvait éteindre le sinistre qui la rongeaient de l'intérieur.

— Tu as encore vu des bleus sur son corps ou son visage ? demanda Jim en desserrant à peine les dents.

— Elle avait un chemisier à manches longues et une telle couche de maquillage sur le visage qu'il était impossible de voir quoi que ce soit.

— Em se maquille à peine.

— Je sais.

Le cœur battant à tout rompre et la transpiration mouillant aux aisselles le T-shirt jaune qu'elle avait acheté dans l'espoir vain d'être enfin à la mode, Sis eut l'horrible sensation que quelque chose de monstrueux pressait sa masse visqueuse contre la maison rose pour essayer d'y pénétrer. Quelque chose qui

dépassait l'imagination.

— Je ne sais plus quoi faire, Jim.

— Je peux lui péter la gueule, si tu veux.

Le sourire de Jim lui rappela ce frère insouciant qu'il avait été avant de connaître les horreurs de la guerre ; ce garçon plein d'humour qui parvenait à rire des pires situations.

— On garde cette option sous le coude, Jim. Ce sera notre plan de secours.

Le téléphone fixé au mur de la cuisine se mit à sonner, mais Sis n'avait aucune envie de décrocher. Forcément des mauvaises nouvelles.

— Je te propose qu'on se répartisse les tâches, Sis : toi tu réponds au téléphone, et moi j'appelle quelques vieux potes pour essayer d'en savoir plus sur ce Larry Chastain. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Il faut vraiment que je décroche ?

Leurs regards convergèrent vers l'appareil qui ne cessait de sonner, aussi méfiant que si ce téléphone avait été un rôdeur armé jusqu'aux dents.

Avec un soupir, Sis se décida finalement à aller décrocher.

— Allô ?

— Beth ?

C'était Michael. Elle appuya la hanche contre le plan de travail, laissant les excuses de son ami d'enfance s'enrouler autour d'elle comme un plaid en cachemire. Il était débordé de travail, ces jours-ci, mais serait ravi de l'emmener au Fiesta Club en fin de semaine.

À l'idée de se rendre dans la discothèque la plus en vue de Biloxi, située en plein dans l'artère principale de la ville, Sis se sentit gagnée par un début de panique. C'était un lieu où se retrouvait la jeunesse libre et insouciante ; des filles sociables et séduisantes qui avaient toujours quelque chose à raconter et qui savaient danser sur *Honky Tonk Women* des Rolling Stones avant d'aller regarder *Macadam Cowboy* ou *Easy Rider* au Moonlite Drive-In, blotties contre un garçon sur la banquette d'une voiture.

Elle fut à deux doigts de dire non, mais que pouvait-on refuser à un homme qui répétait son prénom — *Beth* — de cette façon-là ?

— D'accord, dit-elle. Avec plaisir.

Après avoir raccroché, elle resta un moment le regard dans le vide et un sourire flottant sur ses lèvres.

— C'était qui ? demanda Jim.

— Oh ! juste un vieux copain.

Mais elle avait le sentiment qu'il était plus que ça pour elle.

* * *

Sweet Mama se trouvait à bord de sa Buick en compagnie de Beulah, mais elle avait oublié où elles se rendaient. Elle jeta un regard perplexe au panier de pique-nique posé sur le plancher de la voiture, songeant qu'il

s'agissait sûrement d'un indice précieux sur leur destination. Sauf qu'elle n'était même pas certaine qu'il contienne quoi que ce soit. Voyons voir... N'était-ce pas une bonne odeur de nourriture qui s'en échappait ? Si... Quelque chose de frit, du poulet peut-être, couvert par des effluves si doux qu'elle crut avoir retrouvé ses seize ans et un cœur qui battait pour cet âne bête de Peter Blake.

Inquiète, elle se tourna vers Beulah. C'était comme ça qu'elle faisait désormais pour connaître son âge. Impossible de croire que cette femme noire aux formes généreuses était une jeune fille de seize ans. Pas avec ces cheveux gris et ce ventre qui débordait par-dessus sa ceinture de sécurité. Ce qui voulait dire que Sweet Mama était vieille, elle aussi, et que Peter Blake avait disparu de la circulation depuis belle lurette. Mais où était-il donc, cet imbécile ? En Alaska, non ? Ou n'était-ce pas plutôt au Panama ?

— Lucy, tu te rappelles ce qu'on va dire, n'est-ce pas ?

Rien ne lui vint à l'esprit, sinon que le panier de pique-nique contenait sans doute du poulet frit et un *Amen cobbler*. Pourquoi Beulah avait embarqué ça dans la Buick, elle n'aurait su le dire.

— Bien entendu. Mais je parie que toi, tu as tout oublié. Voyons si tu es capable de t'en souvenir.

— On va dire : « Bonjour Emily ! » et faire comme si on était passées devant chez elle par le plus grand des hasards. N'oublie surtout pas ça, Lucy. On doit jouer les innocentes.

Tandis que Beulah lui expliquait comment elles allaient sortir le panier bourré de victuailles et dire à Emily qu'elles feraient aussi bien de rester dîner, puisqu'elles étaient là (et tant pis si ça ne plaisait pas à son crétin de mari), Sweet Mama songea qu'elle aurait tellement préféré souffrir du diabète, de la tuberculose ou s'être cassé le col du fémur. Quelque chose qu'on pouvait traiter ; quelque chose qu'elle pourrait apprendre à combattre. N'importe quoi, mais pas cet abominable déclin du cerveau qui lui donnait l'impression de naviguer sur un bateau qui prenait l'eau. Un bateau dépourvu de boussole qui coulait lentement pendant que sa famille, amassée sur le quai, agitait des mains de plus en plus lointaines. « Les longs adieux », voilà comment son médecin appelait ça. Mais longs comment ? Quand viendrait le jour où elle ne saurait plus s'habiller seule ou se servir de son sac à main ? Il lui arrivait déjà de se demander ce qu'elle était censée y mettre. Les clés de voiture, ça, elle en était sûre. Et un porte-cartes, aussi. Mais pour quoi faire ?

— Cet homme n'a pas le droit de faire du mal à notre Emily. J'ai l'intention de rester attablée chez lui aussi longtemps qu'il le faudra pour m'assurer qu'il ne la maltraitera pas ce soir.

Soudain, Sweet Mama vit sa petite-fille avec autant de précision que si elle se tenait juste devant elle. Cet après-midi au café, quand cet idiot l'avait déposée dans sa voiture tape-à-l'œil, Emily avait fait bonne figure. Mais on aurait dit que c'était elle qui dérivait sur un bateau pourri.

— Beulah, je t'ai menti. J'avais oublié qu'on allait chez Emily.

— Je sais, Lucy.

— Il lui est arrivé quelque chose d'affreux pendant sa lune de miel, n'est-ce pas ?

— A en juger par l'état dans lequel notre Emily nous a été rendue, je dirais que oui. Si j'avais imaginé que cette petite ordure allait la frapper, je serais intervenue avant le mariage.

— Elle ne t'aurait pas écoutée. Mes deux petites-filles sont aussi têtues l'une que l'autre.

— Elles doivent tenir ça de leur grand-mère.

— Beulah, il faut que je la protège de ce sale type. Que vont dire Bill et Margaret s'ils apprennent que je suis restée les bras croisés pendant que leur fille se faisait maltraiter ?

— Bill et Margaret ont quitté ce monde, tu te rappelles ?

— Oh.

Sweet Mama resta un moment silencieuse et découragée, jusqu'à ce qu'elle se souvienne brusquement de la raison pour laquelle elle conservait un porte-cartes dans son sac à main. Sis avait légendé le dos de tous les clichés que Sweet Mama y rangeait avec des noms, des dates et ses liens de parenté avec chaque personne photographiée : petite-fille, fils, belle-fille, petit-fils, arrière-petit-fils...

Elle sortit le porte-cartes de son sac à main et passa en revue les compartiments de cellophane jusqu'à ce que ses yeux se posent sur une de ses photographies préférées : Bill et Margaret adossés à la carrosserie rutilante de leur Ford, souriant à l'objectif sans se douter un instant que cette automobile dont ils étaient si fiers finirait par leur coûter la vie.

Sweet Mama effleura les images du bout des doigts, essayant désespérément de capturer le passé par la seule magie de ses belles mains ridées. Mais elle eut beau caresser encore et encore leurs enveloppes de cellophane, la magie refusa d'opérer.

— T'en fais donc point, Lucy. Je ne suis pas seulement ton amie, tu sais. Je suis aussi ta mémoire.

— Puisque tu es mon amie, tu vas me laisser conduire la Buick au retour ?

— Je ne te laisse pas conduire et tu ferais aussi bien de cesser de me poser la question.

Les traits de Beulah s'adoucirent tandis qu'elle se garait devant la maison d'Emily.

— Mais tu peux conserver les clés dans ton sac à main, Lucy. C'est ta responsabilité et ça le restera toujours.

La porte d'entrée s'ouvrit sur une ravissante jeune femme et Sweet Mama eut la douloureuse conviction qu'elle la connaissait. Mais pas moyen de se souvenir de son nom.

— Bonjour ! lança-t-elle d'un ton innocent et guilleret, comme le lui avait demandé Beulah.

— Sweet Mama ! Quelle merveilleuse surprise !

Cette ravissante petite-fille dont elle avait le prénom sur le bout de la langue la serra tendrement dans ses bras tandis que Sweet Mama tournait la tête à la recherche de son amie et de sa mémoire.

Emily, articula Beulah en silence, et tout lui revint d'un seul coup. Le mariage, le fiancé dont elle ne parvenait jamais à retenir le prénom, le poulet frit dans le panier de pique-nique et même l'ouragan.

Une nouvelle bouffée de panique submergea Sweet Mama. Un ouragan menaçait-il la ville en ce moment même ou songeait-elle à celui qui avait frappé Biloxi l'année où son fils était mort ?

Machin-Chose apparut dans l'embrasement de la porte d'entrée et l'instinct de Sweet Mama pallia aussitôt les carences de sa mémoire. Des relents de bière et de mensonges émanaient de ce triste sire dont elle se fichait bien d'avoir oublié le prénom.

Le panier de pique-nique dans une main et son sac dans l'autre, Beulah fonça droit devant elle sans se soucier de l'homme qui espérait sans doute les décourager en faisant barrage de son corps.

— On a du poulet frit avec tout ce qu'il faut pour l'accompagner, et on a bien l'intention de le partager avec vous pour dîner, lança-t-elle en obligeant Machin-Chose à s'effacer pour la laisser entrer. Ça vous fait plaisir, j'espère ?

Emily répondit d'un timide « Oh ! oui, bien sûr », tandis que son mari gardait un silence hostile, ce qui fit pouffer Sweet Mama dans le creux de sa main. Elle s'en sortirait toujours tant qu'elle pourrait compter sur Beulah.

Tandis qu'elle pénétrait à son tour à l'intérieur, Sweet Mama espéra qu'elle se souviendrait de la façon dont cette maison était agencée, et en particulier de l'endroit où se trouvaient les toilettes. Mais que faisait là ce gros téléviseur ? Et ces énormes chaises d'un goût plus que douteux ? Elle avait l'impression d'avoir été parachutée dans une ville qu'elle connaissait vaguement, mais dont le paysage sans cesse changeant l'empêchait de trouver son chemin.

Néanmoins, lorsque tout le monde prit place dans le salon avec l'assurance des gens habitués des lieux, Sweet Mama les imita avec autant de naturel que possible. C'est alors qu'Andy dévala l'escalier avant d'aller se réfugier contre le genou de sa maman. Sweet Mama regarda Emily poser un baiser appuyé sur la tête de son petit garçon ; un geste tendre qui lui était aussi familier que le mouvement de ses propres mains. L'espace d'un instant béni, elle se sentit pleinement ancrée dans le présent.

— Emily ?

La voix de Machin-Chose avait la douceur d'une caresse. Elle fit pourtant sursauter Emily, son corps se raidissant d'un coup.

— Oui, Larry ?

— Pourquoi n'irais-tu pas nous faire du café dans la cuisine, ma chérie ?

Ce « ma chérie » fit tellement froid dans le dos de Sweet Mama qu'elle en eut la chair de poule. Beulah fusilla Larry du regard avant d'attraper Andy par la taille et de le poser sur ses genoux.

— Alors, qu'est-ce que tu faisais là-haut, mon petit poulet ?

— Je jouais dans ma chambre.

Il jeta un regard oblique à Larry avant de reporter son attention sur Beulah.

— Je peux boire du café, moi aussi ?

— Ça te rendrait gros, noir et moche comme moi, dit Beulah.

Mais Larry s'empessa de la contredire. A croire qu'il n'avait pas compris que c'était de l'humour.

— Ce sont des salades, Andy. Par contre, si tu bois du lait, ça te fera grandir et devenir un homme aussi fort que ton nouveau papa.

Andy lui tourna le dos en levant les yeux au ciel, puis quitta d'un bond les genoux de Beulah pour aller se blottir contre la jambe de Sweet Mama.

— Tu veux bien venir jouer dans ma chambre ? J'ai un jeu de dames, tu sais.

Soulagée à l'idée de quitter cette pièce où l'air semblait vicié et presque irrespirable, Sweet Mama se leva et lança à la cantonade :

— Je vais jouer aux dames avec Andy.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, dit Larry. Andy, l'escalier est trop raide pour ton arrière-grand-mère. Monte dans ta chambre et rapporte ton jeu de dames. Vous n'avez qu'à jouer en bas.

L'idée de monter toutes ces marches ne remplissait pas Sweet Mama d'allégresse, mais il ne fallait pas compter sur elle pour se soumettre aux quatre volontés de ce tyran domestique.

— Le jour où je ne serais plus capable de monter un escalier, j'attendrais dans un funérarium que mes petites-filles viennent chercher mon cercueil, dit-elle en croisant les bras avec un air belliqueux.

La façon dont Machin-Chose fit craquer ses doigts et pinça les lèvres lui rappela cet âne bête de Peter Blake quand elle lui tenait tête.

— Andy, dit-il au bout de quelques secondes, comporte-toi en gentleman et donne le bras à Sweet Mama. Et fais attention à ne rien dire qui puisse la contrarier.

Un sourire se dessina brusquement sur les lèvres de Larry, sa tête faisant l'essuie-glace entre Beulah et Sweet Mama comme s'il voulait leur montrer à quel point ses dents étaient blanches.

— C'est formidable d'être une petite famille soudée.

Monter ces fichues marches mit plus longtemps que ne l'avait imaginé Sweet Mama, mais elle ne regretta pas les efforts fournis lorsqu'elle se laissa enfin tomber sur une chaise, hors d'haleine, tandis qu'Andy fermait la porte de sa chambre.

Il se précipita vers son lit pour se saisir de l'ours en peluche qu'il vint poser sur les cuisses de Sweet Mama.

— Henry a peur, tu sais.

— De quoi a-t-il peur ?

— De la grosse méchante voix de Larry.

Avec un air de conspirateur, Andy marcha jusqu'à la porte qu'il entrouvrit juste assez pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Rassuré, il revint se coller tout contre Sweet Mama.

— Il parle drôlement fort à maman, tu vois. Et il lui dit des choses pas gentilles, en plus.

— Pourquoi il fait ça ?

— A cause de Michael.

Sweet Mama eut besoin d'un moment pour comprendre de qui parlait Andy, mais elle finit par se rappeler qu'Opal Clemson, une de ses plus fidèles clientes, était venue récemment au café avec un beau jeune homme du nom de Michael. Par contre, elle n'aurait su dire si c'était la semaine ou le mois dernier.

— C'est quoi, le problème avec Michael ? demanda-t-elle.

— Eh ben, maman et moi on jouait au cerf-volant, tu vois, et il s'est accroché dans les branches d'un arbre et on ne savait plus comment faire pour aller le chercher tout là-haut. Alors Michael est venu, et il a grimpé super vite dans l'arbre. T'aurais vu ça, Sweet Mama ! Comme un singe, presque, et après il m'a renvoyé le cerf-volant en criant : « Attention en dessous ! »

— C'est gentil de sa part, je trouve.

— Larry a dit qu'il faisait les yeux mous à maman ou que maman faisait les yeux mous à Michael, je sais plus. Ça veut dire quoi « faire les yeux mous », Sweet Mama ?

— Il n'aurait pas plutôt dit *les yeux doux*, mon petit cœur ? Quand on fait les yeux doux à quelqu'un, ça veut dire qu'on l'aime bien. Là, regarde, je te fais les yeux doux, tu vois ? Il n'y a rien de mal à ça, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il a fait d'autre, cet idiot qui est méchant avec ta maman ?

— Il l'a fait pleurer.

Si elle avait eu vingt ans de moins, Sweet Mama aurait descendu cet escalier quatre à quatre pour promettre les foudres de l'enfer à ce moins-que-rien s'il s'avisait de refaire pleurer sa petite-fille. Elle oubliait peut-être où se trouvaient ses chaussures, mais elle savait encore prendre soin de ceux qu'elle aimait.

Ses problèmes de mémoire lui semblant soudain aussi bénins qu'une dent cariée, elle passa la main dans les cheveux de son arrière-petit-fils et lui demanda :

— Et avec toi, il a aussi été méchant ? Il t'a crié dessus ?

— Il a pas pu, parce que je me suis caché dans le placard de ma chambre.

L'image de ce petit bout effrayé dans un placard tout noir la bouleversa tellement qu'elle en oublia pourquoi il avait dû s'y réfugier. Il s'était passé quelque chose d'assez terrible pour le pousser à disparaître dans un réduit, c'est tout ce dont elle se souvenait.

— Il faut que tu en parles à Sis, mon trésor.

Des pas se firent entendre dans l'escalier, suivis de la voix de Machin-Chose :

— Andy, descends dîner avec nous ! Quand on est une famille, on mange tous ensemble.

— Toi et moi, on peut avoir un secret, Sweet Mama ? murmura Andy.

A peine eut-elle le temps de répondre par l'affirmative que Barry — ou était-ce Gary ? — ouvrait déjà la porte, tout sourires.

— Alors, Andy, tu as été un gentil garçon, comme je te l'ai demandé ?

— Oui.

— Oui, qui ?

— Oui, papa Larry.

— C'est important d'apprendre les bonnes manières aux enfants, dit-il en tournant un visage satisfait vers Sweet Mama, qui eut aussitôt envie de lui mettre une bonne paire de claques.

Des frissons de dégoût la secouèrent lorsque Larry lui donna le bras et l'aida à descendre les marches. Il lui sembla qu'elle devait à tout prix se souvenir du secret d'un petit garçon, mais il s'était déjà fondu dans cette brume qui l'empêcha de savoir quel couvert choisir lorsqu'ils passèrent à table.

— Prends ça, Lucy, lui murmura Beulah en plaçant une fourchette dans sa main.

La nourriture sentait bon et elle avait faim. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire s'ils restaient des heures autour de cette table en mauvaise compagnie ? Le poulet frit avait belle allure dans les assiettes bleues d'Emily, et puis qui songerait à compter son temps quand il s'agissait de venir au secours d'un membre de la famille ?

De toute façon, le temps était devenu une notion floue pour Sweet Mama. La seule horloge qu'elle comprenait encore était la lune. Quand Beulah l'entraîna au-dehors après s'être enfin résolue à abandonner Emily aux mains de son mari, une flaque de lune dessinait un chemin céleste jusqu'à la Buick. Cela voulait dire que la nuit était venue, et avec elle le temps des rêves. Immanquablement, ils la ramenaient à l'époque où elle préférerait son tablier de cuisinière aux robes charleston dont s'habillaient les autres femmes. Souvent, au creux de son sommeil se formaient des images du jour où elle avait créé le tout premier *Amen cobbler*, avec Beulah.

L'Amen cobbler... Était-ce la chose la plus merveilleuse ou la plus horrible qui lui était arrivée ? Sweet Mama n'arrivait pas à s'en souvenir.

Larry était allongé sur le dos, un bras plié sur le front et l'autre posé en travers des cuisses de sa femme, pesant rappel de sa façon de la considérer comme sa propriété. Les yeux grands ouverts et sous l'emprise d'une profonde lassitude morale, Emily contemplait l'obscurité.

Non seulement Larry ne voulait plus qu'elle retourne travailler au café, mais il était rentré de bonne heure et avait trouvé Michael Clemson perché dans un des arbres du jardin de devant. A voir Larry faire craquer ses doigts au pied du chêne vert, les lèvres serrées à en devenir blanches, elle avait cru qu'il allait grimper à son tour et attraper leur visiteur par la peau du cou pour le faire redescendre.

— Oh ! avait-il dit lorsque Michael avait retrouvé la terre ferme. Merci d'être allé récupérer le cerf-volant de mon fils.

Mais sa politesse froide et sa rage contenue, tandis que sa main broyait les tiges d'un bouquet de roses rouges, n'avaient trompé personne.

Il s'en était pris à elle aussitôt Michael disparu au coin de la rue.

— Peut-on savoir ce qu'il faisait ici, Emily ?

Une question polie en apparence, mais lancée comme un poignard sur un ennemi.

— Il est passé devant la maison en rentrant chez lui et il s'est arrêté pour décrocher le cerf-volant d'Andy.

— Tu ne penses pas que j'aurais pu le faire, Emily ? Il ne t'est pas venu à l'idée que c'est le rôle d'un père que d'aller chercher le cerf-volant de son fils ? Dis-moi... tu ne voudrais pas qu'Andy préfère ce type à son propre papa ?

— Oh ! non, Larry. Bien sûr que non. Michael est passé devant chez nous par hasard et Andy était si inquiet de voir son cerf-volant tout là-haut... Je... Pardon, Larry, j'ai agi sans réfléchir.

— Je *sais* que tu n'as pas réfléchi, ma chérie. Mais la prochaine fois qu'il passera « par hasard » devant la maison pour « t'aider », je veux que tu refuses.

Il avait dessiné les guillemets avec ses doigts, articulant exagérément *par hasard* et *t'aider*.

— Je n'ai rien fait de mal, Larry. Le cerf-volant s'est coincé dans les branches et il est venu nous aider, voilà tout.

— Voilà tout, hein ?

Sa voix s'était durcie, plus aiguë, et il avait laissé tomber les roses pour l'attraper au menton, ses doigts marquant la peau d'Emily comme les crochets d'une pince.

— Pourquoi tu rougis, Emily ? Tu as quelque chose à te reprocher ? Ça t'a fait plaisir qu'il te fasse les yeux doux ? A moins que ce ne soit toi qui lui aies fait les yeux doux ?

Des larmes s'étaient mises à rouler sur les joues d'Emily. Du coin de l'œil, elle avait vu Andy se réfugier dans la maison.

— S'il te plaît, Larry. Pas ici. Toute la rue va nous entendre.

Il l'avait empoignée par le bras avant de l'entraîner manu militari dans la maison, écrasant au passage les roses éparpillées au sol. A peine venait-il de claquer la porte derrière eux que Sweet Mama et Beulah étaient arrivées comme par miracle à la rescousse. Que se serait-il passé si elles n'étaient pas entrées avec leur panier de pique-nique qui sentait bon le poulet frit et l'*Amen cobbler* ?

L'odeur de ce repas salvateur imprégnait encore la maison, lui serrant douloureusement le cœur. Comme sa famille lui manquait ! Avec mille précautions, elle se libéra de l'étreinte possessive de Larry, priant de toutes ses forces pour qu'il ne se réveille pas. Que ferait-il s'il ouvrait l'œil ? Insisterait-il pour lui refaire l'amour, si ce mot était approprié pour décrire sa façon brutale de la besogner comme s'il voulait, là encore, la punir au lieu de l'aimer ? Ou bien se remettrait-il à l'accuser d'avoir agüiché le petit-neveu de Mlle Opal ?

Ça avait été affreux. De nouvelles insultes avaient fusé une fois Beulah et Sweet Mama parties, lorsqu'elle était redescendue après avoir couché Andy. *Salope. Putain. Traînée.* Larry l'avait plaquée contre le mur de leur chambre, ses poings serrés agrippant le haut de sa chemise de nuit, prêts à frapper.

— S'il te plaît, Larry, avait-elle dit, le bras devant les yeux pour parer le coup qu'elle attendait à tout moment. Tu m'avais promis de ne plus recommencer !

La rage l'avait quitté aussi soudainement qu'elle l'avait submergé.

— Je ne sais pas ce que je ferais si je te perdais ! s'était-il exclamé de cette voix geignarde et théâtrale avant de tomber à genoux et de l'embrasser frénétiquement à travers sa chemise de nuit. Je ne veux pas te perdre, Emily ! Jamais ! *Jamais* !

Il l'avait soulevée dans ses bras et l'avait portée jusqu'au lit où elle s'était demandé ce qui était le pire dans sa situation : les insultes et les coups, la réconciliation imposée sur l'oreiller ou le fait qu'elle vivait désormais dans une prison dont Larry détenait l'unique clé.

Alors qu'elle pensait avoir fait le plus difficile en sortant du lit sans le réveiller, il se mit brusquement à bouger, roulant au bord du lit avec un grognement. Pétrifiée et retenant sa respiration, elle regarda le bras de son mari s'étirer vers un oreiller. Lorsque, au bout de quelques secondes, il

sembla replonger dans un sommeil profond, elle quitta la chambre sur la pointe des pieds et descendit l'escalier.

Elle allait se préparer un thé. Beulah et Sweet Mama affirmaient qu'il n'existait rien qui ne puisse se résoudre autour d'une tasse de thé glacé. Ce soir, Emily allait pourtant le boire chaud, avec beaucoup de lait et de sucre. Du réconfort liquide.

Elle s'arrêta net sur le seuil de la cuisine, alertée par un son presque imperceptible. Ou était-ce un pressentiment ? N'osant allumer la lumière alors qu'elle sentait une présence, Emily resta un moment immobile tandis que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité. Soudain, elle le vit ; son petit garçon recroquevillé au sol et serrant contre lui son vieil ours en peluche. A côté de lui se trouvait le gros mug noir de Larry avec son inscription en lettres blanches : « C'est qui, le patron ? »

Quelque chose traversa Emily avec la furie d'un train qui déraile ; un instinct maternel venu du fond des âges qui lui hurlait de soulever son fils dans ses bras et de fuir cette maison. Incapable de bouger, elle porta la main à sa bouche pour retenir un cri de désespoir. Lorsqu'elle parvint enfin à se ressaisir, elle ramassa le mug et le posa dans l'évier avant de s'accroupir auprès d'Andy.

— C'est moi, mon trésor, dit-elle en faisant rouler la petite boule en pyjama sur ses cuisses.

— Maman ?

— Oui, mon amour, je suis là. Il ne faut surtout pas faire de bruit pour ne pas réveiller Larry.

— Henry n'a pas peur des monstres, tu sais. Avec lui, je suis bien protégé.

— C'est comme ça que tu vois Larry ? Tu penses que c'est un monstre ?

Il leva vers elle des yeux endormis et inquiets.

— T'es fâchée que je t'aime pas ?

— Non, mon petit cœur, je ne suis pas fâchée.

Ce qu'elle faisait subir à son fils lui sembla soudain bien plus grave encore que les violences dont elle était victime.

— Pourquoi es-tu dans la cuisine, Andy ?

— Je suis venu boire du café. Mais t'inquiète pas, maman ; j'ai nettoyé la tasse pour enlever les vilains microbes de Larry.

— Du café ? Mais c'est pour les grands, mon trésor. C'est quoi, cette drôle d'idée ?

— Beulah a dit que ça me rendrait tout gros et tout noir comme elle. Comme ça, Larry il aura peur de moi parce que je serai très fort.

Andy inspecta ses mains, sourcils froncés.

— Je deviens noir, tu trouves ?

Emily ravala ses larmes et serra son enfant tout contre elle. Il était déjà en train de se rendormir. Elle se releva tant bien que mal en s'efforçant de ne pas trop secouer Andy qu'elle porta jusqu'à sa chambre, chaque craquement des marches faisant battre son cœur à l'idée que Larry se réveille et la surprenne

debout au beau milieu de la nuit.

Elle recoucha son fils, s'assurant que l'ours en peluche était bien calé sous son bras et le drap remonté jusque sous son menton. Elle prit tout son temps pour parfaire le tableau, mais même une fois satisfaite du résultat elle ne put se résoudre à quitter la chambre. Elle aurait voulu s'étendre contre son petit garçon, se réveiller avec son sourire et l'odeur de bébé qu'il exhalait encore, puis tirer le drap par-dessus leurs têtes et jouer à être des animaux dans une grotte.

D'un geste tendre, elle poussa une mèche de cheveux qui barrait le front d'Andy.

— Je ne laisserai jamais un monstre te faire peur, murmura-t-elle d'une voix étranglée avant de repartir s'allonger auprès de son mari.

Elle se fit légère comme une plume pour se glisser sous les draps sans réveiller Larry, puis contempla jusqu'au petit matin ce plafond qu'elle ne pouvait pas voir. Lorsque le corps étalé contre elle se mit à se tortiller avec de petits grognements qui annonçaient le réveil de son mari, elle ferma les yeux et feignit le sommeil. Il posa un baiser sur son épaule et attendit quelques secondes, dans l'espoir d'une réaction. Comme elle ne venait pas, il se leva et alla prendre une douche.

Il s'habilla sans bruit et quitta discrètement la chambre ; imitation parfaite d'un homme aimant et respectueux du sommeil de sa femme.

Même une fois que la porte se fut refermée derrière lui, Emily resta tranquillement allongée, l'écoutant descendre l'escalier puis ouvrir et refermer sans ménagement les placards de la cuisine.

Il lui sembla qu'il mettait une éternité à quitter la maison et elle patienta sur le lit jusqu'à ce qu'elle entende sa voiture s'éloigner. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre son dans la maison que le bruit sourd des violentes pulsations de son cœur.

Alors seulement, elle s'autorisa à s'asseoir et à allumer sa lampe de chevet. La lumière éclaira une note manuscrite griffonnée sur un morceau de papier à en-tête d'un laboratoire pharmaceutique :

Ma chérie,

Je t'aime plus que tout au monde.

Je te souhaite une merveilleuse journée,

Ton Larry pour la vie.

P.-S. : Méfie-toi des voisins trop serviables.

Pour la vie... Ces mots la glacèrent jusqu'aux os et elle fut secouée de frissons tandis qu'elle déchirait la note en mille morceaux au-dessus de la cuvette des toilettes. Elle venait de tirer la chasse quand le téléphone se mit à sonner. Elle se précipita vers l'appareil, certaine qu'il s'agissait de sa sœur.

— Allô ?

— Ça va, Em ?

— Oui, oui, juste un peu hors d'haleine, c'est tout. J'étais aux toilettes quand le téléphone a sonné.

Emily jeta un coup d'œil à l'heure affichée sur son réveille-matin.

— Tu es déjà au café ?

— Non, j'ai laissé Sweet Mama et Beulah partir avant moi. Je pensais faire un saut chez toi avant d'aller travailler.

Emily songea à la façon dont des sœurs pouvaient se deviner d'un seul regard. Une bouffée de chaleur lui empourpra le visage tandis qu'elle imaginait Sis dresser le terrible bilan de ce mariage auquel elle n'avait jamais cru, puis se diriger droit vers le placard où étaient rangées les valises. Elle qui avait tant voulu prouver à sa grande sœur qu'elle pouvait faire les bons choix ! Qu'elle était capable de s'affranchir de sa protection et de vivre sa vie de femme en toute indépendance ! Blessée dans son orgueil, elle se mit à rougir d'humiliation, son visage prenant la couleur des roses piétinées la veille par un Larry furieux. Elles étaient restées éparpillées près de l'arbre dans lequel s'était accroché le cerf-volant d'Andy, mais Dieu merci ni Beulah ni Sweet Mama ne semblaient les avoir vues.

— Non, ne te donne pas cette peine, Sis. Tout va très bien, ici, et j'ai des tonnes de choses à faire, aujourd'hui.

— Je ne resterai qu'une minute.

— Je t'assure, Sis, ce n'est vraiment pas une bonne idée.

Emily écarta les mèches qui recouvraient son front brûlant.

— Je crois que j'ai attrapé un virus.

Le silence se fit à l'autre bout du fil, mais il n'y avait pas plus assourdissant que les silences de Sis.

— Assez parlé de moi, lança Emily avec un entrain forcé. Quoi de neuf de ton côté ?

— Eh bien... je vais faire une petite sortie avec Michael, ce soir.

— Oh ! mon Dieu ! Mais c'est formidable, Sis ! Il faut que tu te fasses vraiment belle, d'accord ?

Emily regarda Andy se glisser dans sa chambre, son vieil ours en peluche serré au creux de son épaule et une jambe coincée derrière l'autre comme s'il voulait imiter son oncle Jim.

— Je crois que je vais mettre un pantalon et un T-shirt noir, disait Sis dans l'appareil. Inutile de sortir le grand jeu alors que c'est juste une sortie entre vieux copains.

— Comment ça, juste une sortie entre vieux copains ? Michael t'invite parce que *tu lui plais*, alors pas question de t'habiller comme un sac ! Tu vas me faire le plaisir de te pomponner.

— On verra. Bon, il faut que j'y aille. Salut, Em.

Emily raccrocha et Andy leva vers elle ses grands yeux rougis de sommeil.

— Maman, je peux me faire un san'wiche au beurre de cacahuètes pour le petit déjeuner ?

— Si tu veux.

Elle n'ajouta même pas : « Essaie de ne pas en mettre partout, d'accord ? » Qu'est-ce que ça pouvait bien faire s'il salissait la cuisine ?

— Et si tu en as envie, tu as le droit de regarder des dessins animés toute la journée.

— Comme quand c'est les vacances ?

— Exactement pareil, mon poussin.

Si Andy avait le sentiment d'être en vacances, ça ne se voyait pas sur sa petite frimousse inquiète, songea-t-elle tandis qu'il sortait de la chambre.

Emily se laissa tomber sur le lit en s'efforçant de mettre un semblant d'ordre dans ses idées. Mais une pensée écrasait toutes les autres : le piège qu'elle avait contribué à mettre en place s'était refermé sur son fils.

Bien que ce fût le mois d'août et qu'il fît tellement chaud que même la mousse espagnole semblait demander grâce sur les branches du chêne vert qu'elle voyait derrière sa fenêtre, Emily alla chercher sa vieille robe rose au tissu chenille lustré par les années. Un vêtement aussi confortable et familier était forcément synonyme de réconfort, songea-t-elle avant de filer dans la salle de bains pour une douche bien chaude qui lui éclaircirait les idées.

* * *

De toute évidence, l'eau qui cascadaient sur son corps n'avait pas les propriétés escomptées. Alors qu'elle fermait les yeux et s'efforçait de faire le vide dans sa tête, il lui sembla entendre quelqu'un pleurer dans le lointain. Se pouvait-il qu'il s'agisse de l'écho de toutes ces larmes qu'elle refoulait depuis le jour de son mariage ?

Elle se figea brusquement, les sens en alerte. Ces pleurs n'étaient portés ni par sa propre souffrance ni par quelque vent lointain : c'étaient les larmes de son enfant, versées dans cette maison qui était la sienne et qui lui devenait pourtant étrangère.

Elle trouva Andy sanglotant sur les marches au bas de l'escalier, une flaque de lait à ses pieds et un sandwich posé tout de travers sur une assiette qu'il tenait encore à la main.

Accablée, elle vint s'asseoir auprès de lui et passa le bras sur ses petites épaules. Que dire à un petit garçon dont la maison, symbole de paix et de sécurité, s'est soudain transformée en territoire ennemi ? Que faire quand on a commis la plus grosse erreur de sa vie et qu'on ne sait pas comment la réparer ? Devait-elle se dresser face à l'ennemi et tenter d'esquiver ses grenades, ou fuir au risque de sauter sur une des mines dont il ne manquerait pas de truffier la route vers la liberté ?

Les méchancetés dont elle avait fait l'objet à l'époque où elle était enceinte de Mark lui semblaient presque douces en comparaison du cauchemar de sa vie de femme mariée. On l'avait clouée au pilori parce qu'elle attendait un enfant hors des liens du mariage, et elle avait cru protéger

son fils d'un sort semblable en devenant Mme Chastain. Mais elle comprenait aujourd'hui que le prix à payer pour devenir une femme respectable aux yeux des autres était beaucoup trop élevé. Elle comprenait trop tard que la plus grave menace qui pesait sur elle et Andy n'était ni les rumeurs malveillantes ni le qu'en-dira-t-on, mais l'homme qu'elle avait fait entrer dans leur vie ; l'homme à qui elle avait confié l'immense honneur et l'immense responsabilité d'être un père pour son fils.

Elle avait rêvé de lui offrir un père comme le commandant Bill Blake ; un homme qui savait chérir sa femme et ses enfants et se battre pour son pays. Mais Larry Chastain n'était pas de cette trempe. Il ne prenait les armes que pour les tourner contre sa propre femme.

— J'ai renversé du lait, dit Andy d'une toute petite voix.

— Ce n'est pas grave, mon cœur, ça peut arriver à tout le monde.

Elle posa sur ses cheveux un baiser qu'elle voulait réconfortant tandis qu'elle voyait s'ouvrir devant elle un avenir empoisonné par la peur et le mensonge ; une interminable succession de journées où la sinistre réalité se camouflerait à coups de sourires forcés et d'épaisses couches de maquillage.

— Et si tu allais me chercher un torchon pour qu'on essuie tout ça, hein ? Et ramasse la bouteille de lait au passage, s'il te plaît.

— D'ac !

Il se leva d'un bond et fila dans la cuisine avec cette énergie débordante qui faisait autant partie de lui que son épi rebelle.

Combien de temps avant que le côté sombre de Larry ne déteigne sur Andy ? Combien de temps avant que son enfant ne soit plus ce petit garçon innocent qui croyait pouvoir s'envoler jusqu'à la Lune ? Combien de temps avant qu'il ne devienne aussi effrayé qu'elle ? Avant qu'il ne se renferme sur ses peurs et ses souffrances comme elle était en train de le faire ?

Andy réapparut avec un torchon, son épi rebelle épousant le rythme de ses pas énergiques, et elle se dépêcha de plaquer un grand sourire sur ses lèvres.

— C'était rapide, dis donc !

— Oublie pas que je suis pilote de fusée.

— Ça se voit.

Il s'attaqua à la petite flaque de lait avec le même enthousiasme qu'il avait mis à construire sa fusée.

— J'ai fait un san'wich pour toi et il est même pas tombé quand j'ai glissé, dit-il une fois sa bêtise réparée.

Elle ouvrit de grands yeux émerveillés comme s'il lui présentait une rivière de diamants sur un présentoir en velours.

— Celui-là est pour moi ?

Andy hocha fièrement la tête et elle s'empara du sandwich, avec autant de délicatesse que s'il s'agissait d'un oisillon exotique.

— Là, je suis impressionnée, Andy. Merci beaucoup, mon cœur. Je suis drôlement fière de toi, tu sais.

— On peut manger devant la télé, toi et moi ?

Manger devant la télévision était réservé aux occasions spéciales, comme les anniversaires et parfois les vacances, mais Emily accepta néanmoins. Il méritait bien ça après ce qu'il avait enduré la veille, lorsque Larry avait crié sur sa maman. Sans compter qu'il lui avait confectionné un magnifique « san'wiche » au beurre de cacahuètes. Et puis surtout, elle avait besoin d'Andy tout autant qu'il avait besoin d'elle.

— Attends, je vais chercher Henry !

Tandis qu'il repartait à toute vitesse vers la cuisine, Emily emporta son sandwich dans le salon, alluma la télévision et se lova sur le canapé. Le présentateur météo de la chaîne locale apparut à l'écran.

— ... dernière alerte météo classe officiellement la tempête qui s'est formée au-dessus de l'Atlantique en ouragan de catégorie 1, dit-il. Les vents soufflent à une vitesse de 150 km/h, mais on s'attend à ce qu'ils se renforcent au-dessus des courants chauds de la côte. C'est donc un ouragan de catégorie supérieure qui devrait atteindre les terres.

Les terres ? *Quelles* terres ? Emily referma les bras sur elle-même, comme si ça pouvait contenir la terrible angoisse que les propos du présentateur météo venaient de faire naître en elle. Comme si ça pouvait empêcher sa soudaine terreur de se diffuser dans la pièce et de contaminer Andy.

— Le cyclone tropical a été nommé Camille, poursuivait l'homme en costume cravate, et il se dirige droit sur Cuba. Les Cubains qui vivent dans l'ouest de l'île peuvent s'attendre à être frappés dans la journée de vendredi par un ouragan ayant atteint la catégorie 3. Pour rappel, cette catégorie s'applique à un ouragan qualifié de « majeur ». Pourtant, il existe de grands risques pour qu'il s'intensifie en poursuivant son chemin et atteigne une catégorie encore supérieure. Bien entendu, les services météorologiques suivent de très près l'évolution de Camille, et nous vous tiendrons informés s'il se dirige ensuite vers les côtes du Mississippi.

Emily eut la sensation que le monde tel qu'elle le connaissait allait bientôt disparaître, dévasté par Larry et Camille, deux monstrueux ouragans. Le premier sévissait déjà à l'intérieur de sa maison, détruisant tout sur son passage.

On ne pouvait qu'éprouver un sentiment d'impuissance face aux ouragans qui frappaient régulièrement la Côte du Golfe. Peu importait le nombre de digues construites, de chasseurs d'ouragans envoyés dans l'œil du cyclone, de gardes nationaux parfaitement entraînés qui se mobilisaient chaque fois ; on se sentait toujours aussi démuni face à la furie d'une telle catastrophe naturelle.

Les plus sages évacuaient les lieux. Si Emily et Andy restaient dans cette maison, l'ouragan Larry les emporterait avant même que Camille ait une chance de le faire. Brusquement, elle sentit quelque chose grandir en elle ; une force inconnue qui la transformait en louve aux griffes et aux crocs acérés. Oui, c'était le sang brûlant d'un animal qui bouillonnait dans ses veines comme un torrent furieux.

— Maman ?

Andy se tenait à la porte du salon, les yeux écarquillés et serrant très fort sa peluche contre lui.

— Est-ce que le ouragan va me faire du mal ?

En elle, le torrent bouillonna de plus belle, noyant jusqu'au dernier signe de faiblesse. Seule, elle aurait peut-être laissé une chance à cette sinistre parodie de mariage ; une chance à Larry de reconnaître ses torts et de devenir un homme digne de ce nom. Mais pas question de lui laisser une chance d'exercer sa rage et sa violence sur Andy. Voir son enfant fuir dans la maison, apeuré, puis le retrouver endormi dans la cuisine à cause de la terreur que lui inspirait Larry était déjà plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Elle se leva du canapé et alla prendre son fils dans ses bras.

— Non, Andy. Je ne laisserai pas cet ouragan te faire du mal.

Sis fit de nouveau ce cauchemar où elle pressait le visage contre le carreau de la fenêtre, suppliant Sweet Mama et Beulah de se mettre à l'abri de la tempête. Vaguement consciente de rêver, elle parvint à s'extraire du sommeil à force de volonté, agitant frénétiquement les jambes pour se libérer des draps avant de s'asseoir bien droite sur son lit, une sonnerie d'alarme dans la tête et son pyjama trempé de sueur.

L'alarme devint de plus en plus intense et elle prit conscience que cette sonnerie n'était pas du tout dans sa tête, mais qu'elle provenait du téléphone posé sur la table de chevet. Depuis combien de temps sonnait-il ? Elle s'empara du combiné et lança un « Allô ? » pâteux et bourru.

— Sis ?

C'était Emily, et cette unique syllabe lui suffit pour comprendre que sa sœur n'était pas du tout dans le même état d'esprit que la veille, lorsqu'elle avait prétendu avoir attrapé un virus pour la dissuader de faire un saut chez elle. Sis comprenait Emily mieux qu'elle ne se comprenait elle-même. Et pourtant, il y avait quelque chose qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer dans la voix de sa petite sœur, ce matin.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Emily ?

— Bon sang, Sis. Tu penses que je ne t'appelle que quand ça ne va pas ?

— Je suis un peu tendue, c'est tout. D'abord, tu me mens en me racontant que tu as attrapé un virus, et ensuite c'est Beulah qui pète les plombs avec l'ouragan Camille.

— Comment ça, elle pète les plombs ?

— Elle semble croire que la fin du monde est proche. Il a fallu que je m'interpose pour qu'elle n'empile pas tous les matelas dans le couloir d'en bas.

— Tu penses que l'ouragan va frapper Biloxi ?

— Je n'ai pas de boule en cristal, Em. Mais je peux te dire une chose : s'il se dirige vraiment vers nous et qu'il est aussi énorme que le prétendent les spécialistes, la famille Blake ne sera pas là pour assister au déluge. J'évacue tout le monde d'ici avant le premier souffle de vent.

— Sis ?

Encore un changement dans la voix d'Emily. Elle était passée de la note joyeuse d'un piccolo au timbre grave d'un violoncelle.

— Je suis déjà en train de faire mes valises.

— Pour évacuer la ville ?

— Pour quitter Larry.

Sis eut envie de hurler « Alléluia ! » Envie de pleurer de soulagement. Mais, plus que tout, elle aurait voulu prendre sa sœur dans ses bras et la serrer très fort contre elle.

— Tu viens vraiment de me dire que tu vas quitter ce sale type ? Em, dis-le encore une fois !

— J'ai décidé de quitter mon mari. C'est toi qui avais raison depuis le début.

— Je ne voulais pas avoir raison. Je voulais seulement qu'Andy et toi soyez heureux et en sécurité.

— On sera là demain. Mais n'en parle à personne pour le moment.

La puissante odeur du bon café mélangé à la chicorée monta jusqu'à sa chambre, accompagnée des sons que faisaient Beulah et Sweet Mama en s'affairant dans la cuisine. Des odeurs, des bruits du quotidien d'une famille de Biloxi, dans le Mississippi. Là se trouvait la place d'Emily, en sécurité dans cette maison où elle avait grandi ; où elle avait rêvé d'amour, de sucre et d'épices, certaine de pouvoir compter sur les siens au cas où elle tomberait dans un des nombreux pièges que vous tendait la vie.

— N'attends pas demain, Em. Pars aujourd'hui même. Après la fermeture du café, je viendrai chez toi pour t'aider à boucler tes valises.

— Non, Sis ! Je ne veux pas que tu rates ta sortie avec Michael !

La morsure du regret fit grimacer Sis face à la brusque panique qui avait transformé la voix d'Emily en stridente imploration. Quelle sorte d'enfer sa sœur avait-elle donc enduré ? Et pourquoi Sis avait-elle laissé faire ça presque sans lever le petit doigt ?

Plus jamais ça, se promit-elle. Plus jamais.

— Tu as besoin d'aide, Em. Et puis, comme je te l'ai dit, c'est plus une sortie entre vieux copains qu'autre chose. Je vais appeler Michael et annuler, point final.

— S'il te plaît, Sis ! Je ne sais pas ce que Larry fera s'il te trouve à la maison en rentrant du travail. Il est capable de tout. Et je ne veux pas qu'Andy assiste à une nouvelle scène traumatisante. Il a déjà suffisamment eu peur comme ça.

— Je viens le chercher tout de suite.

— J'ai bien réfléchi à la meilleure façon de procéder, Sis. Je vais consacrer cette journée à rassembler suffisamment d'affaires pour qu'Andy et moi puissions nous installer ailleurs pendant un moment, et ensuite je cacherai les valises avant que Larry rentre à la maison. Demain matin, je n'aurai plus qu'à les récupérer dès qu'il sera parti au travail et à filer d'ici avec Andy.

— Je ne vois pas ce que ça changera si je viens t'aider.

— Ça risquerait d'éveiller ses soupçons. Il lui arrive de rentrer plus tôt sans prévenir et s'il te trouve ici... Non, Sis, mon plan ne fonctionnera que si

Larry ne se doute de rien. S'il te plaît, dis-moi que tu ne vas pas débarquer à la maison.

— D'accord, je ne viendrai pas.

— Promets-le-moi !

— Je te le promets, Em.

Sa petite sœur pleurait, à présent ; chacun de ses sanglots tranquilles perçant le cœur de Sis.

— Mon Dieu, Em, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce salaud ?

Tandis qu'Emily dressait la liste déjà longue des coups, des insultes et des techniques de Larry pour faire peur à Andy et le soumettre, lui aussi, à sa volonté de tyran domestique, une rage sans nom submergea Sis, colorant tout en rouge. Elle teinta même les vitres de la fenêtre, de sorte que lorsqu'elle chercha le réconfort dans la vue sur le golfe son regard ne rencontra que la couleur de sa propre colère.

— Le pire, c'est qu'il ne cesse de répéter qu'il ne veut pas me perdre, qu'il ne peut vivre sans moi... je ne suis même pas certaine qu'il acceptera de divorcer.

— Tout va s'arranger, Em. On va engager le meilleur avocat de tout le Mississippi. Arrête de t'inquiéter.

— J'aimerais bien, Sis, mais c'est difficile. J'ai cette horrible sensation que le temps m'est compté.

— L'ouragan ne va pas frapper la ville avant un moment. Et avec un peu de chance, il prendra une autre direction.

— Ce n'est pas l'ouragan. C'est quelque chose que je ressens tout au fond de moi. La sensation d'un danger, d'une catastrophe imminente. Comme si j'avais déjà un pied dans la tombe.

— Ne dis pas de bêtises, voyons. Ça va aller, crois-moi. Je ne permettrai pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

— Bon, d'accord...

— Tu te sens mieux, maintenant ?

— Oui, oui, beaucoup mieux. A demain, Sis.

A peine Sis eut-elle raccroché qu'elle eut envie de rappeler sa sœur. Les mots qu'elle n'avait pas prononcés tournoyaient dans sa tête comme les vents d'un ouragan de catégorie 5. « J'arrive tout de suite, Em », voilà ce qu'elle aurait dû lui dire sans se soucier de ses objections. Si elle avait été plus ferme, elle serait déjà en train de s'habiller, prête à prendre sa voiture pour aller secourir Emily, au lieu d'être assise là en pyjama sur le bord de son lit, à se faire un sang d'encre. Elle écouta un moment Jim qui faisait les cent pas dans sa chambre, sa démarche bancalée rythmée par le martellement régulier de sa béquille. « Je viens avec Sweet Mama et Beulah. L'union fait la force, Em. Face à nous quatre, Larry ne fait pas le poids. » Oh ! Seigneur, pourquoi n'avait-elle pas dit ça ? Emily ne savait-elle donc pas que les femmes de sa famille étaient suffisamment fortes pour la protéger ? Qu'elles étaient prêtes à tout pour la sauver ?

Les voix des deux amies inséparables montaient de la cuisine, portant une conversation inintelligible et pourtant si typique ; le genre d'échange à bâtons rompus paresseux et intime qu'on ne peut avoir qu'avec quelqu'un qu'on connaît par cœur. Parfaitement immobile sur son lit, Sis s'abandonna à ces voix qui s'élevaient vers elle comme un panache de fumée ; s'abandonna à la beauté de cette amitié jusqu'à ce que l'air de sa chambre, épais de colère et d'angoisse, s'éclaircisse enfin. Alors, son regard put de nouveau traverser le carreau de la fenêtre et se poser sur la mer et le ciel sans nuages. C'était une journée propice aux pique-niques et aux confidences entre amis. Une journée parfaite pour dire à sa sœur la chose la plus vraie qui soit :

Je t'aime.

* * *

Rien ne distinguait cette soirée des autres soirées de l'été 1969 à Biloxi : ciel sans nuages criblé d'étoiles et lune traçant son chemin argenté sur une mer d'huile.

Une foule compacte se dirigeait vers le Fiesta Club et l'air imprégné d'une ambiance de carnaval enivrait doucement Sis tandis qu'elle passait la porte de la discothèque au bras de Michael Clemson. Avec sa robe verte et ses cheveux ramenés en arrière à l'aide de barrettes, elle se sentait jeune, insouciant et presque jolie. Elle se sentait dans la peau d'une femme qui attendrait chaque soir le retour d'un homme au grand cœur et au sourire timide, assise sur la balancelle de la véranda. Elle le verrait approcher, grimper les marches de bois et lui prendre la main en disant : « Content de te voir, Beth. Tu es en beauté, ce soir. »

La véranda où Sweet Mama et Beulah s'étaient installées, sirotant comme toujours du thé glacé dans leurs rocking-chairs, aux premières loges pour regarder le départ de Sis toute pomponnée dans sa belle robe verte.

— Alors, il va te faire la cour, ma puce ? avait dit Beulah lorsqu'elle avait quitté la maison.

— C'est peut-être elle qui va lui faire la cour ! était intervenue Sweet Mama avec un rire de gamine.

Faire la cour... Les deux amies semblaient se délecter de cette expression un peu désuète, comme si le simple fait de l'employer pouvait transformer une soirée simplement agréable en parenthèse enchantée.

Une perspective délicieuse mais absurde, et pourtant, alors que Michael la conduisait à une table pour deux située au fond de la discothèque bondée, elle s'autorisa à espérer que cette soirée déboucherait sur quelque chose de plus qu'une amitié durable. De plus qu'une relation où elle pourrait l'appeler au débotté pour lui dire : « Et si on allait pêcher ? » ou bien : « Tu veux me rejoindre sous la véranda pour boire un thé glacé ? », voire : « J'ai simplement envie de parler. » Une relation où il répondrait presque toujours « Oui ».

Pour le moment, Michael disait :

— Tu veux boire quelque chose ?

— Avec plaisir.

— Il faut que tu me dises ce que tu aimes boire. Je suppose que tes goûts ont évolué depuis l'époque où tu avais un faible pour le Coca à la cerise. On avait fini par bien se connaître, tous les deux, mais aujourd'hui il y a des tas de choses que j'ignore sur toi.

— Je veux bien du vin moelleux ou alors un vin de glace, s'ils en ont.

Il passa la commande et se retourna vers elle en souriant tandis que la serveuse s'éloignait.

— Je vois qu'en été tu as toujours un faible pour les boissons sucrées.

— Pour *tout* ce qui est sucré, répliqua-t-elle. Et pas seulement en été. Ça se voit, non ?

Il répondit d'un sourire.

Sis n'avait aucun problème à évoquer ses rondeurs, et tant pis si ça ne plaisait pas à Michael. Pas question de commencer une relation en jouant à être quelqu'un qu'elle n'était pas. Elle voulait qu'il s'intéresse à elle et non à quelque personnage façonné pour lui plaire. Dès l'instant où elle l'avait revu au mariage d'Emily, cet homme avait pris une grande place dans ses pensées. C'était merveilleux de songer qu'il pouvait naître quelque chose de beau de leurs retrouvailles ; qu'ils étaient peut-être sur le point d'offrir une conclusion heureuse à cet été brutal et chaotique.

Elle trouva simple et naturel de rire avec lui ; simple et naturel d'évoquer les souvenirs de leurs lointains étés, lorsqu'elle l'invitait dans la maison rose pour boire de la citronnade après une partie de base-ball sur la plage, et qu'elle rajoutait toujours une bonne dose de sucre dans son verre.

— Beth, tu sais la première chose qui m'a frappé lorsque je t'ai revue, à la réception de mariage de ta sœur ?

— Les boucles en forme de saucisses, je suppose.

— C'est à quel point tu es restée la même. Il y a toujours en toi ce rare mélange de force et de douceur qui m'avait déjà impressionné quand on était gamins.

Elevée par l'opinion de Michael Clemson au rang de la femme qu'elle aurait pu être si le sort n'en avait décidé autrement, elle se régala des mots qu'il venait de prononcer, les savourant comme elle aurait savouré un des petits chefs-d'œuvre culinaires de Sweet Mama. Il y avait quelque chose de mystérieux dans la façon dont le regard de Michael se posait sur elle, comme s'il tendait la main depuis le passé pour récupérer un trésor égaré depuis de longues années.

Leur table était devenue une île au milieu de cette salle bondée ; une île où tout pouvait arriver ; où le temps pouvait faire marche arrière et les rêves éclore de nouveau ; où Sis pouvait oublier qu'il y a toujours un prix à payer pour les moments de joie.

La serveuse vint apporter leurs boissons, et le mince fil qui les reliait aux possibilités infinies de leurs retrouvailles se brisa avec le son d'un soupir. Sis

se renversa sur le dossier de sa chaise et Michael porta son verre à ses lèvres.

— J'avoue avoir été un peu surpris par les boucles, dit-il après un court silence, et Sis s'étonna d'éprouver une telle déception à ces mots.

Non qu'elle s'attendît à un compliment sur ces affreuses saucisses capillaires, mais elle regretta qu'il semble délibérément choisir de s'éloigner d'une conversation plus profonde.

— Cette coiffure ne te ressemblait pas du tout, ajouta-t-il en s'avancant vers elle, coudes sur la table et menton sur ses mains jointes.

— Oui, c'est beaucoup plus le genre de ma sœur.

Lorsque Michael se recula un peu, Sis prit conscience que c'était elle et non lui qui restait à la surface des choses. Elle qui bottait en touche chaque fois qu'il essayait de porter la conversation sur un terrain plus personnel. Le désert sentimental dans lequel elle vivait depuis trop longtemps la rendait-elle incapable de se prêter au jeu de la séduction ? Ou restait-elle en retrait de crainte que ses espoirs ne soient déçus ? Si seulement Emily avait pu se transformer en petite souris et se glisser dans sa poche pour lui souffler ses conseils... Un simple sourire suffisait à sa sœur pour avoir tous les hommes à ses pieds.

Certes, ce sourire ne l'avait pas aidée à faire le bon choix parmi ses nombreux prétendants. Avait-elle réussi à boucler ses valises avant le retour de Larry ? Les avait-elle suffisamment bien cachées pour qu'il ne risque pas de les découvrir ? Parviendrait-elle à se comporter avec assez de naturel pour qu'il ne se doute pas qu'il passait sa dernière soirée avec elle ? Qu'il ne la reverrait plus après ça, sinon dans une salle d'audience et en présence de leurs avocats ?

Sis n'avait pas osé rappeler sa sœur de crainte que Larry ne soit revenu chez eux — pour déjeuner, parce qu'il avait oublié quelque chose ou tout simplement parce qu'il possédait cette nature soupçonneuse qui le poussait à surgir à l'improviste, à la recherche de raisons pour nourrir sa colère.

— Beth ? Où es-tu partie ?

Elle regarda sa main disparaître sous celle de Michael, et ce geste intime lui sembla la chose la plus naturelle du monde. Tandis qu'elle se délestait de ses doutes et de cette terrible sensation d'une catastrophe imminente, Sis eut la certitude qu'elle ne botterait pas en touche, cette fois-ci. Pas avec la chaleur de cette peau sur la sienne. Au plus profond d'elle-même, là où réside la vérité d'un être, elle comprit que la relation qu'elle construirait avec Michael Clemson, quelle que soit sa nature, ne reposerait pas sur des faux-semblants.

— Pardon, Michael. J'ai des problèmes personnels.

— Quelque chose dont tu voudrais peut-être parler avec moi ? Je serais ravi de t'aider, si je peux. Ou simplement de t'écouter, si c'est ce que tu préfères.

— Merci, Michael. Je t'embêterai sûrement un jour ou l'autre avec tout ça, mais pas maintenant, d'accord ? Ce soir, j'aimerais tout oublier, hormis le vin, la musique et notre amitié.

— OK, marché conclu. Les problèmes sont bannis, ce soir.

Son visage s'éclaira d'un sourire insouciant, mais sa main resta posée sur celle de Sis, enveloppante mais pas envahissante, un geste protecteur et bienveillant qu'elle apprécia au point qu'elle y songerait quelques heures plus tard, lorsqu'elle se trouverait allongée dans son lit à regarder la lune grimper dans le ciel comme un ballon d'argent.

Sur la scène, un groupe se mit à jouer le nouveau tube de Johnny Cash et la piste de danse se remplit en un clin d'œil.

— Tu veux danser, Beth ?

— J'étais en train de faire des prières pour que tu ne me demandes pas ça.

— Alors elles ont été exaucées. Franchement, ça me soulage, parce que la danse n'est pas trop mon truc, à moi non plus. Je suis plutôt du genre observateur. Mais attention ! ajouta-t-il en levant le doigt avec une mimique comique. Je danse mal, mais j'observe bien.

Des exclamations fusèrent brusquement du côté de la scène, la foule s'arrêtant de danser tandis que la musique laissait place à des « Oh ! Qu'est-ce que tu fous, mec ? » et autres « Allez, dégage ! » Les projecteurs braqués sur les musiciens éclairaient un homme aux jambes arquées qui s'était emparé du pied de micro. Agrippé à la tige métallique, il tanguait avec l'abandon bancal des ivrognes, un bandana rouge de travers sur son crâne dégarni.

— Ecoutez-moi, tout le monde ! beugla-t-il dans le micro. Il va y avoir une grande fête en l'honneur de l'ouragan ! La dernière danse avant la fin du monde !

— Retourne à ta place, pochard ! cria quelqu'un dans la foule.

— Ouais, rends ce micro aux musiciens et laisse-les jouer ! renchérit un autre.

Mais un troisième lança :

— Et elle est où, cette fête, que j'aille y faire un tour ?

Des mots salués par une salve de rires, de sifflets et d'applaudissements. Les musiciens posèrent leurs instruments et deux d'entre eux allumèrent des cigarettes, visiblement décidés à prendre leur mal en patience.

— Au troisième étage du Richelieu Manor, à Pass Christian. Si Camille vient nous montrer sa sale gueule, on va l'affronter avec élégance ! En faisant la fête ! Ouais, parfaitement !

De nouveaux applaudissements et cris d'approbation montèrent de la piste de danse, seules quelques voix raisonnables dénonçant le danger d'une telle initiative. Satisfait, l'homme quitta la scène et se fondit dans la foule tandis que les musiciens se remettaient à jouer. Mais le spectre de Camille planait désormais sur la salle, transformant l'ambiance festive en une oppressante veillée d'armes.

— Et si on allait prendre l'air ? proposa Michael.

Il se leva sans attendre la réponse de Sis et lui tendit la main pour l'aider à faire de même. Le bras passé autour de ses épaules, il l'entraîna au-dehors, sous un énorme chêne vert qui se dressait juste derrière le parking. Malgré le

rideau que la mousse espagnole formait autour d'eux, l'eau du golfe leur renvoyait le reflet de millions d'étoiles et d'une lune qui semblait à portée de main.

— Merci, dit-elle. J'avais besoin de sortir de là. Je ne comprends pas qu'on puisse traiter un ouragan avec une telle légèreté. C'est de l'inconscience et ça risque de mal se finir pour ceux qui se rendront à cette fête.

Elle appuya la joue sur l'épaule de Michael, s'abandonnant au simple plaisir de respirer contre lui.

— Tu es trop intelligente pour souscrire à ce genre d'initiative, Beth.

— Je ne suis pas intelligente, Michael. Je suis têtue comme une mule. Je n'écoute presque jamais les autres.

— Je me demande bien pourquoi j'étais persuadé que tu allais répondre ça.

— Pourquoi ? Parce que tu as bonne mémoire et que tu te souviens de m'avoir dit que je ferais mieux de lancer la balle par en dessous, comme le font toutes les filles.

— Et bien sûr, tu as lancé une balle par-dessus l'épaule, balle qui a bien failli m'assommer.

— Je suis toujours capable de lancer une balle rapide, tu sais.

— Tant que tu ne me lances pas une balle courbe...

Il inclina la tête pour la regarder dans les yeux, son sourire si près des lèvres de Sis.

— J'ai beaucoup de chance de t'avoir retrouvée, égale à toi-même.

— C'est vrai, je n'ai pas changé, Michael. Je suis têtue, indépendante et j'ai toujours mon franc-parler, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Tu as oublié *loyale*. Tu étais quelqu'un sur qui on pouvait toujours compter, et quelque chose me dit que ça non plus, ça n'a pas changé.

Il se mit à la regarder d'une façon délicieusement intime et Sis se demanda, émerveillée, comment il se pouvait qu'après des années de solitude sentimentale elle se retrouve du jour au lendemain en compagnie d'un homme dont la présence lui semblait aussi naturelle. C'était à croire qu'ils ne s'étaient jamais quittés.

— J'ai l'impression qu'il y a quelque chose entre nous, Beth. Quelque chose qui vaut la peine d'être approfondi.

— Je le crois aussi.

— Je suis heureux que tu ressenties la même chose que moi.

Il se mit à jouer avec les cheveux de Sis, les enroulant doucement autour de ses doigts.

— Je sais que tu n'as besoin de personne pour savoir ce que tu as à faire, dit-il, mais là il faut vraiment que tu m'écoutes. La Garde nationale a été mobilisée et on se tient tous prêts à intervenir.

— Tu penses que l'ouragan va vraiment frapper Biloxi ?

— Mieux vaut prévenir que guérir, surtout qu'on risque d'être en présence d'un phénomène d'une extrême violence. En tant que garde national, je vais

devoir rester bien sûr, mais j'ai la ferme intention d'évacuer tante Opal.

— Tu crois qu'il nous reste combien de jours ?

— Deux, peut-être trois. Après ça, tous aux abris, parce que ça risque d'être l'enfer.

Deux ou trois jours... Emily et Andy les auraient rejoints d'ici là, et ça lui laissait assez de temps pour protéger le café du mieux qu'elle le pourrait. Après quoi, elle aiderait Sweet Mama et Beulah à mettre quelques affaires dans une valise, et cap sur un motel suffisamment éloigné de la côte. Peut-être aurait-elle même le temps de retrouver la prothèse de Jim.

— Beth ?

Le bras de Michael était toujours passé autour de ses épaules et son visage si proche du sien qu'elle sentait le vent chaud de son haleine sur sa joue.

— Dis-moi que tu quitteras la ville si les autorités donnent l'ordre d'évacuer, murmura-t-il.

Mais elle eut le sentiment qu'il disait autre chose ; quelque chose d'aussi intime qu'une promesse.

Elle ouvrit la bouche pour répondre ce qu'il voulait entendre, mais ses mots moururent contre la bouche de Michael. A quoi pouvaient servir les mots alors qu'il l'embrassait et la serrait tout contre lui, lui racontant avec ses lèvres qu'ils seraient désormais plus que de simples amis ?

Le baiser ne dura qu'un instant, mais il sembla se prolonger lorsqu'il lui prit la main pour la reconduire à la voiture, puis qu'il la garda dans la sienne tout au long du trajet de retour. Le regard noyé dans la nuit qui défilait derrière le pare-brise, Sis passait de l'espoir fou qu'une nouvelle vie s'ouvrait à elle à la certitude absolue que tout ça était bien trop beau pour être vrai.

Ils se quittèrent devant la porte de la maison rose, où la lumière trop crue de la véranda arracha les derniers lambeaux d'intimité que leur avaient offerts le rideau de mousse espagnole et l'habitable délicieusement obscur de la voiture. Sous l'éclairage cruel, Sis dut dire adieu aux illusions de glamour dont elle s'était bercée dans la lumière tamisée du Fiesta Club. Michael voyait-il à présent comme ses cheveux s'étaient aplatis sous l'effet de l'humidité ? Voyait-il cette angoisse qu'elle portait comme un masque ? Malgré le regard doux et bienveillant qu'il posait sur elle, voyait-il une femme déjà sur le déclin ? Une femme qui se sentait brusquement ridicule d'avoir voulu jouer les jeunes filles en se mettant des barrettes dans les cheveux ? Même sa robe d'été verte aux imprimés festifs l'embarrassait, à présent. Ça donnait l'impression qu'elle en faisait trop pour lui plaire.

Plus que tout, elle aurait voulu qu'il la voie pour ce qu'elle était : une femme forte et indépendante avec qui il pourrait avoir une relation d'égal à égal. Une femme dont la beauté n'était peut-être pas le point fort, mais qui saurait toujours stimuler son intelligence.

Sis se glissa de nouveau dans la peau de cette femme, mais le moment où il aurait pu se pencher vers elle et poser un second baiser sur ses lèvres au prétexte de lui souhaiter bonne nuit se présenta et s'échappa sans avoir été

saisi, et avec lui le souffle qu'elle retenait afin de donner l'illusion d'un ventre à peu près plat.

Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, de toute façon ?

Elle recula d'un pas pour qu'il se sente autorisé à partir.

— Merci pour cette belle soirée, Michael. Ça m'a fait plaisir de retrouver un vieux copain.

— Pas si vieux, quand même, répliqua-t-il en esquissant un sourire.

Il lui prit la main et la regarda droit dans les yeux.

— Je t'appelle demain, Beth.

Hocha-t-elle la tête ? Répondit-elle « D'accord » ou « Avec plaisir » ? Sa bouche laissa-t-elle échapper ne serait-ce qu'un soupir tandis qu'il quittait la véranda, montait dans sa voiture et s'éloignait dans la nuit chaude d'un étrange été ?

Elle resta quelques secondes immobile et comme stupéfaite, puis pénétra dans la maison silencieuse, montant l'escalier sur la pointe des pieds pour ne réveiller personne. Dans sa chambre, elle se mit rapidement en pyjama et s'allongea sous les draps, perdue dans les pensées qui prolongeaient cet étrange rituel que Sweet Mama et Beulah appelaient « faire la cour ».

Sis finit par sombrer dans le sommeil, mais elle se réveilla en sursaut au beau milieu de la nuit, le cœur cognant dans sa poitrine comme si toute la fureur de Camille venait de s'engouffrer par la fenêtre de sa chambre. Elle se leva, trempée de sueur, et alla regarder à travers le carreau. Ni nuages bouillonnants ni mer démontée ni comète déchirant de sa traînée enflammée un ciel de fin du monde. Seulement des étoiles qui s'effaçaient dans la lueur rosée de l'aube.

Sis tomba pourtant à genoux, le front pressé contre la vitre, pour voir arriver le malheur qu'elle sentait poindre à l'horizon, plus sûrement que la lumière du jour.

Une sonnerie lugubre déchira le silence.

Parfois, ce n'est pas la catastrophe annoncée qui frappe la première, mais celle tapie tout près de vous comme un animal sanguinaire, prêt à vous sauter à la gorge à l'instant où vous traverserez la pièce pour répondre au téléphone.

— Allô ?

— Sis, c'est Larry. Emily a fait une chute dans l'escalier.

Sis avait envie d'arracher le fil du téléphone et de fracasser l'appareil contre le mur. Elle avait envie de retourner dans son lit et d'enfouir la tête sous l'oreiller en attendant de se réveiller, soulagée que l'appel de Larry n'ait été qu'un cauchemar. Mais, plus que tout, elle avait envie de remonter le temps jusqu'au jour où Neil Armstrong avait marché sur la Lune, où Jim était rentré de la guerre, et où l'espoir atteignait de tels sommets que tout semblait possible, même de convaincre sa sœur de renoncer à se marier avec un homme tout juste rencontré et qui n'inspirait rien qui vaille à sa famille. Si elle était parvenue à lui ouvrir les yeux sur ce dangereux inconnu qu'était Larry Chastain, Emily serait aujourd'hui en sécurité dans sa petite maison où l'amour, ce rêve enfui, à l'image de Mark Jones, s'exposait dans des cadres chromés.

Sis s'habilla à la hâte et traversa le couloir pour apprendre la terrible nouvelle à Jim. Dieu merci, il conserva son calme. Dieu merci, il se contenta de dire d'une voix sourde :

— Je te rejoins en bas le plus vite possible.

Elle dévala ensuite l'escalier pour aller mettre Sweet Mama et Beulah au courant, ce qui promettait d'être une autre paire de manches. Elle dut se faire violence pour ne pas sauter sur-le-champ dans sa voiture, sans même attendre sa famille de marmottes, afin d'aller tirer Andy des griffes de Larry.

Il fallait absolument qu'elle se concentre sur ce qu'elle avait à faire, sous peine de sombrer dans un gouffre de désespoir et de ne plus être bonne à rien. Elle frappa d'abord à la porte de Beulah.

— Beulah, c'est Sis. Il est arrivé quelque chose à Emily. Elle est à l'hôpital.

— Seigneur Dieu ! s'écria Beulah.

Mais Sis n'attendit pas d'en entendre plus. Le temps était compté. Et si Emily mourait avant qu'elle arrive à l'hôpital ?

Sis chassa cette pensée de son esprit et alla frapper à la porte de sa grand-mère. Pas de réponse, et ses doigts repliés cognèrent de nouveau contre le panneau de bois. Elle était sur le point d'entrer sans y avoir été invitée quand la voix de Sweet Mama s'éleva derrière la porte.

— C'est toi, Beulah ?

— Non, c'est Sis.

Elle pénétra dans la chambre, cherchant l'interrupteur à tâtons. La lumière inonda la pièce et elle se figea. Là, bien en vue sur la commode, se trouvait la jambe de Jim, coiffée du chapeau de jardinage de sa grand-mère. Sweet Mama avait également enroulé un de ses foulards de soie autour de la cheville artificielle, cette œuvre surréaliste complétée par une rose en plastique coincée dans les plis du foulard.

Un rire hystérique se pressa à ses lèvres, immédiatement suivi par des sanglots tout aussi hystériques. Main sur la bouche, elle parvint à les contenir.

— Sweet Mama, il faut que tu t'habilles le plus vite possible. Emily est à l'hôpital.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui se passe ? Elle est en train d'accoucher ?

Combien de fois un cœur pouvait-il se briser avant que les dommages deviennent irréparables ? Sis s'assit au bord du lit et prit la main de sa grand-mère.

— Souviens-toi, Sweet Mama ; Emily s'est mariée dans le jardin avec un homme qu'on n'apprécie pas.

— Machin-Chose.

— Il s'appelle Larry Chastain.

— Je préfère l'appeler Machin-Chose. Il est trop minable pour mériter un nom.

— Amen ! lança Beulah en pénétrant dans la chambre.

Elle se rua vers la penderie de Sweet Mama et en sortit une robe d'été.

— Jim est dans le couloir, dit-elle en se tournant vers Sis. Partez maintenant, tous les deux, et arrachez notre Andy des sales pattes de ce démon avant qu'il ne fasse encore plus de mal à notre famille.

— Soyez prudentes, toi et Sweet Mama. Et il ne faut surtout pas que Larry sache qu'on est au courant de quoi que ce soit. Il pourrait s'enfuir, peut-être même avec Andy. Pas question qu'il échappe à la justice. La place de ce type est en prison et on va tout faire pour qu'il y séjourne aussi longtemps que possible.

— La prison, c'est un sort encore trop doux pour Machin-Chose, dit Sweet Mama. Et s'il essaie de kidnapper Andy, je sors mon fusil de chasse et je le descends.

— Encore amen ! lança Beulah.

Sis laissa les deux piliers de la famille Blake se répandre en invectives sur le démon en question, alias Machin-Chose, et monta avec Jim à bord de sa Valiant.

Pour une fois, son frère ne lui reprocha pas de rouler à tombeau ouvert.

— Tu n'as rien à dire sur ma façon de conduire, Jim ?

— Si. J'aimerais que tu roules deux fois plus vite. C'est ce que je ferais si j'étais au volant.

— Avec une seule jambe ?

— Ta voiture est automatique, que je sache. Et la jambe qui me reste est celle qui me sert à freiner et à accélérer.

— L'autre est sur la commode de Sweet Mama.

— Comment est-elle arrivée là ?

— Dieu seul le sait. Mais elle l'a décorée d'un chapeau, d'un foulard et d'une rose artificielle.

— Super. Ma prothèse mérite une tenue d'apparat pour ses funérailles.

Ils échangèrent un long regard dans la lumière douce de l'aurore et éclatèrent de rire à travers leurs larmes, à la mode sudiste. L'humour comme planche de salut, voilà comment Sis tenait le coup.

— Jim, quand on rentrera à la maison, je veux que tu mettes cette fichue prothèse et que tu ne l'enlèves plus. Entre Camille qui nous menace et Larry qui a déjà frappé, j'ai besoin de toute l'aide disponible.

Dieu merci, il ne protesta pas, silencieux tandis qu'elle roulait trop vite dans le parking de l'hôpital et se garait à « Pétaouchnok », comme disait Sweet Mama quand elle ne trouvait pas de place assez proche à son goût. Sis aurait pu se garer tout près de la porte principale avec une carte de stationnement pour handicapé, mais Jim n'en aurait jamais fait la demande. Il aurait détesté être catalogué comme handicapé, et aurait détesté encore plus avoir un traitement de faveur à cause de sa jambe amputée.

Ils sortirent de la voiture. Chacun des pas lents qu'elle faisait pour ne pas distancer son frère lui donnait envie de hurler.

Il dut s'en rendre compte parce qu'il lui lança :

— Vas-y, fonce. Je te rejoindrai.

Elle accepta sans manière, posant un rapide baiser sur la joue de Jim avant de s'élancer à toutes jambes vers la grande porte vitrée.

Soins intensifs, voilà où se trouvait sa sœur. Ces deux mots, prononcés d'une voix neutre par une femme en blouse blanche, suffirent à lui glacer le sang.

Plus glaçante encore fut la vision d'Andy assis dans la salle d'attente. La tête dans les épaules, il semblait apeuré par la proximité de Larry, qui l'encerclait de son bras.

— Oh ! Sis, dit Larry. Dieu merci, tu es là.

Des larmes coulaient sur ses joues. Des larmes de crocodile, aurait dit Beulah en voyant cette pitoyable imitation du chagrin. Sis avait envie de les essuyer à coups de gifles, mais elle se contenta de lui arracher Andy et d'aller s'asseoir à distance respectable avec son neveu.

— Comment va ma sœur ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— Elle est dans le coma, mais elle s'accroche. Notre Emily est une battante.

Elle aurait voulu lui sauter à la gorge pour lui faire avaler ce « notre Emily ». Au prix d'un effort surhumain, elle parvint toutefois à se calmer et à s'adresser à lui d'une voix aussi peu agressive que possible.

— Que s'est-il passé, Larry ?

Elle regarda Andy enfouir la tête dans les plis de son T-shirt noir tandis que Larry peaufinait ses mensonges. Les tremblements qui secouèrent les

petites épaules de son neveu la rendirent si furieuse qu'il lui fallut une volonté d'acier pour ne pas se lever et aller cracher au visage de l'ignoble personnage assis à l'autre bout de la pièce.

Larry secoua la tête avec une mimique incrédule, comme s'il ne pouvait croire à ce qui venait de se passer, avant de gratifier Sis d'un sourire qu'il voulait sans doute réconfortant.

— Ne t'inquiète pas, Sis. Tu sais que je suis de la partie et j'ai bien fait attention aux produits qu'ils ont administrés à Emily. Je peux t'assurer que les choses se présentent assez bien. Jamais je n'aurais permis qu'elle soit mal soignée.

« Je suis certaine que les médecins n'auraient su que faire sans l'aide d'un délégué pharmaceutique », eut-elle envie de rétorquer. Mais elle se força à offrir un sourire compatissant à l'homme qu'elle détestait le plus au monde.

— J'en suis certaine, Larry. Je voulais te dire... Je peux m'occuper d'Andy pendant qu'Emily est à l'hôpital.

— Andy est à moi, maintenant, répliqua-t-il aussitôt. Enfin, je veux dire... il est sous ma responsabilité.

La mâchoire de Sis se crispa, mais son sourire resta vissé sur ses lèvres.

— Je me suis sans doute mal exprimée, Larry, aussi vais-je essayer d'être plus claire. Je sais que tu vas vouloir rester ici jusqu'à ce qu'Emily soit sortie d'affaire, et tu seras sûrement d'accord avec moi pour dire qu'un petit garçon ne devrait pas passer ses journées dans un hôpital, et encore moins si sa mère y est soignée. Ça risque d'être ennuyeux pour lui, mais surtout terriblement angoissant, tu comprends ?

— Nous sommes une famille, à présent, et je suis sûr qu'il sera mieux avec son papa. Bien entendu, on rentrera se reposer à la maison quand il sera trop fatigué.

— Je pense bien ne jamais avoir entendu pareilles sornettes ! s'exclama Beulah en déboulant dans la salle d'attente, Sweet Mama et Jim dans son sillage. Aucun petit garçon sur cette terre ne devrait traîner sa misère dans un hôpital alors que des gâteaux et des cookies, tous plus délicieux les uns que les autres, l'attendent dans la cuisine du Sweet Mama's Café !

— On en fera pour vous aussi, dit Sweet Mama en s'asseyant à côté de Larry.

Sis la regarda avec de grands yeux tapoter affectueusement la main de l'homme qu'elle appelait Machin-Chose ; un sobriquet né de son mépris plus encore que de ses problèmes de mémoire.

— Ce serait quand même dommage qu'un homme aussi sympathique que vous meure de faim dans cet hôpital alors qu'on a toutes ces bonnes choses au café, ajouta-t-elle.

— Vous faites partie de la famille, maintenant, renchérit Beulah, leur numéro de duettistes parfaitement au point. Mon Dieu, ça va me blesser affreusement si vous ne nous laissez pas vous préparer un bon poulet frit et un *Amen cobbler*.

— Mon chou, dit Sweet Mama, ce sont de sages paroles que vient de prononcer Beulah. Vous faites partie de la famille et une famille doit se serrer les coudes, surtout en pareilles circonstances. Emily serait anéantie si elle apprenait qu'on n'avait pas pris soin de son fils et de son mari pendant qu'elle se remettait de ce malheureux accident.

Larry restait sans voix devant tant de sollicitude et Beulah en profita pour pousser l'avantage :

— Lucy, tu as oublié de dire à Sis et à Larry qu'on a pu échanger quelques mots avec le médecin qui a pris en charge notre Emily. Il a dit qu'elle a fait une chute grave, mais qu'il y a de bonnes chances pour qu'elle sorte de ce coma.

Puis elle se tourna vers Larry, l'enveloppant tout entier dans son grand sourire maternel.

— T'en fais donc point, mon petit bonhomme. Sweet Mama et la vieille Beulah vont bien prendre soin de toi.

Sis avait l'impression d'être entrée dans la quatrième dimension. Elle avait demandé à Beulah et à Sweet Mama de faire comme si tout était normal avec Larry, mais elle ne s'était pas attendue à ce qu'elles jouent aussi bien le jeu. Quelles actrices ! Le plus extraordinaire dans tout ça était que leur petit numéro semblait porter ses fruits : Larry baissait progressivement sa garde, sa carapace hérissée de pointes vénéneuses fondant à vue d'œil.

Sis jeta un coup d'œil à Jim, mais il ne détachait pas le regard du mur. Impossible de dire s'il cherchait à contenir son rire ou sa rage. En revanche, elle savait désormais que Sweet Mama ne s'effondrerait pas face à la tragédie qui touchait leur famille. Même si son cerveau se détraquait lentement, sa grand-mère était capable de se surpasser lorsque les Blake étaient en danger.

Des petits bruits de friction sur le sol annoncèrent l'arrivée d'une infirmière chaussée de sabots médicaux.

— La famille d'Emily Chastain est autorisée à lui rendre visite, annonçait-elle.

Lorsqu'ils se levèrent tous en même temps, l'infirmière ajouta d'une voix plus forte :

— Une seule personne à la fois, s'il vous plaît. Bien sûr, le petit garçon peut accompagner quelqu'un.

Larry posa la main sur le bras de Sweet Mama avec un sourire de Bon Samaritain.

— Allez-y, Sweet Mama. Je sais que vous avez très envie de voir votre petite-fille.

Puis il se tourna vers Andy et ajouta :

— Mon fils peut vous accompagner, si vous voulez.

Bon Samaritain et grand seigneur.

Beulah pinça les lèvres, Jim regarda le mur avec une attention redoublée et Sis serra les dents comme si elle marchait pieds nus dans une mer d'orties. Patienter dans cette salle d'attente avec l'homme qui était sans nul doute

responsable des blessures d'Emily était une des situations les plus pénibles qu'elle ait jamais eu à vivre. Pour une femme qui avait l'habitude de dire ce qu'elle pensait, refréner son envie de jeter ses quatre vérités au visage de Larry avait tout du supplice. Mais elle le fit pour sa sœur.

Enveloppée de brume, Emily marchait sans but, perdue dans une forêt dense et froide peuplée de grands chênes et de magnolias qui murmuraient sur son passage. Leurs branches s'inclinaient vers le sol et se balançaient mollement, frôlant son visage et ses bras douloureux tandis qu'elles chantaient pour elle dans une langue grave et mélodieuse qu'elle avait su parler à une époque de sa vie.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour essayer de saisir ces mots qui la rattachaient à un monde ancien dont la saveur lui revenait par bouffées sucrées, mais ils se perdirent dans la brume, l'abandonnant aux ténèbres d'une nuit sans fin et à la peur qui planait sur elle comme une ombre morbide. Elle voulut crier : « Je suis là ! Ne partez pas, je suis là ! », mais rien ne sortit de sa bouche, pas même un soupir.

Où suis-je ? Pourquoi ai-je si froid ? Pourquoi suis-je si loin de chez moi ?

De la même manière qu'elle se réfugiait en elle-même lorsque Larry l'insultait ou la frappait, elle se concentra jusqu'à se sentir aussi minuscule qu'une tête d'épingle. Si petite que même le danger ne parviendrait plus à la retrouver.

Des paroles murmurées tombèrent du ciel, douces comme des flocons de neige derrière les vitres d'une maison douillette, et Emily sentit une chaleur de feu de bois s'enrouler confortablement autour de ses jambes, de ses bras et même de son cou qui s'était tordu dans un angle impossible après sa chute tête la première dans l'escalier.

C'est une couverture. Elle laissa ces mots imprégner son esprit comme elle laissait fondre le sucre dans l'*Amen cobbler* qu'elle préparait au Sweet Mama's Café.

Emily se mit à dériver pendant un moment, la sensation d'être perdue et en danger remplacée par la douceur de l'apaisement. Elle eut envie de rompre les dernières amarres et de disparaître dans la brume, abandonnant derrière elle un sourire et un parfum sucré. Mais la couverture, chaude comme une famille autour d'un feu de bois, la ramena à quai. Elle lui rappelait les jours d'hiver devant la cheminée de la maison rose, l'odeur du maïs qui éclatait au-dessus des braises dans la poêle à pop-corn dont Beulah tenait le long manche, et puis le rire d'Andy, ravi des petites explosions et des délices qu'elles

annonçaient.

Andy ! Où est-il ? Où est mon petit garçon ? Oh ! mon Dieu, est-il entre les mains de Larry ?

Emily se débattit pour s'extraire de la brume qui cherchait à l'aspirer vers le lointain. Elle essaya de comprendre où elle se trouvait, mais impossible d'ouvrir les yeux. Elle se sentit gagnée par un début de panique qu'elle parvint finalement à maîtriser, l'enfermant dans la boîte où se trouvaient déjà les nombreuses questions qui se bousculaient dans sa tête. Plus tard, elle sortirait cette boîte pour en examiner le contenu. Sans comprendre pourquoi, elle savait que son avenir dépendait des questions qui s'y trouvaient et des réponses qu'elle y apporterait.

Mais pour le moment toutes les forces encore disponibles dans son corps brisé se rassemblaient pour écouter ce qui se passait autour d'elle. Elle avait entendu d'autres sons, tout à l'heure, n'est-ce pas ? Les notes ténues d'une chanson qui lui était aussi familière que les battements de son cœur.

Au début, ce ne fut qu'un gazouillis diffus, comme l'eau d'un ruisseau sur des pierres moussues. Puis de la mélodie champêtre surgirent des mots, isolés mais distincts. « Em » et « Andy » et « va bien ». La voix qui les portait était ferme et sincère. Une voix qu'on ne pouvait ignorer.

C'était celle de sa sœur.

Emily s'accrocha à ces mots, à cette voix, comme à une corde jetée au fond du gouffre où elle était tombée. Tant qu'elle resterait accrochée à la voix de Sis, elle ne pourrait pas être avalée par les profondeurs du monde où elle errait depuis sa chute dans l'escalier.

— Je ne sais pas si tu peux m'entendre, Em, mais tu vas t'en sortir. Je te promets.

Sis. Je suis là. Je t'entends.

— Tu es à l'hôpital, en soins intensifs, et tu es dans le coma. Je suis seule avec toi, parce que les médecins ne veulent pas qu'il y ait plus d'une visite à la fois, mais toute la famille est réunie dans la salle d'attente.

Emily sentit les mains de Sis qui enveloppaient les siennes, chaudes et tellement rassurantes.

— Je sais que c'est lui qui t'a fait ça, Em. Je sais que c'est Larry.

Oui, c'est lui ! Il a trouvé les valises.

— Il est dans la salle d'attente, lui aussi, en train de jouer les pleureuses. Si tu savais comme j'ai envie de lui claquer le beignet, Em ! Sweet Mama risque bien de le faire s'il continue sa petite comédie. Elle a beau perdre la boule, celui qui lui fera prendre des vessies pour des lanternes n'est pas encore né.

Le langage imagé de sa sœur amusa Emily, mais le son de son rire ne parvint pas à remonter jusqu'au monde d'où Sis lui parlait. Des images désordonnées se bousculèrent dans son esprit, ricochant sur les parois du gouffre où elle restait prisonnière : les valises projetées dans les airs, ses mains agrippées à la rampe de l'escalier, la supplication qui ouvrait encore ses

lèvres tandis qu'elle lâchait prise et dégringolait les marches jusqu'en bas :
« Je t'en prie, pas devant Andy. Pas devant Andy. »

— Mais tu n'as pas à t'inquiéter, Em. Toi, tu te reposes et tu reprends des forces, et nous on s'occupe du reste.

La voix de Sis se fêla mais ne se brisa pas. Sa grande sœur avait le courage d'une lionne.

Et Andy ? Que va-t-il arriver à Andy ?

Comme si elle l'avait entendue, Sis répondit à sa question :

— Je prends Andy avec moi, et je peux te garantir que le monstre qui t'a fait ça ne s'approchera plus jamais de lui. S'il veut ne serait-ce que poser le regard sur ton fils, il faudra d'abord qu'il me passe sur le corps.

Emily sentit la poigne solide de sa sœur ; sentit sa robuste présence à son chevet ; sentit l'amour, le courage et la force qui émanaient d'elle, aussi palpables que la chaleur du soleil en plein mois d'août. Tant qu'elle pourrait se raccrocher à Sis, elle ne sombrerait pas.

* * *

Sis ne voulait pas quitter le chevet de sa sœur. Son temps de visite était écoulé, mais elle avait envie de rester ici et de s'accaparer les précieuses minutes qu'elle devait partager avec les autres membres de la famille. Pourtant, il fallait bien céder la place à Beulah qui venait d'ouvrir tout doucement la porte, sa large silhouette remplissant tout le cadre. Sweet Mama était retournée dans la salle d'attente, serrant Andy dans ses bras comme si sa vie en dépendait. Jim et Larry se trouvaient également dans la salle d'attente, et l'image de son frère et du bourreau de sa sœur, assis à quelques mètres l'un de l'autre, aida Sis à quitter Emily. Il fallait qu'elle se mette entre eux avant que Jim fasse quelque chose qui ruinerait leurs efforts. Larry devait absolument continuer à croire qu'ils n'étaient pas au courant de ses violences.

Sis posa un baiser sur le front d'Emily avant de se dépêcher de sortir pour ne pas éclater en sanglots.

Tête haute et s'efforçant de ne rien montrer de ses émotions, elle traversa le couloir stérile qui la séparait de la salle d'attente. Là, posée sur un support mural, une télévision montrait Cuba martyrisée par l'ouragan Camille. « Vents de plus de 160 km/h qui semblent prendre la direction de la Côte du Golfe », disait le commentaire. Comme si l'état dans lequel ce salaud avait mis Emily ne causait pas assez de souci comme ça à Sis.

Un salaud courbé sur sa chaise et la tête dans les mains, qui finit par lever vers elle un regard expectatif. Attendait-il qu'elle fonde en larmes et l'étreigne pour qu'ils se consolent mutuellement de leur immense chagrin ? N'était-ce pas là ce que ferait normalement une belle-sœur en pareilles circonstances ? Mais c'était tout autre chose qu'elle avait envie de faire. Sis aurait volontiers effacé à coups de batte de base-ball cet air suffisant qu'il conservait même dans sa parodie de désespoir.

— Comment l’as-tu trouvée ? demanda-t-il, plaquant sur son visage le masque du mari fou d’angoisse.

Du mari aimant et dévoué, tellement inquiet pour sa maladroite de femme qui n’avait rien trouvé de mieux que de rater une marche et de dévaler l’escalier sur la tête.

— Il n’y a pas d’évolution, répondit-elle d’une voix sèche, cassante.

Lui débiter des mensonges sucrés était au-dessus de ses forces. Elle laissait ce soin à Beulah et Sweet Mama.

Il ouvrit la bouche comme s’il s’apprêtait à répondre quelque chose, à entamer une conversation peut-être, mais elle tourna les talons sans prendre la peine de préciser qu’elle allait se chercher un café. Il aurait été capable de dire « Tu m’en rapportes un, s’il te plaît ? », et elle se serait coupé les bras plutôt que de lui rendre un service. A choisir entre deux calamités, elle préférerait encore la compagnie de Camille à celle de Larry.

Ses mains tremblaient quand elle arriva devant le distributeur de boissons. Dieu merci, il était installé derrière une paroi en briques de verre, dans un espace désert pour le moment.

Elle s’appuya contre le distributeur, étouffant un hoquet désespéré dans sa main. *Oh ! mon Dieu.* Et si Emily ne sortait jamais du coma ? Pourquoi n’avait-elle pas insisté, la veille, pour l’aider à faire ses valises et les mettre à l’abri, elle et Andy ? Pourquoi avait-elle écouté sa sœur ? Pourquoi n’avait-elle pas vu venir cette tragédie ? Ce n’était pas faute d’avoir été avertie, pourtant : tous les signes avant-coureurs étaient réunis, y compris ceux — plus subtils mais non moins évidents pour qui savait les interpréter — envoyés par l’*Amen cobbler*.

Un nouveau sanglot se forma dans sa gorge, mais elle se mordit la lèvre pour le bloquer.

— Sis ?

La main de Jim venait de se poser sur son épaule.

Elle ne l’avait même pas entendu approcher. Elle se massa le visage et s’efforça de se ressaisir.

— Beulah et Sweet Mama voudraient que tu les conduises au café pour préparer l’ouverture.

— Pour l’amour du ciel ! Emily est *dans le coma* !

— Tu sais comment est Sweet Mama avec son café. Andy va venir avec vous, et moi je reste ici avec Em.

— Moi aussi, j’ai envie de rester avec elle.

— Je sais. Mais Andy a besoin de toi.

L’image de son neveu, apeuré par la proximité de Larry lorsqu’elle était entrée dans cette salle d’attente, lui envoya une telle décharge d’adrénaline qu’elle aurait pu s’envoler pour la Lune sans même monter à bord d’une fusée.

— Tu as raison. Ce n’est pas bon pour lui de rester ici. Sans compter que je veux l’éloigner de cette ordure.

— Il me dégoûte avec ses pleurnicheries. J'ai tellement envie de lui mettre mon poing dans la gueule...

— On ne le laissera pas s'en tirer comme ça, Jim. Il va payer pour ce qu'il a fait, crois-moi. Mais pour le moment il faut continuer à jouer le jeu.

Jim resta silencieux et elle inspira un grand coup.

— Qu'a dit le médecin à qui vous avez parlé en arrivant ? Il croit à la version de Larry ?

— Il a fait très attention aux mots qu'il employait, Sis. Mais en gros il pense que certaines blessures d'Emily ne collent pas avec la thèse de l'accident. Pour lui, elle est peut-être tombée dans l'escalier, mais il lui est arrivé quelque chose avant ça.

— C'est vrai qu'il a dit qu'elle allait s'en sortir ? C'est ce que Beulah affirme.

Malgré ce que Sis avait vu de ses propres yeux, elle voulait désespérément croire au mensonge de Beulah.

— Non, Sis. Il a dit que ce serait un miracle si elle s'en sortait.

Sis ne croyait pas aux miracles, mais elle croyait en sa sœur. Et s'il fallait se convertir pour qu'Emily sorte du coma, elle était prête à le faire sur-le-champ.

— Comment a-t-il pu lui faire ça, Jim ?

Son frère introduisit une pièce dans la fente et laissa la machine faire son travail.

— Allez, avale ça, dit-il en lui tendant le gobelet fumant. Et ensuite, conduis-les au café. Vous serez mieux là-bas, à vous occuper la tête et les mains au lieu de gamberger.

— Oui... Tu as sans doute raison. Mais promets-moi d'appeler s'il se passe quoi que ce soit.

— Bien sûr.

— Promets-moi aussi de ne pas laisser cet assassin s'approcher d'elle en mon absence.

— Tu plaisantes ? Je vais tellement lui coller aux basques qu'il va finir par croire qu'on est des frères siamois.

— D'accord. On se voit après la fermeture du café.

Elle serra son frère dans ses bras. Fort. Dieu merci, il était un peu moins squelettique grâce à la bonne cuisine de Sweet Mama et de Beulah. Et même si la vitalité et la joie qui battaient autrefois en lui comme les tambours d'une fête étaient toujours égarées dans la jungle vietnamienne, Sis voyait désormais une étincelle dans son regard. Comme si son frère pouvait s'embraser à tout moment et redevenir l'homme éblouissant qu'il avait été avant la guerre.

— Prends soin de toi, Jim, murmura-t-elle en fourrant ses clés de voiture dans la main de son frère. Je te laisse la Valiant.

Sis se dépêcha de partir avant que les larmes qui noyaient déjà ses yeux débordent sur ses joues. Elle fit un détour par les toilettes où elle s'enferma pour pleurer sans témoins. Et si elle perdait sa sœur ? Elle songea à Virginia

Woolf, qui avait rempli ses poches de lourdes pierres avant de s'enfoncer dans l'eau. A Hemingway qui avait préféré utiliser un fusil de chasse pour gros gibier.

Oh ! mon Dieu. Sis mordit le poing qu'elle venait de s'enfoncer dans la bouche pour retenir un cri. Une rage sans nom la fit mordre plus fort. Elle était en colère contre Virginia Woolf, contre Ernest Hemingway. Mais surtout contre elle-même.

Qu'est-ce qui lui prenait de se laisser aller comme ça ? De se comporter comme une lâche ? De se complaire dans son malheur ? Andy avait besoin d'elle. Tout comme Jim, Sweet Mama et Beulah. Mais c'était encore Emily qui avait le plus besoin d'elle. Sa petite sœur n'était pas encore morte, nom d'un chien ! Et si elle pouvait aider celle-ci d'une façon ou d'une autre à sortir de ce fichu coma, Sis n'allait pas s'en priver.

Elle sécha ses larmes, souffla un grand coup et quitta les toilettes pour aller retrouver sa famille. Une fois qu'elle les aurait ramenés au café, elle avait l'intention de revenir ici et de trouver quelqu'un qui pourrait lui expliquer en détail ce dont souffrait sa sœur, comment elle était soignée et quelles étaient ses chances de survie.

Dans la salle d'attente, tous les yeux étaient levés vers la télévision. Un envoyé spécial à Cuba y tenait des propos alarmistes.

— Par pitié, lança Sis, que quelqu'un éteigne cette télé.

Mais personne ne lui prêta attention. Surtout pas le journaliste qui hurlait dans son micro, une scène de désolation en arrière-plan, encourageant les téléspectateurs à se préparer au pire.

Sis songea à la mort de ses parents, aux ossements dans le jardin, à sa sœur dans le coma. Comment faisait-on pour se préparer au pire ? Visser des planches sur toutes les fenêtres ne vous protégeait pas contre les chauffards, les découvertes macabres et les visites à l'étage des soins intensifs.

Elle s'efforça de chasser son pessimisme et de se composer un air énergique — déterminé — tandis qu'elle s'approchait de sa grand-mère.

— Sweet Mama, dit-elle en lui prenant doucement le bras, tu es prête pour aller au café ?

— Il faut que je prépare des *Amen cobbler* pour nos clients, répondit-elle.

— Excellente idée. Tu peux faire les *cobblers* avec Beulah pendant qu'Andy et moi on s'occupe de la salle.

Sis adressa un clin d'œil à son neveu.

— Qu'est-ce que tu en dis, mon grand ? Tu crois que tu es capable de servir les clients ?

— Je pourrais mettre mon costume de Superman ?

— Bien sûr. Ça t'aidera à travailler plus vite et à porter des choses lourdes.

Pour qu'il puisse porter son déguisement, il allait falloir faire un détour par la maison. Elle avait lavé le costume d'Andy — Dieu merci — après cette horrible matinée où il avait failli déterrer les ossements, et il se trouvait encore

dans la buanderie.

Après un « A plus tard » glacial à Larry, elle entraîna sa famille hors de l'hôpital et tous se retrouvèrent bientôt dans l'énorme Buick de Sweet Mama.

Tandis qu'elle roulait vers la maison rose, Sis fut choquée de voir que la vie suivait son cours. Emily était aux portes de la mort et l'ouragan Camille aux portes de la ville, et pourtant les gens continuaient à s'affairer comme si de rien n'était. Pourquoi personne ne hurlait-il de peur ou de chagrin dans les rues ? Pourquoi les bateaux ne rentraient-ils pas au port de toute urgence ? Pourquoi les commerces ne baissaient-ils pas leurs rideaux ? Pourquoi le soleil continuait-il à briller ? Il y avait quelque chose de scandaleux à voir ces ferries, ces crevettiers et ces voiliers disséminés sur l'eau bleue. Ces enfants s'ébattaient joyeusement sur la plage. Ces touristes qui noircissaient les rues à la recherche d'un bon repas ou d'un souvenir à offrir à leurs proches : cendrier en forme de coquillage ou mug décoré du phare de Biloxi.

Au point où elle en était, elle n'aurait même pas été surprise qu'un voisin les invite à une fête en l'honneur de l'ouragan, comme celle dont cet imbécile avait fait la promotion, la veille au soir au Fiesta Club. Tout avait un parfum d'irréalité, et ce n'était pas l'étrange silence qui régnait dans la Buick qui risquait de ramener Sis sur terre. A croire que le coma était une maladie contagieuse.

Andy solidement calé entre elles, Sweet Mama et Beulah s'étaient réfugiées à l'arrière de la voiture, « l'accident » d'Emily semblant avoir pris toute la place à l'avant. Il était presque palpable à force d'être énorme, ce non-dit qui s'était invité dans l'habitacle, comme si un éléphant se trouvait assis sur le siège passager et que tout le monde faisait semblant de ne pas le voir.

Sis sentit ses nerfs lâcher l'un après l'autre comme les cordes d'une guitare, cassées d'avoir trop crié la peine du musicien.

Un coup d'œil dans le rétroviseur central lui fit voir à quel point Sweet Mama et Beulah se serraient les coudes, littéralement, leurs bras soudés par-dessus Andy formant le plus solide des abris anti-ouragans. N'importe qui aurait vu deux vieilles femmes protégeant un petit garçon effrayé avec leurs faibles moyens, mais pas Sis. Elle voyait une force indestructible ; une famille façonnée et cimentée par l'adversité ; une famille liée par une telle loyauté qu'une simple mise en garde de Sis avait suffi pour qu'ils mentent d'une même voix à Larry Chastain.

Lorsqu'elle se gara devant la maison, Sweet Mama et Beulah sortirent de la voiture avant de se pencher vers la banquette arrière où Andy restait prostré.

— Tu viens avec nous, mon chéri ? demanda Beulah.

Après avoir regardé alternativement les deux femmes inclinées de chaque côté de l'habitacle, Andy secoua si fort la tête que son épi rebelle sembla sur le point de se décrocher et d'aller se planter dans le ciel de toit. Puis il escalada la banquette avant et vint s'asseoir sur les genoux de Sis.

— Tante Sis ? Est-ce que maman va mourir ?

— Oh ! mon cœur...

Elle le tourna vers elle et le serra dans ses bras.

— Bien sûr que non, elle ne va pas mourir. Les médecins vont se débrouiller pour la guérir très vite. Avant que tu aies le temps de dire ouf, elle sera en train de faire des cookies dans la cuisine du café.

— Je vais mettre mon costume de Superman et je l'enlèverai plus jamais jamais jamais. D'ac, tante Sis ?

— D'ac, Andy.

— Parce que c'est un costume magique, tu vois.

Ses croyances enfantines étaient d'une telle puissance que Sis pouvait sentir les vagues brûlantes de sa passion pour le merveilleux jaillir de son petit corps. Mais plus que tout elle sentait l'indéfectible espoir qui l'habitait.

— La magie, tu y crois, tante Sis ? demanda-t-il.

— Bien sûr que j'y crois.

Elle venait de mentir trois fois de suite à son neveu et elle était prête à proférer mille mensonges supplémentaires pour préserver sa candeur. Pour s'assurer qu'il ne soit pas déjà chassé du paradis de l'enfance. Andy soupira en s'abandonnant au câlin de sa tante, comme une fleur se console d'avoir perdu le soleil en s'ouvrant aux rayons de la lune. Soudain, il sembla à Sis que le plus triste lorsqu'on quittait l'enfance n'était pas de perdre son innocence, mais de perdre l'espoir.

Mettre la main sur le costume de Superman prit plus de temps à Sis qu'elle ne l'aurait voulu. Il se trouvait dans le panier de linge propre dont le contenu n'avait pas encore été vidé et plié. Il fallut ensuite déloger Sweet Mama et Beulah de la cuisine où elles discutaient à voix basse autour d'un verre de thé glacé.

— Il est temps d'aller ouvrir le café, dit Sis en se présentant à la porte de la cuisine.

Elles sursautèrent à ces mots, leurs visages se colorant légèrement tandis qu'elles s'emparaient de leurs sacs à main et la suivaient en silence jusqu'à la voiture.

Le trajet jusqu'au café fut si différent de celui entre l'hôpital et la maison rose que Sis eut la sensation d'avoir remonté le temps. Assis à l'avant, Andy racontait des histoires de conquête spatiale dont il était le héros, tandis qu'à l'arrière Sweet Mama et Beulah parlaient recettes, le flux de leur conversation aussi naturel que le mouvement des marées sous l'influence de la lune.

Les habitués s'étaient déjà massés devant le café lorsque la Buick de Sweet Mama s'immobilisa dans le parking. A peine la porte s'ouvrit-elle que la petite foule familière s'écoula dans la salle, une galerie de visages inquiets entourant Sis.

— Il me semblait bien avoir entendu la sirène d'une ambulance, ce matin, dit Mlle Opal, mais il était encore si tôt que j'ai cru à un rêve. Mais quand je suis arrivée ici et que j'ai trouvé porte close, j'ai eu la peur de ma vie, ajouta-t-elle en portant la main à son cœur comme si elle revivait ce moment d'angoisse.

— Elle a déboulé tout essouffée dans le salon de coiffure, intervint Tom.

— J'étais certaine qu'il était arrivé quelque chose à Sweet Mama et qu'elle avait été transportée à l'hôpital, dit encore Mlle Opal. Quand James et Tom m'ont appris qu'il s'agissait en fait d'Emily, les bras m'en sont tombés.

Sis ne fut pas étonnée que les frères Wilson soient déjà au courant. Non seulement ils étaient les voisins d'Emily, mais les nouvelles se répandaient vite dans les petits commerces alignés le long de l'artère principale de la ville. Et à l'instar du Sweet Mama's Café, le salon de coiffure pour hommes des frères Wilson était un lieu où les langues se déliaient aisément.

— Les hurlements de la sirène nous ont réveillés avant le lever du jour,

expliqua Tom. Mais le temps qu'on sorte pour voir ce qui se passait, Emily avait déjà été prise en charge par les secours. C'est tout juste si on a eu le temps de la voir entrer dans l'ambulance, allongée sur une civière, avant que les portes se referment.

L'image de sa sœur sur une civière réveilla la rage que Sis avait réussi à réprimer après avoir quitté l'hôpital. Sa main serra plus fort celle d'Andy.

— Comment va-t-elle ? demanda Tom.

Sis regarda les visages préoccupés qui attendaient sa réponse. Elle ne souhaitait pas entrer dans les détails, ne serait-ce qu'à cause d'Andy qui avait les oreilles grandes ouvertes malgré son air distrait. Elle se contenta donc de dire qu'Emily avait fait une mauvaise chute et qu'elle allait devoir rester quelques jours à l'hôpital. Mais si elle avait cru s'en sortir comme ça elle s'était trompée. Sa petite sœur était très appréciée des habitués du café et des nouvelles succinctes n'avaient aucune chance d'apaiser leur soif d'informations.

— Une mauvaise chute ? dit Mlle Opal. Mais où ça ? Comment est-ce arrivé, exactement ?

— De quoi souffre-t-elle, au juste ? demanda James. Ce n'est pas trop grave, au moins ?

— On peut être haut comme trois pommes et avoir de grandes oreilles, intervint Beulah d'un ton réprobateur.

— Pauvre petit bonhomme, dit Tom en s'accroupissant devant Andy. Tiens, ajouta-t-il en sortant un Buffalo nickel de sa poche, regarde ce que j'ai pour toi.

— Je vais prier pour Emily, dit Mlle Opal tandis qu'Andy observait la pièce de monnaie frappée d'une tête d'Indien que venait de lui offrir Tom.

Le visage de la professeure de piano s'illumina comme si elle venait de résoudre le problème.

— Faites-moi confiance. Notre Emily sera sortie de l'hôpital à temps pour préparer le repas dominical.

Sis eut soudain la sensation de voir les habitués du café à travers des lunettes de plongée. Quoi qu'elle fasse pour garder la tête hors de l'eau, la tragédie continuait à l'aspirer vers les profondeurs du désespoir. Elle jeta un regard de noyée à Beulah.

— Le café est prêt ! lança celle-ci d'une voix à réveiller les morts.

Parmi tous les gens présents dans cette salle, seule Beulah connaissait l'étendue des problèmes qui pesaient sur les épaules de Sis.

Prompte à relayer sa fidèle amie, Sweet Mama annonça :

— C'est la maison qui offre, aujourd'hui !

La vieille dame un peu perdue de ce matin s'était métamorphosée en reine incontestée du Sweet Mama's Café. Un de ces petits miracles du quotidien, tout comme la réaction des habitués :

— Je vais vous donner un coup de main en attendant le retour d'Emily, dit Mlle Opal. Je suis prête à me mettre en cuisine !

Elle s'était adressée à Sweet Mama, mais c'est Beulah qui se chargea de lui répondre.

— Ce ne sera pas nécessaire, merci bien.

Il en fallait plus que ça pour décourager Mlle Opal, qui emboîta le pas à Beulah, sa voix s'élevant comme un chant d'espoir :

— J'aime aussi le piano de cuisson, vous savez. Oh ! je ne prétends pas être en mesure de donner des cours de cuisine, mais je ne me débrouille pas si mal, figurez-vous. Et puis j'ai toujours voulu apprendre à faire cet *Amen cobbler*.

Beulah leva ostensiblement les yeux et Sis reçut le message cinq sur cinq : si Beulah acceptait — à contrecœur — que Mlle Opal porte un tablier dans la cuisine du Sweet Mama's, la musicienne pouvait toujours courir pour qu'on lui révèle la recette secrète de l'*Amen cobbler*.

— Je serais ravi de mettre la main à la pâte, moi aussi, dit Tom. James peut s'occuper seul du salon de coiffure, ajouta-t-il en se tournant vers son frère qui approuva d'un signe de tête.

Puis il baissa les yeux vers Andy qui contemplait toujours sa pièce de monnaie ornée d'une tête d'Indien.

— Alors, monsieur l'astronaute ? Qu'est-ce qu'on pourrait faire, tous les deux ?

— Avec tante Sis, on va servir les clients.

— Et si tu m'apprenais comment on fait, pour que tante Sis puisse aller travailler un peu dans son bureau ?

— D'ac ! lança Andy tout sourires. Je peux avoir des cookies avant de commencer ? Faut que je fasse le plein d'énergie sucrée !

Sis ne s'étonna pas que les habitués se comportent plus comme des membres de la famille que comme des clients, aujourd'hui. En revanche, elle était surprise qu'ils fassent comme si la Côte du Golfe allait toujours rester pareille qu'en ce jour de la mi-août, la digue contenant la mer démontée pendant que la ville entière bravait l'ouragan avec la robuste dignité des chênes verts centenaires qui montaient la garde devant le café.

Mon Dieu, faites qu'il en soit ainsi. Cette pensée qui venait de lui traverser l'esprit avait tout d'une prière et Sis comprit qu'elle se mentait à elle-même. Au fil des années, elle s'était persuadée qu'elle était la force qui maintenait la famille Blake à flot et qu'elle n'avait pour cela besoin de rien ni de personne. Mais il lui semblait à présent qu'une mystérieuse puissance l'avait toujours accompagnée, respirant dans le vent, souriant dans l'éclat des étoiles, pleurant avec la pluie.

Cette idée la réconforta. Après avoir jeté un dernier regard à Andy, en sécurité sous la protection bienveillante de Tom, elle s'éloigna vers son bureau qui prenait soudain des allures de havre de paix.

Derrière elle, la clochette de la porte d'entrée tinta presque joyeusement.

— Beth...

Une voix reconnaissable entre toutes.

Elle s'immobilisa et regarda Michael Clemson marcher dans sa direction. Le sourire qui lui éclairait le visage était celui d'un homme heureux de voir une femme ; le sourire d'un homme qui l'avait embrassée sous un rideau de mousse espagnole et qui risquait bien de recommencer si l'occasion se présentait.

Plus extraordinaire encore, il lui prit les mains à la vue de tous.

Cette fois-ci, elle allait tenter sa chance. Elle se sentit glisser dans la peau d'une femme qu'elle avait envie de connaître ; une femme que Michael appelait Beth.

Elle l'entraîna dans son bureau et ferma la porte derrière eux.

— Je me suis fait du souci pour toi, dit-il. Comment va Emily ?

Il demandait des nouvelles de sa sœur, mais elle n'entendit que « Je me suis fait du souci pour toi ». Il avait dit ça comme si elle était le genre de femme qu'on asseyait délicatement dans un fauteuil avant de lui apporter une tasse de thé et de la déchausser pour lui masser les pieds. Le barrage qu'elle avait érigé menaçait de céder, libérant toutes les larmes qu'elle retenait depuis l'aube.

— J'ai cherché en vain à te joindre chez toi et au café, et j'ai fini par appeler ma tante pour lui demander si elle savait pourquoi personne ne répondait au téléphone.

— Cette journée est un véritable cauchemar, Michael.

Sis lui rapporta les propos du médecin, et bien qu'elle prît soin de ne pas désigner Larry comme responsable du drame, la haine filtrait dans sa voix chaque fois qu'elle prononçait le prénom honni du bourreau de sa sœur.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Beth ?

Parfois, alors qu'on est parvenu à porter son fardeau sur une très longue distance sans s'essouffler, on se rend brusquement compte qu'on est incapable de faire un pas de plus. Dans les tréfonds de votre être se forme la certitude qu'il est temps de déposer votre charge et de s'abandonner à vos émotions, sous peine d'être écrasé sous le poids des problèmes.

— Je suis persuadée que c'est son mari qui lui a fait ça, Michael.

La voix de Sis se brisa. Non parce qu'elle était faible, mais parce que Michael lui offrait sa compassion et de larges épaules sur lesquelles s'appuyer. Sans un mot, il l'enveloppa de ses bras et la serra contre lui. La femme invincible qui déplaçait des montagnes au quotidien s'accorda quelques instants de répit ; dans les bras de cet homme, elle s'autorisa à devenir une femme douce dont les besoins et les rêves se conjuguèrent au présent. Après de longues secondes, elle repoussa le désordre de cheveux qui couvrait son visage luisant de larmes et se libéra de l'étreinte de Michael.

— Je suis désolée, dit-elle en s'essuyant les joues. Je ne voulais pas faire ça.

— Pourquoi ? Tu as *besoin* de faire ça, Beth. On a tous besoin des autres.

— Je ne peux pas me permettre d'avoir ce genre de besoin.

Quelle était cette expression qui avait traversé le visage de Michael ? Elle

espérait que ce n'était pas l'expression d'un adieu. La honte la submergea soudain : comment pouvait-elle s'intéresser à son propre sort alors qu'Emily se trouvait dans le coma, entre la vie et la mort ?

— Du moins pas tant que ma sœur n'est pas sortie d'affaire, ajouta-t-elle.

— Tu as prévenu la police ?

— Pas encore. Emily n'est pas en état de raconter ce qui s'est passé, et le médecin s'est montré très prudent sur la cause des blessures. Je pense qu'il ne veut pas formuler d'accusation avant des examens plus poussés.

— De quelle façon puis-je t'aider à t'occuper d'Emily ?

— Je n'ai jamais eu besoin de personne pour m'occuper de ma sœur.

Trop tard pour ravalier ces mots cinglants comme une gifle.

— Mais je te remercie de me proposer ton aide, s'empressa-t-elle d'ajouter. Vraiment, ça me touche beaucoup.

De nouvelles larmes se pressèrent sous ses paupières brûlantes, mais elle parvint à les contenir.

— Tiens, Beth, prends ça, dit-il en sortant un mouchoir de sa poche. Tu sais, tu as le droit de pleurer, poursuivit-il en lui fourrant le carré de tissu d'un blanc immaculé dans le creux de la main.

— Je n'ai pas le temps pour ça, répondit-elle.

— Eh bien, tu devrais le prendre. Comme tu devrais prendre le temps de t'asseoir un moment, dit-il en la conduisant à son fauteuil de travail.

Il la regarda s'installer et attendit patiemment qu'elle lève les yeux vers lui.

— J'ai quelque chose d'important à te dire.

— Seigneur, soupira Sis avec une grimace inquiète, ça ne me dit rien de bon. Encore une mauvaise nouvelle ?

— J'en ai bien peur. Camille a déjà quitté Cuba et se dirige droit vers nous. Je vais conduire tante Opal à Hattiesburg cet après-midi et il reste de la place pour ta famille si tu le souhaites.

Il ne faisait que confirmer ce qu'elle avait toujours su. Son instinct et l'*Amen cobbler* ne mentaient jamais. Pourtant, l'entendre dire à haute voix ce qu'elle n'avait cessé de penser tout bas la priva de ses dernières forces. Elle se tassa sur son fauteuil, incapable de trouver quelque chose à répondre.

— Tout semble indiquer que cet ouragan sera passé en catégorie 5 au moment d'atteindre nos côtes, reprit-il. Je te conseille vivement de mettre ta famille à l'abri.

— Je te garantis que je vais le faire.

Emily passerait de vie à trépas si elle apprenait qu'Andy se trouvait sur la route d'un ouragan de catégorie 5. Sauf qu'elle allait peut-être mourir, de toute façon. L'image de sa sœur sur son lit d'hôpital occupa brusquement tout l'espace. Seules les veines bleues qui sillonnaient la peau blême d'Emily la distinguaient d'une poupée de cire.

— Garde ça sur toi au cas où tu auras besoin de me joindre, dit-il en posant une carte de visite sur le bureau.

Michael Clemson, consultant en ingénierie, lut-elle tandis qu'il s'accroupissait devant le fauteuil pivotant et lui prenait une nouvelle fois les mains.

— N'hésite pas à m'appeler si tu changes d'avis et que tu souhaites que j'évacue ta famille en même temps que ma tante, d'accord ? Je vais aller protéger les fenêtres de mon bureau et je pars tout de suite après pour Hattiesburg.

— Quand seras-tu de retour ?

— Dans la soirée. Je me rendrai directement au café pour y fixer des planches. Tu n'as qu'à laisser le matériel nécessaire sur le côté du bâtiment.

— D'accord, mais je n'ai pas encore vu de protections sur les maisons ou les commerces de la ville, tu sais. Tu penses vraiment qu'on doit rester fermés demain ?

— Ecoute, Beth. J'ai pu lire les données récoltées par les chasseurs d'ouragans. Samedi après-midi, il sera trop tard pour faire quoi que ce soit. D'ailleurs, tu devrais quitter la ville, toi aussi.

Le souci qu'il se faisait pour elle eut soudain un goût amer et elle libéra ses mains d'un geste sec.

— Si tu t'imagines que je vais abandonner ma sœur sur son lit d'hôpital, c'est que tu me connais bien mal, Michael.

— Je pense te connaître, Beth, répondit-il avec calme. Et s'il y a bien quelque chose que je n'ai jamais oublié, c'est à quel point tu es dévouée à ta famille.

— Alors pourquoi m'inciter à quitter la ville, puisque tu sais pertinemment que je ne laisserai jamais Emily toute seule ?

— A ton avis ? dit-il en lui effleurant la joue avec le dos des doigts.

Un contact si léger qu'il ne pouvait prétendre au rang de caresse.

— Il m'arrive d'être égoïste, figure-toi. Et pour me sentir bien, j'ai besoin de te savoir en sécurité.

Dans un monde parfait, Sis se serait balancée mollement sous la véranda, dans un rayon de lune qui aurait adouci ses traits, l'aurait rajeunie, et l'aurait peut-être même rendue un peu jolie. Dans un monde parfait, il n'y aurait pas eu de Larry Chastain, ni d'ossements dans le jardin, ni d'ouragan Camille en route vers Biloxi.

Mais dans le monde où elle évoluait Sis était assise dans un bureau dépourvu de la moindre touche féminine, éclairée par une lumière qui ne laissait pas de place à l'imagination et toujours vêtue du pantalon informe et du T-shirt noir qu'elle avait enfilés à la hâte aux petites heures du matin.

Son téléphone se mit à sonner et Michael se releva.

— Tu ferais sans doute bien de répondre, dit-il. Et moi, d'y aller.

Parvenu à la porte du bureau, il agita la main vers Sis qui écoutait déjà Jim lui donner des nouvelles d'Emily.

— Ils vont l'opérer demain matin. Elle a une côte brisée et un poumon perforé.

— Où est Larry ? J'aimerais lui sauter à pieds joints sur la tête.

— Il est toujours là. Je ne le quitte pas des yeux.

— Pourquoi ne l'opèrent-ils pas aujourd'hui, Jim ? Je suis terrifiée à l'idée que l'hôpital subisse de gros dégâts pendant le passage de Camille.

— Ils espèrent la stabiliser avant l'opération. De toute façon, même s'ils l'opéraient aujourd'hui, elle ne serait pas en état d'être évacuée.

— Jim, sois honnête avec moi. Tu as l'impression que son état se dégrade ?

— Elle est toujours dans le coma, c'est tout ce que je peux te dire.

Cette fois-ci, Sis n'essaya pas de retenir ses larmes. Dieu merci, Michael avait refermé la porte du bureau derrière lui. Dieu merci, Andy était en salle, sous l'aile protectrice de Tom. Dieu merci, Beulah et Sweet Mama étaient tellement occupées à s'adonner à leur activité favorite qu'elles ne remarqueraient sûrement pas son visage ravagé.

— Je n'aurais jamais dû quitter cet hôpital, dit-elle en séchant ses larmes du revers de la main. Je n'aurais jamais dû la laisser.

Elle s'aperçut qu'elle serrait toujours le mouchoir blanc de Michael dans sa main et le porta à son nez pour se moucher bruyamment.

— J'arrive, Jim. Je ne supporte pas d'être loin d'elle.

— Non, Sis. Tu ne peux pas être partout à la fois. Occupe-toi d'Andy. Je vais passer la nuit ici.

— Mais tu dois te reposer...

— Pour quoi faire ? Je n'ai pas besoin de me lever pour aller travailler et rien ne m'empêche de faire une sieste dans la journée. Et puis entre nous, tu crois que ce sera la première fois que je ne ferme pas l'œil de la nuit ?

— D'accord, Jim. De toute façon, je vais devoir aller protéger les fenêtres de la maison.

— Bonne idée. A demain, Sis.

Elle reposa le combiné, les derniers mots de son frère résonnant dans sa tête. *A demain, Sis.* C'étaient aussi les derniers mots que lui avait adressés Emily avant de raccrocher, la veille au soir, et peut-être les derniers qu'elle lui adresserait jamais.

La sonnerie du réveil tira Sweet Mama du sommeil, mais il faisait nuit noire lorsqu'elle ouvrit les yeux. Pas la moindre lueur visible à travers la fenêtre. Elle se rallongea, persuadée de s'être trompée en programmant l'alarme. La journée qui allait commencer était très importante, mais elle ne savait plus pourquoi. Si elle parvenait à se rendormir quelques heures, le brouillard qui enveloppait ses pensées se dissiperait peut-être.

— Lucy !

C'était Beulah qui frappait à sa porte. Que faisait-elle debout en pleine nuit ?

— Lucy, tu es réveillée ?

— Oui, oui, je suis réveillée.

Puisque Beulah disait qu'il était l'heure de se lever, c'était certainement le cas.

— Tu as besoin d'aide pour t'habiller ?

— Non, je vais me débrouiller.

Où donc étaient-ils censés se rendre au beau milieu de la nuit ?

— Dans ce cas, je vais aller préparer le petit déjeuner. On se dépêche de l'avalier et on y va, d'accord ? Pas question d'être en retard alors que notre petite chérie va se faire opérer.

Emily ! Tout revint d'un seul coup à Sweet Mama. Sa petite-fille étendue sur un lit d'hôpital, aussi immobile qu'une morte, tandis que ce sale type jouait les éplorés dans la salle d'attente. Elle avait tout consigné dans son Livre de la Mémoire pour s'assurer qu'elle n'oublierait rien de cette terrible affaire.

Elle alluma sa lampe de chevet et s'empara du calepin rouge qu'elle gardait toujours à portée de main, même la nuit. C'est alors qu'elle vit que des planches avaient été fixées sur sa fenêtre. Seigneur Jésus ! Qui avait pu faire une chose pareille ?

Prise de panique, elle alla inspecter la fenêtre complètement obstruée, se creusant la cervelle pour essayer de comprendre pourquoi on lui avait bouché la vue. Si elle ouvrait la fenêtre, peut-être parviendrait-elle à pousser ces maudites planches de l'intérieur et à faire entrer la lumière. Soudain, il lui sembla vital de se débarrasser de cet obstacle. Elle avait l'impression d'étouffer, comme si on l'avait emmurée vivante.

Des coups sonores frappés à la porte de sa chambre la firent sursauter.

— Sweet Mama ! Beulah m'a dit que tu étais en train de t'habiller. Tu es bientôt prête ?

Seigneur Jésus, c'était Sis. S'il lui prenait l'envie d'entrer pour accélérer le mouvement, elle allait découvrir le Livre de la Mémoire et Sweet Mama n'aurait plus qu'à dire adieu au stratagème qui lui permettait encore de faire illusion. Tous ses espoirs de continuer à mener une vie aussi normale que possible dans sa chère maison rose s'envoleraient comme sous l'effet d'une grande bourrasque de vent.

Du vent. Un ouragan du nom de Camille. Ça y est, ça lui revenait. Hier, elle était allée dans le jardin regarder Sis et Beulah visser des planches de bois sur toutes les fenêtres du bas. Sis avait voulu monter sur la grande échelle et faire la même chose à l'étage, mais Beulah était parvenue à l'en dissuader.

— Je n'ai aucune envie que tu te brises le cou, avait-elle dit. On en a déjà une à l'hôpital, et ça suffit amplement comme ça !

De nouveaux coups résonnèrent à la porte.

— Sweet Mama ? Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends. Fais ce que tu as à faire sans t'occuper de moi. J'arrive dans une minute.

Zut ! Maintenant, elle allait devoir se contenter d'un peu d'eau sur le visage avant d'enfiler à toute vitesse ses bas et sa robe à rayures vertes.

Une fois fermé le dernier bouton de la robe en coton seersucker, elle ramassa le Livre de la Mémoire sur la table de chevet et le fourra dans son sac à main. A l'hôpital, il faudrait qu'elle trouve un endroit à l'abri des regards pour le consulter sans se faire remarquer.

Le temps commençait à manquer. A cause de Camille ? Elle n'aurait su le dire. Par contre, elle savait qu'une course contre la montre s'était engagée.

Elle fonça dans la cuisine aussi vite que le lui permirent ses jambes fatiguées. Là, elle se sentit aussitôt réconfortée par les odeurs familières du petit déjeuner, en dépit de l'étrange atmosphère créée par les fenêtres obstruées et l'électricité allumée alors qu'il faisait jour dehors. Assis en bout de table, Andy avait l'air abattu malgré les scones tout chauds que Beulah tartinaient de confiture pour lui. Heureusement, Sis était une guerrière dans l'âme qui ne laisserait tomber personne, et surtout pas cet adorable petit bonhomme. Sweet Mama savait qu'elle ferait tout pour préserver Andy, et qu'il n'était pas près d'entendre parler du terrible ouragan qui fonçait droit sur eux.

Le temps était-il toujours calme derrière les planches de protection ou le vent s'était-il déjà levé ? Allait-il bientôt souffler si fort qu'il secouerait la maison comme la main d'un géant ?

Sweet Mama s'était assise et avait commencé à beurrer ses scones lorsque des images de cette nuit fatidique lui revinrent à la mémoire. Ce soir-là, le vent hurlait et gémissait comme une femme en pleurs. Ce soir-là, Peter Blake puait l'alcool et le désastre lorsqu'il avait passé la porte d'entrée.

Le souvenir était si vif qu'il lui sembla sentir l'odeur du whisky.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que son mari avait perdu toutes leurs économies au poker. Comment allaient-ils faire, maintenant, pour rembourser l'emprunt immobilier et conserver leur maison ? La force du vent s'était déversée en elle jusqu'à devenir une tempête qu'elle ne pouvait plus contenir. Ce soir-là, Sweet Mama n'était pas seule dans sa cuisine. Beulah se tenait non loin d'elle, prête à partir avec Eustache, son mari, qui était venu la chercher. D'ordinaire, Sweet Mama détestait se donner en spectacle. Mais ce soir-là sa rage avait débordé et un ouragan de furie s'était abattu sur Peter Blake. Quand elle pensait qu'ils risquaient de perdre leur maison à cause de lui !

Dieu merci, les garçons dormaient déjà à l'étage. Dieu merci, ils n'étaient pas apparus sur les marches de l'escalier quand elle s'était mise à vociférer sur son âne bâté de mari.

Orné de l'inquiétante bague des *Knights of the Green Forest* — une branche du Ku Klux Klan —, le poing de Peter s'était levé sur elle, prêt à frapper. Elle avait croisé les avant-bras devant son visage, certaine de recevoir un coup qui allait sûrement lui casser le nez et l'étendre au sol. Mais c'est Peter qui avait mordu la poussière, cueilli à la tempe par la masse noire d'un autre poing.

— Doux Jésus, Eustache ! avait crié Beulah. Regarde ce que tu as fait ! C'est sûr qu'ils vont te pendre haut et court, après ça.

La main qui se posa sur l'épaule de Sweet Mama la ramena au présent ; à sa cuisine aux fenêtres obstruées de planches dans laquelle Sis disait :

— Tu as fini ton petit déjeuner, Sweet Mama ? Emily ne va pas tarder à se faire opérer.

Emily. Sa petite-fille brisée en mille morceaux, toute silencieuse sur son lit d'hôpital.

— Allez, c'est le moment d'y aller, dit Sis en lui prenant la main pour l'aider à se lever de sa chaise.

Oui, c'était le moment d'y aller.

* * *

Quand Sis posa le pied sous la véranda de devant, la chaleur était si moite que sa peau se couvrit immédiatement d'une fine pellicule de sueur. On aurait dit que l'air lui-même transpirait. Alors qu'elle jouait les chiens de berger pour inciter Sweet Mama, Beulah et Andy à monter plus vite à bord de la grosse Buick, elle vit les chasseurs d'ouragans sillonner le ciel, filant droit vers le cyclone tropical qui se renforçait au-dessus du golfe.

Ce matin, Sis s'était levée la première et avait descendu l'escalier pour aller frapper à la porte de Beulah. Elle lui avait ouvert quelques secondes plus tard, encore vêtue de sa chemise de nuit.

— L'ouragan se dirige droit sur nous, Beulah. Dès qu'Emily aura été

opérée, il va falloir que tu m'aides à évacuer Sweet Mama, Andy et Jim vers l'intérieur des terres.

— Je peux te dire tout de suite que Lucy refusera de quitter cette maison. Et puis des ouragans, on en a déjà vu passer au-dessus de nos têtes, Sis.

— Les autres n'étaient pas aussi violents. S'il frappe la côte, ce sera le premier ouragan de catégorie 5 à toucher notre pays.

— Dieu du ciel !

— Quelques planches sur les fenêtres et des matelas dans le couloir ne suffiront pas, cette fois-ci.

Sis avait posé les mains sur les épaules de Beulah.

— Tu es la seule qui puisse convaincre Sweet Mama de partir d'ici. Et il faudra aussi convaincre Jim. Il ne va pas vouloir s'éloigner d'Emily.

Ses doigts s'étaient agrippés si fort aux épaules de Beulah qu'elle avait eu peur de lui faire mal.

— Ecoute-moi, Beulah. Dès qu'Emily sortira de la salle d'opération, tu dois m'aider à les évacuer.

— Comment veux-tu que je parvienne à faire entendre raison à Lucy ? Tu sais bien qu'elle est têtue comme une mule.

— Dis-lui que c'est pour la sécurité d'Andy. Qu'Emily voudrait qu'on le mette à l'abri.

— Et toi, Sis ?

Beulah avait posé sur elle un regard si tendre et si compatissant que Sis avait dû se faire violence pour ne pas s'effondrer.

— Je reste avec ma sœur, avait-elle répondu.

Et quoi que Beulah ait vu à ce moment-là — le petit mouvement volontaire du menton de Sis, la farouche détermination de son regard ou ce visage soudain rougi par l'afflux de sang qu'envoyait un cœur gonflé d'amour —, ça avait suffi pour qu'elle rengaine ses objections.

— Je m'en doutais. Tu es comme ta grand-mère, Sis. Une vraie tête de mule.

Beulah lui avait caressé la joue.

— Allez, fiche le camp d'ici. Laisse-moi m'habiller et préparer le petit déjeuner, sans quoi on n'arrivera jamais à temps pour l'opération d'Emily.

A présent, tandis que Sis conduisait la Buick en direction de l'hôpital, ses terribles angoisses au sujet de Camille lui semblaient aussi absurdes que les délires d'une femme en proie à un accès de folie. Rien derrière le pare-brise ne laissait présager un samedi différent de ceux qui l'avaient précédé. Malgré tout, avoir Beulah dans son camp était un soulagement. Les adultes pouvaient faire le choix d'affronter l'ouragan, mais ils n'avaient pas le droit de mettre en péril la vie d'un enfant dont le sort dépendait de leurs décisions. Pour le moment, s'assurer qu'Andy serait à l'abri au moment de l'impact était la seule chose que Sis pouvait faire pour Emily.

Elle songea à cette sœur si charmante que les hommes traversaient la rue pour le simple plaisir de marcher derrière elle, de regarder ses hanches se

balancer dans les rayons du soleil. A cette sœur qu'un film un peu trop triste faisait pleurer dans le noir, qui ne supportait pas de voir souffrir un animal et qui lisait des histoires de la *Forêt des rêves bleus* à son fils pour l'endormir le soir. A cette sœur qui lui avait dit « A demain, Sis » avant de s'enfoncer dans un sommeil dont elle ne sortirait peut-être jamais.

Les doigts de Sis se crispèrent sur le volant. Son corps semblait n'être plus qu'un bloc gelé qui risquait d'exploser à tout instant, projetant des tessons de glace à dix mètres à la ronde. Elle agrippa le volant avec encore plus de force et s'efforça de songer à quelque chose qui lui permettrait de tenir le coup. N'importe quoi, pourvu que ça l'éloigne de l'insupportable peur de perdre Emily. Ce fut Michael qui s'invita le premier dans ses pensées, avec son âme bienveillante et son indéfectible loyauté envers une femme pleine d'incertitudes. Une femme d'un abord pas toujours facile qui considérait le bonheur comme une fournaise dont il valait mieux rester éloigné sous peine de s'exposer à de graves brûlures.

Et si elle se trompait ? Si elle faisait fausse route depuis de longues années ? Si tout bonheur ne s'accompagnait pas forcément d'un malheur plus grand encore ? Quelque chose en elle s'ouvrit à la vie, comme une respiration, un murmure audacieux et joyeux qui disait « Oui ».

Le temps qu'elle gare la Buick dans le parking de l'hôpital et guide sa famille vers la salle d'attente des soins intensifs, Sis se sentait capable de tout. Même de patienter dans une pièce où se trouvait Larry Chastain sans se servir de sa tête de bellâtre hypocrite comme d'un trampoline. Il était là, cet homme violent qui était la duplicité incarnée ; ce bourreau qui jouait à la victime. Son visage grave et son regard perdu dans les brumes d'un malheur simulé le rendaient plus beau encore, comme une nouvelle provocation, alors que ce pauvre Jim était prostré sur sa chaise, l'air hagard, exsangue, désespéré.

Jim se leva et claudiqua jusqu'à Sis, la serrant dans ses bras avant de lui murmurer à l'oreille :

— On va nous laisser la voir avant l'opération. Au cas où elle ne survivrait pas.

Sa voix se brisa et il s'effondra sur elle, le visage enfoui dans le creux de son épaule.

— Chhh..., fit-elle tandis que le corps de son frère hoquetait sous la force des sanglots contenus.

Elle fit de son mieux pour le réconforter, bien que le désespoir de Jim fût aussi le sien.

— Il faut qu'on soit forts, Jim. Pour elle. Et pour Andy.

Par-dessus son épaule, elle jeta un coup d'œil en direction de Beulah qui s'était emparée d'Andy comme on s'empare d'un trésor, avant d'aller s'asseoir aussi loin que possible de Larry. Quant à Sweet Mama, elle avait une fois de plus surpris son monde en s'installant juste à côté de leur ennemi juré dont elle tapotait la main en murmurant des « Mon pauvre garçon » et autres paroles compatissantes.

— Je parie que vous n'avez pas quitté cet hôpital depuis qu'Emily y a été admise, disait-elle.

— Pas une seule fois, répondit Larry avec l'air douloureux et modeste d'un saint d'opérette.

— Je le savais. Un homme comme vous n'abandonne pas sa femme dans l'épreuve, dit Sweet Mama avec un sourire grave, sans cesser de tapoter la main du sinistre personnage.

Sis se demanda si sa grand-mère avait été aspirée dans un de ces gouffres temporels où les événements de sa vie et les personnages qui l'avaient peuplée se mélangeaient allègrement. Ou jouait-elle la comédie pour que Larry ne puisse se douter des soupçons qu'ils avaient à son égard ? Malgré ses fréquentes absences, Sweet Mama était capable de répondre présente aux moments cruciaux. C'était sûrement une bonne chose, mais voir sa grand-mère si aimable avec cette ordure, même si c'était pour la bonne cause, lui donnait envie de hurler.

— Je vais aller boire un café avec Jim, annonça-t-elle avant de s'éloigner vers les briques de verre derrière lesquelles se devinaient les teintes vives du distributeur de boissons.

Elle laissa la machine préparer le premier café avec un grondement sourd, puis tendit le gobelet à Jim avant de renouveler l'opération.

Les lèvres trempées dans le breuvage chaud, elle leva les yeux vers son frère qui reprenait des couleurs au fur et à mesure que le café coulait dans sa gorge.

— Tu as pu dormir un peu ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas quitté ce fumier des yeux.

— Tu rentreras te reposer après l'opération. Cette nuit, c'est moi qui reste.

— Te laisser seule ici avec lui ne me plaît pas, Sis. Va savoir de quoi il est capable.

— Il va peut-être rentrer se reposer, lui aussi.

— Ça m'étonnerait. Il aime trop jouer les martyrs pour s'en aller. Il faudrait lui passer autour du cou un écriteau avec écrit « Le mari éploré ».

— On va tous se remettre de cette épreuve, Jim. Y compris Em.

L'espace d'un instant, elle se laissa aller à imaginer *l'autre* cas de figure. Celui où ils devraient dire adieu à Emily. Celui où Sis passerait le restant de ses jours à se demander pourquoi elle n'était pas allée l'aider à faire ses valises. Pourquoi elle ne l'avait pas ramenée parmi les siens au lieu de la laisser aux mains de Larry Chastain.

— Tu es au courant pour Camille ? demanda-t-il. On parle d'un ouragan de catégorie 5, maintenant. Ça pourrait faire d'énormes dégâts, tu sais.

— Oui, je sais. J'ai vissé des planches sur les fenêtres du bas. Fais une sieste quand tu rentreras à la maison, et ensuite embarque tout le monde dans une voiture. Essayez de partir avant ce soir, si possible.

— On ne peut pas abandonner Em.

— Ma décision est prise, Jim. Je veille sur Emily et toi tu veilles sur son

filis jusqu'à ce qu'elle soit remise sur pied.

Sis n'aurait su dire combien de temps ils restèrent ainsi face à face, frère et sœur accrochés à un même espoir, aussi ténu fût-il. Rien — ni les paroles du médecin ni ce qu'elle avait pu constater de ses propres yeux — ne permettait d'espérer que sa sœur s'en sortirait. Mais si elle n'y croyait pas, elle pouvait aussi bien rejoindre Emily sur le chariot brancard et dire au chirurgien : « Allez-y, retirez-moi le cœur parce que je n'en ai plus besoin. »

Elle vit Beulah marcher vers eux, ses pas traînants délivrant un message qu'elle aurait préféré ne pas recevoir : même cette puissante forteresse commençait à se fissurer.

— Ils sont sur le point d'emmener notre Emily au bloc. Le docteur a dit qu'on pouvait tous aller la voir.

Pour lui dire adieu. Ces mots qui n'avaient pas été prononcés prirent tellement de place autour d'eux que Sis eut du mal à respirer. Tandis qu'elle se dirigeait avec Beulah et Jim vers la chambre d'Emily, elle accepta son impuissance et s'en remit aux forces mystérieuses qui régissaient ce monde.

Le calme de la chambre d'hôpital semblait répondre à l'immobilité de l'image qu'encadrait la fenêtre. Seule au chevet d'Emily, Sis sentit se hérissier les poils de sa nuque. Le soleil était bas dans le ciel et pas une feuille ne frémissait. Même la mousse espagnole semblait figée sur les branches du chêne vert qu'elle apercevait en bordure du parking. A croire qu'il s'agissait d'une photographie, plaquée sur la fenêtre, et non d'un paysage vivant. Quelque chose était là, tapi dans l'air stagnant ; une présence malveillante gorgée d'une telle violence que ses sinistres desseins s'infiltraient à travers le carreau, s'insinuaient le long des plinthes de la chambre d'hôpital, se lovaient dans ses moindres recoins.

Une fois la couverture remontée sous le menton de sa sœur, Sis alla se poster devant la fenêtre. Un couple traversait le parking, tête basse et mains jointes, chacun de leurs pas semblant épeler une lettre du mot *malheur*. Pas un souffle de vent pour soulever le bas de sa robe. Pas l'ombre d'une brise pour faire bouger le rebord de son chapeau. Vus d'ici, ils semblaient irréels, deux mannequins côte à côte dans le soir étouffant, deux personnages en carton d'un décor de théâtre.

Sis termina le paquet de chips et le soda à l'orange achetés plus tôt dans des distributeurs automatiques, puis retourna auprès de sa sœur. Emily n'avait pas bougé depuis l'opération. Elle restait étendue là comme une momie. Avant de partir, Sweet Mama avait brossé ses cheveux soyeux et Beulah avait couvert ses pieds de chaussettes roses tricotées spécialement pour elle.

— Il ne faut surtout pas que notre Emily attrape froid, avait-elle dit en mettant toute la tendresse du monde dans ses mots.

Andy avait laissé son ours courageux à sa maman et Jim avait posé un baiser sur le front de sa sœur jumelle.

Sis rapprocha encore un peu la chaise du lit et prit la main d'Emily.

— Le chirurgien qui t'a opérée a dit que ton état était stabilisé et que tu allais aussi bien que possible. Ça va peut-être prendre un peu de temps avant que tu te réveilles, mais ça ne fait rien. Je sais que tu vas sortir du coma et que tu vas revenir parmi nous en pleine forme. Tu es forte, Em. Bien plus forte que tu ne le penses. Et je serai près de toi tout le temps qu'il faudra pour que tu te rétablisses.

Pouvait-elle l'entendre ? Oui, selon les médecins, et pourtant rien ne

venait confirmer cette affirmation. Pas même un imperceptible mouvement de sa main. Pas même le plus infime soubresaut de ses paupières.

— Sweet Mama, Beulah et Jim sont rentrés à la maison avec Andy. Mais il t'a laissé Henry pour te protéger.

Elle déplaça le petit ours, nichant sa tête sous le menton d'Emily. Pouvait-elle sentir la peluche sur sa peau ? Croyait-elle comme son fils aux pouvoirs de Henry ? Sans doute. Bien qu'elle ait grandi sans ses parents, Emily était parvenue à préserver son sens du merveilleux, à conserver en elle une part d'enfance qui croyait dur comme fer aux contes de fées.

— Tu as entendu ce qu'Andy a dit quand il a posé son ours en peluche sur ta poitrine ? Il a dit que Henry était plein d'énergie sucrée, et qu'il pouvait rugir plus fort qu'un grizzli si quelqu'un venait t'embêter. Il a dit aussi dit qu'il le laissait avec toi pour qu'il te protège en son absence.

Les paupières d'Emily avaient-elles bougé ?

— Larry était parti aux toilettes, Dieu merci, reprit-elle. S'il avait été là, Andy n'aurait sans doute rien osé dire.

Elle se leva d'un bond pour tirer la couverture sur les pieds d'Emily. Non que les chaussettes au crochet tricotées par Beulah ne fussent pas, mais Sis avait besoin de s'occuper les mains, de faire quelque chose pour que sa sœur se sente entourée d'amour et d'attentions. Elle se tourna ensuite vers la fenêtre derrière laquelle tombait le soir. Une autre chose semblait sur le point de tomber — de *s'abattre*, plutôt — sur Biloxi. Une colère céleste qui enflait d'heure en heure au-dessus du golfe, de plus en plus terrible, de plus en plus inexorable.

Où était sa famille, à présent ? Etaient-ils déjà partis à bord de la Valiant, Beulah ou Jim au volant et Sweet Mama à l'arrière avec Andy ? Jim avait-il préféré sortir son cabriolet du garage, remplissant le coffre de valises et prenant soin de fermer la capote au cas où la pluie précéderait l'arrivée de Camille ?

Et au fait, où était passé Larry ?

Comme si Emily avait entendu la question que Sis venait de se poser, ses muscles se contractèrent et ses paupières se mirent à palpiter. Sis se précipita à son chevet.

— Tu peux te réveiller, Em ? demanda-t-elle, penchée sur le visage impassible de sa sœur. Tu peux ouvrir les yeux ?

Pas de réaction. Quelle qu'ait été la force qui avait secoué Emily et lui avait donné envie de remonter à la surface, celle-ci semblait s'être brusquement éteinte.

Sis se mit à faire les cent pas dans la chambre, comme pour se décharger de toute cette énergie — de toute cette rage et de toute cette peur — qui l'encombraient. Au bout de quelques minutes, elle se calma et se laissa tomber sur la chaise placée au chevet d'Emily.

— Larry est parti il y a une demi-heure environ, Em. Je ne sais pas où il est allé, mais je suis contente qu'il ne soit plus là. Je ne supporte pas d'être

dans la même pièce que lui. J'espère que la police lui passera les menottes avant que je ne fasse quelque chose d'horrible comme lui cracher au visage.

Sis secoua la tête, dents serrées à la pensée de cet homme.

— Tu sais, je pourrais vraiment le faire, Em. Je le méprise tellement. Pour le moment, on fait comme si on ignorait tout, mais il ne perd rien pour attendre.

Son visage se détendit et l'esquisse d'un sourire se dessina même sur ses lèvres.

— Tu vas rire, mais la meilleure à ce petit jeu est Sweet Mama. Tu verrais comme elle le cajole ! Beulah se débrouille assez bien aussi. Mieux que Jim, en tout cas ! Quant à moi, crois-le ou non, mais je suis la pire de nous quatre. Je ferais une bien piètre comédienne, en tout cas. Si Larry savait qu'on a des soupçons, il pourrait organiser sa défense, voire sa fuite, tu comprends ? Si tu savais comme j'ai hâte de le voir derrière les barreaux !

Encore un petit mouvement sur le lit. Rendait-elle Emily nerveuse avec ses discours de revanche ?

— Oh ! mon Dieu, Emily. Je ne devrais sans doute pas te parler de ça maintenant, alors que tu as besoin d'avoir l'esprit en paix. Tu vois, je ne suis même pas capable de trouver les mots justes.

Elle saisit de nouveau la main de sa sœur, ne sachant si elle devait la presser ou la tenir aussi délicatement qu'un moineau blessé.

— J'aurais dû venir te chercher. Je n'aurais jamais dû te laisser m'en dissuader.

Le chagrin fit ployer Sis jusqu'à ce que son front touche leurs mains jointes.

— Quand je pense que je vous ai abandonnés avec ce monstre, toi et Andy... Jamais je ne me le pardonnerai, Em. J'aimerais tellement pouvoir remonter le temps jusqu'à cette journée et faire les bons choix. Si j'étais venue et que je vous avais ramenés à la maison, tu ne serais pas étendue sur ce lit. Tu serais dans la cuisine du café, couverte de sucre et...

La voix de Sis se brisa comme une coquille de noix. Penchée sur sa sœur, elle mouilla leurs mains de ses larmes. Lorsque son corps ne fut plus agité que de sanglots secs, elle se releva et prit une longue inspiration tremblante.

— Je ne le laisserai plus jamais te faire du mal, Em. Je te le promets.

Elle referma les doigts sur ceux de sa sœur, à l'affût d'un signe qui indiquerait qu'elle sentait sa présence, mais la main d'Emily resta inerte et absente dans la sienne. Son coma semblait toutefois plus paisible que lorsqu'elle se trouvait en soins intensifs. Dans l'autre chambre, Sis avait eu l'impression qu'elle dérivait douloureusement dans un monde souterrain, alors qu'ici elle donnait l'impression de remonter à la surface. Mais ce n'était peut-être qu'une vue de l'esprit, une façon de se rassurer face à l'horreur de la situation.

— Je t'aime, Emily.

Sur ces mots, Sis pressa une nouvelle fois la main inerte avant de la

glisser sous le drap et de traverser la petite pièce jusqu'à la fenêtre.

Derrière la vitre, rien n'avait changé. Elle colla le front sur la fraîcheur du carreau et plongea le regard dans la nuit claire. Elle espérait vraiment que Jim avait embarqué la famille dans une des deux voitures et qu'il roulait à toute vitesse en direction du nord.

— Sis ?

Elle fit volte-face, tous les sens en alerte.

Beulah se tenait dans l'embrasure de la porte, la peau du visage d'une couleur inhabituellement terne, comme délavée par une pluie de soucis et de chagrin. Andy se pressait contre elle, à demi caché dans la masse rassurante de son corps couvert d'une volumineuse robe à fleurs. Sis se précipita pour la débarrasser de son chargement : une pile de couvertures, un panier de pique-nique et un sac plein de jouets et de livres qu'ils conservaient toujours pour Andy dans la maison rose.

— Que s'est-il passé ? Je pensais que vous étiez au moins à Picayune, à l'heure qu'il est.

— Impossible de convaincre Lucy de quitter sa maison, Sis. On n'aurait pas réussi à la faire bouger avec un pied-de-biche. Quant à Jim, il dormait debout et ta grand-mère l'a envoyé au lit. Comme si ça ne suffisait pas, devine qui est venu pointer son vilain nez ?

— Ne me dis pas que...

— Si, Larry Chastain en personne.

— Il est à la maison ?

— Visqueux comme un crachat, mais deux fois plus dégoûtant. Si tu veux mon avis, cet homme n'a rien de beau. Et si les gens pensent le contraire, c'est qu'ils ont ce que tu sais dans les yeux. Andy s'est décomposé comme s'il avait vu le diable en personne, et je l'ai évacué si vite de cette maison que ce démon n'a pas eu le temps de comprendre ce qui se passait.

— Qu'est-ce qu'il fait chez nous ?

— Lucy l'a invité à dîner.

— Oh ! Seigneur.

— Le Seigneur semble avoir d'autres chats à fouetter, en ce moment, alors je suis venue te chercher.

Beulah alla s'asseoir dans le fauteuil placé dans un angle de la chambre.

— Tu ferais bien de rentrer à la maison, Sis. Ta grand-mère va avoir besoin de toi.

Sis allait s'élancer vers la porte quand elle vit qu'Andy s'était placé au chevet de sa maman, le menton posé sur la couverture et le corps aussi mou que la cape rouge qui pendait de ses frêles épaules. Il vivait des moments trop difficiles pour qu'elle l'abandonne comme ça, sans un mot ou un geste tendre.

— Est-ce que maman elle peut m'entendre ? chuchota-t-il alors que Sis venait de le rejoindre.

— Oui, mon cœur, répondit-elle en passant le bras autour de ses épaules. Elle peut entendre tout ce que tu lui dis.

Il se hissa sur la pointe des pieds pour approcher la bouche de l'oreille d'Emily.

— Henry et moi, on va drôlement bien prendre soin de toi, maman, dit-il à voix très basse. Quand tu te réveilleras, tu pourras aller dans ma fusée et on ira vivre sur la Lune, bien tranquilles. Beulah nous fera des san'wiches.

Un de ces petits miracles qui semblaient se multiplier ces derniers temps s'invita dans la chambre d'hôpital : les yeux d'Emily se mirent à bouger rapidement sous ses paupières bleutées, comme si elle cherchait son enfant du regard dans la nuit où elle était plongée.

— Continue à lui parler, Andy. Il faut que je rentre à la maison, mais je ne vais pas tarder à revenir. Et Beulah reste tout le temps avec toi, d'accord ?

— D'ac.

— A plus dans le bus, dit-elle en se penchant pour poser un baiser sur sa tête.

— A plus tard dans le car.

Elle se tourna vers Beulah.

— Ça te convient comme ça ?

— T'en fais donc point, Sis. Je veille sur le bout de chou et sa maman. Crois-moi, ma puce, il n'est pas né, celui qui me détournera de ma mission. Et maintenant, tu ferais mieux d'y aller.

Sis marcha d'un pas normal jusqu'à la porte, mais une fois sortie de la chambre elle se mit à courir en direction de l'ascenseur comme si elle avait emprunté la cape rouge d'Andy. Ses pensées et ses jambes galopèrent au même rythme effréné et elle se voyait déjà pied au plancher, fendant la nuit jusqu'à la maison victorienne de Sweet Mama.

Il est encore temps d'évacuer ma famille.

Il est encore temps de les mettre à l'abri.

Si elle parvenait à convaincre Sweet Mama de quitter sa maison...

Dehors, la nuit trop silencieuse pour être honnête la fit frissonner de la tête aux pieds. Gelée malgré la chaleur étouffante, elle s'installa au volant de la Buick et démarra en trombe comme si elle venait de commettre un hold-up.

La vie semblait suivre son cours habituel en ville, du moins jusqu'à ce que Sis approche du port réservé aux petits bateaux. Les voiles blanches du *Bella Elaina*, un sloop de dix mètres à la silhouette caractéristique, filaient au-dessus de l'eau sombre en direction de l'est. Une ribambelle d'embarcations de taille plus modeste voguaient dans son sillage, tous fuyant le canal du Mississippi trop exposé pour aller mouiller plus en sécurité au fond de la baie, à l'est de la presqu'île. Quatre ans plus tôt, Sis avait vu une armada similaire naviguer vers des cieux plus cléments juste avant le passage de l'ouragan Betsy.

Les marins, professionnels ou plaisanciers avertis, étaient souvent les premiers à tenir compte des alertes cycloniques. Voir ce cortège de bateaux fuir par une belle soirée d'été sans un nuage à l'horizon poussa Sis à appuyer encore plus fort sur l'accélérateur. Elle ne releva le pied qu'une fois la maison

en vue.

La vision de la Chevrolet Bel Air de Larry, garée à l'emplacement d'ordinaire réservé à la Buick, aurait rendu Sis furieuse si elle n'avait été soulagée que le bourreau de sa sœur se trouve ici plutôt que de retour à l'hôpital, où il aurait pu représenter une menace pour Andy, Emily et Beulah. Elle coupa le moteur et resta quelques minutes dans la voiture, le temps de se calmer. Elle regrettait de ne pas avoir d'arme, ou au moins sa batte de base-ball.

D'un autre côté, ça aurait fait une drôle d'impression si elle avait déboulé dans la salle à manger, une batte de base-ball à la main. A moins qu'ils ne soient attablés dans la cuisine, comme deux membres d'une même famille ? Sis était prête à parier que Sweet Mama préparait déjà son coup à l'hôpital, lorsqu'elle avait embobiné Larry avec ses « Mon pauvre garçon » et cette incroyable gentillesse dont elle avait fait preuve avec leur ennemi.

Une fois qu'elle se serait débarrassée de Larry, il faudrait qu'elle félicite Sweet Mama pour ses talents de comédienne, mais qu'elle lui demande aussi de ne pas aller trop loin dans ses démonstrations d'affection. Sis n'avait pas envie de Larry Chastain comme nouvel ami. Elle voulait le livrer à la police avant qu'il voie clair dans leur jeu. Avant qu'il prenne le large pour échapper à la justice. La plus grande angoisse de Sis était qu'il emmène Andy dans sa fuite.

Elle se résolut finalement à sortir de la Buick. Il y avait quelque chose dans l'air. Quelque chose de grave. Une sensation si inquiétante qu'elle regarda vivement par-dessus son épaule avant de rester un long moment immobile, aux aguets. Que cherchait-elle à percevoir ? Elle n'aurait su le dire. Tout ce qu'elle entendit fut un profond silence. Pas un chant de grillon. Pas un cri de mouette. Pas le moindre murmure de vent pour déchirer l'épaisse couverture qui semblait étouffer les innombrables sons que produit un monde vivant.

Elle se précipita vers la porte d'entrée. L'électricité allumée un peu partout dans la maison créait un patchwork lumineux sur la façade, du grand carré blanc de la chambre de Jim, à l'étage, aux rayons diffus qui s'échappaient par les interstices des planches vissées sur les fenêtres du bas.

Deux foulées lui suffirent pour grimper les marches de la véranda et une troisième pour s'engouffrer dans la maison où elle se heurta à un nouveau mur de silence. Le plafonnier du vestibule était allumé, mais elle avait beau tendre l'oreille, aucun son ne lui parvenait.

— Sweet Mama ? appela-t-elle après avoir posé son sac sur la console du vestibule.

Pas de réponse. Seulement l'écho de sa propre voix qui ricochait sur les murs. On se serait cru dans une maison hantée. Après une brève hésitation, elle se dirigea à pas de loup vers la flaque de lumière qui suintait de la cuisine. Soudain, la voix de Larry déchira le silence.

— Espèce de vieille salope ! Qu'est-ce que tu m'as fait avaler ?

— Non, s'il vous plaît. Ne faites pas ça !

C'était Sweet Mama, qui suppliait.

Sis s'élança si brusquement vers la cuisine qu'elle glissa sur le parquet ciré.

Larry se remit à crier :

— Vieille sorcière ! Tu vas le payer de ta vie !

A quatre pattes, Sis avança vers la cuisine. Les supplications de Sweet Mama se fondaient, inintelligibles, dans le vacarme de tiroirs qui claquaient et les bruits métalliques de couverts qui s'entrechoquaient. Sis parvint enfin à se remettre sur ses pieds et se rua dans la cuisine.

Sweet Mama était recroquevillée sur une chaise. Devant elle se dressait Larry, le visage ruisselant de sueur, les yeux injectés de sang et les traits déformés par la haine. Au bout de son bras à demi levé, son poing serrait le manche d'un couteau de boucher.

— Larry, arrête ! cria Sis. Oh ! mon Dieu, non !

Suspendant son geste, Larry pivota la tête vers elle. Un mouvement lent, incertain, comme s'il avait du mal à maintenir son équilibre. Était-il soûl ?

— Je m'occupe de la vieille, et ensuite ce sera ton tour, espèce de...

Un bruit confus couvrit ses paroles, Jim déboulant de nulle part sur deux jambes, dont la plus rigide était un rappel brutal de son récent passé de soldat — de vétéran du Vietnam capable de tuer un homme d'un geste aussi sûr que celui de Beulah quand elle tordait le cou d'un poulet. Ses mains emprisonnèrent la gorge de Larry et, d'une brève torsion, il mit un terme au flot de paroles haineuses et au mouvement du couteau qui s'apprêtait à plonger dans le cœur de Sweet Mama.

Larry s'affaissa comme un pantin désarticulé, son arme glissant sous la chaise de celle qu'il avait voulu poignarder.

— Oh ! mon Dieu, dit Sis. Qu'est-ce que tu as fait, Jim ?

Jim fixa ses mains du regard comme s'il ne les reconnaissait pas. Puis il baissa la tête et poussa un long cri silencieux, les épaules secouées de spasmes.

Sis resta pétrifiée. La table était couverte de nourriture ; poulet frit, scones, purée de pommes de terre, sauce et petits pois. Au centre, dans un bol bleu, des restes d'*Amen cobbler* risquaient d'attendre longtemps d'être terminés. Deux assiettes vides témoignaient d'un repas récent, ainsi que deux verres de thé glacé à demi bus. La bouilloire en cuivre dont Sweet Mama se servait pour faire chauffer l'eau du thé se trouvait à sa place habituelle, à côté de la cafetière électrique, tout comme les tabliers et les torchons à rayures soigneusement accrochés au mur, chacun sur son crochet. Et là, dans un vase posé sur le bord de l'évier, se dressait un énorme bouquet composé de branches de laurier-rose.

Horriée, Sis n'arrivait pas à détacher les yeux du bouquet toxique.

Elle s'accroupit auprès de sa grand-mère dont elle saisit les mains. Elles étaient glacées, mais ce furent les yeux de Sweet Mama qui effrayèrent le plus

Sis. Vitreux et perdus, ils semblaient regarder quelque chose par-delà les planches qui bouchaient la vue, et même par-delà le temps. Elle prit le visage de sa grand-mère dans ses mains et le tourna doucement vers elle dans l'espoir de capter son attention. En vain.

— Jim, je crois qu'elle est sous le choc.

Il leva vers elle un visage dévasté.

— Il faut que je l'allonge dans son lit, reprit Sis. Et toi, ça va aller ?

— Quoi ?

Sis s'élança vers l'évier et remplit un verre d'eau dont une partie se renversa sur le sol tant ses mains tremblaient.

— Tiens, bois ça, dit-elle en pressant le rebord du verre contre les lèvres de son frère.

La chemise de Jim récolta plus d'eau que sa bouche, mais Dieu merci il finit par se ressaisir et par prendre le verre des mains de Sis. C'était maintenant tout son corps qui tremblait, au point qu'elle dut se tenir à la table pour retrouver son équilibre. En proie à de violents hauts-le-cœur, elle s'enfonça le poing dans la bouche.

— Va allonger Sweet Mama, lança Jim. Je m'occupe de lui.

Elle n'osa pas regarder le corps de Larry. Quant à Sweet Mama, elle semblait sur le point de tomber de sa chaise.

— Sweet Mama ? dit-elle en se penchant vers sa grand-mère. Je vais t'emmener dans ta chambre pour que tu puisses te reposer un peu, d'accord ? Tu peux te lever ?

— Ne mange pas le *cobbler*, ma chérie. Et Jim non plus.

— Ne t'en fais pas, on n'y touchera pas.

Sis passa les bras sous les aisselles de sa grand-mère et la releva avec un grognement d'effort. Une série de « Dépêche-toi ! » résonnait dans sa tête, mais il n'y avait aucun moyen d'accélérer le mouvement. Sweet Mama semblait autant faite de plomb que de verre tandis qu'elle avançait à petits pas dans le couloir qui menait à sa chambre ; lourde de ce qu'elle venait de vivre et pourtant si fragile qu'un rien aurait pu la briser.

Sis aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre les sons qui lui parvenaient de la cuisine ; des sons auxquels s'associaient malgré elle de terribles images.

Enfin, elles pénétrèrent dans le décor vieillot de la chambre de Sweet Mama. Sis allongea sa grand-mère sur le couvre-lit au crochet, lui retirant ses chaussures avant de fouiller le placard à la recherche d'une couverture. Une sorte de détonation se fit entendre au-dehors, comme si quelqu'un frappait violemment à la porte. La police ? Sis tressaillit, manquant de faire tomber la couverture qu'elle venait de saisir. Une nouvelle détonation secoua la maison et une rafale furieuse décrocha une partie d'une planche qui protégeait la fenêtre. Elle se balança sous le hurlement du vent qui semblait maintenant foncer droit sur elles comme un train fou sur les butoirs d'une gare.

Sis se précipita vers le lit, enveloppant Sweet Mama dans l'épaisse

couverture trouvée dans le placard avant de lui frotter vigoureusement les mains l'une après l'autre.

— Sweet Mama, c'est Sis. Est-ce que tu m'entends ?

— Sis ?

La voix de sa grand-mère était si faible qu'elle dut approcher l'oreille de sa bouche pour comprendre ce qu'elle disait.

— Ne mange pas de cet *Amen cobbler*.

— D'accord, Sweet Mama. C'est promis. Et maintenant, ne parle plus. Ne pense plus à rien.

Une odeur de talc parfumé au lilas flotta jusqu'à son nez tandis qu'elle arrangeait la couverture. Une odeur qui resterait à jamais associée à cette soirée où les Blake avaient été emportés par un ouragan familial d'une telle violence qu'il ne pouvait être catégorisé.

Elle posa malgré tout un baiser sur la joue froide de sa grand-mère, s'accrochant à l'illusion de la normalité avec la ténacité d'une bernacle fixée sur la coque d'un bateau.

— Tout va s'arranger, Sweet Mama. Ne t'inquiète surtout pas. Repose-toi, maintenant. Jim et moi, on s'occupe de tout.

Quand Sweet Mama ferma les yeux, Sis compta jusqu'à dix avant de quitter la chambre sur la pointe des pieds. Une fois dans le couloir, elle se mit à courir en direction de la cuisine.

Elle était déserte. Ni Jim ni ce qui restait de Larry Chastain.

— Jim ? Où es-tu ?

Seuls les ululements du vent lui répondirent. On aurait cru que toutes les fenêtres étaient ouvertes tellement il soufflait fort.

Elle appela de nouveau son frère, puis essaya de sortir par la porte de derrière, mais celle-ci résista sous la poussée du vent. Son visage se couvrit de sueur tandis qu'elle s'arc-boutait en vain sur la poignée.

— Allez... allez..., grogna-t-elle entre ses dents. Allez !

Elle changea de position, l'épaule en avant, clignant des paupières pour soulager ses yeux brûlés par la transpiration.

Le vent prit une nouvelle direction et la porte céda d'un coup, catapultant Sis dans les ténèbres morbides du jardin. Quelques étoiles s'attardaient dans le ciel, jetant une lumière livide sur les rosiers. Son cœur hésita un instant, semblant choisir de s'arrêter avant de se mettre à battre beaucoup trop vite.

— Jim, tu es là ?

Ses mots furent engloutis par l'obscurité comme s'ils avaient plongé au fond d'une tombe.

Elle essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux, puis fouilla la nuit du regard à la recherche de son frère, les jambes du pantalon gonflées comme des voiles et sa tête échevelée dressant des tentacules dans la nuit.

— Jim ! Où es-tu ?

Elle criait à présent pour se faire entendre, mais le vent attrapait chacun de ses mots à la volée et les emportait au loin.

La porte du garage s'entrebâilla et une flaque de lumière jaune coula dans le jardin. Là, affalée contre le mur du garage, se trouvait l'abominable réalité qu'elle n'avait pu affronter dans la cuisine : Larry Chastain, le regard vide et la tête bizarrement de travers.

Il était mort, ça ne faisait aucun doute. Tout comme il ne faisait aucun doute qu'ils l'avaient tué. Le corps de Sis se cassa en deux tandis qu'elle vomissait sur l'herbe ses chips et son soda à l'orange.

Bouche grande ouverte, Jim lui criait quelque chose qu'elle ne pouvait entendre.

Il éteignit la lumière et ferma la porte du garage, mais elle eut le temps de voir la bâche qu'il tenait à la main. Il resta un moment devant le garage à faire Dieu sait quoi, puis elle le sentit plus qu'elle ne le vit approcher. Parvenu à sa hauteur, il se pencha sur son oreille.

— Viens, Sis ! hurla-t-il en la prenant par le bras. Il faut qu'on se débarrasse de Larry !

L'idée de protester ne lui traversa même pas l'esprit. Cette nuit, le monde était sens dessus dessous. La vie qu'elle avait toujours considérée comme normale n'était déjà plus qu'un rêve lointain dont elle avait oublié la trame.

Le pas incertain sous les rugissements du vent, Sis accompagna son frère jusqu'au garage. Son pied rencontra la masse inerte du corps de Larry et elle sentit le reste de chips et de soda lui remonter dans la gorge.

— Ne me vomis pas dessus ! cria Jim qui l'avait vue se plaquer la main sur la bouche. Allez, prends-le par les jambes, on va le coucher là-dessus !

Il avait étalé cette bâche dont il se servait autrefois pour couvrir son bateau. Bien que maintenu à l'aide de grosses pierres, le rectangle de polyester claquait au vent, se débattant comme un forcené pour rejoindre les forces furieuses de la nature.

Elle tâtonna jusqu'à trouver les pieds du cadavre, chassant toute pensée de son esprit pour ne plus songer qu'à la tâche qu'elle devait accomplir.

Une fois Larry allongé sur son linceul de plastique et les pierres retirées, elle empoigna les bords de la bâche et se laissa entraîner par Jim jusqu'à la porte du garage.

Le corps de Larry manqua de tomber lorsque Jim dut lâcher une main pour faire basculer la porte, mais il parvint à récupérer la bâche à temps, tirant aussitôt Larry et Sis à l'intérieur.

— Allez, on pose, dit-il.

Sis s'exécuta, le corps de son beau-frère cognant contre sa jambe. Elle referma la porte basculante et ils se trouvèrent plongés dans le noir d'un garage qui sentait la poussière, le renfermé et la mort.

— Je vais le couvrir avant d'allumer, dit Jim. Ça pue assez comme ça, là-dedans, pour y ajouter l'odeur du vomi.

Elle entendit des bruissements, puis Jim qui se redressait et passait la main le long du mur, à la recherche de l'interrupteur.

La lumière dure des néons inonda les cannes à pêche alignées en hauteur, le bateau rangé au fond du garage et le cabriolet bleu ciel de Jim dont le coffre était déjà ouvert, comme la gueule d'un animal prêt à avaler sa proie. Mais ce fut l'horrible spectacle qu'elle découvrit à ses pieds qui la projeta en arrière, la bouche tordue par une grimace de dégoût vite recouverte par sa main. Jim avait fait de son mieux pour cacher le corps, mais à la lumière ses efforts se révélaient approximatifs, une partie de la tête émergeant à l'air libre, ainsi qu'une main déjà gagnée par la raideur cadavérique.

Elle se tourna vivement vers son frère pour échapper au regard vitreux de Larry Chastain.

— Mon Dieu, Jim... Qu'est-ce qu'on a fait ?

— Arrête ça, Sis. Il est trop tard pour regretter.

— Il faut qu'on appelle la police.

— Et tu vas leur dire quoi ? « Ma grand-mère a essayé d'empoisonner le mari violent de ma sœur, mais ça n'a pas fonctionné comme prévu et mon frère lui a prêté main-forte en lui brisant le cou » ?

— Oh ! non ! Le laurier-rose ! C'est pour ça que Sweet Mama m'a dit plusieurs fois de ne pas manger les restes d'*Amen cobbler*.

— Ouais. Elle a voulu débarrasser Emily de ce monstre et ça a failli lui coûter la vie.

Sentant ses jambes se dérober sous elle, Sis jugea préférable de s'asseoir sur le sol en ciment. Elle avait la sensation d'avoir été aspirée par un trou dans l'espace-temps ; d'être isolée dans une bulle où plus rien n'existait que son frère, une odeur de renfermé synonyme de désastre et le cadavre qui gisait à ses pieds. Elle resta silencieuse un moment, s'efforçant de réguler sa respiration oppressée.

— Je croyais que tu devais emmener la famille loin d'ici, dit-elle finalement.

Les mots d'une femme désespérée qui cherchait à gagner du temps avec des phrases futiles. Toujours assise par terre, elle dévisagea son frère à la recherche de... de quoi, exactement ? Elle n'aurait su le dire. Au fond, ça ne l'étonnait pas qu'un soldat aguerri — un homme entraîné à défendre et à protéger les siens — ait une réaction instinctive en voyant sa grand-mère sur le point de se faire poignarder. Ce qui l'étonnait, en revanche, c'était le calme de Jim. Le sang-froid avec lequel il prenait les choses en main malgré la gravité de la situation. Était-il toujours sous le choc ou assistait-elle au retour de ce frère brillant et efficace qui prenait toute sa dimension dans l'adversité ?

— C'est ce que je croyais, moi aussi, répondit-il. Quand on est rentrés de l'hôpital, j'ai mis ma prothèse de jambe pour avoir les deux mains libres et je suis descendu demander à Sweet Mama et Beulah de préparer leurs affaires. Je voulais quitter la ville le plus vite possible, mais Sweet Mama a refusé de partir.

— Oui, je sais. Beulah me l'a dit.

— Beulah ?

— Elle est à l'hôpital avec Andy. C'est elle qui m'a envoyée ici.

— Elle a dû partir pendant que je dormais.

— Heureusement qu'Andy et elle n'ont pas assisté à ça.

Elle inspira un grand coup.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Ecoute un peu ce vent, Sis. On ne peut pas rester dans ce garage avec un macchabée sur les bras et un ouragan qui va bientôt nous arriver dessus. Il faut qu'on se débarrasse du corps.

— Rien que ça ? Tu veux que je t'aide à faire disparaître le corps d'un homme qu'on vient de tuer ?

— Que *je* viens de tuer. Et oui, je veux que tu m'aides à faire disparaître le corps de cette ordure.

Il lui tendit la main pour l'inciter à se relever.

— Je ne regrette pas ce que j'ai fait, Sis. Emily est dans le coma à cause de ce type, et sans mon intervention il aurait sans doute poignardé Sweet Mama. Maintenant, il faut qu'on se bouge les fesses avant l'arrivée de l'ouragan.

Le couteau dans la main de Larry, la mise en garde de Sweet Mama à propos des restes de *cobbler*, le bouquet de laurier-rose ; poison mortel mais lent à faire effet... A présent, Sis n'avait plus guère de doute sur le déroulement des événements. Sweet Mama avait invité Larry à dîner dans l'intention de l'empoisonner, de lui faire ingurgiter une part d'*Amen cobbler* aux feuilles de laurier-rose. Cette plante était hautement toxique, mais celui qui ingérait ses feuilles ne mourait pas foudroyé dans l'instant. Un représentant en pharmacie connaissait forcément la toxicité du laurier-rose, et Larry avait dû faire le rapprochement avec le bouquet posé près de l'évier lorsqu'il s'était senti nauséux et de plus en plus mal en point. Emporté par sa colère et l'ivresse de sa toute-puissance fantasmée, il avait saisi ce couteau de boucher pour poignarder Sweet Mama.

Si Larry Chastain n'était pas déjà mort, Sis l'aurait sans doute tué elle-même. Elle saisit la main de son frère et se mit sur ses pieds, puis donna de grandes claques à l'arrière de son pantalon pour le dépoussiérer. La veille encore, si on lui avait demandé jusqu'où elle était prête à aller pour sauver un être cher, elle n'aurait su que dire. Ce soir, la question avait trouvé sa réponse. Pour savoir qui on est vraiment, rien de tel que de se retrouver plongé au cœur de son pire cauchemar.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-elle.

— Aide-moi à le mettre dans le coffre de ma voiture. Larry va aller pêcher dans la Tchoutacabouffa.

— Et sa voiture ? Elle est garée juste devant la maison, visible comme le nez au milieu de la figure.

— Tu vas la conduire, répondit Jim en repositionnant la bâche pour cacher

le visage qui en sortait.

Sis ferma néanmoins les yeux lorsque son frère se mit à fouiller les poches du cadavre à la recherche des clés de la Chevrolet Bel Air, ne les trouvant qu'au contact du métal froid sur la paume de sa main.

— Il faut presser le mouvement, Sis.

Là, dans la lumière crue des néons, ils échangèrent un regard qui parlait d'ouragans et d'une sœur plongée dans un coma dont elle risquait de ne plus sortir ; d'une grand-mère dont l'esprit avait peut-être connu ce soir ses dernières lueurs. Puis, sans un mot, ils se saisirent de la bâche et hissèrent le cadavre dans cette voiture que Jim n'avait pas conduite depuis son retour de la guerre. Une fois le coffre refermé avec un claquement, il alla chercher une canne et une boîte à pêche qu'il posa sur les sièges arrière. Sis y ajouta une glacière.

— Bonne idée, Sis.

— Attelle la remorque du bateau pendant que je vais voir si Sweet Mama dort bien. J'en profiterai pour prendre de quoi remplir la glacière.

— D'accord. On se retrouve dans l'allée. Fais vite, Sis.

— J'en ai pour cinq minutes.

Sis traversa le jardin en courant, le souffle chaud de l'ouragan lui vernissant la peau d'une épaisse couche de sueur. Elle sentait le mal rôder dans la nuit, gonfler la mer sombre et menaçante.

Ce qui s'était passé ce soir était un acte de légitime défense, le tragique mais logique épilogue d'une succession d'événements désolants qu'elle n'avait pu maîtriser. Il fallait qu'elle s'accroche à cette idée.

Le temps d'arriver dans la chambre de sa grand-mère, Sis s'était suffisamment ressaisie pour se glisser sans un bruit dans la pièce et s'y tenir sagement tandis que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Sweet Mama dormait sur le flanc, une main sous la joue et les lèvres vibrant au rythme de puissants ronflements.

Dieu merci. *Dieu merci.*

Sis eut envie de se précipiter vers le lit et de serrer sa grand-mère dans ses bras jusqu'à ce qu'elle s'assoie avec un regard de gamine effrontée et lui lance : « Laisse-moi donc respirer ! »

Après un dernier regard pour s'assurer que Sweet Mama dormait paisiblement, Sis s'élança en direction de la cuisine où elle rassembla le genre de copieux pique-nique qu'un imbécile du genre de Larry Chastain était capable d'emporter pour une partie de pêche : du poulet frit, une dizaine de scones et une bouteille en plastique remplie de thé glacé.

Elle était sur le point de ressortir quand, du coin de l'œil, elle vit le couteau qui avait glissé sous une chaise. Revenant sur ses pas, elle le ramassa et le lava à grande eau dans l'évier avant de le remettre à sa place.

Alors qu'elle verrouillait la porte de derrière, Sis entendit les pneus de la Thunderbird et de la remorque écraser le gravier. Elle courut jusqu'au vestibule, s'empara du sac qu'elle avait laissé sur la console et tourna la

poignée pour sortir. Pourquoi cette fichue porte ne s'ouvrait-elle pas ? L'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait rester coincée dans la maison.

Elle se libéra d'un coup de pied rageur et déboula sous la véranda qu'elle traversa en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire. Mais une fois sur les marches elle s'arrêta net comme une horloge trop remontée. Les décisions qu'ils prenaient ce soir allaient-elles détruire ou sauver leur famille ?

Stationnée dans l'allée avec le bateau sur sa remorque, la Thunderbird avait l'air d'un gros insecte malveillant. Une fois qu'elle monterait à bord, il serait trop tard pour faire machine arrière. Trop tard pour agir en honnête citoyenne et prévenir les autorités. Trop tard pour s'en remettre à la justice de leur pays.

Une portière claqua dans la nuit ivre de vent, et Jim vint la rejoindre sur les marches.

— Le temps presse, Sis ! cria-t-il en la prenant par le bras.

Le temps... Si seulement elle pouvait le remonter et l'arrêter où bon lui semblait. Le bloquer sur ce moment jubilatoire où Emily s'était précipitée au-dehors pour accueillir son frère qui revenait d'entre les morts. Neil Armstrong descendrait l'échelle d'Apollo 11 pour marcher sur la Lune et tout le monde se sentirait éternellement plein d'espoir.

— Sis ? Est-ce que ça va ?

— Oui, ça va !

Le mensonge lui brûla les lèvres et crier la soulagea un peu, même si c'était d'abord pour se faire entendre par-dessus les rugissements du vent.

— Et si je te précédais jusqu'à la rivière ? dit-elle. Tu te souviens de notre endroit préféré pour pêcher, à côté du petit bois de saules ?

— Oui, je m'en souviens !

Sis s'installa au volant de la Bel Air de Larry, la puissante odeur de sa lotion après-rasage lui soulevant le cœur. Elle baissa la vitre et s'efforça de faire abstraction de ce parfum douceâtre, du paquet de chips ouvert sur le siège passager, du journal négligemment abandonné sur le plancher, à demi posé sur des bottes en caoutchouc... L'habacle renfermait de nombreux témoignages de la présence récente d'un homme bien vivant ; d'un homme qui, encore quelques heures plus tôt, croquait des chips dans sa voiture et murmurait des « Ma chérie » énamourés, penché sur un lit d'hôpital.

Était-ce pour cela qu'Emily avait préféré garder les yeux fermés ? Pour être certaine de ne pas voir le visage de l'homme dont l'amour pervers et possessif avait failli la tuer ?

Au lieu de rouler sur la Route 90 en direction de l'est, Sis aurait voulu foncer vers l'hôpital, prendre la main de sa sœur et lui dire : « C'est fini, Em. Tu n'auras plus jamais affaire à lui. »

Combattant l'envie de faire demi-tour, elle se concentra sur la route qui se déroulait devant elle, sur le volant qu'il fallait maintenir droit malgré la brutalité des bourrasques qui faisaient tanguer la Bel Air. Jim roulait toujours dans son sillage, la silhouette surbaissée de son beau cabriolet lui arrachant un

soupir de soulagement lorsqu'elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur central. Son regard se posa ensuite sur le compteur dont l'aiguille dépassait un peu la vitesse autorisée. S'ils se faisaient arrêter par la police, comment expliqueraient-ils le bateau, la canne à pêche et le panier de pique-nique, alors que l'ouragan était sur le point de frapper la côte ? Sans parler du cadavre recroquevillé dans le coffre.

Les pensées se bouscuaient dans sa tête et c'est à peine si elle nota que Michael avait tenu sa promesse de visser des planches sur les fenêtres du Sweet Mama's Café. A peine si elle nota que les boutiques de souvenirs alignées le long de la plage exposaient toujours leurs cerfs-volants et leurs ballons colorés, leurs cendriers en forme de coquillage et leurs mugs ornés du phare de la ville. Elle ne jeta même pas un regard en direction de l'eau, où les vagues coiffées d'écume prenaient une allure hostile et dangereuse.

Sis bifurqua pour prendre la direction de la rivière. Dans le rétroviseur, le bateau de Jim dessinait un arc de cercle derrière la Thunderbird. Inquiète à l'idée que la remorque se détache sur la petite route sinueuse, elle s'enfonça sous le tunnel formé par le feuillage d'arbres que personne ne se souciait de tailler. La mousse espagnole dégoulinait de leurs branches. Sis imaginait de longs doigts de sorcières qui cherchaient à atteindre sa voiture pour lui faire quitter la route.

L'idée de finir cette abominable soirée dans la rivière, et de surcroît au volant de la Bel Air de Larry Chastain, lui donna la chair de poule. Elle se força à penser à quelque chose d'agréable ; à ces journées d'enfance passées sur la rive de la Tchoutacabouffa avec Beulah et Sweet Mama, toutes deux coiffées de chapeaux de paille et poussant des cris de victoire chaque fois qu'un poisson-chat marin mordait à l'hameçon. D'une certaine manière, ça lui semblait une bonne chose de confier son plus lourd secret à un lieu qui lui avait offert des moments si précieux.

Le petit bois de saules, plus dense que dans son souvenir, apparut derrière le pare-brise. Au-delà s'étendait la rivière impétueuse, avec ses rives mangées d'arbres aux branches enchevêtrées et ses nombreux recoins profonds et ombragés, parfaits pour ce qu'ils étaient venus faire. Elle quitta la petite route gravillonnée et s'engagea sur un chemin défoncé, serrant les dents tandis que la voiture cahotait sur les racines apparentes, les ornières et les branches abattues par le vent. L'une d'elles tomba sur le toit de la Bel Air avec un bruit si terrible que Sis se retourna pour voir si elle n'avait pas traversé la carrosserie.

— Ça suffit ! hurla-t-elle.

Elle arriva enfin à l'endroit où elle avait prévu de se garer et se rangea de côté pour laisser passer la voiture de Jim dont les phares tressautaient dans son rétroviseur. Le bateau fut à deux doigts de cogner contre la carrosserie de la Bel Air lorsque son frère exécuta une manœuvre difficile pour placer la remorque face à la rivière. Sis avait le nez collé au pare-brise, plissant les yeux pour essayer d'apercevoir le visage de Jim et marchandant des

lendemains heureux avec Dieu.

Elle avait conscience d'être naïve et ridicule, mais elle avait besoin de croire qu'on pouvait s'en remettre à une puissance supérieure. Que la suite des événements ne dépendait pas uniquement d'elle, de Jim et du hasard.

Quand son frère coupa finalement le contact, elle se battit contre le vent pour ouvrir sa portière et marcher vers lui, tête et dos ployés face à la violence des rafales. La nuit crépitait de plaintes et de craquements, et elle craignait à chaque pas de se faire mordre par un des mocassins d'eau qui rôdaient aux abords de la rivière, prêts à châtier les inconscients venus les déranger dans leur habitat.

— Sis ! Il faut qu'on mette ce bateau à l'eau tant que c'est encore possible !

C'est tout juste si elle l'entendit, et elle ne se donna même pas la peine de répondre.

Pas plus que Jim, elle n'avait songé à emporter une lampe-torche, et c'est à tâtons qu'ils durent faire glisser le bateau sur les roulements de la remorque, se battant contre l'obscurité et les éléments de plus en plus déchaînés. Après une lutte acharnée qui les laissa trempés de sueur, pantelants et les bras douloureux, ils remplirent l'embarcation de l'attirail du parfait pêcheur amateur, ainsi que de l'homme qui ne saurait jamais s'il avait une touche. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, Sis songea à ce qu'il avait fait à sa sœur ; songea que désormais celle-ci n'aurait plus à redouter les poings de son mari. Puis ses pensées se tournèrent vers Andy, un petit garçon adorable dont l'avenir allait s'éclaircir maintenant que la violence conjugale était chassée de son foyer.

Quand le bateau et son macabre chargement furent enfin à l'eau, Sis se plia en deux et vomit de nouveau. Elle n'aurait su dire combien de temps elle resta dans cette position, mais quand elle se redressa, arrachée à sa stupeur par les sanglots de son frère, le vent avait couché les arbres vers la rivière comme si la forêt tout entière s'était mise à prier.

Le désespoir faisait trembler les épaules de Jim, faisait trembler la mousse espagnole au-dessus de leurs têtes, faisait trembler jusqu'aux os de Sis. Sans un mot, elle le prit dans ses bras et ils s'accrochèrent l'un à l'autre comme deux noyés, donnant libre cours à leur peur et à leur chagrin, à leur soulagement et à leurs regrets. Ils restèrent ainsi de longues minutes sans se soucier du vent devenu fou de rage, hurlant à travers les branches comme une meute de loups.

Première à desserrer son étreinte, Sis saisit son frère par le bras et l'entraîna vers le cabriolet. Une fois dans l'habitacle, les portières solidement refermées, ils s'affaissèrent sur les sièges.

— Si seulement je n'étais pas allé faire une sieste..., dit-il.

— Tu n'y es pour rien, Jim. N'oublie pas que tu as sauvé la vie de Sweet Mama.

— Quand j'ai entendu les cris en bas, j'ai cru que j'étais dans la jungle.

— Tu es rentré chez toi, Jim. Tu es à la maison, maintenant.

— J'ai pété les plombs, Sis. Larry était mort avant que je sache ce que j'étais en train de faire. J'aurais pu le maîtriser et appeler la police...

— Si on avait appelé la police, Sweet Mama aurait été inculpée de tentative de meurtre. Tu as fait ce qu'il fallait faire, Jim.

Il hocha la tête et ils repartirent sans ajouter un mot. Tandis que la route sinueuse les emportait loin du secret qu'ils venaient de confier à la rivière, ni l'un ni l'autre ne songea à se retourner.

Les clameurs d'une émeute réveillèrent Sweet Mama en sursaut.

Elle resta un moment allongée sous l'épaisse couverture en essayant de comprendre ce qui se passait. Quand aucune réponse ne lui vint à l'esprit, pas même le jour de la semaine, elle s'assit sur le rebord du lit et laissa ses pieds tâtonner à la recherche de ses chaussons. Puis elle sortit de la chambre pour aller trouver Beulah.

— Beulah ? Tu es réveillée ? lança-t-elle après avoir frappé doucement à la porte.

Pas de réponse. Etrange... Beulah avait le sommeil léger et d'ordinaire elle sautait hors de son lit au moindre bruit, prête à s'emparer d'une poêle à frire pour mettre en déroute d'éventuels intrus.

Elle frappa de nouveau, puis décida d'entrer.

— Beulah ? dit-elle par-dessus le grincement léger de la porte.

Pas de réponse. Sweet Mama alluma la lumière et resta un moment perplexe devant le lit vide.

— Tu es dans la salle de bains, Beulah ? Tu n'entends pas ? Il y a une émeute, dehors.

Toujours cet inquiétant silence dans la chambre, seulement rompu par le tic-tac sonore du réveil bon marché posé sur la table de chevet, ainsi que par un bruit de petites pattes qui s'agitaient dans la cloison.

— Bon sang, Beulah, ces satanées souris vont envahir la maison si on ne se décide pas à mettre de la mort-aux-rats.

Sweet Mama resta un long moment au milieu de la pièce, déboussolée, à essayer de comprendre où était passée son amie. Mais à quoi bon creuser une cervelle aussi vide que le lit de cette chambre ? Beulah s'était levée aux aurores et était partie quelque part sans elle, voilà tout. Alors qu'elle rebroussait chemin pour aller chercher le reste de sa famille, Sweet Mama entendit quelqu'un hurler au-dehors :

— Partez ! Partez tout de suite !

Parvenue au pied de l'escalier, elle mit les mains en porte-voix.

— Jim ! Sis ! cria-t-elle. Il y a quelqu'un qui nous demande de partir.

La mise en garde résonna de nouveau, un peu plus lointaine :

— Quittez la ville ! Tout le monde doit quitter la ville sur-le-champ !

C'était une voix métallique qui semblait sortir d'un mégaphone.

Lentement, les éléments disparates se mirent en place, rampant le long de son vieux corps et s'insinuant dans les recoins encore préservés de son cerveau, jusqu'à ce que l'image prenne forme dans toute son horreur, si nette qu'on aurait pu l'encadrer et la fixer au mur.

L'homme se remit à crier dans son mégaphone :

— Evacuez la ville !

L'horloge de parquet sonna 4 heures, faisant sursauter Sweet Mama. Elle voulut sortir par la porte principale, mais celle-ci résista comme si quelque chose se trouvait de l'autre côté, en train de pousser dans le sens opposé. Lorsqu'elle parvint finalement à l'entrebâiller, le vent se chargea de l'ouvrir entièrement, la faisant claquer à toute volée contre le mur de la véranda. Soudain exposée aux assauts de rafales sans merci, sa tresse grise animée d'une vie propre et sa robe s'évasant aux hanches comme si elle portait une crinoline, Sweet Mama se remémora l'ouragan Betsy et la façon dont les vents violents avaient précédé le raz-de-marée de plusieurs heures. Derrière la digue, les bateaux ballottés par les vagues ressemblaient à des jouets. Deux d'entre eux se télescopèrent et des éclats de bois vinrent souiller la plage. Camille était bien là, quelque part, rugissant de plaisir à ses propres farces qu'elle servait en guise d'amuse-gueule avant de passer aux choses sérieuses.

Brusquement, un cabriolet bleu ciel s'engagea dans l'allée. Sis en sortit avant même qu'il ne soit totalement à l'arrêt.

— Sweet Mama !

Sa petite-fille monta les marches de la véranda deux par deux et la prit par le bras.

— Il vaut mieux rentrer dans la maison, d'accord ?

Jim les rejoignit et voulut fermer la porte derrière eux, mais il dut demander de l'aide à sa sœur pour contrer la force du vent.

Des brindilles et des feuilles s'étaient prises dans les cheveux de Sis et les bottines de Jim étaient couvertes de boue, tout comme cette jambe qu'elle avait conservée un temps sur sa commode. Instinctivement, elle ouvrit grand les bras et ils s'y réfugièrent sans un mot ; deux adultes retombés en enfance ; deux gamins qui avaient besoin d'un gros câlin. Dehors, le mégaphone lança de nouvelles consignes d'évacuation, la balancelle de la véranda se mit à cogner contre la façade de la maison, et la plainte lugubre d'une sirène s'invita dans le vestibule. Mais tout ça passait sur eux comme la vague sur le rocher que formaient leurs trois corps soudés. Ils restèrent ainsi de longues secondes, engrangeant force et courage dans cette étreinte.

Sis fut la première à la rompre.

— Sweet Mama, il faut que tu mettes quelques affaires dans une valise. Jim va t'emmener loin d'ici avec Beulah et Andy jusqu'à ce que l'ouragan soit passé.

— J'ai déjà vécu plusieurs ouragans, tu sais, et je suis encore là.

Mais alors même qu'elle prononçait ces paroles, Sweet Mama sut qu'elle n'avait jamais affronté un ouragan d'une violence comparable à celui qui

rampait dans le ciel du golfe comme une bête malfaisante.

— Inutile de protester, dit Sis. C'est déjà assez terrible comme ça qu'Emily ne puisse être évacuée. Pas question de laisser le reste de ma famille exposée au danger.

— Sis a raison, insista Jim. Camille va atteindre la côte dans la soirée. Les météorologues parlent d'un ouragan de catégorie 5, Sweet Mama. Il risque de tout détruire sur son passage.

— C'est une très bonne idée que vous alliez tous vous mettre à l'abri, mais moi je reste ici. Cette maison et moi, on a survécu à tous les ouragans des soixante-quinze dernières années !

— Personne ne partira sans toi, dit Jim.

— Sweet Mama, écoute-moi, s'il te plaît. Les prévisions annoncent les vents les plus forts et les pires marées de tempête jamais enregistrés sur les côtes américaines. On ne t'abandonnera jamais seule ici, alors tu ferais mieux de me laisser t'aider à remplir ta valise.

Sweet Mama chercha Beulah du regard. On pouvait toujours s'en remettre à son opinion quand on hésitait à prendre une décision. Elle se souvint alors que son amie était partie la veille au soir avec Andy. Soudain, il lui sembla qu'elle faisait preuve d'égoïsme en s'obstinant à vouloir rester chez elle.

Pour autant, pas question d'avouer qu'elle n'avait qu'une idée très vague de ce qu'il fallait emporter quand on évacuait une ville sous la menace d'un ouragan. Tout ce à quoi elle parvenait à songer pour le moment était ses numéros du *National Geographic*. Ça faisait si longtemps qu'elle se délectait des récits de voyages et des photos de ce magazine qu'elle n'aurait su dire quand elle avait commencé à rêver du Grand Canyon, du Washington Monument et de Pikes Peak.

— D'accord, je viens avec vous, déclara-t-elle. Mais je vais faire ma valise toute seule.

— Ça ira plus vite si on la fait ensemble, dit Sis en lui prenant le bras. Allez, viens, Sweet Mama. On doit se dépêcher, maintenant. Il faut qu'on prépare nos affaires pendant que Jim va faire le plein.

Son petit-fils ouvrait déjà la porte. Elle cogna si fort contre la façade de la maison que la vieille théière en porcelaine posée sur la console du vestibule faillit tomber. Sweet Mama s'en empara et l'enveloppa dans ses bras comme si elle câlinait un bébé. C'était le seul objet qui lui restait de sa mère et l'idée qu'il puisse se briser comme ces bateaux dans le port lui donna envie de pleurer.

— Je ne pense pas qu'on ait la place pour ce genre de choses, dit Sis.

Sweet Mama se rendit compte à quel point elle avait l'air ridicule ; une vieille femme sénile qui s'accrochait à des objets sans importance.

— Mais si tu tiens vraiment à l'emporter, je l'emballerai dans un vêtement, s'empressa d'ajouter sa petite-fille.

La voix et les traits de Sis s'étaient adoucis comme ceux d'une femme qui avait déjà trop perdu et ne supportait pas l'idée de perdre davantage.

— Souviens-toi seulement que vous allez être quatre dans la voiture et qu'il n'y aura pas vraiment de place pour les objets qui te sont chers.

Sweet Mama haussa les épaules.

— Ce n'est qu'une théière, dit-elle en la reposant sur la console. J'aime autant emporter des scones.

Inattendu et solaire, l'éclat de rire de sa petite-fille l'emplit d'un tel espoir qu'elle eut soudain la sensation d'être sur le point de partir en vacances avec sa famille ; sur le point de mettre le cap à l'est où ils traverseraient des canyons de roches rouges avant de rouler droit jusqu'à l'océan Pacifique. Peut-être même aurait-elle la chance d'apercevoir une baleine.

— Allez, Sweet Mama, il faut qu'on s'y mette, dit Sis en la prenant gentiment par le bras pour l'entraîner vers le couloir.

Tandis qu'elle faisait de son mieux pour suivre l'allure imprimée par sa petite-fille, Sweet Mama songea à la longue vie qu'elle avait eue et aux quelques années qui lui restaient encore. Si Camille ne les lui volait pas, bien sûr. Elle n'avait aucun regret ; pas même l'épisode de Peter et de l'*Amen cobbler* agrémenté de laurier-rose.

Cette abominable nuit lui revint à la mémoire comme si c'était hier. Elle croyait encore s'entendre rassurer Beulah ; lui dire que Peter était tellement soûl qu'il ne se souviendrait même pas qu'Eustache l'avait étendu d'un seul formidable coup de poing. Malgré tout, Beulah avait préféré envoyer son mari se cacher dans les bois en attendant d'être certaine que Peter Blake avait vraiment oublié l'incident. Une fois Eustache parti, les deux femmes avaient passé une nuit d'angoisse, se relayant pour surveiller le sommeil de Peter.

Les garçons s'étaient réveillés les premiers, et Beulah les avait confiés pour la journée à Sally Kemp, une veuve sans enfant qui adorait Bill et Steve, au point d'être devenue leur baby-sitter officielle.

Il était presque midi lorsque Peter avait émergé de sa chambre. Un pistolet dans une main et un fouet d'attelage dans l'autre, il n'avait pas l'air de quelqu'un qui a oublié ou qui souhaite pardonner.

Le cerveau de Sweet Mama remonta le temps, la voix de Peter aussi distincte que si elle se trouvait face à lui.

— Où est Eustache ? avait rugi son mari. Je vais lui faire regretter d'être venu au monde, à ce sale négro !

D'un regard, Sweet Mama avait envoyé une Beulah terrifiée se réfugier dans la cuisine avant d'exécuter un grand numéro d'actrice.

— Mon chéri, pourquoi le comportement inqualifiable d'Eustache devrait-il te priver des choses que tu apprécies ?

Elle avait tendrement caressé les cheveux de son mari, puis son visage, avant d'abattre sa carte maîtresse.

— Retourne te coucher, mon chou. Je vais demander à Beulah de te faire couler un bain pendant que je te cuisine quelque chose de bon.

Lorsqu'il avait fini par regagner sa chambre, Sweet Mama s'était précipitée vers la véranda et avait vomi, penchée au-dessus de la balustrade.

Beulah était arrivée derrière elle.

— Qu'est-ce qu'il a l'intention de faire, Lucy ?

— Il ne va rien faire du tout. Tu vas remplir la baignoire en zinc d'eau bien chaude pour que ce cochon puisse s'y prélasser pendant que je lui prépare à manger.

— Tu veux dire qu'il est prêt à oublier ce qui s'est passé hier soir ?

Au cœur de la nuit, alors qu'elle montait la garde devant la chambre de son mari, Sweet Mama avait prié pour qu'une telle chose se produise. Pour que l'alcool efface ses souvenirs de la soirée ou — s'il se rappelait le coup de poing d'Eustache — qu'il décide de passer l'éponge. Mais parfois on obtient le pardon définitif d'une brute grâce à ce qu'on est capable de faire et non grâce à ce qu'on espère.

— Non, Beulah. Mais une fois qu'il aura mangé ce que je vais lui préparer, il ne se souviendra plus de rien.

— Seigneur Jésus, Marie, Joseph !

— Ça va aller, Beulah.

— Comment peux-tu dire une chose pareille, Lucy ? Je vois bien ce que tu mijotes, tu sais.

— Si on ne fait rien, lui et sa bande de racistes vont tuer Eustache, et le nom de ton mari s'ajoutera à la longue liste des gens de couleur assassinés par le Ku Klux Klan. C'est ça que tu veux ?

La peur était si présente dans l'air, en ce début d'après-midi, qu'elles étaient restées un long moment à se dévisager, respirant à grand-peine et incapables de prononcer un mot.

Finalement, Beulah avait murmuré :

— On va aller droit en enfer.

— Ce n'est pas du diable que j'ai peur, mais de mon mari, avait répliqué Sweet Mama.

Beulah avait quitté la véranda pour aller faire couler le bain de Peter. Le temps qu'elle revienne dans la cuisine, Sweet Mama se tenait devant un grand bol rempli de pêches bien mûres et de griottes d'un rouge presque noir qu'elle mélangeait à des feuilles de laurier-rose.

En voyant ça, le visage de Beulah avait pris la couleur du café au lait.

— Doux Jésus, Lucy.

— Tu penses que j'en ai mis assez ?

— Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais tué personne, figure-toi.

— On ne va pas tuer quelqu'un, Beulah. On va sauver Eustache.

Même si le tremblement de ses mains l'avait sûrement trahie, Sweet Mama n'avait pas voulu avouer ses propres hésitations à Beulah. La vie d'Eustache dépendait de sa détermination. Les doutes seraient pour plus tard, dans le silence de la nuit, lorsque ses enfants dormiraient et qu'elle s'autoriserait à songer à l'acte qu'elle avait commis.

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire, Lucy ?

— Un délicieux *cobbler*, Beulah. Si délicieux qu'après l'avoir goûté,

Peter Blake va bondir et s'écrier « *Amen !* »

— Vu le nombre de feuilles de laurier-rose que tu as mis là-dedans, Lucy, ça risque d'être le mot de la fin.

Les gloussements étaient vite devenus des éclats étouffés dans la main, et elles avaient bientôt été secouées d'un fou rire nerveux qui flirtait avec l'hystérie. Sweet Mama avait dû plaquer son tablier contre sa bouche, tandis que Beulah mordait dans un torchon.

Sweet Mama avait été la première à se ressaisir.

— Tu crois qu'une mesure de sucre suffira ? avait-elle demandé en inspectant le contenu du bol d'un œil incertain.

— Il faudrait goûter pour le savoir, et ne compte pas sur moi pour ça, avait répondu Beulah avant de verser une autre mesure de sucre dans l'appareil.

Puis elle y avait ajouté de la cannelle, du gingembre et une pincée de noix de muscade moulue.

Satisfaites, elles avaient mis l'*Amen cobbler* au four avant d'aller siroter un thé glacé sous la véranda de devant. En voyant ces deux femmes contempler les mouettes qui tournoyaient au-dessus de l'eau, mollement balancées par leur rocking-chair comme la mousse espagnole par la brise, qui aurait pu croire qu'elles venaient de préparer un *cobbler* empoisonné ? Qui aurait pu croire qu'elles comptaient le servir au mari de l'une d'elles ? Impossible de déceler leurs tourments sous l'indolence de façade. Impossible de voir à quel point elles étaient déchirées entre la terreur et la détermination. Impossible de savoir que ces deux femmes si jeunes allaient rester leur vie entière liées par une immense amitié et un secret qui finissait de dorer au four.

Par la suite, Sweet Mama avait songé le moins possible à cette journée de malheur. Elle n'était pas femme à vivre dans le passé ; à se tourmenter pour des événements qui avaient déjà eu lieu et qu'on ne pouvait plus changer. *Va de l'avant*, telle était sa philosophie. C'était d'ailleurs ce que sa mère lui disait, quand elle était petite : « Va de l'avant, mon ange. » Elle n'était pas un ange, mais une femme prête à tout pour sa famille. Il faudrait qu'elle écrive ça dans son Livre de la Mémoire : « Je suis une femme qui protège ceux qu'elle aime, quel que soit le prix à payer. » Quand viendrait le jour où elle ne se souviendrait plus de son propre nom — sans parler des noms de ses petits-enfants et de sa chère Beulah —, elle irait directement à la page 10 du calepin rouge et lirait ces mots qui décrivaient le genre de femme qu'elle était. Et ça la ferait sourire.

* * *

Sis et Jim parvinrent finalement à faire entrer Sweet Mama et ses affaires dans la Thunderbird, ainsi que trois autres valises pour Beulah, Jim et Andy, et même un gros carton rempli d'objets de valeur. Avec son interminable cohorte de véhicules qui avançaient pare-chocs contre pare-chocs, la route qui

longeait la plage prenait un air d'exode. La plupart des gens filaient vers les sorties nord, mais Sis repéra quelques voitures remplies de passagers en habits du dimanche. Comment pouvaient-ils se rendre à la messe alors que le ciel s'apprêtait à leur tomber sur la tête ?

Elle avait beau être entourée de son frère et de sa grand-mère, Sis eut l'impression d'avoir été transportée dans un monde inconnu, les cloches de l'église de la Rédemption sonnant à toute volée tandis que les véhicules amphibies des gardes nationaux se plaçaient aux points stratégiques, le long de la Route 90. Elle jeta un coup d'œil à Jim dans le rétroviseur central.

— Ils positionnent les gardes aux endroits qui risquent le plus d'être inondés, dit-il.

Sa voix désincarnée lui fit froid dans le dos et elle reporta son attention sur la route embouteillée. Son instinct lui hurlait d'écraser la pédale d'accélérateur, mais la Thunderbird, coincée dans la circulation, avançait à la vitesse d'un escargot.

Lorsqu'elle parvint à hauteur de l'hôtel Buena Vista, elle comprit pourquoi ça avançait si mal. Des flots de touristes abandonnaient l'énorme bâtiment, cherchant à fuir la ville dans une pagaille qui confinait à la panique. Vitres baissées, les automobilistes s'invectivaient dans un concert de klaxons.

Sis leva les yeux vers le ciel noirci d'oiseaux. Eux aussi volaient en rangs serrés vers le nord, leur instinct les poussant à quitter une terre livrée aux forces les plus sombres de la nature.

Elle eut soudain l'affreuse certitude qu'il était déjà trop tard. Qu'elle avait consacré trop de temps à emballer des objets alors qu'elle aurait dû jeter quelques effets personnels dans une valise et filer vers l'hôpital. Si elle avait fait ça, Sweet Mama, Beulah, Jim et Andy auraient déjà quitté la ville à l'heure qu'il était. Si elle avait fait ça, elle serait déjà au chevet d'Emily.

— Ne t'inquiète pas, je vais réussir à les évacuer, assura Jim comme s'il avait lu dans ses pensées.

Comme si leur terrible expédition à la rivière Tchoutacabouffa avait uni leurs esprits.

— Je sais que tu vas y arriver, dit-elle sans en croire un traître mot. Pourquoi tu n'essaierais pas de dormir un peu ? Tu as un long trajet devant toi.

Elle vit son frère fermer les paupières, mais quelques nouveaux coups d'œil dans le rétroviseur lui suffirent pour constater qu'il ne se reposait pas vraiment. Il ne cessait de rouvrir les yeux pour observer le chaos. Les palmiers se couchaient sous le vent et les parasols abandonnés sur la plage sillonnaient l'air comme des lances projetées par des dieux belliqueux. Deux voitures imbriquées l'une dans l'autre s'étaient échouées à l'endroit où leur fuite précipitée les avait réunies pour le pire, leurs occupants marchant quelques mètres plus loin, valises à la main et pouces levés dans l'espoir qu'une âme charitable les emporterait loin de cet enfer.

Sis arriva liquéfiée à l'hôpital, partagée entre peur et soulagement. Le

parking était bondé et les voitures garées n'importe comment. Des gens couraient en tous sens, certains pressés de quitter l'hôpital et d'autres d'y entrer.

— Jim, ça ira plus vite si tu restes dans la voiture avec Sweet Mama pendant que je vais chercher Andy et Beulah.

— Je vais faire le tour du bâtiment pour ne pas gêner les autres bagnoles. Attends-moi ici si tu ne me vois pas, je repasserai forcément à un moment ou un autre.

Elle quitta la voiture, laissant la portière ouverte pour Jim. A sa gauche, un homme dégarni et une femme au visage bienveillant, tous deux en tenues d'infirmiers, encadraient une file hésitante sortie des minibus d'une maison de retraite. Des personnes âgées venues se réfugier à l'hôpital. Prendre conscience que ce bâtiment était un refuge remonta le moral de Sis. L'hôpital était forcément équipé de puissants groupes électrogènes, et il se trouvait suffisamment éloigné de l'eau pour qu'Emily soit en sécurité quand la fureur de Camille s'abattrait sur la ville. Avec un regain d'énergie, Sis s'élança vers la grande porte vitrée.

Les ascenseurs étaient pris d'assaut et elle opta pour l'escalier. Elle grimpa si vite au quatrième étage où se trouvait la nouvelle chambre d'Emily qu'elle dut s'arrêter un long moment, adossée au mur du couloir, pour reprendre sa respiration.

Encore essoufflée, elle poussa la porte derrière laquelle était allongée sa sœur, toujours aussi pâle et immobile qu'une poupée de cire. Andy lui tenait la main, assis à son chevet, tandis que Beulah ronflait dans le fauteuil.

— Oh ! tante Sis !

Andy se leva d'un bond et se précipita sur elle.

— Je *savais* que tu allais revenir, dit-il, les bras passés autour des cuisses de sa tante et la joue plaquée contre son ventre.

Beulah se réveilla dans un ultime ronflement.

— Bien sûr qu'elle est revenue, mon petit chat, lança-t-elle en se massant le visage. Je te l'avais bien dit, non ?

— Du changement ? demanda Sis.

Beulah se contenta de secouer la tête et Sis reprit :

— Sweet Mama et Jim vous attendent en bas dans la Thunderbird. Il faut faire vite.

— Alléluia ! lança Beulah en s'extrayant avec peine du fauteuil pour réunir ses affaires et celles d'Andy.

Sis s'accroupit face à son neveu.

— Ecoute-moi, Andy. Il y a beaucoup de vent, dehors, et une grosse tempête se prépare.

— Par la fenêtre, j'ai vu le chapeau d'un monsieur qui s'envolait tout seul.

— Ça souffle vraiment très fort, alors ça ne m'étonne pas. Mais je ne veux pas que tu aies peur, d'accord ? Parce qu'on est là pour te protéger. C'est pour ça que tu vas aller avec Beulah et Sweet Mama dans le beau cabriolet d'oncle

Jim, et qu'il va vous conduire dans un endroit sûr.

— J'aimerais mieux rester avec maman, en fait. Je suis quand même grand, maintenant, et en plus j'ai déjà Henry qui me protège.

— Je sais que tu es un garçon drôlement courageux, Andy, mais je sais aussi que ta maman préférerait que tu partes avec oncle Jim.

— Pourquoi elle peut pas venir avec nous ?

— Le médecin dit qu'il vaut mieux qu'elle reste ici tant qu'elle est endormie. Mais elle ne sera pas seule, bien sûr. Je vais veiller sur elle jusqu'à votre retour. Et tu sais que quand je veille sur quelqu'un il ne peut rien lui arriver, n'est-ce pas ? Alors, c'est d'accord, Andy ? Tu veux bien me confier ta maman ?

Le petit prit un air réfléchi qui crispa sa frimousse durant de longues secondes. Quand il hocha finalement la tête, Sis éprouva un tel soulagement qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— D'ac, tante Sis. Mais je te laisse Henry parce que tu peux pas être plus forte qu'un ours, quand même.

Sur ces mots, il courut jusqu'au lit et se mit sur la pointe des pieds.

— N'aie pas peur, maman. Henry et tante Sis vont bien s'occuper de toi.

Sans prendre la peine d'essuyer les larmes qui faisaient luire son large visage, Beulah posa un baiser sur la joue de Sis avant de lui confier les affaires qu'elle avait réunies.

— Quand tu veux, dit-elle en soulevant le petit garçon dans ses bras.

Ils quittèrent la chambre, Andy tournant la tête en direction de sa maman, même une fois la porte refermée. Lorsqu'il se résolut à regarder devant lui, alors qu'ils débouchaient dans le couloir noir de monde, son visage larmoyant afficha brusquement une expression courageuse et résolue digne de son costume de super héros.

— On va devoir emprunter l'escalier, Beulah. Avec cette foule, accéder aux ascenseurs prendrait beaucoup trop de temps. Tu veux qu'on échange et que je porte Andy ?

— Le jour où je ne serai plus capable de porter ce petit bonhomme, c'est que je serai six pieds sous terre. Vas-y, Sis, ouvre la marche. Et inutile de ralentir pour moi. Je peux suivre le rythme sans problème !

La cage d'escalier résonna des ahans de Beulah, mais elle ne se laissa jamais distancer. Dehors, les choses ne s'étaient pas arrangées, bien au contraire. Le parking était plus que jamais la proie d'un indescriptible chaos.

— Passe ton bras sous le mien, Beulah ! Et toi, Andy, tu t'accroches bien à elle, d'accord ?

Soudées de corps et d'esprit, elles se plantèrent à l'endroit précis où Sis était descendue de voiture, fouillant du regard la pagaille monstre à la recherche du cabriolet de Jim. Prise d'angoisse à l'idée qu'il était peut-être bloqué quelque part et qu'il ne reviendrait jamais à temps, Sis ferma les yeux et murmura :

— Par pitié...

Ces mots étaient encore sur ses lèvres quand elle vit la voiture bleu ciel s'extraire d'une longue file et se frayer un passage jusqu'à eux. Sweet Mama avait pris place sur le siège avant, une pile de *National Geographic* sur les cuisses, si calme qu'on avait du mal à croire qu'elle fuyait le déluge.

Beulah grimpa à bord avec Andy, et Sis se retrouva bientôt en train d'agiter la main en regardant s'éloigner la Thunderbird. La dernière image qu'elle eut d'eux fut le sourire d'Andy, encadré dans la lunette arrière. Ils disparurent l'instant d'après dans le flot de voitures, et toute l'adrénaline qui lui avait permis de tenir le coup jusque-là s'évapora dans les rafales de vent. Elle eut la terrible sensation de s'effondrer, aussi bien moralement que physiquement. Seule l'envie de retrouver sa sœur l'empêcha de s'étendre à même le sol et de fermer les yeux.

Emily se trouvait exactement dans la position où Sis l'avait laissée ; une main sur le cœur et l'autre sur l'ours en peluche d'Andy. Elle était tellement immobile qu'on aurait dit le tableau d'un de ces peintres de la Renaissance qui savaient si bien saisir l'expression d'un modèle et le grain de sa peau. Mais surtout, ils avaient cette façon de capturer le mystère d'un visage féminin ; d'évoquer subtilement un monde de secrets qu'une femme se réservait le droit de révéler, si le cœur lui en disait.

Coiffés en arrière, les cheveux d'Emily étaient éparpillés sur les oreillers comme les rayons d'un soleil dessiné par un enfant. L'œuvre de Beulah, sans doute. Les cheveux d'Emily avaient toujours fait la fierté de Beulah, comme si ça avait été les siens. Combien de fois avait-elle apporté du shampoing au citron à Emily, lorsque celle-ci vivait encore dans la maison rose, pour s'assurer que sa belle chevelure conserve tout son éclat et sa couleur dorée ?

Sis se laissa tomber sur la chaise placée au chevet du lit et prit la main de sa sœur.

— Em, j'ignore au juste ce que tu as entendu sur l'ouragan Camille, mais je veux que tu saches qu'Andy a quitté la ville avec Sweet Mama, Beulah et Jim. Ils se trouvent tous à bord de la Thunderbird à l'heure qu'il est, en route vers le nord. Lorsque Camille passera sur Biloxi, ils seront bien au chaud dans un motel, quelque part loin d'ici. Toi aussi, tu es en sécurité. Je vais rester avec toi et je ne laisserai rien ni personne te faire du mal. Je ne permettrai plus jamais qu'on te fasse souffrir, tu m'entends ? Plus jamais.

Une image de Larry dérivant sur la Tchoutacabouffa dans le bateau de Jim lui traversa l'esprit, et elle dut s'accrocher au rebord du lit comme si c'était elle qui se faisait balloter par l'eau furibonde. Sans doute les nerfs qui lâchaient. Ou le manque de sommeil. A moins qu'elle ait besoin de se mettre quelque chose dans le ventre ?

— Em, je vais aller me chercher un café et quelque chose à grignoter. Mais je n'en ai pas pour longtemps, d'accord ? Il y a des distributeurs tout près de ta chambre et je fais juste l'aller-retour. Ne t'inquiète surtout pas, mon Emily. Tu vas te réveiller et tout va s'arranger, tu peux me croire. Bientôt, tout ça ne sera qu'un mauvais souvenir.

Les couloirs du quatrième étage semblaient s'être vidés, mais il régnait une grande agitation dans les étages inférieurs, noyés dans un vacarme qui

remontait par la cage d'escalier : un mélange de cris et d'éclats de voix de patients auxquels répondaient les directives et les appels au calme du personnel de l'hôpital.

Sis se sentit tellement soulagée de ne plus faire partie de cette foule paniquée et désorientée qu'elle se mit à pleurer. Un flot de larmes bientôt impossible à endiguer. Le front posé contre la surface fraîche du distributeur automatique, elle sanglota pour sa sœur qui ne sortirait peut-être jamais du coma, pour Andy qui risquait de perdre sa maman, pour Beulah qui souffrait avec eux comme s'ils étaient tous nés du même sang, pour Sweet Mama et Jim qui avaient commis des actes abominables au nom de l'amour. Pour elle aussi, et c'était une première. La veille au soir, elle avait dû explorer les recoins les plus sombres de son âme, et le terrible secret qu'elle portait désormais en elle ne pourrait jamais être partagé, sinon avec son frère.

Accablée d'une tristesse qu'elle n'était pas certaine de pouvoir supporter, les pensées de Sis se tournèrent vers sa relation naissante avec Michael. Elle songea à la façon dont il l'avait embrassée sous le rideau de mousse espagnole ; à leurs mains réunies durant tout le trajet de retour ; aux planches qu'il avait vissées sur les fenêtres du Sweet Mama's Café... Des petits moments d'intimité, des attentions, une bienveillance qui lui serrait le cœur maintenant qu'elle y repensait. Comment rêver d'un avenir avec lui, alors qu'elle devait vivre avec un horrible secret dont elle ne pouvait lui parler ?

Où était-il, en ce moment ? En sécurité dans un abri de la base aérienne de Keesler ? Dehors sous les rafales déchaînées du vent, occupé à consolider une digue censée contenir les assauts de la mer ?

— Fait attention à toi, Michael, murmura-t-elle.

Puis elle essuya ses larmes du revers de la main et glissa quelques pièces dans la fente du distributeur.

Elle jeta son dévolu sur un paquet de chips nature, des barres chocolatées et deux grands paquets de ces chips de maïs qu'elle pouvait dévorer par poignées sans jamais s'en lasser. Son butin lui gonflant les poches, elle fit un détour par le distributeur de boissons avant de regagner la chambre d'Emily, un gobelet de café à la main.

— Je suis revenue, Em.

Après avoir vidé ses poches sur un plateau en plastique gris, elle retrouva sa place encore chaude au chevet de sa sœur. Tandis qu'elle déchirait l'emballage des chips nature, une image du paquet entamé sur le siège passager de la Bel Air lui traversa l'esprit. Où se trouvait cette voiture, à présent ? Le vent l'avait-il déjà poussée dans la rivière ?

Elle délogea la boule qui s'était formée dans sa gorge à coups de chips et de café.

— J'aimerais que tu te réveilles et que tu m'aides à manger tout ça, Em. J'ai acheté de quoi nourrir un régiment.

Elle se remplit la bouche avec une nouvelle poignée de chips, dévora deux barres chocolatées et but le reste du café. Mais le contenu du gobelet ne fut

pas suffisant pour lui donner le coup de fouet salvateur qu'elle avait espéré, et elle s'endormit bientôt sur la chaise.

Les cris d'une femme la réveillèrent en sursaut. Elle se redressa d'un bond sur la chaise, groggy et désorientée, puis posa les yeux sur sa sœur. Mais celle-ci était toujours plongée dans le coma. Les cris venaient du dehors, et Sis se leva pour aller regarder par la fenêtre. Derrière le carreau qui vibrait dangereusement, elle vit des palmiers presque couchés à l'horizontale et un assortiment surréaliste d'objets qui traversaient le parking à toute allure ou volaient dans les airs : fauteuils roulants, branches d'arbres, feuilles de métal, pots de fleurs, vélos, poubelles, et même un chihuahua toujours en laisse. Plus loin, au bout de la rue, les feux de signalisation clignotaient sans répit.

Seule Camille criait, passant sa rage sur une ville qui essayait désespérément de se protéger.

Sis baissa les yeux sur sa montre. 18 heures. L'ouragan avait-il atteint le paroxysme de sa folie destructrice ou montait-il encore en puissance ? Dieu merci, sa famille devait être à l'abri, à l'heure qu'il était.

Elle alluma la télévision, sautant d'écrans neigeux en écrans noirs jusqu'à tomber enfin sur une chaîne qui fonctionnait vaguement. L'image se figeait parfois, mais elle parvenait tout de même à saisir ce que disait l'envoyé spécial, du moins quand ses paroles ne se noyaient pas dans les longs feulements du vent. Emmitoufflé dans un ciré jaune dont la capuche refusait obstinément de lui couvrir la tête, l'homme se trouvait sur la plage, micro en main et l'air pas vraiment rassuré.

— Les vents qui soufflent en ce moment à 290 km/h sur la Côte du Golfe pourraient bientôt atteindre plus de 320 km/h dans les heures qui viennent. Si vous êtes devant votre poste de télévision et que vous n'avez pas encore évacué votre domicile, allez immédiatement vous réfugier dans l'abri le plus proche. Il est fortement déconseillé de prendre sa voiture pour quitter la ville, les grands axes routiers autour de Biloxi étant tous surchargés et presque impraticables.

S'ensuivirent quelques mots que Sis ne comprit pas.

— ... dans la mesure où Camille se dirige droit sur Pass Christian, Gulfport et Biloxi, entendit-elle ensuite.

L'image se figea un instant, puis :

— ... cœur de l'ouragan devrait toucher la côte dans quelques heures, aux environs de 21 heures selon les derniers calculs.

Une rafale particulièrement violente obligea le reporter à s'interrompre un long moment, recroquevillé sur lui-même. Il finit par se redresser, ramenant en arrière les mèches qui lui fouettaient le visage :

— Camille est désormais classée en catégorie 5 sur l'échelle de Saffir-Simpson, porteuse d'une marée de tempête de sept mètres à laquelle viendront s'ajouter des vagues d'au moins trois mètres. Notre pays n'a jamais subi un ouragan d'une telle force !

Le cameraman exécuta un lent panoramique sur l'eau du golfe. Sans ce

vent qui semblait rouler de coups le malheureux journaliste, il aurait été difficile de croire qu'un ouragan d'une violence inédite fonçait droit sur la côte. A première vue, on se serait plutôt cru sur le tournage d'un film où un ventilateur surpuissant dirigé sur l'acteur créait l'illusion d'un danger. Mais, en y regardant de plus près, on distinguait un mur noir et opaque qui s'élevait à l'horizon. Et là, on comprenait que ce n'était pas une fiction, mais la terrible réalité : les armées de l'enfer avaient déjà lancé leur assaut meurtrier sur la ville.

Les fenêtres de l'hôpital allaient-elles résister ? Le vent allait-il arracher Emily de son lit et l'entraîner dans ses tourbillons funestes ?

La décharge d'adrénaline que Sis reçut à cette pensée fut telle qu'elle se sentit la force de déplacer le lit dans le couloir pour mettre sa sœur à l'abri des éclats de verre et des branches d'arbres transformés en projectiles mortels. Mais Emily était reliée à des machines dont dépendait sa vie. Tout ce qu'elle put faire fut d'éloigner autant que possible le lit de la vitre sans rien débrancher. Après quoi, elle plaça le fauteuil ainsi que sa propre chaise entre sa sœur et la fenêtre.

Dehors, Camille hurlait de plus en plus fort ; un avant-goût de mort qui lacéra l'âme de Sis.

L'écran de télévision montrait des signes de faiblesse et elle décida de l'éteindre. Sis et les catastrophes étaient de vieilles connaissances, et elle n'avait pas besoin qu'un reporter la tienne au courant minute par minute de la progression de celle qui se profilait à l'horizon pour savoir ce qui l'attendait. Pour savoir qu'elle serait bientôt comme un grain de sable s'accrochant désespérément à une plage noyée sous un raz-de-marée.

Tournant le dos à la fenêtre, elle caressa la main de sa sœur.

— N'aie pas peur, Em. Je suis là.

Elle s'enfonça dans sa chaise, la main d'Emily dans la sienne. Combien de temps resta-t-elle ainsi, à écouter les cris morbides des sorcières qui avaient pris possession de la ville et venaient frotter leurs visages haineux contre la fenêtre ? Une infirmière pénétra dans la chambre, rompant le maléfice le temps de sa présence. Elle s'affaira quelques minutes autour d'Emily, puis assura Sis que les patients du quatrième étage étaient en sécurité.

— Tu as entendu ça, Em ? dit-elle une fois l'infirmière repartie. Tu es en sécurité, ici.

Elle caressa tendrement les cheveux de sa sœur.

— Tu te souviens comme tu avais peur des orages quand tu étais petite ? Chaque fois, je devais te chanter une chanson. C'était le seul moyen de te calmer.

Sis n'avait jamais eu une belle voix, et son répertoire se limitait à deux ou trois berceuses qu'elle fredonnait aux jumeaux quand ils étaient petits. Elle abandonna finalement les berceuses au profit d'une chanson des Beach Boys qui lui évoquait ces étés sur la plage où, casquette à l'envers et batte sur

l'épaule, elle criait à Michael de lui envoyer une balle rapide.

Le vent eut beau se renforcer et le ciel s'assombrir, Sis continua à chanter, s'efforçant de maintenir le désastre à distance avec sa voix de crécelle.

Elle venait d'entamer le refrain quand la porte de la chambre s'ouvrit. Les paroles insouciantes s'éteignirent sur ses lèvres, mais sa bouche resta ouverte tandis qu'elle regardait Beulah et Andy pénétrer dans la pièce. Beulah se précipita vers les W-C tandis que Jim entra à son tour, les bras chargés d'un panier de pique-nique et d'une pile de couvertures. Derrière lui apparut Sweet Mama, serrant son sac à main et ses exemplaires du *National Geographic* tout contre elle comme s'ils formaient un bouclier contre les cataclysmes.

— Jim ! Que s'est-il passé ?

— On n'a pas fait cinq kilomètres dans ces embouteillages.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, dit Sweet Mama.

On les sentait pressés de faire le récit de ce qu'ils venaient de vivre.

— J'ai décidé de faire demi-tour pour éviter qu'on soit coincés dans la voiture quand Camille montrera vraiment ce qu'elle a dans le ventre, dit Jim. Et comme l'hôpital était l'abri le plus proche...

Il termina sa phrase par un petit haussement d'épaules, posant la pile de couvertures et le panier de pique-nique par terre au moment où Beulah sortait du cabinet de toilette.

— J'ai bien cru que cette saleté de vent allait nous envoyer valser jusqu'au royaume des cieux. J'ai failli me faire pipi dessus, tu sais.

Beulah avait la tête d'une femme qui venait de faire un séjour en enfer avant de se souvenir in extremis qu'elle possédait un billet de retour.

— Seigneur Jésus, reprit-elle. Je ne sais pas comment Jim a fait pour nous tirer de là. Il lui a fallu un sacré sang-froid et une détermination à toute épreuve pour nous extraire de ce borborygme.

Le compliment mit du baume au cœur de Jim. Sis le vit à la façon dont le bleu de ses yeux prit une teinte plus soutenue. A la façon dont son frère devint soudain loquace, presque exubérant.

— C'est la guerre, dehors, mais j'ai une petite expérience en la matière !

— Il a réussi à nous ramener jusqu'au parking de l'hôpital, dit Sweet Mama. Je suis fière de mon petit-fils, ça oui.

— Et après ça, il nous a fallu une éternité pour atteindre le quatrième étage, intervint Beulah. Mais on est enfin là, grâce à Dieu et grâce à Jim.

Elle s'empara d'une des couvertures empilées au sol et en couvrit Emily avec des gestes tendres.

— Là... tout va bien, ma petite puce, dit-elle en lui caressant le visage. La vieille Beulah va rester à ton chevet. Repose-toi tranquillement, on veille sur toi.

La lumière se mit à vaciller avant de s'éteindre complètement, et ce fut comme s'ils venaient d'être précipités dans un gouffre où plus rien n'existait que le rugissement du vent mêlé à un fracas de collisions et de craquements sinistres. La pièce fut soudain envahie d'images de bateaux, de maisons et

d'arbres se brisant comme des os suppliciés sous la colère de l'ouragan. Sis sentit des mains se tendre vers elle : l'une, petite et douce, appartenait à Andy et l'autre, large et calleuse, à Beulah.

— Tiens-moi fort, Andy, et ne lâche pas avant que la lumière revienne, dit-elle.

Elle avança avec précaution dans l'obscurité jusqu'à ce que ses genoux rencontrent le bord du lit. Derrière elle, Sweet Mama et Jim se rapprochèrent à leur tour et, tous ensemble, ils formèrent un mur protecteur autour d'Emily.

Les groupes électrogènes de secours prirent enfin le relais et les lampes se rallumèrent avec le bourdonnement d'un essaim d'abeilles. Une lumière stable et rassurante qui s'efforça de chasser les images de désolation et de faire oublier les hurlements du vent qui cognait sans répit contre la fenêtre.

Sis consulta sa montre. Pas tout à fait 20 heures. Et dire que le pire était encore à venir ! Un mur d'eau de sept mètres doublé de vagues de trois mètres, le tout associé à un vent capable de déraciner et de projeter au loin des chênes verts centenaires.

Andy s'accrochait sans pleurnicher à la main de Sis. Pourtant, avec ses yeux agrandis par la peur et son visage trop pâle, il n'avait plus grand-chose à voir avec le petit garçon plein d'entrain qui avait construit une fusée pour aller sur la Lune.

— J'ai une super idée, Andy, dit Sis en s'accroupissant à sa hauteur. Pourquoi on n'irait pas regarder ce qu'il y a de bon dans ce panier, hein ? Avec un peu de chance, on va y trouver du poulet frit et peut-être même des scones. On pourrait pique-niquer, qu'est-ce que tu en dis ?

— Henry peut pique-niquer avec nous ?

— Bien sûr. Un ours aussi courageux doit bien manger pour avoir des forces et protéger ta maman.

Tandis que Beulah étalait une couverture sur le sol et que Sweet Mama posait ses magazines pour aller déballer la nourriture, une délicieuse sensation de normalité tira Sis du cauchemar. En un clin d'œil, elle fut transportée autour de la grande table en chêne de la maison rose, entourée des siens et à l'abri du désastre. Beulah s'octroya la chaise et Jim avança le fauteuil pour Sweet Mama avant de s'installer au bord de la couverture, sa jambe artificielle tendue droit devant lui. Il fut bientôt rejoint par Sis qui s'assit en tailleur, Andy bien calé sur ses cuisses.

Comment calmer la peur d'un petit garçon secoué de frissons ? Si Sis avait mené la vie ordinaire d'une femme de son âge, avec un mari et des enfants, son cœur de maman lui aurait soufflé que faire en pareil cas. Une bouffée de colère la submergea, si inattendue qu'elle faillit lui arracher un cri. Pourquoi Emily n'en avait-elle fait qu'à sa tête au lieu de l'écouter ? Aucun d'entre eux ne devrait se trouver dans cette chambre d'hôpital, à attendre que Camille brise la fenêtre avant de les happer comme un aspirateur géant ! Si Emily l'avait écoutée, ils seraient tous à l'abri loin d'ici, quelque part très au nord de Biloxi.

Un mélange de honte et de regret doucha sa colère. Si la vie lui avait appris quelque chose, c'était bien que les mauvaises surprises et les catastrophes étaient tapies dans les moindres recoins de l'existence, parfois sous une apparence inquiétante, mais la plupart du temps sous des traits si inoffensifs que le mal était déjà fait lorsqu'on découvrait leur vrai visage.

« Pardonne-moi, Emily. Mais s'il te plaît, réveille-toi et dis-moi comment rassurer ton petit garçon. »

Parfois, la grâce vient vous rendre visite sur la pointe des pieds, si discrètement qu'on ne découvre sa présence qu'en ouvrant la bouche et en disant :

— Pourquoi on ne se raconterait pas des histoires qu'on invente au fur et à mesure ?

Maintenant qu'elle venait de lancer cette idée, Sis se souvenait d'avoir souvent entendu Emily évoquer les histoires qu'elle inventait avec son fils. Andy aimait qu'elle lui lise ses livres préférés avant de s'endormir, mais il préférerait encore créer des histoires à deux mains avec sa maman.

— Allez, à toi de commencer, Andy !

— A moi ? Oh là là !

Il sortit de son marasme à la manière des innocents qu'une petite joie peut distraire du malheur.

— Quand ce méchant vent pourri ira souffler dans un autre pays, je vais faire un voyage dans ma fusée avec maman et Henry.

— Quelle sera votre destination, mon petit chat ? demanda Beulah.

— Destination ? Ça veut dire quoi ?

— La destination, c'est l'endroit où on va, mon petit poulet.

— Ah, d'accord. Eh ben, on va aller sur la destination lune, bien sûr. Mais d'abord, on fera peut-être un tour en Afrique.

— Moi, je veux aller à Pikes Peak, intervint Sweet Mama.

Elle avait dit ça avec une telle envie dans la voix que Sis se sentit honteuse. Pendant qu'elle se lamentait sur son sort, sa grand-mère rêvait de voyages qu'elle remettait toujours à plus tard.

— Je t'y emmènerai, Sweet Mama, dit Andy comme si exaucer les rêves était aussi simple que ça.

— Qu'est-ce que tu comptes faire en Afrique ? lui demanda Sis.

Il pencha la tête en arrière pour croiser son regard et lui faire un sourire.

— Henry veut rencontrer des tigres. Le seul qu'il connaît, c'est Tigrou, et il est un peu trop gentil pour un tigre, tu vois. Henry voudrait en voir des très sauvages et des très féroces, et ça lui ferait même pas peur, en plus.

— Moi, mon préféré dans Winnie l'ourson, c'est Bourriquet, dit Beulah avec un petit rire. On a tellement de choses en commun, lui et moi, que je me demande si l'auteur ne s'est pas inspiré de moi pour créer ce personnage.

Transmis de génération en génération, *La Maison de Winnie l'ourson* avait toujours été un des livres préférés de la famille Blake. Jim et Sweet Mama se joignirent à la conversation, et bientôt Andy redevint un petit garçon

insouciant qui parlait de la *Forêt des rêves bleus* et des nombreuses aventures qu'il s'appêtait à vivre à bord de sa fusée.

Après un long moment à raconter des histoires sucrées comme de la barbe à papa, les paupières d'Andy se firent lourdes et le débit de sa voix plus lent, sa tête s'inclinant vers l'avant.

— Je vais l'allonger à côté de sa maman, dit Sis.

Pendant que Beulah rangeait les restes du pique-nique, Sis souleva son neveu dans ses bras et attendit que Jim pousse doucement Emily pour faire un peu de place.

Alors qu'elle bordait Andy et sa maman, Camille donna la pleine mesure de sa fureur. La pluie se mit à marteler le carreau comme la main d'un géant impatient de tous les écraser dans son poing, tandis que mille hyènes affamées hurlaient en griffant la façade de l'immeuble.

— Il faut rapprocher la chaise et le fauteuil du lit, dit Jim, joignant le geste à la parole.

— Seigneur Jésus ! s'exclama Beulah en se laissant tomber sur la chaise que Jim venait de déplacer, si lourdement que Sis eut peur qu'elle ne cède sous son poids. Viens t'asseoir à côté de moi, Lucy.

Mais Sweet Mama refusa de s'installer dans le fauteuil avant d'avoir récupéré son sac à main et ses magazines.

La nervosité de Sis monta encore d'un cran. Lorsque les deux amies furent enfin assises côte à côte, elle les fit disparaître sous une grande couverture étalée sur leurs têtes comme le toit d'un abri.

— Ne vous inquiétez pas, ça va aller, dit-elle en leur frottant le dos à travers la couverture.

Jim arriva derrière elle avec deux autres couvertures. Sans un mot, il lui en tendit une, et eux aussi se couvrirent la tête et le dos ; boucliers dérisoires contre le mal absolu.

Main dans la main et leurs couvertures déployées comme des capes de Superman, Sis et Jim formèrent une digue pour protéger leur famille.

Sweet Mama entendit le raz-de-marée frapper le bâtiment. C'était comme un avion qui se serait encastré dans la porte principale de l'hôpital et aurait continué sa course folle à travers tout le rez-de-chaussée, semant le chaos et la terreur sur son passage. Des cris affolés retentirent dans l'escalier, bientôt couverts par le message diffusé à pleine puissance par les haut-parleurs du quatrième étage :

— Montez dans les étages supérieurs ! Je répète : tout le monde doit monter dans les étages supérieurs ! Le rez-de-chaussée est inondé et le premier étage risque de l'être bientôt ! Montez tout de suite par les escaliers ! Personne dans les ascenseurs ! Je répète : personne dans les ascenseurs !

Pour Sweet Mama, plus rien n'existait que les vociférations du vent, le grondement de l'eau et les battements de son cœur. Il conservait un rythme régulier malgré le cauchemar dans lequel était plongée la ville, tout simplement parce que Sweet Mama en avait décidé ainsi. Il aurait bien le temps de faire des bonds plus tard, une fois que Camille aurait cessé de se comporter comme l'ouragan le plus barbare qu'elle ait jamais connu. Betsy avait pourtant fait de sacrés dégâts le long de la Côte du Golfe, et l'ouragan de 1947 avait fichu une telle trouille à certains habitants de Biloxi qu'ils avaient quitté la ville pour de bon.

C'était à l'époque où les ouragans n'étaient pas affublés de prénoms féminins ; à l'époque où l'on tenait aux bonnes manières, où les Etats-Unis d'Amérique faisaient la guerre pour de justes causes et où le mot *respect* n'était pas encore un gros mot.

Mais le passé était le passé, et aujourd'hui, c'était le présent qui menaçait d'engloutir Sweet Mama. Elle se demandait si le plancher n'allait pas s'effondrer sous elle et la précipiter dans l'eau, encore accrochée à son fauteuil. Il faudrait qu'elle s'en serve de bouée, parce qu'elle n'avait jamais appris à nager. Quand elle avait préparé ses affaires — qui pour la plupart étaient restées dans une voiture qu'on retrouverait sans doute du côté de Cuba —, elle avait songé à emporter une théière en porcelaine plutôt qu'un gilet de sauvetage.

Vu la façon dont le vent soufflait, elle pouvait dire adieu à cette théière. Peut-être échapperait-elle par miracle à la destruction et ferait-elle le bonheur de quelqu'un d'autre, à des milliers de kilomètres d'ici ? Elle avait entendu

parler d'albums dont les photos avaient été dispersées sur trois Etats au cours d'une tornade. Sauf que la porcelaine voyageait moins bien que les photographies, surtout dans de telles conditions. Et puis l'ouragan Camille était pire que la pire des tornades. Sans doute même la pire catastrophe naturelle depuis des siècles.

Si Sweet Mama survivait — ce qu'elle comptait bien faire, même s'il fallait pour cela s'attacher au lit d'Emily et voguer jusqu'en Chine —, elle allait se débarrasser de tous ces objets inutiles et se consacrer à ce qui comptait vraiment, pendant qu'elle était encore capable de faire la différence entre le superficiel et l'essentiel. Elle avait toujours essayé de se rendre utile en ce bas monde. Son café-restaurant avait permis à un nombre incalculable de gens de se nourrir pendant la Grande Dépression, et elle avait veillé sans faillir sur ceux qu'elle aimait. N'avait-elle pas toujours protégé Beulah contre les racistes, quitte à se débarrasser de son propre mari ou à sortir son fusil de chasse pour repousser les Klanistes et leurs cagoules pointues ? N'avait-elle pas élevé trois magnifiques petits-enfants sans l'aide de personne sinon celle de sa meilleure amie ?

La porte s'ouvrit à la volée et une infirmière entra dans la chambre, coiffe blanche de travers et tenue trempée jusqu'à la taille. Elle resta immobile de longues secondes, main sur le cœur, tandis qu'elle reprenait sa respiration.

— Tout va bien ici ? demanda-t-elle finalement.

— Ça va, merci, répondit sobrement Sweet Mama.

— Tous ceux qui peuvent se déplacer doivent aller dans le couloir, loin des fenêtres.

Elle faisait son travail, mais Sweet Mama devait aussi faire le sien.

— Ce sont ma petite-fille et mon arrière-petit-fils qui se trouvent dans ce lit, mademoiselle, et je ne les abandonnerais pour rien au monde. Pas même si Camille venait me frictionner les côtes.

— On ne saurait mieux dire, Lucy, approuva Beulah avec un hochement de tête si énergique que la masse grise de ses cheveux se dressa un instant sur sa tête comme les piquants d'un porc-épic mal luné.

Quelle mauvaise idée ça aurait été d'énervé ces deux femmes en même temps ! La plupart de ceux qui s'y étaient risqués avant ce frêle oisillon d'infirmière étaient repartis la queue entre les jambes. Non que Sweet Mama eût l'intention d'effrayer cette gentille petite, bien au contraire. A vrai dire, elle aurait même aimé la prendre dans ses bras et l'appeler *mon chou*.

— Il nous reste du poulet frit dans le panier, lui dit-elle. Vous en voulez un morceau, jeune fille ?

— Non merci, madame. J'essaie simplement de mettre tout le monde à l'abri.

— On vous remercie de nous mettre en garde, croyez-le bien, intervint Sis. On surveille attentivement l'évolution de la situation, et si ça s'empire, je vous promets qu'on ira tous se réfugier dans le couloir.

— Restez éloignés des fenêtres, d'accord ?

Sis hocha la tête tandis que Sweet Mama tournait la sienne, incapable de résister à l'envie soudaine de regarder au-dehors. Le ciel s'était embrasé sous la chaleur des flammes qui dévoraient les maisons. Celles qui avaient échappé au rouleau compresseur du raz-de-marée succombaient à la furie du vent qui éventrait les conduites de gaz et laissait les éclairs terminer le travail. Dans cette lumière de fin du monde flottaient des toits arrachés, et parfois même des maisons entières. Des chiens, des chats et des chevaux, certains se débattant encore mais la plupart morts ou résignés, dérivait vers le lointain tandis qu'une barge fluviale de la taille d'une école menaçait de s'écraser en plein sur leur fenêtre.

Sweet Mama aurait aimé avoir une Bible entre les mains, à présent, mais elle allait devoir se contenter de ses numéros du *National Geographic*.

— Que Dieu vous garde, dit l'infirmière avant de quitter la chambre.

Des cris de malades apeurés l'accueillirent dans le couloir, et Sis alla chercher des serviettes dans le cabinet de toilette pour colmater le mince espace entre le sol et le bas de la porte, tandis que Sweet Mama décontractait les muscles de ses épaules et se massait la nuque. Le poids de l'âge était comme une enclume posée sur son cœur.

Souffle furieux d'un ouragan déterminé à maintenir les villes côtières du Mississippi sous l'eau jusqu'à ce qu'elles ne soient plus qu'un champ de ruines, le vent rugissait toujours plus fort.

Sweet Mama se rassit, serrant son sac dans une main et le poignet de Beulah dans l'autre. Si la chance lui était donnée de pouvoir de nouveau noircir les pages du Livre de la Mémoire, elle y décrirait cette soirée d'horreur comme l'enfer sur Terre, non parce que l'ouragan allait sûrement détruire son café-restaurant et sa maison, mais parce qu'il menaçait d'emporter tous ceux qu'elle aimait.

Elle tendit le bras pour arranger la couverture d'Andy, qui par bonheur dormait toujours. Le temps que ses doigts atteignent la laine douce, le vacarme funeste de l'ouragan avait laissé place à un silence de cathédrale.

— C'est terminé, dit-elle.

Elle eut soudain la sensation que l'intérieur de son corps se désagrégeait ; une réaction aux efforts qu'elle avait faits pour garder l'esprit clair, le cœur calme et la posture bien droite dans le fauteuil alors que l'heure du coucher était passée depuis longtemps.

— C'était seulement le premier mur du cyclone, dit Jim. On est dans l'œil, à présent.

La main de Sis se posa sur l'épaule de Sweet Mama avec la douceur et la ferveur d'une prière, soulageant ses muscles et ses os douloureux après des heures de vigilance.

— Repose-toi, maintenant, Sweet Mama, dit sa petite-fille.

— Je crois que je vais mettre ma tête sur le lit pendant une minute ou deux.

Sweet Mama s'affaissa vers l'avant, la joue plaquée sur le drap tout près

du visage d'Andy. Pas question de s'endormir, puisque l'ouragan n'avait pas dit son dernier mot. Allez savoir ce que cette sorcière de Camille allait inventer cette fois-ci pour parvenir à s'introduire dans la chambre et y semer la mort. Sauf que le drap était si frais contre sa joue et le souffle régulier de son arrière-petit-fils si tiède contre sa tempe... Les derniers sons qu'elle perçut furent les voix de Sis et de Beulah qui parlaient de vent et de vagues ; un murmure grave qui ressemblait à un air de blues.

* * *

Des voix perçaient l'obscurité où Emily flottait. Son corps la pressait de lâcher prise et de rejoindre les profondeurs, tandis que son esprit criait : « Remonte ! Remonte vers la voix de ta sœur et les étreintes protectrices de Beulah. »

Leurs chuchotements se firent plus proches et Emily tendit tout son être vers la surface pour mieux entendre.

— Voilà que cette garce de Camille repart à l'attaque, disait Beulah. Dieu tout-puissant ! Ecoute un peu ce vent mugir comme une armée de vaches ! Je suis bien contente que Lucy se soit endormie.

L'ouragan hurlait comme une femme violentée et, l'espace d'un instant de panique, Emily crut entendre ses propres cris tandis qu'elle tombait tête la première dans l'escalier. Puis elle se souvint de l'endroit où elle se trouvait ; de l'ouragan qui martyrisait sa vie et l'avait poussée à faire ses valises pour éloigner son fils du danger.

Où était Larry, à présent ? Et Andy ? Etait-il en sécurité ?

Emily fit un effort pour poser la question, mais les mots restèrent coincés sous les strates obscures qui la retenaient prisonnière.

— Regarde comme ses yeux bougent sous ses paupières ! s'exclama Beulah. Je crois qu'Emily se réveille !

— Em...

Elle sentit sa sœur qui s'approchait.

— Ouvre les yeux.

Elle avait beau essayer de toutes ses forces, impossible de faire ce que Sis lui demandait. Epuisée par cette lutte, elle sentit qu'elle perdait de nouveau du terrain, aspirée vers le gouffre qui voulait l'engloutir. Il n'y avait donc rien à quoi s'accrocher ? Rien qui l'empêche de tomber dans le néant ?

Juste au moment où Emily se croyait perdue, sa sœur lui saisit la main et la tira en sens inverse. Pendant un moment, elle eut la pénible sensation d'être écartelée ; le bas de son corps disparaissant dans le gouffre tandis que le haut remontait vers les gens qu'elle ne se sentait pas prête à quitter.

Sis la tenait fermement, mais ça ne suffisait pas. Sa sœur avait beau être forte, elle n'était pas de taille à lutter contre la paix et l'immense réconfort qui attiraient irrésistiblement Emily, bien au-delà de cette chambre. Pourtant, elle voulait dire au revoir à sa famille avant de s'en aller. *Au revoir, Andy, Jim,*

Sis, Sweet Mama, Beulah. Au revoir, je vous aime tant. Au prix d'un effort surhumain, elle se concentra sur des choses concrètes. Des choses qu'elle parvenait à identifier, comme l'oreiller sous sa tête, le poids de la couverture sur ses jambes, les ronflements aigus de Sweet Mama et le gémissement repu d'un vent mourant qui libérait Biloxi de ses griffes. Mais il y avait autre chose ; une petite masse chaude qui se pressait tout contre elle.

Emily focalisa toute son attention sur cette présence qui lui échappait ; un effort si intense que son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine. C'était la première fois depuis une éternité qu'elle le sentait battre. Lovée tout contre elle comme un croissant de lune, la petite masse chaude sentait l'été, le shampoing au miel et l'innocence ; sentait le poulet frit, le soda à l'orange et les rêves éveillés. C'était le petit être qu'elle avait aimé avant même qu'il ne voie le jour ; c'était son fils qui dormait contre son flanc pendant que l'ouragan Camille abandonnait sa victime exsangue pour aller saigner une autre ville.

Galvanisée par l'amour maternel, Emily mit toutes ses forces dans la bataille, appela tous ses sens à la rescousse pour combler la distance qui la séparait d'Andy, jusqu'à ce qu'elle parvienne à sentir la tête de son fils sur son épaule, la douceur de son épi rebelle sur le haut de son bras et son petit pied qu'un rêve agitait sous la couverture. Jouait-il avec le chien qu'elle avait promis de lui acheter mais qu'il attendait toujours ? Courait-il dans le jardin, langue tirée, pour goûter les rayons de lune ? Était-il aux commandes de sa fusée spatiale, en route vers les étoiles ?

Emily avait conscience d'être dans un lit, à présent. Elle attendait le moment propice pour s'ouvrir un passage vers le monde des vivants, puisant force et courage dans les voix familières et désormais distinctes qui s'élevaient autour d'elle.

— Tu entends ça ? dit son frère. Le vent se calme.

— Tu penses que cette diablesse de Camille va enfin nous laisser tranquilles ?

La voix de Beulah était à nulle autre pareille. Emily l'imaginait bien fusillant l'ouragan du regard, et peut-être même brandissant un poing rageur devant la fenêtre.

Il y eut une longue plainte, comme celle d'un train qui étire lentement sa carcasse d'acier le long d'une voie rouillée. L'air de la chambre sembla brusquement saturé d'électricité statique, comme s'il suffisait de se passer la main sur le bras pour provoquer des étincelles et déclencher un incendie.

— Ecoutez..., dit Beulah. La sorcière rassasiée poursuit son chemin vers le nord.

L'énergie destructrice semblait s'être retirée d'un coup, laissant place à un silence stupéfait que venaient émailler les clapotis de l'eau sur la façade de l'hôpital.

— Je me demande ce qui est resté debout.

C'était la voix de Sis, qui posait comme toujours son regard pratique sur

les événements, évaluant le problème avant de chercher la meilleure façon de le résoudre.

Emily perçut des bruits de pas qui traversaient la chambre, trop légers pour être ceux de Beulah ou de Jim. Sûrement ceux de Sis, en route vers la fenêtre pour faire un premier bilan de la catastrophe.

— Il fait trop sombre pour voir quoi que ce soit, dit Jim.

Mais cela n'empêcha pas Sis de poursuivre son chemin.

— Moi, je ne vais même pas regarder, dit Beulah. Je préfère ne rien savoir aussi longtemps que je le pourrai.

Le silence retomba dans la chambre et Emily se concentra pour percevoir les sons qui l'entouraient : un grognement sourd que Beulah émettait parfois entre ses dents ; le battement nerveux d'un pied, typique de Jim quand il était tendu comme un ressort ; le ronflement de Sweet Mama, de plus en plus régulier au fur et à mesure que la lune se retirait et que le soleil préparait son entrée en scène.

— C'est vrai qu'on ne voit rien, reconnut Sis. On ferait aussi bien de s'allonger sur les couvertures et d'essayer de dormir quelques heures.

— Je reste assise sur cette chaise, annonça Beulah. Si j'étends ma vieille carcasse sur le sol, il faudra un treuil pour me relever.

Sis et Jim lui assurèrent qu'ils l'aideraient à se remettre debout, mais elle ne voulut rien savoir, pas même quand Sis lui expliqua qu'elle risquait de tomber de sa chaise dans son sommeil et de se casser une jambe.

— Il en faudrait plus que ça pour briser les os d'une dure à cuire comme moi, répliqua-t-elle. Et maintenant, allez dormir et laissez-moi tranquille. Cette nuit infernale est bientôt terminée, Dieu merci !

Les sons d'une famille qui se préparait à dormir flottèrent jusqu'à Emily ; des « bonne nuit » et des « dors bien » murmurés, le bruissement des couvertures, le frottement des corps qui cherchaient la meilleure position pour voler quelques heures de repos à cette nuit d'horreur. Lorsque leurs voix s'éteignirent, Emily se sentit gagnée par la panique. Sis avait toujours combattu à sa place, mais à présent elle se retrouvait seule pour livrer cette bataille. Seule pour se frayer un passage vers la vie.

Au prix d'un grand effort, elle parvint à retrouver son calme. Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle patientait ainsi, à l'affût d'un rai de lumière auquel s'accrocher comme à un fil d'Ariane, lorsqu'elle perçut du mouvement dans la chambre. Des pas aériens comme de la poussière lunaire, puis le cliquetis presque imperceptible d'un bouton qu'on tourne. Sis allumait la télévision, le volume bien trop bas pour qu'Emily puisse entendre quoi que ce soit. Finalement, dans le profond silence qui s'ensuivit, elle distingua un mince rayon bleu ; un étroit chemin fait d'électricité statique qu'elle pouvait suivre jusqu'à chez elle.

Aux petites heures du matin, quelque chose tira Sis du sommeil. Elle resta un moment immobile dans son nid de couvertures posées à même le sol, l'oreille tendue. Le bruit caractéristique des pales d'un hélicoptère brassant l'air la fit se lever et s'avancer vers la fenêtre. Elle écarta les lames du store vénitien pour découvrir ce qui restait de son ancienne vie. L'eau s'étendait à perte de vue dans la ville ; pas la mer d'huile qui bleissait sous les premières lueurs de l'aube, mais un brouet grisâtre où se mêlaient carcasses de maisons, voitures et bateaux. Des arbres entiers flottaient tristement, ainsi que l'énorme croix de bois qui coiffait hier encore l'église épiscopale de la Trinité. Avec elle, cette mer de débris prenait des airs de tombe géante.

Un cœur pouvait se briser de tant de façons différentes, songea Sis, le regard perdu dans cette vision d'horreur. Michael se trouvait-il à bord d'un de ces gros insectes volants qui cherchaient des victimes, le souffle de leurs ailes rotatives ridant la surface de l'eau ? La belle maison victorienne avait-elle résisté aux assauts de la mer et du vent ? Et le Sweet Mama's Café ? Et tous les habitués qui s'y retrouvaient chaque matin ? Étaient-ils sains et saufs ou avaient-ils été emportés par les soupirs mortels de Camille ? Il y avait aussi tous ces gens qu'elle ne connaissait pas et qui n'avaient pu trouver un abri assez sûr...

Pressant le front contre le carreau, elle s'efforça de rassembler les morceaux de son cœur brisé. Le temps du deuil viendrait plus tard, quand le bilan serait établi et qu'elle parviendrait à prendre la mesure du désastre.

Elle n'aurait su dire combien de temps elle resta ainsi, à visionner le film catastrophe projeté derrière la fenêtre ; n'aurait su dire ce qui la poussa à finalement détourner le regard et à le poser sur Andy, lové contre sa maman. Ses yeux glissèrent ensuite vers le fauteuil dans lequel ronflait Sweet Mama, la tête toujours écrasée sur le lit ; vers la chaise qui contenait à grand-peine l'imposante masse de Beulah, affalée dans une position insensée ; vers Jim allongé sur le sol.

Inquiète à l'idée que Beulah tombe de sa chaise, elle s'approcha tout doucement pour essayer de la redresser. Sis craignait de la réveiller, mais la pauvre femme était dans un tel état d'épuisement qu'elle ne cligna même pas des paupières lorsqu'elle fut saisie sous les bras, se contentant d'émettre un grognement réprobateur avant de reprendre ses ronflements de locomotive à

vapeur.

Qu'elle dorme en paix. Qu'ils dorment tous en paix. A leur réveil, toute cette eau qui avait inondé Biloxi dans la nuit se serait peut-être retirée dans la mer. Et après ? Sis se mit à faire la liste des nouvelles tragiques auxquelles ils risquaient de faire face comme d'autres font leur liste de courses.

— Sis ?

Le murmure était si faible et si rauque qu'elle crut payer ses longues heures de veille et d'angoisse, et entendre des voix. Mais son prénom résonna de nouveau derrière elle, plus distinctement cette fois-ci.

Emily !

Sis fit volte-face. Sa sœur la regardait avec des yeux bleus comme la Méditerranée.

— Oh ! mon Dieu ! Tu es réveillée.

Sis se pencha par-dessus le petit corps tout chaud d'Andy et caressa le visage de sa sœur.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle d'une voix étranglée. Tu es revenue parmi nous.

Elles se mirent toutes les deux à pleurer, des larmes silencieuses qui roulaient sur leurs joues et mouillaient leurs bouches muettes d'émotion. Elles restèrent sans voix pendant un long moment, submergées de sentiments trop intenses pour être maîtrisés, accablées d'amour et écrasées par la stupeur euphorique des survivants.

— Tu sais ce que tu fais ici, Em ? dit finalement Sis. Tu te souviens de quelque chose ?

— Je me souviens de tout. Tu sais, j'entendais ce qui se passait autour de moi. Les médecins et les infirmières, l'ouragan, vos voix... C'est la tienne qui m'a ramenée à la vie. Ta voix et la sensation du petit corps d'Andy collé tout contre moi.

— Vraiment ? Je n'ai pourtant rien dit d'extraordinaire.

— Ce ne sont pas tant les paroles que tu as prononcées, Sis, mais la conviction qu'il y avait dans ta voix.

— Je te répétais seulement que tu étais en sécurité, que je veillais sur toi et que tu allais t'en sortir.

— Et ces mots étaient comme une corde lancée au fond du gouffre où je me trouvais. Je m'y suis accrochée et j'ai refusé de lâcher. Finalement, j'ai trouvé la force de m'en servir pour grimper.

— Je savais que tu te réveillerais.

— Tu vois ! C'est de ça que je parle.

Emily posa la main sur les doux cheveux d'Andy.

— Et puis, je ne pouvais pas abandonner mon petit ange... Dis-moi, Sis, comment a-t-il vécu tout ça ?

— Il a été le plus fort d'entre nous. Tu l'aurais vu, Em... un vrai guerrier. Bien sûr, il pense que c'est le costume de Superman qui lui a donné tout son courage.

— Il faut absolument que je lui en achète un à sa taille, dit Emily en soulevant le bord de la cape décolorée. Pauvre petit cœur... Il a vu des choses qu'aucun enfant de son âge ne devrait voir.

Son visage se crispa et elle balaya la chambre d'un regard inquiet.

— Où est Larry ?

— Pas ici, Em.

Une bouffée d'angoisse mouilla le front et le T-shirt de Sis. Elle mourait d'envie de dire à sa sœur que son mari violent était parti pour de bon et qu'il ne pourrait plus jamais lever la main sur elle. Mais lui parler du laurier-rose, de l'intervention fatale de Jim et de la sombre rivière qui avait sûrement englouti le cadavre de Larry ferait d'Emily une complice des faits qui s'étaient déroulés au cours de cette horrible soirée.

— Il est à la maison ?

— Je ne sais pas, Em. La dernière fois que je l'ai vu, il dormait debout. Il est sûrement allé se reposer quelque part.

L'entrelacs de mensonges s'enroula autour d'elle, si serré qu'elle pouvait à peine respirer.

— Ne parlons plus de lui, Em.

— J'espère que l'ouragan l'a poussé à quitter la ville et qu'il n'y remettra plus jamais les pieds.

Emily tira la langue comme une gamine revancharde et Sis se mit à pouffer de rire. L'instant d'après, elles s'esclaffaient si fort qu'elles durent se plaquer la main sur la bouche pour ne pas réveiller le reste de la famille. Si quelqu'un les avait vues à ce moment-là, il aurait sans doute pensé que le malheur leur avait fait perdre la raison. Mais Sis aurait répondu qu'il fallait au contraire avoir toute sa tête pour choisir de rire à travers ses larmes plutôt que de s'y noyer.

— L'ouragan a fait beaucoup de dégâts ? demanda Emily lorsqu'elles reprirent leur sérieux.

— Mieux vaut que tu n'en saches rien.

— Sauf que je *veux* savoir. Une fois sortie de cet hôpital, j'ai l'intention de m'occuper de mon fils, de ma maison et du café. Et que Dieu protège l'homme qui cherchera à m'en empêcher !

— Bon sang, Em. Qu'est-ce qu'ils ont mis dans ta perfusion ?

— De l'énergie sucrée, je suppose. Andy prétend que ça rend invincible. Maintenant, je ne crains plus rien ni personne.

— Ça signifie que je ne vais plus pouvoir jouer les petits chefs avec toi ?

— Ça restera toujours un plaisir de me faire aboyer dessus par ma grande sœur chérie.

— Emily Blake, j'ai l'impression que tu as fait beaucoup de chemin pendant ces quelques jours de coma.

— A propos de Blake, je voudrais reprendre mon nom après le divorce. Pas question de m'appeler Chastain pour le restant de mes jours. Ce serait comme traîner l'ombre de ce pauvre type derrière moi, tu comprends ?

Après le divorce. Sis crut qu'elle allait se trouver mal. Les événements de l'été défilèrent sous son crâne comme un film d'épouvante qu'elle ne pouvait s'empêcher de regarder, une avalanche de secrets et de mensonges, et pour faire bonne mesure un ouragan si apocalyptique que plus rien ne serait jamais comme avant. *Après le divorce.* Quand allait-elle pouvoir mettre un point final à cette terrible série de mensonges ? Combien d'années faudrait-il pour que le temps fasse son œuvre et adoucisse les brûlures de l'été 1969 ?

— Maman !

La petite boule endormie dans son costume de Superman venait de se réveiller, juste à temps pour épargner à Sis le supplice de raconter d'autres fables à sa sœur.

— Tu es réveillée !

Oui, elle était enfin réveillée, et à présent le reste de la famille l'était aussi. Pendant qu'ils se pressaient tous autour d'Emily et qu'Andy la serrait dans ses bras comme s'il ne voulait plus jamais la laisser repartir, Sis alla se poster une nouvelle fois devant la fenêtre.

L'eau se retirait déjà vers le canal du Mississippi, emportant, mais oui, la Valiant de Sis. On aurait dit un jouet cabossé qui flottait vers les îles barrières. Après le réveil d'Emily, la perte de sa voiture lui sembla anecdotique. « Ce n'est qu'une bagnole », voilà ce qu'elle songea en la regardant s'éloigner avec un haussement d'épaules intérieur.

Bientôt viendrait le moment de patauger dans l'eau et de se frayer un passage à travers les décombres pour découvrir ce que Camille avait daigné laisser debout. Mais pour l'instant Sis posa la joue contre le carreau frais ; une survivante qui se demandait si tout ce qu'elle avait fait serait suffisant pour protéger sa famille.

Soudain, une voix se mit à brailler dans les haut-parleurs :

— Les familles des patients qui ont dû être déplacés et les personnes blessées au cours de l'ouragan sont priées de se rendre dans la salle des infirmières, située au quatrième étage. Les personnes nécessitant les soins les plus urgents seront évacuées en premier.

Aussitôt après cette annonce, un martèlement de pas et des éclats de voix se firent entendre dans les couloirs. Mais l'attention de Sis fut d'abord attirée par son frère dont le visage s'était brusquement animé. C'était comme s'il percevait dans ce vacarme quelque chose que lui seul pouvait entendre.

Sans un mot, il se dirigea vers la porte de la chambre.

— Où vas-tu ? demanda Beulah.

Mais Sis avait déjà la réponse. Elle venait de comprendre ce que Jim entendait : l'appel du devoir ; l'envie d'agir en citoyen.

— Ces gens ont besoin de moi, dit-il.

— Moi aussi, je peux me rendre utile, lança Sis en lui emboîtant le pas.

Jim l'arrêta d'un geste de la main.

— Reste ici, Sis. Quelqu'un doit veiller sur la famille.

— On n'a besoin de personne pour nous garder, déclara Beulah, bras

croisés et l'air de défier quiconque oserait contester ses paroles.

Elle ne semblait avoir besoin de personne, en effet, mais quid de Sweet Mama, courbée dans le fauteuil comme si elle avait été pliée en deux par le souffle de l'ouragan ? Quid d'Andy, bien campé sur ses jambes et sourire conquérant aux lèvres, plus certain que jamais des pouvoirs que lui donnaient l'énergie sucrée et son costume de Superman ?

Cette nuit, pendant qu'ils dormaient tous, Sis avait allumé la télévision pour écouter les mauvaises nouvelles. Mieux valait faire face que d'être prise au dépourvu. Sur l'écran, le gouverneur John Bell Williams avait qualifié Camille de « pire catastrophe naturelle ayant jamais frappé les Etats-Unis d'Amérique » et avait instauré la loi martiale avec un couvre-feu de 18 heures à 6 heures du matin. Ça signifiait que les autorités s'attendaient à voir des pillards déferler sur les villes dévastées et faire main basse sur tout ce qui avait encore de la valeur dans cet océan de ruines.

Puis ça avait été au tour de Richard Nixon de prendre la parole depuis le Bureau ovale, reconnaissant l'état de catastrophe naturelle pour la Côte du Golfe. Il avait fait part de son émotion et de l'arrivée sur place du vice-président, Spiro Agnew, ce qui avait eu le don de mettre Sis en colère. Elle voulait des mesures concrètes, et non des mots de compassion. Alors qu'elle pestait déjà intérieurement contre l'inaction des politiciens, le Président avait retrouvé grâce à ses yeux en annonçant l'envoi de mille cinq cents soldats de la iii^e armée, de huit cents mécaniciens et ouvriers du bâtiment, d'engins capables de déblayer les décombres et de plusieurs tonnes de nourriture. Des hélicoptères et des avions supplémentaires étaient déjà en route pour aider à localiser les rescapés et ceux qui avaient perdu la vie au cours de cette nuit de terreur.

Un tel déploiement d'hommes et de matériel, qui venait s'ajouter aux gardes nationaux du Mississippi et aux gardes-côtes déjà à pied d'œuvre, en disait long sur l'ampleur de la tragédie qui venait de frapper la Côte du Golfe. Il faudrait des mois aux survivants pour en prendre toute la mesure.

— Vas-y, Sis, dit Beulah, qui n'avait toujours aucune idée du spectacle de fin du monde qui l'attendait au-dehors.

— Tu vas peut-être avoir besoin de moi.

— Je ne suis sans doute plus de la première jeunesse, mais je n'ai pas encore l'âge de me faire dorloter comme une gamine. Le jour où Lucy et moi on ne sera plus capables de se débrouiller seules, c'est qu'on sera bonnes pour la casse. Et maintenant, sors de cette chambre, ma puce. Si tu trouves quelqu'un qui a besoin de gros câlins, tu le ramènes à la vieille Beulah.

Jim avait déjà franchi la porte, sa prothèse frappant le sol en cadence à la manière d'un tambour militaire.

— Ce garçon est exactement comme son père, dit Beulah en se tamponnant les yeux avec le bout de sa manche.

Alors que Sis hésitait, déchirée entre sa famille et son devoir de citoyenne, Andy agita joyeusement la main dans sa direction.

— A plus dans le bus, tante Sis.

— A plus tard dans le car, répondit-elle.

Puisant sa détermination dans l'innocence d'un enfant qui venait de décider pour elle, Sis franchit la porte de la chambre et plongea à son tour dans le chaos.

* * *

Une vague de gens traumatisés happa Sis et Jim avant de les déposer dans un renforcement, près d'un fauteuil roulant abandonné sous une fenêtre. Sis s'adossa au mur, hors d'haleine.

— Laisse-moi reprendre ma respiration, dit-elle.

— De toute façon, il faut qu'on parle.

— Je sais. Ils vont faire des recherches pour retrouver les disparus.

— Pas seulement faire des recherches, dit Jim. Ils vont *enquêter*. Poser des questions à l'entourage.

— Il n'y a qu'une seule chose à leur dire, et c'est la vérité.

— La vérité ! Tu as perdu la tête ?

— Ecoute, Jim. On n'y peut rien si notre beau-frère est parti pêcher comme tant d'autres inconscients qui négligent les alertes cycloniques et finissent par y laisser la vie.

— Oublie « et finissent par y laisser la vie ». On ne sait pas si l'ouragan l'a tué, d'accord ?

Elle se frotta les bras, secouée de frissons.

— Je crois que je vais vomir, dit-elle.

— Ne craque pas maintenant, Sis.

— Pourquoi serait-il aller pêcher, Jim ? Quel homme sensé partirait à la pêche alors que sa femme est dans le coma et qu'un ouragan menace la ville ? Ça ne tient pas debout.

Sis fixa son frère du regard avec l'expression catastrophée d'une femme qui se pose les bonnes questions alors qu'il est déjà trop tard.

Des bruits de pas qui se rapprochaient la firent tressaillir comme si elle venait de mettre les doigts dans une prise. L'instant d'après, des roues couinèrent sur le linoléum et deux aides-soignantes passèrent en coup de vent devant eux, manœuvrant un chariot brancard sur lequel était allongée une vieille dame. Sa main veinée serrait une serviette sanguinolente enroulée à la va-vite autour de sa tête.

— Qu'est-ce qui nous a pris d'imaginer un scénario pareil, Jim ?

— Je n'en sais rien, mais on ferait mieux de se mettre au point sur ce qu'on va dire, et vite, dit-il en pointant discrètement du menton les deux policiers en uniforme qui marchaient dans leur direction.

Les policiers ralentirent l'allure en les apercevant, et Sis fut à peu près certaine qu'elle allait vomir sur leurs chaussures.

— Vous cherchez un parent ? leur demanda le plus âgé des deux.

Il avait des cheveux grisonnants et un badge sur lequel elle lut « Agent Pickett ».

— Non, dit Jim sans s'étendre.

— Vous savez où se trouvent tous les membres de votre famille ? interrogea le plus jeune.

Il avait des yeux bleu clair et tenait à la main un porte-bloc couvert d'une épaisse liasse de documents.

— Tous sauf un, dit Jim.

Les mains de Sis devinrent aussitôt moites.

— Notre beau-frère, Larry Chastain, ajouta-t-il.

Le regard perçant du jeune policier se posa sur Sis.

— Vous savez où il pourrait se trouver ?

— Il est parti pêcher, s'entendit-elle répondre.

— Parti pêcher ?

Elle hocha la tête.

— Ma sœur — la femme de Larry — a été admise ici récemment. Elle était dans le coma et Larry l'a très mal vécu. Il était à bout de nerfs et il a dit qu'il avait besoin de se changer les idées.

— Il a emprunté mon bateau, intervint Jim. J'ai essayé de l'en dissuader, bien sûr. Ça me semblait vraiment très imprudent avec cet ouragan qui menaçait la côte. Mais Larry m'a assuré qu'il serait de retour avant l'arrivée de Camille.

— Il a dit où il allait pêcher ? demanda l'agent Pickett.

— Je ne m'en souviens pas. Et toi, Sis ?

— J'étais tellement dévastée de voir ma sœur dans le coma... J'avoue avoir écouté ses explications d'une oreille distraite. Je suis désolée, messieurs.

Elle saisit fermement le bras de Jim pour cacher le tremblement de ses mains.

— Mon frère et moi étions sur le point de proposer notre aide pour secourir les victimes. Larry est peut-être quelque part dans ce chaos, en train de faire la même chose. Je l'espère, en tout cas.

— Excellente initiative, dit le plus jeune des policiers. On a vraiment besoin de toutes les bonnes volontés.

Il fit mine de soulever son chapeau en guise de salut.

— Bonne chance pour retrouver votre beau-frère.

— Merci et bon courage à vous, messieurs.

Sis suivit les policiers des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent de sa vue, accrochée au bras de Jim autant qu'à ses mensonges.

— Tu t'en es très bien sortie, Sis.

— Toi aussi. Mais tu crois qu'ils nous ont crus ?

— Bien sûr. Même moi, j'y ai cru.

Jim lui prit la main et la pressa. Fort. Ils restèrent ainsi un moment, puisant mutuellement de la force dans la présence de l'autre.

— Allons nous rendre utiles, Sis, dit-il finalement.

Ils partirent dans la même direction, mais se perdirent bientôt dans la foule. Sis erra un court moment avant qu'une infirmière lui propose de se joindre aux volontaires qui recensaient les victimes en trois catégories : les vivants, les disparus et les morts. Des sous-catégories décrivaient sommairement les blessures dont souffraient les rescapés et donnaient une estimation de leur degré de gravité. Alors qu'elle s'était mise à faire l'inventaire des vies brisées par l'ouragan, Sis alla puiser en elle-même une compassion et une tendresse insoupçonnées, trouvant pour chaque victime le mot et le geste capables d'atténuer la souffrance d'un corps ou d'un cœur, une qualité qu'elle n'aurait sans doute jamais su posséder sans Camille.

Rassemblant tout son courage, elle se dirigea ensuite vers la salle transformée en chapelle ardente. De nombreux corps s'y trouvaient alignés, visages couverts d'un linge. Un nom ou un point d'interrogation était inscrit sur l'étiquette qu'ils portaient à l'orteil.

Elle marcha droit vers le jeune garde national qui semblait en charge de cette salle.

— Bonjour, lui dit-elle. Je m'appelle Beth et je viens vous proposer mon aide.

— Elle est la bienvenue, répondit le jeune homme.

Il avait la tête de quelqu'un qui a peu mangé et pas dormi du tout depuis deux jours.

— J'ai un ami dans la Garde nationale aérienne. Michael Clemson. Vous le connaissez ?

— Ouais, je connais Mike.

— Il va bien ? Vous savez où il est ?

— A bord d'un des hélicos de recherche et sauvetage.

Sis avait entendu leurs pales cisailer l'air, les avait vus voler bas au-dessus de l'eau qui charriait les décombres et les cadavres, à la recherche de survivants en détresse. Elle pria pour qu'il n'arrive rien à Michael, puis concentra son attention sur ce qu'elle était venue faire ici. Le jeune garde national — il s'appelait Turner à en croire son badge — la prit par le bras et la conduisit tout au bout du terrible alignement de cadavres.

— Vous pouvez me dire si vous avez déjà vu ces femmes ? demanda-t-il en découvrant trois visages.

L'espace d'un instant abominable, Sis crut reconnaître Mlle Opal. Mais, Dieu merci, cette femme aux cheveux gris n'était pas la grand-tante de Michael.

— On les a trouvées ce matin dans une Oldsmobile Delta 88 flambant neuve, juste devant la porte de l'hôpital. L'eau a emporté presque tous les véhicules garés sur le parking, mais cette grosse voiture est restée plantée là. Je suppose que les trois occupantes ont voulu se réfugier ici au plus fort de l'ouragan. Malheureusement, l'eau les a surprises et elles n'ont jamais pu quitter leur voiture. Je n'ai pas encore réussi à les identifier.

Etaient-elles déjà venues au Sweet Mama's Café ? Emily était la seule qui

parvenait à se souvenir des visages et des noms de clients n'ayant franchi qu'une fois ou deux la porte du café. Peut-être parce que quelque chose en elle poussait de parfaits inconnus à lui raconter leur vie, leurs problèmes les plus intimes et leurs aspirations les plus secrètes.

« Il y a cinq ans de ça, alors que j'étais décidée à divorcer, je me suis arrêtée par hasard chez vous et j'ai goûté votre *Amen cobbler*. Eh bien, croyez-le ou non, mais ça m'a fait voir les choses sous un angle différent et je suis toujours mariée ! »

« Imaginez-vous que ma tante Hida est morte la semaine dernière et qu'elle ne m'a pas laissé un centime ! C'est ma sœur qui a tout hérité. Vous pensez que je devrais prendre un avocat et me défendre ? »

« Mon mari vient d'avoir un AVC. A cinquante-sept ans, vous vous rendez compte ? Il n'est plus en état de remplir son devoir conjugal, si vous voyez ce que je veux dire. De toute façon, je n'ai jamais été très portée sur la chose. »

« J'ai toujours voulu être chef d'orchestre. Souvent, je rêve que je dirige une symphonie devant un public qui me fait un triomphe. »

Songer aux drames, petits ou grands, de la vie quotidienne, aux histoires drôles ou tristes qui nourrissaient chaque jour le bourdonnement des conversations au Sweet Mama's Café aida Sis à dire :

— Je suis vraiment désolée, mais je ne les connais pas.

L'aida aussi à ne pas verser de larmes lorsque le jeune homme dessina trois points d'interrogation sur les étiquettes accrochées aux pieds des défuntés.

Les visages paisibles de ces femmes accompagnèrent Sis tout au long de cette éprouvante journée passée auprès des victimes de Camille, à apporter de l'eau ou du café, à réconforter un enfant au bras cassé ou une mère au cœur brisé, à calmer les malades, les infirmes et les personnes âgées qui attendaient parfois des heures avant d'être héliportés vers les hôpitaux de Hattiesburg ou de Jackson, voire au Mississippi Test Facility du comté de Hancock, un banc d'essai de moteurs-fusées de la Nasa qui avait ouvert ses portes pour accueillir les nombreuses familles privées de domicile par l'ouragan.

Sis songea à Andy et à sa petite fusée fabriquée de bric et de broc. Quel clin d'œil du destin, s'il était hébergé avec sa maman sur un site de la Nasa qui avait contribué à la conquête de la Lune ! Bien sûr, le mieux serait encore que la maison d'Emily soit restée debout.

Mais pour le moment elle ne pouvait se permettre de penser à l'état dans lequel ils allaient retrouver la maison d'Emily et celle de Sweet Mama. Dans les couloirs et au milieu des décombres des étages inférieurs, des hordes de rescapés hagards attendaient de connaître leur sort.

Il faisait déjà nuit depuis des heures quand les volontaires épuisés quittèrent les lieux, certains pour rejoindre leurs domiciles épargnés par la catastrophe, d'autres pour un lit de camp dans un centre d'hébergement voisin, d'autres encore pour les étages supérieurs de l'hôpital où leurs proches

étaient toujours soignés. Sis retrouva Jim non loin de la chambre d'Emily, appuyé contre le distributeur de boissons comme s'il avait trouvé une béquille à la mesure de sa fatigue.

— Jim..., dit-elle en posant la main sur l'épaule de son frère. Ça va ?

— Ça ira dans quelques secondes, dit-il avant de se masser longuement le visage.

Les petites projections de sang qu'elle vit alors sur ses mains lui apprirent que la journée de son frère avait été aussi éprouvante que la sienne, sinon plus.

— Ça m'a rappelé de mauvais souvenirs, ajouta-t-il.

Songeant aux années que Jim avait passées dans la jungle vietnamienne, embarqué dans une guerre aussi contestable qu'impitoyable, elle pressa un peu plus fort la main sur l'épaule de son frère. Que pouvait-elle faire d'autre ?

De longues secondes passèrent en silence. Soudain, elle crut déceler l'ombre d'un sourire sur le visage exténué de Jim.

— La Thunderbird est toujours là où je l'avais garée, dit-il. Pas une éraflure.

— Enfin une bonne nouvelle. J'ai vu ma voiture dériver dans l'eau, ce matin. Elle est sans doute en Chine, à l'heure qu'il est.

— Sweet Mama peut aussi dire adieu à sa Buick. Je l'ai repérée sur la plage, au milieu d'un amas de débris haut comme une maison.

— Tu es allé là-bas ?

Il hocha la tête.

— On va pouvoir rentrer chez nous ?

— Pour le moment, il y a des poteaux électriques et des arbres couchés sur la route, mais on pourra peut-être essayer demain après-midi.

Une vision s'invita brusquement dans l'esprit de Sis ; des rosiers déracinés et des ossements humains éparpillés à la vue de tous.

— Jim, il faut que je te dise quelque chose.

Dans le calme retrouvé d'une nuit propice aux confidences, elle lui parla de sa trouvaille macabre sous les rosiers de Sweet Mama — un aveu si libérateur que les larmes se mirent à couler dès les premiers mots. Lorsqu'elle se tut, ils restèrent immobiles, comme nichés au creux de la lumière tamisée ; un frère et une sœur rongés par l'affreuse certitude que Camille n'en avait pas encore fini avec eux.

Jim redressa ses épaules affaissées, se libérant de la main qu'elle y avait posée.

— On ne peut rien faire ce soir, Sis. A part espérer que ces os sont restés sous terre.

— Je sais. Et même si on pouvait se rendre sur place, je suis tellement épuisée que je risquerais de rejoindre ce squelette au fond du trou.

Elle se frotta le visage, regrettant qu'on ne puisse se débarrasser de la fatigue et de l'angoisse comme on essuie des larmes.

— On s'occupera de ça demain.

— Il faut qu'on retourne dans la chambre d'Em, dit Jim.

— Il faut surtout qu'on se lave. Pas question de lui apporter des microbes.

S'efforçant de chasser de son esprit le spectacle désespérant d'une maison détruite et d'un jardin jonché d'ossements humains qu'elle risquait de voir demain, Sis conduisit Jim vers les toilettes. En chemin, l'image du corps gisant dans le bateau de son frère la fit grimacer, mais elle parvint à la bloquer, et même à expulser Larry de son esprit jusqu'au moment où elle s'allongea sur le sol de la chambre d'hôpital. Là, sur son lit de fortune, les visions du cadavre au cou brisé ne la quittèrent que lorsqu'elle s'endormit enfin, à bout de forces.

Mais le sommeil n'eut pas raison de l'horreur et Sis se rêva engloutie dans un gigantesque raz-de-marée.

Le lendemain après-midi, tandis qu'elle roulait capote baissée sur la route qui longeait la plage, Sis se félicita d'être au volant de la Thunderbird et non sur le siège passager comme Beulah, imposante statue de marbre noir, ou sur la banquette arrière avec vue panoramique comme Jim, tout aussi immobile et silencieux que Beulah. Sis avait essayé de la dissuader de venir, mais autant essayer de convaincre Sweet Mama de placarder la recette de son *Amen cobbler* sur la façade du café.

L'expédition à la rivière Tchoutacabouffa en compagnie de Jim et du cadavre encore chaud de Larry Chastain hantait ses pensées, et elle s'efforça de se concentrer sur le spectacle de désolation qui défilait derrière le pare-brise. Les kiosques de bois, qui hier encore étaient entourés de sable blanc, avaient disparu au profit d'un gigantesque amas de débris qui n'étaient autres que les vestiges des opulentes maisons de bord de mer. Sur la plage, une bergère à oreilles avait curieusement atterri sur ses pieds, ses accoudoirs transformés en perchoirs à mouettes. Un pneu qui avait servi de balançoire à des enfants pendait tristement à un arbre en partie démembré, sa silhouette martyrisée se dressant, sinistre, devant une grande parcelle nue : plus de maison, plus de voitures, plus d'habitants. Le Colonel rebelle, mascotte de l'université du Mississippi qui ornait depuis toujours le toit du Confederate Inn Motel, gisait devant les ruines de l'établissement, l'air plus dubitatif que jamais sous son stetson rouge. Plus loin, la jetée qui permettait normalement d'accéder au Baricev's Seafood Harbor conduisait désormais à un amas de briques, de poutres et de planches qui barbotait dans l'eau sous l'œil stupéfait de deux palmiers déplumés par le vent.

Le sort des églises de Biloxi donnait une idée du mépris dans lequel Camille tenait la religion. L'église épiscopale de la Trinité avait tout bonnement disparu, ne laissant derrière elle que des chênes verts humiliés et une allée qui ne menait nulle part. Un énorme bateau de pêche s'était échoué sur les décombres de l'église de la Rédemption, et l'église catholique Saint-Thomas n'était plus qu'un monticule de débris de bois.

Et ce n'était qu'un début. Sis n'essaya même pas de compter le nombre de carcasses d'animaux empilées un peu partout dans la ville sous le regard perçant de buses qui tournoyaient de plus en plus bas ou les essaims de mouches qui se multipliaient dans l'air brûlant, donnant à cette ville

touristique un air d'enfer sur terre. La profusion d'horreurs finit par anesthésier Sis, et après un moment elle cessa de faire le compte des mille et une façons dont Camille avait dévasté Biloxi.

Tandis que le cabriolet bleu ciel se rapprochait lentement de la maison victorienne de Sweet Mama, Sis avait de plus en plus de mal à ne pas songer à ce qu'ils allaient bientôt découvrir. Camille aimait tuer mais refusait de mourir : l'ouragan qui poursuivait sa course folle avait déjà ravagé des villes du Tennessee, du Kentucky et de l'Ohio, et la Virginie se trouvait maintenant dans sa ligne de mire.

Le moral de Sis remonta d'un coup quand le Sweet Mama's Café apparut sur sa droite, parfaitement intact. Pas un bardeau ne semblait manquer à sa toiture. Voir des habitants qui se remontaient déjà les manches, l'espoir en bandoulière et le marteau à la main, lui mit aussi du baume au cœur.

— Alléluia ! s'écria Beulah revenant d'un seul coup à la vie tandis que les briques moussues du café s'encadraient derrière la vitre de sa portière.

— Merci, mon Dieu, murmura Sis.

Mais, avant même d'atteindre la maison victorienne, elle eut l'horrible pressentiment d'aller à la rencontre d'un fantôme. Quelques secondes plus tard, elle arrêta la Thunderbird devant un imposant monticule de décombres roses surmontés d'un toit éventré. Elle coupa le contact et resta tétanisée sur son siège, les yeux rivés aux ruines de la maison et le cœur rempli de l'indicible effroi d'une femme qui voit sa vie entière partir en fumée. À côté, le garage ressemblait à un énorme ballon crevé. Si le mimosa de Constantinople et la haie de rosiers avaient survécu, ils étaient sûrement ensevelis sous une avalanche de planches, de briques et de bardeaux de toiture.

— Sweet Mama va tout simplement mourir de chagrin, dit-elle.

— Bien sûr que non, elle ne va pas mourir, répliqua Beulah, le visage noyé de larmes. Aucun d'entre nous ne va mourir. On va traverser cette épreuve tous ensemble et on s'en remettra, voilà tout.

Un profond silence s'abattit dans l'habitable, imprégnant les cœurs blessés. Le genre de silence qui vous enveloppe lorsque vous vous rendez à l'enterrement d'un être cher et que vous ne ressentez plus rien qu'un chagrin sans fond.

Jim fut le premier à se libérer de la chape de plomb qui les écrasait tous. Il escalada l'arrière du cabriolet et marcha droit vers les ruines de la maison, gravissant les débris d'un pas précautionneux comme s'ils étaient truffés de mines. Songer que des ossements humains étaient peut-être dispersés sous les décombres propulsa à son tour Sis hors de la Thunderbird. Elle contourna la voiture et ouvrit la portière de Beulah, main tendue pour l'aider à s'extraire du siège un peu trop bas pour sa corpulence.

Celle-ci conserva la main de Sis dans la sienne, et c'est d'un même mouvement qu'elles se tournèrent face à ce qui restait de leur si chère maison.

— On ne va rien pouvoir récupérer, dit Beulah. Tout doit être en miettes,

là-dedans.

— Va savoir, la théière en porcelaine de Sweet Mama est peut-être restée en un seul morceau.

Ça semblait impossible, mais Sis avait entendu des histoires plus curieuses encore. Elle avait lu un jour qu'on avait retrouvé une table basse et un canapé dans le jardin d'une maison soufflée par un ouragan, et que la canette de Coca entamée par le propriétaire des lieux avant d'évacuer se trouvait encore debout sur la table, son contenu intact.

— Oui, va savoir..., répondit Beulah d'un ton absent.

Elle se balançait d'un pied sur l'autre comme si elle portait un poids trop lourd pour ses épaules.

— J'ai trouvé quelque chose ! cria Jim.

Beulah fit un brusque pas vers l'avant comme si une force invisible venait de la pousser dans le dos, entraînant Sis qui manqua de trébucher.

— Trouvé quoi ? cria-t-elle à son tour.

Le ronflement lointain des hélicoptères faisait écho au bourdonnement des mouches qui pullulaient sous un soleil si brûlant qu'il en devenait presque insupportable. Sis songea un instant à escalader les débris pour aller voir par elle-même la trouvaille de Jim, mais sa nature prudente l'en dissuada.

— Alors, Jim ? Dis-nous ce que c'est !

Elle le vit se redresser, les doigts refermés sur quelque chose qui ressemblait à un os de jambe.

— Seigneur Jésus ! s'écria Beulah. Il a trouvé le squelette !

Elle se mit à gémir en secouant la tête, le visage enfoui dans les mains.

— Beulah, est-ce que ça va ?

— Le squelette est sorti de terre ! C'est la fin de tout !

Ses gémissements redoublèrent d'intensité malgré les mains qui les étouffaient.

— Arrête, Beulah, dit Sis en l'attrapant pas les épaules. Regarde, ce n'est qu'un vieux démonte-pneu.

Ecartant les doigts, Beulah risqua un œil vers Jim au moment où il jetait le démonte-pneu dans un coin de l'allée. L'objet heurta le sol avec un bruit métallique et Beulah se libéra des mains de Sis avant de s'éloigner de quelques mètres.

— Inutile de faire comme si je n'étais pas là, dit Sis en la rejoignant alors qu'elle ramassait un des coussins de la balancelle. Je ne te lâcherai pas jusqu'à ce que tu me dises ce que tu sais à propos de ces ossements.

Beulah fit mine de s'intéresser au coussin en piteux état, le tournant en tous sens comme si elle espérait y trouver une ouverture par laquelle s'échapper.

— Quels ossements ? finit-elle par répondre en gardant la tête courbée sur le coussin.

— Ceux qui se trouvaient sous le mimosa de Constantinople que Sweet Mama et toi avez scié un soir de tempête.

La tête de Beulah se releva d'un coup à ces mots. Mais elle évita le regard de Sis qui poursuivait :

— Les ossements que vous avez ensuite enterrés sous un rosier pendant que j'étais à l'école.

Lèvres pressées l'une contre l'autre, Beulah sembla réfléchir un moment. Puis elle se résolut à soutenir le regard de Sis, jetant le coussin à terre et croisant les bras sur son opulente poitrine, solidement campée sur ses jambes.

— Je suppose que tu veux savoir à qui ils appartiennent ?

— Oui, c'est ce que je veux savoir. C'était qui, Beulah ?

— Peter Blake.

Quelques secondes passèrent avec une extraordinaire lenteur. Puis Sis retrouva l'usage de la parole.

— C'est le squelette de *mon grand-père* ?

Durant toutes ces années, Sis, Emily et Jim ne s'étaient jamais vraiment interrogés sur les raisons qui avaient poussé leur grand-père à faire ses valises et à ne plus jamais donner signe de vie. Elle comprenait à présent que Sweet Mama et Beulah avaient tout fait pour éloigner cet homme de leurs pensées, pour qu'il se résume à quelques anecdotes peu flatteuses et à une photographie en noir et blanc légendée « L'âne bête » qui avait fini par se fondre dans le décor du Sweet Mama's Café.

— Que s'est-il passé, Beulah ?

L'histoire qu'elle lui raconta alors fut celle de deux jeunes femmes plus solidaires que complices d'un crime ; deux grandes amies qui avaient passé une nuit de terreur à l'idée que Peter Blake décide à son réveil de tuer un homme qui leur était cher.

— Eustache n'aurait pas fait de mal à une mouche, dit Beulah. C'était l'homme le plus gentil du monde et Lucy le savait. Le vrai crime aurait été de l'abandonner aux mains des Klanistes, voilà ce qu'elle disait.

Elle lui expliqua qu'elles avaient eu si peur de la réaction de Peter qu'elles avaient passé presque autant de temps à vomir aux toilettes qu'à surveiller la porte de sa chambre. Quant aux garçons, ils avaient été confiés à une amie avant que le mari de Sweet Mama n'émerge de son sommeil d'ivrogne.

— Je ne pense pas que j'aurais voulu continuer à vivre si mon Eustache avait été lynché par ces horribles racistes, et Lucy le savait. Et puis elle avait beaucoup d'affection et d'estime pour mon mari, tu sais. Il lui rendait mille services, gentil comme il était. C'est lui qui a transporté le poêle à bois dans la maison et qui l'a installé. Lui qui a planté le gazon dans le jardin, lui qui a réparé les marches de la véranda pour qu'on ne se brise pas le cou. Il a fait tellement de choses dans cette maison, mon Eustache...

Elle se tourna vers les décombres avec un soupir qui semblait venir de très loin.

— Mais même lui ne pourrait pas la relever, aujourd'hui.

Après ce qu'elle avait vécu avec Jim, le soir où ils s'étaient débarrassés du corps de Larry, Sis pouvait aisément imaginer l'affolement des deux amies

devant le cadavre de son grand-père. Imaginer ce qu'elles avaient ressenti au cours de cette nuit et de cette matinée interminables, tandis qu'elles élaboraient un plan de la dernière chance pour sauver le mari de Beulah d'une mort certaine. Une décision terrible alors qu'elles étaient encore de toutes jeunes femmes.

Sis ne pouvait qu'admirer le courage dont elles avaient fait preuve ce jour-là, et tous les jours qui avaient suivi jusqu'à aujourd'hui. Cela faisait plus de cinquante ans qu'elles gardaient leur secret et menaient une vie heureuse et constructive. Aurait-elle la force de faire comme elles ? De surmonter le passé et de se construire un bel avenir ?

Mais il y avait une autre question qui lui brûlait les lèvres :

— Pourquoi acceptes-tu enfin de me raconter ça, Beulah ?

— Parce que je veux que tu saches que vous allez vous en sortir, toi et Jim.

A ces mots, Sis se sentit prise la main dans le sac, mais aussi curieusement soulagée.

— Tu crois peut-être que je ne sais pas ce qui est arrivé à Larry Chastain ? ajouta Beulah.

Bien sûr qu'elle le savait. Elle et Sweet Mama étaient aussi proches que des sœurs, et le *cobbler* aux feuilles de laurier-rose devait déjà être au four quand Beulah avait quitté la maison pour l'hôpital où elle avait convaincu Sis de faire le chemin inverse.

— Comment le sais-tu ?

Une simple question qui en contenait une douzaine d'autres, et Sis attendit la réponse de Beulah avec un mélange de terreur et de fascination similaire à celui qu'elle avait ressenti en regardant Camille se déchaîner derrière la fenêtre de la chambre d'hôpital.

— J'ignorais que Lucy avait projeté de faire ça, si c'est ce que tu veux savoir. Si je l'avais su, j'aurais essayé de l'en dissuader. Les temps ont changé, mais Lucy a parfois l'impression de vivre encore dans les années 1920. On hésitait moins à se faire justice, à cette époque.

Beulah regarda ses pieds pendant quelques secondes, puis planta de nouveau les yeux dans ceux de Sis.

— N'empêche que, quand j'ai vu ces branches de laurier-rose à côté de l'évier, j'ai compris ce qu'elle avait en tête. J'ai dit à Andy d'aller faire des coloriages dans sa chambre et je suis allée chercher ce dont j'avais besoin dans ma penderie pour améliorer la recette de Lucy.

Améliorer sa recette ? Sis se creusa la cervelle. Qu'est-ce que Beulah avait pu aller chercher dans sa penderie pour « améliorer » la recette du *cobbler* empoisonné ? Mais rien ne lui vint à l'esprit, soit qu'elle fût trop fatiguée pour réfléchir, soit qu'elle préférât ignorer la vérité.

Beulah lui prit la main et approcha son visage.

— Les rats n'ont jamais été les bienvenus chez moi.

— Tu as mis de la mort-aux-rats dans l'*Amen cobbler* !

Beulah se contenta de hocher la tête et Sis, qui avait prononcé ces mots plus fort qu'elle ne l'aurait souhaité, jeta un regard par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il n'y avait personne à portée de voix. Voilà le genre de propos qu'on ne pouvait se permettre de laisser flotter dans le vent, au risque de les voir atterrir dans l'oreille d'un policier, d'un garde national ou de toute autre personne dépositaire de l'autorité publique.

— Tu penses que j'allais laisser Lucy s'occuper seule de cette face de rat ? Elle et moi, on a toujours fait corps et ce n'est pas maintenant que je vais la laisser tomber.

Les Vengeurs du samedi soir — voilà le titre que Sis donnerait à un film sur la famille Blake.

Jim revint vers elle. Elle attendrait le moment propice, lorsqu'ils se retrouveraient au calme et en tête à tête, pour lui raconter l'histoire du squelette enfoui dans le jardin. Tandis qu'elle regardait son frère brandir triomphalement la théière en porcelaine de Sweet Mama, elle se sentit aussi indestructible que cet objet miraculeusement préservé du chaos. Aussi indestructible que la femme aux cheveux gris qui se tenait bien droite à côté d'elle.

— Regarde un peu ce que j'ai trouvé, dit Jim avec un merveilleux sourire. Elle n'est même pas ébréchée.

— Incroyable... Où l'as-tu dénichée ?

— Derrière ce qui reste du garage. Il y a aussi les deux rocking-chairs de la véranda.

— Comme Lucy va être heureuse de voir ça ! s'exclama Beulah en s'emparant de la théière. Mettez-moi les rocking-chairs dans la voiture, les enfants. On va prendre le thé, Lucy et moi.

Ni Sis ni Jim ne lui demandèrent où elle comptait poser les fauteuils à bascule et siroter du thé glacé en se balançant à côté de Sweet Mama, comme les deux amies l'avaient toujours fait. Ils se contentèrent d'empiler les rocking-chairs sur la banquette arrière du cabriolet et de les ficeler l'un à l'autre avec de la corde trouvée par Jim au milieu des décombres.

Puis ils partirent en direction de la maison d'Emily, priant le ciel pour que Camille l'ait épargnée. Jim s'était glissé derrière le volant et Sis dans le mince espace laissé par les deux fauteuils. Confortablement assise sur le siège passager, Beulah serrait la théière de Sweet Mama dans ses bras.

La Thunderbird glissait lentement sur la route dégagée, offrant à la ville dévastée le spectacle de trois membres d'une même famille voyageant léger pour un nouveau départ.

Sweet Mama et Beulah se balançaient dans leurs rocking-chairs sous la véranda d'Emily, buvant le thé glacé qu'elles avaient fait infuser dans la théière miraculée. Sweet Mama n'aurait su dire quel jour on était ni même quel mois. Elle pariait sur le mois de septembre, mais ça restait à prouver. Elle avait perdu la notion du temps bien avant que Camille ne ravage la Côte du Golfe.

Son Livre de la Mémoire se trouvait dans la chambre d'amis qu'elle partageait avec Beulah. Sis dormait avec Emily, et Jim avait trouvé refuge sur le canapé du salon. Tout semblait parfait à Sweet Mama. Que demander de plus que d'être entourée de sa famille, bien au chaud et en sécurité dans une petite maison adorable dotée d'une cuisine blanc et bleu ? Elle l'aimait bien, cette petite cuisine bicolore. Dommage que Sis ne lui laisse rien préparer ici, hormis le thé glacé, bien sûr. « Repose-toi, Sweet Mama », voilà ce qu'elle disait toujours. « Tu le mérites. Laisse-nous faire le travail. »

Sweet Mama devait admettre qu'elle était un peu fatiguée de cuisiner après toutes ces années. Surtout l'*Amen cobbler*.

Sis et Jim avaient cru qu'elle serait accablée de chagrin en apprenant que l'ouragan avait détruit sa maison victorienne, mais la nouvelle ne lui avait fait ni chaud ni froid. Au fond, elle ne l'aimait pas tant que ça, cette maison rose. D'une part elle était beaucoup trop grande, et d'autre part elle était identique à celle de sa grosse vache de voisine. A en croire Sis, la maison de Stella Mae Clifford avait été rasée, elle aussi, et la grosse vache vivait désormais au milieu de son jardin, dans une caravane prêtée par les services sociaux.

Sweet Mama avait décidé de donner sa parcelle à ses petits-enfants. Qu'ils en fassent ce que bon leur semblait. Elle ne comptait plus y vivre, de toute façon. Elle aimait le quartier dans lequel se trouvait la maison d'Emily, et Beulah s'y voyait bien finir ses jours, elle aussi. Un jour, elles se feraient peut-être construire une petite maison ici. Elle aimait l'idée de pouvoir rendre visite à pied à Opal Clemson et aux frères Wilson, pour prendre de leurs nouvelles ou leur apporter un gâteau. Le vent avait arraché le toit de la maison d'Opal mais, Dieu merci, elle s'était réfugiée à Hattiesburg le soir où Camille avait soufflé sa haine sur Biloxi. Tom et James n'avaient subi aucune perte, hormis celle de leur vieux chat. La pauvre bête était morte de peur, recroquevillée dans un coin du grenier, pendant que les frères évacuaient leur

mère dans un brancard fait de draps noués.

Tom et James se trouvaient chez Emily en ce moment même, ainsi que Burt Larson. Le malheureux postier avait tout perdu et vivait désormais chez les Wilson. Les trois hommes étaient venus aider Sis et Jim à retirer la moquette du rez-de-chaussée qui avait pris l'eau et commençait à moisir. Ils appelaient ce genre d'intervention des « fêtes de trottoir », parce que beaucoup de maisons du quartier avaient tout simplement disparu, ne laissant derrière elles qu'une parcelle vide et un bout de trottoir. Certains sinistrés s'étaient déjà vu attribuer une caravane des services sociaux, mais d'autres vivaient encore dans des centres d'hébergement. On les voyait revenir matin après matin pour nettoyer leur parcelle et préparer la construction d'une nouvelle maison.

Sweet Mama appréciait que les voisins s'entraident et qu'ils qualifient de « fête » cet élan de solidarité. Peu importait les catastrophes qui piétinaient leurs âmes, les êtres humains finissaient toujours par se relever. Cette pensée lui fit tant de bien qu'elle ajouta une bonne cuiller de sucre dans son thé glacé.

Andy, qui croyait lui-même aux pouvoirs bienfaisants du sucre, apparut à l'angle de la maison. Il brandissait cet ours en peluche qu'il appelait Henry, talonné par un chien. Mon Dieu, comme cet animal faisait peine à voir ! Sweet Mama ne se souvenait pas d'avoir jamais posé les yeux sur un chien dans un état aussi pitoyable. A en juger par son pelage terne et mité, son corps chétif aux côtes apparentes et ses yeux qui semblaient lui sortir de la tête, la pauvre bête n'avait pas dû manger à sa faim depuis des semaines. De nombreux animaux erraient dans la ville, certains abandonnés par leurs maîtres qui avaient préféré quitter Biloxi, et d'autres emportés si loin de chez eux par l'ouragan qu'ils ne parvenaient plus à retrouver leur chemin.

— J'ai un nouveau copain, Sweet Mama ! s'écria Andy en bondissant sur le plancher de la véranda tandis que le chien se couchait à ses pieds pour lui lécher les chevilles. Il s'appelle P'tite tache !

Hormis les taches de boue, Sweet Mama ne voyait pas la moindre tache, ni petite ni grande, sur le triste pelage de cet animal famélique. Pas de collier non plus.

— Comment connais-tu son nom, mon trésor ?

— C'est lui qui me l'a dit, répondit Andy avec l'assurance des innocents persuadés de parler le langage des chiens, des chats et des anges.

— Je trouve que c'est un bon nom pour un chien, dit Sweet Mama avec une moue approbatrice. Il l'apprendra avant que tu aies le temps de dire ouf.

— Il connaît déjà son nom, sinon il aurait pas pu me le dire, répliqua Andy. Regarde un peu, Sweet Mama !

Il sauta de la véranda et fit quelques pas dans le jardin avant de se retourner en claquant des mains.

— Viens, P'tite tache ! Viens, mon copain !

Le chien sauta à son tour de la véranda et fonça droit sur Andy, sa queue frétilant comme un métronome fou.

— Tu vois, Sweet Mama ? Et toi, Beulah, t'as vu aussi ? lança-t-il, un sourire jusqu'aux oreilles. Je peux le garder ? Dis, je peux ?

— Garder quoi ? demanda Emily qui venait de poser le pied sous la véranda.

Elle se fatiguait vite et souffrait parfois d'un méchant mal de tête, mais à voir le beau sourire qui relevait ses joues roses elle n'avait pas l'air d'une femme qui avait passé quelques jours entre la vie et la mort. De quand datait le séjour à l'hôpital de sa petite-fille ? Sweet Mama ne se souvenait plus, et à vrai dire elle n'essayait même pas. Plutôt que de se perdre dans les méandres du passé, il valait mieux boire du thé glacé et savourer le présent. C'était ça, la clé du bonheur.

Sis apparut derrière sa sœur, un bandana autour des cheveux et les bras chargés d'un rouleau de moquette moisie.

— Ben, garder P'tite tache ! répondit Andy comme si ça tombait sous les sens.

Il s'élança vers sa maman, suivi comme son ombre par le chien, et fit les présentations dans les formes.

— Dis-moi, mais tu es un beau toutou, toi ! dit Emily en s'accroupissant devant l'animal décharné pour le gratter derrière les oreilles. Allons voir dans la cuisine si on trouve de quoi te faire prendre un peu de poids.

— Je peux lui céder mon repas, dit Beulah. Une fois que la vie aura repris son cours normal, je ne toucherai plus jamais à une conserve de viande.

Ils ne mangeaient plus que ça, ou presque. Une fois par semaine, Sis ou Jim se rendaient là où étaient distribuées les rations de nourriture et en revenaient inmanquablement avec un sac rempli de pâtés de jambon et de saucisses en conserve.

Il y avait aussi des camions restaurants qui effectuaient des tournées avec des repas chauds, mais ils ne passaient pas tous les jours dans le quartier. Il y avait trop d'endroits où on les attendait, trop de gens affamés à nourrir.

C'était un miracle que Sis soit parvenue à dénicher du thé. Elle avait voulu le rationner, parce qu'elle ignorait quand les magasins allaient rouvrir. Mais Sweet Mama avait tout bonnement refusé. Elle était décidée à profiter au maximum des petits plaisirs de la vie, et tant pis si ça ne durait qu'un temps. Quand on aurait bu tout le thé, eh bien on n'en boirait plus, voilà tout. Elle se mettrait à l'eau fraîche jusqu'à ce qu'on trouve un moyen de s'en procurer de nouveau.

Elle remplit son verre vide pendant que Sis transportait la moquette moisie jusqu'à la benne à ordures et qu'Emily allait nourrir le chien. Vu la façon dont ils prenaient soin de cet animal, comme s'il faisait déjà partie de la famille, autant se mettre tout de suite à l'appeler P'tite tache. Où Andy était-il allé chercher ce nom ? Elle comptait bien l'écrire dans son Livre de la Mémoire, ce soir. Et si elle l'oubliait, il suffirait de demander à Beulah.

— Regarde par là-bas, Lucy, dit justement son amie avec un mouvement de tête en direction de la rue. C'est-y pas un beau spectacle ?

A l'angle de la rue, Sis se tenait devant la grosse benne à ordures en compagnie d'un homme venu lui faire la cour. Michael, voilà comment il s'appelait. C'était curieux, mais Sweet Mama s'était rendu compte qu'elle n'avait pas trop de mal à se souvenir des personnes qu'elle aimait bien. C'étaient les mauvaises gens dont elle avait tendance à oublier le nom, peut-être parce qu'elle ne faisait pas d'efforts pour les garder à la mémoire. Autant oublier les personnes qu'on n'aimait pas, non ?

Comme ce Machin-Chose qu'Emily avait eu la mauvaise idée d'épouser. Où était-il donc passé, celui-là ? Sweet Mama ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait vu cette tête à claques, mais il lui semblait bien qu'il n'avait plus pointé le bout de son nez ici depuis un bon moment. Et c'était tant mieux, si vous vouliez son avis.

Sis riait là-bas dans la rue, la tête renversée en arrière et la gorge exposée au soleil. Elle semblait si jeune, en ce moment. Une femme qui s'était épanouie sur le tard et avait découvert un avenir plein de promesses. Une femme qui n'avait pas fini de rire à la vie.

Michael riait, lui aussi. Un rire sonore qui portait loin et venait mourir au pied du rocking-chair de Sweet Mama. Une nature joyeuse, ce Michael, et bel homme avec ça. Mais pourquoi était-il habillé si bizarrement ?

— Beulah, c'est quoi ces drôles d'habits qu'il porte ?

— C'est son uniforme de garde national, Lucy. Tu te souviens ? Il aide à nettoyer ce chaos dans lequel on est tous plongés.

— Je ne suis pas plongée dans le chaos, moi. D'ailleurs, je vais bientôt aller à Pikes Peak.

C'était ce qu'avait dit Sis : « Sweet Mama, une fois que Jim nous aura aidés à mettre un peu d'ordre dans la maison d'Emily et dans ton café, il va vous emmener à Pikes Peak, Beulah et toi. »

Sweet Mama avait vraiment hâte d'y aller. Elle avait si souvent regardé les photographies dans le *National Geographic* que leurs couleurs commençaient à se faner.

— Tu as vu ça, Lucy ?

— Vu quoi ?

— Sis et son chevalier servant se tiennent la main, maintenant.

— Ça me fait plaisir pour eux.

— Et moi donc ! Il était plus que temps qu'elle se trouve un homme.

Les tourtereaux marchaient dans leur direction, à présent. Sis arracha le bandana de ses cheveux, qui tombèrent en pluie autour de son visage. Avec sa démarche légère et son beau sourire, elle semblait presque aussi jeune qu'Emily.

— Michael est venu nous apporter des nouvelles, dit-elle en grim pant avec lui sur la terrasse.

Elle s'approcha tout près d'Emily, puis se tourna vers Andy.

— Dis-moi, mon petit bonhomme, tu veux bien aller dans la maison et dire à oncle Jim de venir me voir ? J'ai quelque chose à lui dire. Et après ça,

j'aimerais que tu ailles prendre un goûter dans la cuisine. On doit parler entre grands, tu comprends ?

— P'tite tache pourra venir prendre le goûter avec moi ?

— Il peut entrer dans la maison avec toi cette fois-ci, dit Emily, mais ensuite il faudra le laver et lui mettre de l'anti-puces si tu veux qu'il retourne à l'intérieur.

— D'ac.

Andy s'élança vers la porte pour aller remplir sa mission, la cape de son nouveau costume de Superman flottant derrière lui.

Parler entre grands... Tout ça semblait bien trop sérieux au goût de Sweet Mama. Du sérieux, elle en avait eu suffisamment comme ça dans sa vie. Heureusement, Sis n'avait pas la tête de quelqu'un qui s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle.

Lorsque Jim les rejoignit sous la véranda, Michael prit la parole :

— On a retrouvé la voiture de Larry Chastain, dit-il.

Sweet Mama fit la moue. Tout ça pour ça ? Des voitures emportées par les flots, on en retrouvait tous les jours dans les endroits les plus incongrus. En revanche, elle n'avait aucune nouvelle de sa Buick.

— Et ma Buick, vous l'avez retrouvée ? demanda-t-elle.

— Non, malheureusement, madame Blake, mais on va faire tout notre possible, répondit ce jeune homme si bien élevé.

Michael Clemson était décidément quelqu'un de bien. Un de ceux qui valaient la peine qu'on retienne leur nom.

— Elle était dans la rivière Tchoutacabouffa, ajouta-t-il.

Et là il parlait encore de la voiture de Machin-Chose.

Sweet Mama fronça les sourcils en regardant Jim. Il lui semblait bien pâle, tout d'un coup. Ce garçon avait besoin de s'exposer un peu plus au soleil. Depuis le passage de l'ouragan, il ne faisait que travailler au café et dans la maison d'Emily comme s'il n'y aurait pas de lendemains. Et peut-être était-ce le cas, après tout. Pour Sweet Mama, seul comptait désormais le moment présent.

— Vous l'avez sortie de la rivière ? demanda Jim.

— Elle était vraiment dans un sale état, tu sais. Franchement, ça aurait été une perte de temps et d'énergie de la ramener sur la rive. Des plongeurs sont allés vérifier qu'il n'y avait personne dans l'habacle et ils ont cassé une vitre pour la laisser couler.

— Et Larry ?

C'était Emily qui avait dit ça en ouvrant des yeux de la taille d'une soucoupe en porcelaine bleue.

— On n'a jamais retrouvé la moindre trace de lui. Je suis désolé, Emily, ajouta Michael en lui prenant la main. Je sais que faire son deuil est beaucoup plus compliqué tant qu'il reste un espoir, même infime. Mais ton mari est désormais officiellement inscrit sur la liste des victimes de Camille.

Emily se plaqua une main sur la bouche, mais pas une larme ne vint

rehausser l'éclat de ses yeux. A vrai dire, Sweet Mama eut le sentiment qu'elle n'était pas plus triste que ça. Quant à Sis et Jim, ils restèrent figés et silencieux, le visage aussi inexpressif que celui de ces Indiens sculptés dans le bois qu'elle avait vus dans le *National Geographic*.

— Vous êtes certain qu'on ne va pas le retrouver ? demanda Beulah.

— Autant qu'on peut l'être, madame Beulah.

Parce qu'il donnait du *Madame* à Beulah, ce Michael monta encore d'un cran dans l'estime de Sweet Mama.

— Nos plongeurs ont sondé toutes les rivières, ainsi que le canal. Il ne faut plus compter retrouver Larry Chastain.

— Alors je n'y compte plus, dit Beulah avant de gratifier Michael Clemson de son plus beau sourire. Que diriez-vous d'un verre de thé glacé ?

— Je ne dis pas non, répondit-il, mais ses yeux n'étaient déjà plus posés sur Beulah.

Il souriait à l'aînée des petites-filles de Sweet Mama.

Elle regarda ce gentil garçon — si beau dans son uniforme de la Garde nationale et qui lui rappelait tellement son fils Bill — prendre la main de Sis et la conserver précieusement dans la sienne comme s'il venait de dénicher une carte au trésor. Sweet Mama songea à l'ordre parfait du monde, à la façon dont les choses perdues pouvaient parfois être retrouvées, à l'être aimé qui était là depuis toujours, attendant simplement qu'on ose le remarquer.

Epilogue

Cela faisait maintenant trois mois que Camille avait essayé de détruire la Côte du Golfe. Si les traces de son passage étaient encore visibles un peu partout, la vie reprenait peu à peu le dessus. Les bateaux étaient de retour dans le port, les boutiques de souvenirs exposaient de nouveau leurs articles colorés le long de la Route 90, et la banderole fixée sur la devanture du Sweet Mama's Café proclamait fièrement : « *Grande réouverture* ».

Dans la cuisine du café, les sœurs Blake se préparaient à accueillir les clients qui seraient tous des invités, ce soir. Son tablier comme toujours saupoudré de farine, Emily fredonnait *Take Me Out to the Ball Game*, une chanson sur le base-ball qu'elle chantait faux, mais surtout une façon de taquiner Sis à propos de l'homme dont elle attendait impatiemment l'arrivée. Les tartes et les gâteaux gratuits allaient sûrement attirer la foule des grands soirs, mais nul doute que Michael viendrait goûter à un autre genre de douceurs.

Sis éclata de rire tandis qu'elle essayait de suivre la recette de mini feuilletés à la saucisse de Sweet Mama. Elle avait le rire facile, en ce moment. Sa vie avait tellement changé depuis Camille qu'elle se souvenait à peine de cette femme qui rêvait de mettre autant de distance que possible entre elle et Biloxi. A présent, un troupeau d'éléphants sauvages n'aurait pas réussi à l'entraîner loin d'ici.

— Arrête, Em, tu me distrais.

— Tant mieux. Faisons une petite pause, d'accord ? J'aimerais qu'on parle du nouveau *cobbler*.

— Crois-moi, je suis la dernière personne au monde avec qui parler cuisine. J'arrive à la limite de mes compétences avec ces feuilletés à la saucisse.

— Je ne veux pas qu'on discute des ingrédients, Sis. Seulement de son nom.

L'*Amen cobbler* n'était plus à la carte. Sis s'était montrée inflexible sur le sujet. Même Sweet Mama et Beulah avaient approuvé cette décision.

— Tout le monde a fini par se lasser des pêches et des griottes, avait dit Beulah.

— Pose ton empreinte sur ce café, maintenant que tu le diriges avec Sis, avait ajouté Sweet Mama. C'est le moment de lancer une nouvelle tradition,

Emily !

Emily remplit deux verres de thé glacé, et les sœurs quittèrent la cuisine pour se rendre dans la salle où Andy était assis à même le sol, un bras autour de Henry et l'autre autour de P'tite tache. L'animal au poil brillant qui sortait sa langue rose avec cet air béat des chiens heureux n'avait qu'une lointaine ressemblance avec la pauvre bête décharnée recueillie par Andy. Le petit garçon regardait la télévision ; des rediffusions d'histoires extraordinaires liées au cataclysme qui s'était abattu sur la ville. Andy ne se lassait jamais de celle du chien retrouvé dans la bibliothèque municipale, enseveli sous une montagne de livres dont l'un s'intitulait *Le Meilleur Ami de l'homme*.

Emily et Sis s'attablèrent sous un vieux cliché de Sweet Mama et Beulah posant fièrement devant le café-restaurant qu'elles venaient d'ouvrir. À côté, à l'endroit où se trouvait auparavant la photographie de Peter Blake, était punaisée une carte postale arrivée la veille au courrier. Sous le slogan hérité de la ruée vers l'or — *Va à Pikes Peak ou reste les poches vides !* —, Sweet Mama avait écrit ces mots :

Je suis si haut que je peux voir le paradis. Mais je ne suis pas pressée d'aller le visiter... Que la soirée de réouverture soit belle et joyeuse ! On sera de retour pour fêter Noël tous ensemble !

— J'ai songé au *cobbler de Lucy* pour notre nouvelle création, dit Emily. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne suis pas convaincue, Em. Tu sais, je crois que Sweet Mama a envie que tu imprimes ta patte sur le menu, maintenant que tu règnes seule sur cette cuisine. Je suis sûre qu'elle aimerait que le nom du nouveau *cobbler* évoque la cuisinière de talent qui l'a imaginé.

Elles sirotèrent leur thé en silence, chacune cherchant l'idée qui aurait le goût de l'évidence, jusqu'à ce qu'Andy les arrache à leurs réflexions.

— Maman, maman ! Regarde !

Sur l'écran de la télévision, une petite fusée rouge sillonnait le ciel illuminé d'incendies.

— C'est ma fusée spatiale ! cria-t-il. C'est la mienne !

« Personne ne sait d'où a décollé cette jolie petite fusée sûrement bricolée pour la plus grande joie d'un enfant... », commentait le journaliste.

— C'est moi, l'enfant ! hurla Andy. C'est moi ! Hein, maman que c'est moi ?

« ... ni où elle allait comme ça, mais tout le monde est d'accord sur un point : surgie au cœur d'une nuit d'horreur, cette vision poétique d'une petite fusée rouge filant dans le ciel d'une ville martyrisée est un magnifique symbole d'espoir. »

La séquence de la fusée d'Andy passa une nouvelle fois à l'écran.

— Moi je sais où elle allait ! s'écria Andy.

Il se leva d'un bond avant de faire le tour de la salle en battant des mains ;

la danse victorieuse d'un petit garçon, de son ours en peluche et de son chien.

— Elle allait sur la Lune !

— Oui, elle allait sur la Lune, Andy. Comme tu nous l'as toujours dit.

Emily se leva pour embrasser son fils. Tandis qu'elle l'étreignait et le félicitait, Sis trouva le nom parfait pour la nouvelle pâtisserie de sa sœur : le *Andy's Moon Rocket Pie*¹, ainsi baptisé en hommage à un petit garçon qui avait toujours cru en ses rêves.

1. En anglais, « rocket » signifie fusée.

REMERCIEMENTS

Nombreux ont été ceux qui m'ont aidée à donner vie à ce roman. Stephanie Kip Rostan, mon exceptionnelle agente littéraire, m'a offert son indéfectible soutien tout au long de cette aventure. Les merveilleuses Erika Imranyi et Michelle Meade chez MIRA m'ont patiemment guidée à travers l'histoire de la famille Blake avec leur regard acéré d'éditrices.

Mille mercis au très sympathique Emer Flounders, attaché de presse de MIRA, d'avoir organisé des rencontres avec les libraires et les lecteurs. Ce sont aussi ces moments qui font de ce métier un pur plaisir.

Merci également à Tara Parsons et à la formidable équipe de MIRA d'avoir rendu possible l'existence de ce livre.

Quand mon récit m'a conduite dans une impasse, j'ai toujours pu compter sur mes très chères amies Debra Webb et Vicki Hinze, consœurs en écriture et reines de l'intrigue, pour me montrer comment en sortir.

De tendres baisers à ma famille qui m'a toujours apporté son soutien et entourée de son amour. Je voudrais remercier en particulier ma petite-fille, Susan Elisabeth Griffith, d'avoir effectué pour moi de précieuses recherches, ainsi que mon petit-fils David Joseph Webb pour la finesse de son dessin d'ex-libris.

Bien que *Sweet Mama's Café* soit un travail de fiction, j'y ai incorporé des événements historiques qui se sont déroulés au cours de l'été 1969. Afin d'en rendre compte avec autant de précision que possible, j'ai lu *Hurricane Camille : Monster Storm of the Gulf Sea* de Philip D. Hearn, ainsi que *Women in Baseball : The Forgotten History*, de Gai Ingham Berlage. Pour donner plus d'authenticité au personnage du petit garçon de six ans et au Sweet Mama's Café, je me suis replongée avec bonheur dans *Winnie l'ourson* d'Alan Alexander Milne et dans les livres de recettes de ma mère.

Merci de m'avoir lue. J'espère que vous avez aimé les personnages de ce roman autant que ceux de *La Petite Fille de la rue Maple*.

Je vous promets de poursuivre dans cette veine !

CHEZ MOSAÏC

Par ordre alphabétique d'auteur

ANNE BARTON	<i>Secrets et préjugés</i>
ANNE BARTON	<i>Orgueil et volupté</i>
ANNE BARTON	<i>Le bal de Mayfair</i>
T.J. BROWN	<i>Le temps des insonnises</i>
LAURA CALDWELL	<i>La coupable parfaite</i>
LAURA CALDWELL	<i>Le piège des apparences</i>
PAMELA CALLOW	<i>Indéfectible</i>
PAMELA CALLOW	<i>Tatouée</i>
DIANE CHAMBERLAIN	<i>Des mensonges nécessaires</i>
JOSHUA CORIN	<i>La prière de Galilée</i>
SUSAN CRAWFORD	<i>Qu'est-il arrivé à Celia Steinhauser?</i>
SYLVIA DAY	<i>Afterburn/Aftershock</i>
BARBARA DELINSKY	<i>Le goût salé du secret</i>
ANDREA ELLISON	<i>L'automne meurtrier</i>
LORI FOSTER	<i>La peur à fleur de peau</i>
LORI FOSTER	<i>Le passé dans la peau</i>
JAMES GRIPPANDO	<i>Les profondeurs</i>
HEATHER GUDENKAUF	<i>L'écho des silences</i>
HEATHER GUDENKAUF	<i>Le souffle suspendu</i>
ADENA HALPERN	<i>Les dix plus beaux jours de ma vie</i>
MEGAN HART	<i>L'ange qui pleure</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>L'Amour et tout ce qui va avec</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Tout sauf le grand Amour</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Trop beau pour être vrai</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Amis et RIEN de plus</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>L'homme idéal... ou presque</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Un grand amour peut en cacher un autre</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>À un détail près</i>
ELAINE HUSSEY	<i>La petite fille de la rue Maple</i>
ELAINE HUSSEY	<i>Sweet Mama's Café</i>

...et...

CHEZ MOSAÏC

Par ordre alphabétique d'auteur

LISA JACSKSON	<i>Le couvent des ombres</i>
LISA JACSKSON	<i>Ce que cachent les murs</i>
LISA JACSKSON	<i>Passé à vif</i>
LISA JACSKSON	<i>De glace et de ténèbres</i>
LISA JACSKSON	<i>Linéaire de glace</i>
LISA JACSKSON	<i>Le secret de Church Island</i>
LISA JACSKSON	<i>Dernier soupir</i>
PAM JENOFF	<i>La fille de l'ambassadeur</i>
ANDREA KANE	<i>La petite fille qui disparut deux fois</i>
ANDREA KANE	<i>Instincts criminels</i>
ALEX KAVA	<i>Effroi</i>
ALEX KAVA	<i>Au cœur du brasier</i>
MARY KUBICA	<i>Une fille parfaite</i>
CHRISIE MANBY	<i>Une semaine légèrement agitée</i>
RICK MOFINA	<i>Zone de contagion</i>
RICK MOFINA	<i>Vengeance Road</i>
JASON MOTT	<i>Face à eux</i>
BRENDA NOVAK	<i>Kidnappée</i>
BRENDA NOVAK	<i>Tu seras à moi</i>
BRENDA NOVAK	<i>Repose en enfer</i>
ANNE O'BRIEN	<i>Le lynx et le léopard</i>
TIFFANY REISZ	<i>Sans limites</i>
TIFFANY REISZ	<i>Sans remords</i>
TIFFANY REISZ	<i>Sans détour</i>
TIFFANY REISZ	<i>Sans peur</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Le parfum du thé glacé</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Le bleu de l'été</i>
EMILIE RICHARDS	<i>La saveur du printemps</i>
NORA ROBERTS	<i>La fierté des O'Hurley</i>
NORA ROBERTS	<i>La saga des O'Hurley</i>
NORA ROBERTS	<i>Par une nuit d'hiver</i>
NORA ROBERTS	<i>Retour au Maryland</i>
NORA ROBERTS	<i>Rêve d'hiver</i>
NORA ROBERTS	<i>L'été des amants</i>
NORA ROBERTS	<i>Des souvenirs oubliés</i>
NORA ROBERTS	<i>Sous les flocons</i>
NORA ROBERTS	<i>Petits délices et grand Amour</i>

...

CHEZ MOSAÏC

Par ordre alphabétique d'auteurs

ROSEMARY ROGERS
ROSEMARY ROGERS
ROSEMARY ROGERS
ROSEMARY ROGERS

Une passion russe
La belle du Mississippi
Retour dans le Mississippi
Les nuits de Ceylan

KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE

Elles étaient jeunes et belles
Tout près du tueur
Dors bien cette nuit
Personne pour t'entendre
Pour que tu n'oublies pas
Tes larmes et ton sang
La cible de trap

MAGGIE SHAYNE

Dans les yeux du tueur

DANIEL SILVA

L'affaire Caravaggio

ERICA SPINDLER

Les anges de verre

ANTOINETTE VAN HEUGTEN

La disparue d'Amsterdam

SUSAN WIGGS

Là où la vie nous emporte

SUSAN WIGGS

Avec vue sur le lac

SUSAN WIGGS

Les héritières de Bella Vista

La plupart de ces titres sont disponibles en numérique.

TITRE ORIGINAL : THE OLEANDER SISTERS

Traduction française : VALÉRY LAMEIGNERE

MOSAÏC, une maison d'édition de la société HARLEQUIN

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

MOSAÏC® est une marque déposée

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Panneau : © HELENE HAVARD / ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : ATELIER DIDIER THIMONIER

© 2014, Peggy Webb

© 2015, Harlequin SA

ISBN 978-2-2803-4314-5

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél. : 01 42 16 63 63

www.editions-mosaic.fr



MCSAïc

Suivez nous sur



www.editions-mosaic.fr

Elaine Hussey



1969, Biloxi.

Le Sweet Mama's Café : c'est là qu'on peut déguster le meilleur *Amen Cobbler* du Mississippi, cette délicieuse pâtisserie que Sweet Mama, soixante-quinze ans, confectionne depuis cinq décennies. C'est là aussi que vit Sis Blake, auprès de la figure lumineuse et protectrice de sa grand-mère. Un endroit où la jeune femme peut oublier la dureté de la vie, et les responsabilités qui pèsent sur ses épaules depuis ses quatorze ans, depuis la mort de ses parents.

Mais un jour Sis fait une découverte qui bouleverse son monde : de vieux ossements humains, enterrés dans le jardin de Sweet Mama. Pour percer ce mystère et découvrir ce qui est arrivé bien des années plus tôt, elle va devoir plonger dans le passé de sa famille, et arracher au silence les secrets qu'on lui a cachés.

Avec ce roman à l'atmosphère à la fois solaire et dramatique, Elaine Hussey nous offre de magnifiques portraits de femmes. Des femmes qui font éclater comme une évidence l'intemporalité émouvante de la solidarité, de l'amour et de la générosité.

Née dans le sud des Etats-Unis, Elaine Hussey a su dès l'adolescence qu'elle deviendrait écrivain – comme Mark Twain, l'un de ses auteurs préférés.

Fan de blues, musicienne, professeur d'anglais et journaliste, Elaine Hussey ajoute avec ce roman sa voix originale, poétique et profonde, à celles des grands auteurs du Sud.



MOSAÏC
editions-mosaic.fr